This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

WIDENER
HN U41C 1

dap 1309.04.12

Harvard College Library

FROM THE GIFT OF

MISS HESTER BANCROFT

IN MEMORY OF HER FATHER

JOHN CHANDLER BANCROFT

(Class of 1854)

OF

BOSTON

LA

SOCIÉTÉ JAPONAISE

DU MÊME AUTEUR

LIBRAIRIE PERRIN

La Jeune Amérique. *Chili et Bolivie*, 2e édition (*Couronné par l'Académie française*). 1 vol. in-16. . **3 fr. 50**

En Escale. Une Promenade à Ceylan, Singapour, Saïgon, Hong-Kong, Macao, Canton, Une semaine aux Philippines. 1 vol. in-16. . . . . **3 fr. 50**

Reine Cœur, roman. 1 vol. in-16 . . . . . **3 fr. 50**

EN PRÉPARATION

Les Journées et les Nuits japonaises. 1 vol. . » »

LIBRAIRIE LEMERRE

Mythes et Poèmes. 1 vol. in-18 . . . . . **3 fr.** »

La Chanson du Sud. in-18 jésus . . . . . **3 fr.** »

L'Hôtellerie, poème (*couronné par l'Académie française*) . . . . . » »

VOYAGE AU JAPON

LA

SOCIÉTÉ JAPONAISE

PAR

ANDRÉ BELLESSORT

PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER
PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35
1904

Tous droits réservés

84.1309.04.12

Bancroft gift

A MA MÈRE

A. B.

AVANT-PROPOS

— Vous revenez du Japon : parlez-nous du Péril Jaune.

— Il est charmant.

— Il est surtout sérieux !

— Très sérieux : on peut à la rigueur ne point aimer les Japonais, mais on subit leur charme. Leur terre est femme et nous ensorcèle. On y laisse un peu plus de soi-même qu'on ne le voudrait et l'on en revient l'âme toute hantée.

— Fort bien, mais ces séducteurs équipent des vaisseaux de guerre et mettent en ligne des centaines de mille hommes : n'est-ce pas là un danger pour l'Europe ?

— En effet, ils nous ont déjà dépossédés de notre omnipotence sur leurs propres mers, et nous ne saurions plus, à moins de leur en demander congé ou de leur assurer une part dans les bénéfices, nous disputer des lambeaux de Chine ou des ministres de Corée. Pauvre Europe, les temps sont durs.

— Mais l'Angleterre leur fait les yeux doux. Cette superbe isolée, dont les fils les ont tant méprisés, s'humanise, accepte leur alliance, y trouve sans doute, avec de sûrs apports, quelque consolation à ses longues disgrâces.

— Il faut peut-être plaindre les peuples qui s'allient à l'Angleterre. Les Japonais serviront plus sa politique qu'elle ne servira leurs vrais intérêts. D'ailleurs cette alliance nous paraît assez considérable. Et, si ses conséquences demeurent encore bien obscures, il en est du moins une qu'on peut prévoir et redouter : j'ai peur que *les petits Japs*, comme on dit à Londres, n'en crèvent d'orgueil.

— En attendant, notre industrie ne risque-t-elle pas d'être abîmée sous les produits ingénieux et médiocres dont ils inondent tous les marchés de l'Extrême-Orient?

— Il est vrai qu'ils ne manquent ni de malice ni d'habileté et qu'ils sont même irrésistibles dans la contrefaçon. Mais n'oublions pas leur pauvreté et que ce n'est point uniquement avec des boîtes d allumettes que l'on peut conquérir l'univers. Leur facilité d'imitation, qui effraye nos industriels, devrait au contraire nous rassurer. Ils nous imitent : dormons tranquilles. Le Péril Jaune existe, chez les Jaunes, et il s'appelle le Péril Blanc. Bismarck disait un jour à un homme d'Etat japonais : « Quoi, vous n'attendez pas que votre

peuple vous ait mis le couteau sur la gorge pour lui donner un parlement? Vous êtes donc fou?» Et l'homme d'Etat lui répondait : « Vous en avez bien un : pourquoi n'en aurions-nous pas?» Le Parlement ouvert, les députés y ont scandaleusement tripoté. « Quelle honte! » s'écrièrent des Japonais envieillis dans leur austérité. Et les parlementaires de répondre : « En Amérique et en Europe, les députés touchent-ils des chèques, oui ou non?» Ils ont installé des usines et des manufactures. Mais nos ouvriers organisent-ils des syndicats et des grèves? Les prolétaires japonais ont déjà entamé des hostilités contre le patronat. Demain, après-demain, dans cinquante ans, non seulement le Japon se trouvera aux prises avec les mêmes difficultés et les mêmes angoisses que les vieux pays d'Europe, mais il aura à résoudre les plus graves problèmes qui puissent se poser dans l'âme d'une nation. Ce n'est pas en vain qu'on secoue la Déclaration des Droits de l'Homme sur la tête d'un peuple où vingt siècles de sacrifice à la communauté avaient si doucement poli l'individu : il en tombe des semences de révolte et de douleur. Et, comme la prospérité industrielle d'un pays n'est en somme qu'une des faces de sa santé morale, je ne pense pas que le Japon, travaillé dans sa vie sociale, familiale et politique, fasse courir de grands dangers au formidable outillage des Etats-Unis ni même à la vieille suprématie euro-

péenne. En ce moment, et pour assez longtemps encore, il joue à travers les marchés du monde le rôle d'un petit fabricant très rusé qui colporte sa pacotille, se faufile entre les jambes des Anglais et des Allemands, passe partout et amuse la clientèle de son joli clinquant. Et c'est ainsi que commencent parfois les grosses fortunes. Mais il faudrait à notre colporteur de l'économie et de la persévérance, et que, pour avoir la fièvre des affaires, il en eut aussi le génie. Or, il m'a bien paru que son activité n'était le plus souvent qu'une sorte d'inquiétude. Puis, à fréquenter les milieux étrangers, il a gagné des germes de maladies qui se développent à son foyer et dont je lis déjà le symptôme dans ses yeux. Il se croit sain, et je le crois intoxiqué. Enfin, tout ce que je puis dire, c'est que j'ai passé près d'un an dans son pays, vivant des mois entiers de sa vie, promenant du nord au sud ma sincère enquête, et que l'idée du Péril Jaune, tel que nous le concevons, ne s'est pas plus imposée à mon esprit qu'elle ne troublait la vieille expérience des résidents européens. »

J'en ai rapporté ces études sur la Société japonaise qui ne sont que le livre d'un voyageur soucieux de coordonner ses impressions. Que vaut le nouvel état politique du Japon, et comment les Japonais étaient-ils préparés à recevoir les idées

occidentales? Dans les terribles luttes économiques et morales où le destin les engage, quel secours ont-ils à espérer de leur religion? Peuple d'artistes, quel réconfort demandent-ils à leur art? Peuple familial, que font-ils de leurs vertus domestiques? Quels sont leurs dieux, leurs rêves, leurs amours, leurs plaisirs, leurs misères et les hommes qui les mènent? En quoi leur âme, cette âme mystérieuse de l'Extrême-Orient, diffère-t-elle de la nôtre? Je ne commettrai pas l'impertinence de m'imaginer que j'ai résolu ces questions. Mais j'ai tenté d'y répondre, et je ne l'ai pas toujours fait sans quelque mélancolique retour sur nous-mêmes. Un médecin allemand, installé depuis vingt ans à Tôkyô, avait coutume de dire : « Quand un Japonais a vidé un petit verre de chartreuse, il présente tous les symptômes de la scarlatine. » Représentez-vous ce même homme, lorsqu'il a absorbé le *Contrat social*, l'histoire de la Révolution française, et les théories égalitaires ou individualistes que l'Europe lui envoie... En vérité, je ne soupçonnais pas tant de poison dans nos liqueurs familières.

Il est vrai, dira-t-on, que nos idées ne sont point faites pour ces nouveau venus à la civilisation. N'en déplaise aux Peaux Blanches, l'ancienne civilisation japonaise ne m'a pas semblé très inférieure à la nôtre. On peut même soutenir que la moralité moyenne y était sensiblement plus

élevée. Elle a produit des âmes d'une admirable délicatesse, et les Japonais furent un des peuples les plus harmonieux du monde. Or, nos idées les déforment encore plus qu'ils ne les déforment. S'ils en sont gâtés, c'est que le principe destructeur qu'elles portent en elles, agit librement en eux.

Quoi qu'il en soit, le spectacle du Japon moderne, de ce Japon qui, si longtemps immobile, évolue avec une étonnante rapidité et sans qu'on puisse prévoir le terme ni même toujours le sens de son évolution, m'a semblé aussi captivant qu'instructif. Il m'a laissé d'inoubliables souvenirs. Mais dans la tâche que j'avais entreprise j'ai été aidé, soutenu, conseillé. Je n'ai pas craint de m'inspirer des travaux de mes prédécesseurs, depuis le vieil allemand Kaempfer qui écrivit vers la fin du XVIIe siècle jusqu'à nos compatriotes et contemporains MM. Layrle, Bertin et Bousquet. Je suis tout particulièrement redevable à M. Chamberlain, l'auteur de *Things Japanese*, un livre de chevet pour quiconque veut connaître le Japon, et à ce grand artiste, Lafcadio Hearn, dont les chefs-d'œuvre feront durer dans l'esprit des hommes la vision délicieuse du Japon héroïque et simple. J'ai largement puisé dans les *Transactions of The Asiatic Society*, le plus riche répertoire des études étrangères sur toutes les questions japonaises, et dans cette *Revue française du Japon* dont la vie fut

trop courte, mais où M. l'abbé Evrard et M. l'abbé Péri eurent le temps de publier des pages définitives. J'ai eu mainte fois recours à l'excellent *Dictionnaire historique et géographique* de M. l'abbé Papinot. M. l'abbé Roussel a mis à ma disposition des extraits de journaux japonais recueillis par lui-même depuis dix ans, et M. Arrivet a bien voulu me communiquer des travaux manuscrits d'un rare intérêt. Mais plus qu'aux livres j'ai emprunté aux conversations dont l'intimité même me fait un devoir de ne citer aucun nom. Et surtout j'ai fréquenté les Japonais, je les ai vus à l'œuvre, j'ai essayé de les comprendre et je les ai aimés.

Il ne me reste plus qu'à remercier M. Brunetière à qui je dois d'avoir connu le Japon et d'en avoir entretenu les lecteurs de la *Revue des Deux Mondes*. Qu'il me permette de lui témoigner ici une reconnaissance dont j'ose dire qu'elle égale l'honneur qu'il m'a fait.

LA SOCIÉTÉ JAPONAISE

LIVRE PREMIER

PREMIÈRES IMPRESSIONS

CHAPITRE PREMIER

SUR LA ROUTE DU JAPON

Que savais-je du Japon? Peu de chose; mais le bruit qui s'est fait autour de ce nom, l'écho des voyageurs, l'éclat d'un bouleversement prodigieux, les rumeurs d'une guerre récente, les étalages de nos bazars ont accrédité chez nous l'image d'un peuple à la fois extravagant et géométrique, révolutionnaire et discipliné, délicieusement fantaisiste et assez soucieux de ses intérêts pour inquiéter parfois les nations européennes. Ce n'est pas le moindre miracle de notre siècle que cet enfant mystérieux et si longtemps farouche, héritier d'une antique politesse, ait déchiré son manteau de nuages et jeté un défi superbe aux théories des races dont nous cuirassons scientifiquement notre vanité. Il a réalisé une aventure extraordinaire dans la chronique du genre humain. Et pour nous, Occidentaux, qui subissons le prestige de l'éloignement, cette merveille s'est accomplie sur un

théâtre plus merveilleux encore et sous une lumière de rêve. De petits êtres vêtus d'une soie bruissante et colorée, amoureux des bibelots et des grands sabres, courtois et sanguinaires, jalousement épris des collines en fleurs où leur nation sourit à ses dieux fantastiques, ont adopté nos canons, nos chemins de fer, nos télégraphes, nos codes, nos institutions parlementaires. Ils s'évertuent à nous prouver que la supériorité dont nous nous flattons n'est point inhérente à notre nature. Ils ne tentent rien moins que de réconcilier en leur personne l'Europe et l'Asie, et l'on prétend même que, si parfois leurs réformateurs et leurs politiciens y éprouvent quelque peine, l'aménité de leurs jeunes filles y réussit toujours. « Vous partez pour le Japon? me disait-on sur le quai de Marseille. Heureux voyageur, c'est le pays des Japonaises! »

Quelques jours plus tard, je liai conversation avec un sénateur japonais que nous avions l'honneur de compter parmi nos compagnons de route. C'était un petit homme, aux petits yeux clignotants, à la petite moustache hérissée, au front sourcilleux. Quand il souriait, la peau tendue de son visage se craquelait en tourbillons d'accents circonflexes, et, quand il parlait, les paupières mi-closes, il avait une façon de relever la lèvre inférieure qui marquait toute l'importance de son personnage. De temps en temps, il plantait l'index entre ses deux sourcils, pour réveiller dans son cerveau fatigué la mémoire du terme français qui lui échappait, et il pressait l'invisible bouton de cette sonnette électrique jusqu'à ce que le mot demandé tintât au fond de ses souvenirs. J'appris

qu'il avait connu Gambetta, et que son ami Gambetta lui avait prodigué les plus chauds encouragements; que, depuis quinze ans, il s'acharnait au triomphe du Progrès; qu'il y avait perdu sa fortune et sa tranquillité; qu'il avait fait voter l'année dernière cinq lois au Sénat, « oui, cinq, autant que de doigts à la main »; qu'il avait fondé douze sociétés politiques; que, de tous les livres écrits sur le Japon, le seul Guide Murray ne lui semblait pas absolument déraisonnable. Et il conclut :

— Je suis pauvre aujourd'hui, mais que m'importe, si l'Europe et les Etats-Unis ne peuvent plus nous confondre avec les Chinois et les Indiens?

Son regard alla chercher, au milieu des passagers, la silhouette d'un grand Hindou qui nous tournait le dos. Il l'explora, la mesura complaisamment des pieds à la nuque, et reprit :

— Nous ne sommes pas des Indiens, nous!

Ce sénateur avait d'exquises manières, et, ni plus ni moins qu'un hidalgo, il mit à ma disposition sa maison, ses amis, ses douze sociétés. Mais son orgueil me paraissait si démesuré, que je ne pouvais jouir paisiblement de sa compagnie. Il me produisait l'effet d'un petit homme embarrassé d'une immense colichemarde, et je craignais, à chaque pas, qu'il ne chût par terre.

Un soir, je demandai à notre Hindou ce qu'il pensait des Japonais. Il sourit en philosophe qui ne dédaigne point d'abaisser parfois son esprit jusqu'aux accidents du monde éphémère et me répondit :

— Les Japonais? Peuh! Ils s'agitent.

J'en sais à qui leur agitation donne mal aux

nerfs. Ce sont les Anglais de Hongkong et, en général, tous les Européens de l'Extrême-Orient. A mesure que j'approchais du terme de mon voyage, je n'étais pas médiocrement étonné de la furieuse antipathie que le nom seul des Japonais éveillait autour de moi. L'Anglo-Saxon manifestait à leur égard un peu plus de mépris qu'il n'a coutume d'en accorder au reste du monde. Le Russe hâtait de ses vœux l'heure bénie où l'ours moscovite se jetterait sur cette proie brillante et saugrenue. Les Espagnols des Philippines les reléguaient au dernier rang des nations civilisées. Et le Japon m'apparut à travers leurs discours comme une terre charmante, mais peuplée de singes malfaisants.

Et l'on me disait : « Prenez garde : défiez-vous des gentillesses de ces barbares. Ils sont passés maîtres dans l'art de piper leurs hôtes. Ils les amusent, les caressent, les cajolent et les bernent. Vous ne trouverez en eux que beaucoup de babil et beaucoup de vanité. Ils s'imaginent que de se coiffer comme nous les élève à notre niveau ; ces Lilliputiens sont admirables ! Ils nous copient, et nous détestent ; et toute leur fourberie ne parvient pas encore à masquer toute leur haine. »

Malheureusement, mes interlocuteurs ajoutaient : « Regardez les Chinois : voilà d'honnêtes gens. Il y a plus de sérieux et de véritable intelligence dans un canton de la Chine que dans tout l'empire du Mikado. Leur orgueil est excessif, mais logique. Ils ne nous empruntent pas nos défroques pour s'égaler à nous ; ils ne pillent pas nos manuels de philosophie pour nous en jargonner des phrases mal comprises. Ils restent Chinois

et font d'excellents domestiques, des cuisiniers et des boys incomparables. C'est un bien grand malheur qu'ils endurent les scandales et la routine de leurs mandarins corrompus. »

Et je pensais en moi-même : « Heureuse routine et plus heureuse corruption! S'ils étaient moins à plaindre, ils seraient plus à craindre. Sans énergie civique, sans patriotisme, sans armée, comment ne nous inspireraient-ils pas une vive tendresse? Oh! le brave peuple qui nous laisse empiéter sur son territoire et nous abandonne les concessions de chemins de fer! Donnons-nous le facile plaisir de railler la scolastique de ses lettrés et le tir à l'arc de ses militaires, et ne lui ménageons pas l'opium. Mais les Japonais, qui ne s'empoisonnent pas, qui manient les plus belles armes à feu de la civilisation, qui lisent nos livres et nos journaux, fortifient leurs rivages et tracent tout seuls leurs voies ferrées, ne sont et ne peuvent être que des singes. »

Un Espagnol m'affirma que, durant la guerre de Chine, ils avaient, à plusieurs reprises, plagié impudemment la *hidalguia* castillane ; et je sus, d'autre part, que, pendant la dernière peste de Hongkong, des médecins japonais étaient venus soigner les pestiférés et avaient poussé l'impertinence jusqu'à en mourir, non moins héroïquement que s'ils fussent nés en Europe, de race blanche et de parents chrétiens.

Au contraire, les métis des Philippines, les Tagals, les Malais, tous les Asiatiques épars sous la domination européenne, considéraient les Japonais du même œil que des cadets obscurs font d'un frère lointain, dont la gloire rejaillit sur eux. Volets et

portes clos, ils épluchent son mérite et discutent sa valeur ; mais, dès qu'ils se mêlent aux étrangers, ils se réclament de leur parentage et attribuent à la qualité d'un sang commun la fortune exceptionnelle de leur aîné. L'entrée du Japon dans la politique internationale, ses progrès, l'affirmation de son indépendance ont été, pour ceux d'entre ces peuples qui savent réfléchir, une sorte de triomphe moral et d'intime réconfort. Cet exemple les a relevés à leurs propres yeux. Du jour où ils ont vu des gens comme eux, sortis de la même souche, et que l'infaillible Occident jugeait frappés des mêmes tares, s'emparer et se parer des avantages et des privilèges qui semblaient jusqu'ici réservés à leurs vainqueurs, ils ont ressenti à peu près ce qu'eussent éprouvé des soldats homériques, si leurs compagnons avaient tout à coup et sans effort coiffé le casque et revêtu l'armure de ces vastes dieux dont le poids faisait gémir l'essieu des chars. Ce spectacle les eût désabusés sur la vertu des armes divines ou rassurés sur la puissance de leurs bras. J'ai cru distinguer ces deux impressions mêlées et confondues dans l'âme des insurgés philippins qui me parlaient du Japon avec une espèce de fierté belliqueuse. L'appareil de notre civilisation les impressionne moins, depuis que les Japonais s'en décorent. Loin de nous féliciter de cette conquête pacifique, ils en tireraient plutôt des arguments contre nous et, pour eux-mêmes, un sujet de confiance et d'orgueil. Volontiers ils rêveraient d'un pan-asiatisme, où l'Extrême-Orient confédéré s'opposerait aux exigences de l'Europe. Rêve incertain, presque irréalisable, qui s'ébaucha pour la première fois dans

une tête de Japonais enivré, mais qui, depuis, a flotté sur les mers.

— Ah! me disait un Tagal, si la Chine savait et si le Japon pouvait! Nous n'aurions plus à supporter votre insolence, et la terre où nous avons grandi nous appartiendrait. Car enfin, tout conquérants que vous soyez, vous ne cherchez point la bataille, et votre intérêt commercial s'accommode aisément des défaites de votre amour-propre. Il a suffi que le Japon vous commandât des navires et vous achetât des canons pour que votre humeur devînt plus souple et votre politique moins altière. Demain, chrétiens, vous accepterez que vos nationaux soient jugés par ses magistrats bouddhistes. Les Japonais ont plus fait, en vingt ans, pour notre race que tous les philosophes qui prêchèrent l'égalité des hommes. Vous les persiflez, mais vous avez peur d'eux. On dit même que certains d'entre vous mettraient un assez haut prix à leur alliance. Ne vous étonnez pas que nous admirions ce peuple actif, industrieux, patriote et guerrier, qui vous oblige aux formes extérieures du respect et qui, le seul de l'Orient, nous venge enfin de nos longues humiliations et de vos injures séculaires.

Et le Japon m'apparut alors comme un séjour où s'élaboraient les grandes revanches de l'Asie.

Quant aux Chinois, bien qu'il se soit formé chez eux un parti adolescent de réformateurs, je ne pense pas que leur énorme masse s'émeuve encore. Les Japonais ont bourdonné à leurs oreilles et piqué leurs flancs. Piqûres et bourdonnements leur furent peu sensibles. Mais, si les nouvelles modes qu'affichent leurs voisins leur semblent un

travestissement indigne des Asiatiques, il se pourrait que les derniers succès de la diplomatie japonaise, dans la revision des traités, les fissent nous mépriser davantage. Comment ne s'estimeraient-ils pas très supérieurs aux gens d'Europe, quand ceux qui furent leurs disciples, et dont ils se croient toujours les maîtres, se piquent d'en savoir aussi long que nous et de nous battre avec nos propres armes?

Les quelques honorables Célestes que j'interrogeai sur le Japon me répondirent à la façon de ces oncles ignares, très suffisants et très riches, qui ne comprennent pas que leurs neveux se farcissent la tête de grec et de latin pour donner du plaisir à leur vieux bonhomme de précepteur. Les neveux, ici, s'affublent de nos jaquettes et de nos pantalons; ils étudient dans nos livres. Ce sont divertissements d'écoliers en maraude. La Chine se gausse du sérieux que nous apportons aux jeux de ces turlupins et des bons points que nous leur décernons. Quand on parle des Japonais, les faces chinoises s'allongent en moue dédaigneuse, puis s'épanouissent en un large sourire. Toutefois, des commerçants de Hongkong m'affirmèrent très gravement que leurs vainqueurs d'hier étaient pour la plupart des gueux et des fripons.

CHAPITRE II

LE SYMBOLE AU JAPON MODERNE

Je venais d'arriver à Tôkyô, après avoir touché Kôbé et Yokohama. Nous entrions dans la seconde quinzaine de décembre. Les collines étaient frileuses, car les érables avaient dépouillé leur rouge feuillage; mais les camélias allaient bientôt fleurir. Les champs d'orge et de colza verdoyaient, et dans les campagnes — où les bottes de paille sèche, dressées comme de petites meules et suspendues aux arbres comme de grosses cloches, semaient des taches d'or pâle parmi les cônes des pins et les rameaux des cyprès — les broussailles de bambous jaunies et cendrées éparpillaient au vent leur fumée légère, teintée d'aurore. L'air était froid; le ciel, d'une limpidité bleue, avait des matins glacés de rose.

Je savais déjà que les djinrikisha japonaises se nomment communément des *kuruma*[1] et leurs traîneurs des *kurumaya*, que les longues robes

[1] J'ai adopté pour tous les mots japonais l'orthographe fixée, au Japon même, par les Européens et suivie par les Japonais dans les livres qu'ils publient en langue étrangère. L'*u* se prononce *ou;* le *g*, *gue;* le *j*, *dji;* le *ch*, *tch*. C'est la seule orthographe légitime, la seule qui serre d'assez près la prononciation indigène. Ceux qui veulent s'en affranchir tombent dans la bizarrerie. C'est ainsi que le terme de *Shôgun* est devenu quelquefois *Shiaugoun*, etc., etc. Tous les noms japonais sont restés invariables au pluriel.

aux manches tombantes s'appellent des *kimono*, les larges ceintures des *obi*, les pantalons flottants des *hakama*, les casaques de soie des *haori* et les patins de bois des *geta*. Je n'ignorais plus que le terme de *chaya* désignait les maisons de thé, et celui de *tatami* les nattes dont les planchers sont tapissés. Qand on parlait devant moi de *hibachi*, j'entendais parfaitement qu'on signifiait le brasero de bois ou de cuivre autour duquel les Japonais s'agenouillent et se dégourdissent les mains. Le mot de *geisha* me représentait une petite dame peinte et fardée, assez richement attifée, et qu'un traîneur de cabriolet emporte à perdre haleine vers un hôtel de rendez-vous, et l'on m'avait dit que ces petites dames, entre tant d'autres arts où elles sont fort expertes, chantent et s'accompagnent sur le *shamisen*, lequel, importé de Manille à la fin du XVIIe siècle, n'est qu'une variété de notre vieux rebec. Et je n'avais pas été sans m'apercevoir que les *geta*, ces socques où, en guise d'empeigne, de gros cordons, séparant l'orteil des autres doigts, retiennent des deux côtés les pieds emprisonnés dans des chaussettes fourchues, ont tantôt la forme de semelles mal dégrossies et tantôt celle de petits bancs. Les *kimono* m'avaient frappé par leur ressemblance avec nos robes de chambre; les *hakama* me produisaient l'effet de jupes fendues; et la coupe des *haori*, vus de dos, me rappelait les sacs noirs dont jadis le tailleur du lycée nous affublait sous le nom de caban.

Et je savais encore bien des choses. Les Japonais disposent leurs livres à l'inverse des nôtres, et les lisent de droite à gauche en commençant par

notre dernière page jusqu'au mot *Fin*, qui est imprimé sur la première. — Au sortir du bain, ils s'essuient avec une serviette mouillée. — Ils vous annoncent la mort de leurs parents ou de leurs enfants, le rire aux lèvres. — J'avais vu leurs charpentiers raboter, le rabot tourné vers eux; et j'étais instruit de ce que leurs couturières, au lieu de faire courir l'aiguille dans l'étoffe, font courir l'étoffe sur l'aiguille immobile, alors que cette aiguille, décidément paradoxale, va chercher elle-même le fil, au rebours des nôtres qui se laissent enfiler. — La politesse, chez eux, consiste non à se découvrir, mais à se déchausser. — Ils s'appellent du même geste dont nous nous congédions.

Que voilà un peuple extraordinaire! Et quelle riche matière à mettre en petits jeux de société! « Si vous étiez Japonais, comment ouvririez-vous un livre? » — « Comme ces critiques qui n'en lisent que la table des matières. » — « Comment enfileriez-vous une aiguille? » — Je la promènenerais tant et tant qu'elle ne pourrait manquer de rencontrer le fil. » — « Quelle marque de déférence donneriez-vous à votre hôte en pénétrant dans son logis? » — « J'enlèverais mon chapeau... » — « Vous avez perdu. Un gage! »

Ce gai savoir ne me contentait point. J'enviais les voyageurs que leurs premiers pas au Japon jetèrent dans une douce ivresse. L'un d'eux, au débarqué, remercia les divinités antiques de lui avoir rendu l'Hellade. Il vit de pauvres kurumaya au long buste, aux jambes grêles, courir sur le rivage, et se crut à Olympie. D'autres, moins férus d'illustres souvenirs, ne laissèrent

point d'éprouver des sensations étranges. Ils se réveillaient aux antipodes des mondes connus et s'égaraient dans un petit univers de drôleries mirifiques et de fantaisies musquées. D'autres, enfin, avaient à peine foulé ce sol prestigieux que le charme qui s'en évapore s'était insinué dans leur âme et les enveloppait d'un brouillard enchanté. Pour moi, qui avais peut-être trop escompté ma surprise et mes ravissements, j'ai encore la mémoire toute fraîche que rien, hormis la nature, ne m'y parut s'élever au-dessus du médiocre. Et je tâtonnais, je cherchais à m'orienter hors du cercle des baguenauderies et des amusettes microscopiques, où ce pays enferme volontiers la curiosité du voyageur.

Les premiers Européens que j'y visitai, me firent sentir, moins par leurs paroles que par leur silence, les difficultés de ma tâche. Ils étaient secrets des pieds à la tête, et, quand je leur exprimais mon désir de m'initier aux questions japonaises, je lisais dans leurs yeux l'aveu de ma présomption.

L'un m'avertissait que, si l'on vient au Japon pour en écrire, quinze jours suffisent à griffonner un mauvais livre qui a des chances de plaire, et quinze ans peut-être à composer un ouvrage documenté, plein d'erreurs savantes, d'ailleurs fort ennuyeux. Je l'assurai que je n'y passerais pas quinze ans et que j'espérais y demeurer plus de quinze jours.

L'autre qui, du fond de son cabinet, poussait une étude approfondie sur la société japonaise, me peignit un Japon mystérieux, pavé de chausse-trapes, où l'étranger ne saurait se hasarder sans

des précautions infinies et qui lui reste indéchiffrable, à moins qu'il n'ait eu l'art d'en dérober la clé. On me citait, il est vrai, deux ou trois alchimistes écartés, presque inabordables, qui avaient probablement découvert cette pierre philosophale : le fond du caractère japonais ; mais on doutait que, dans le cas où je parviendrais à les joindre, ils consentissent à desceller leurs lèvres.

De tous ces entretiens il ressortait que les Japonais sont le peuple le plus déconcertant, le plus bizarre, le plus insaisissable, le plus énigmatique.

— Je vous entends, soupirais-je, mais en quoi ? Est-ce parce qu'ils chaussent des bas fourchus et marchent sur de petits tabourets ? Est-ce parce qu'ils disent bonjour de la main comme nous disons bonsoir ? Est-ce parce qu'ils ne font qu'un saut de la natte où ils ont soupé à la cuve où ils se baignent ? Est-ce parce qu'ils ont une Constitution et renversent leurs ministères ?

— Vous n'y êtes pas. Ils sont inexplicables parce qu'ils ne s'expliquent pas, et que vous perdriez votre peine à vouloir les expliquer. Avez-vous dîné dans un restaurant japonais et mangé du poisson cru ?

— Non.

— Avez-vous vu danser des geisha ?

— Non.

— Suivi l'enterrement d'un prince ?

— J'attends qu'il en meure.

— Marchandé des bibelots ?

— Je n'en ai cure.

— Admiré, au Yoshiwara, l'exposition des honnêtes filles qui se sont vendues pour assurer une heureuse vieillesse à leurs parents ?

— Je préfère assister d'abord aux séances du parlement, visiter des écoles et des casernes, me mêler à la foule et, si je le puis, juger par moi-même du progrès des idées européennes dans l'âme du vieux Japon.

— Ah! Monsieur, vous vous privez de grands plaisirs!

Cependant, un vieux résident qui m'avait écouté, me prit à part. Il était peu connu, vivait très retiré, lisait beaucoup et se délectait dans les complaisances solitaires de son esprit ironique. Je reconnus plus tard que cette ironie aiguisait son observation sans la fausser, et que les pointes, souvent brillantes, jamais envenimées, en étaient parfois humides d'une goutte de poésie. Il aimait les Japonais et leur faisait payer sa tendresse. Je le suivis donc, et il me dit :

— Je veux vous renseigner en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire. Mettez-vous à la fenêtre et ouvrez les yeux. Voici précisément le symbole du Japon moderne qui arrive. Il s'avance sans hâte et ne s'occupe ni de vous, ni de moi, ni de quoi que ce soit autour de lui. Mon symbole est encore jeune. Vous lui donneriez vingt-cinq ans, mais les visages japonais nous trompent, et il en a au moins quarante : c'est vous dire qu'il naquit vers le milieu de ce siècle, au moment où le pays entreprenait sa révolution, et qu'il a encore reçu, dans son enfance et sa jeunesse, l'ancienne éducation des samuraï. Je vous prie de remarquer son équipement hétérogène. Il porte des souliers dont les élastiques se relâchent et d'où son talon déborde à chaque pas. Ce n'est point un indice de pauvreté ; c'est simplement la marque

que ces chaussures européennes, déformées par la nécessité où il se trouve de les ôter cinquante fois du matin au soir, sont devenues à ses pieds des espèces de *geta* nouvelles, et c'est aussi la preuve que, nos modes adoptées, il continue d'en ignorer l'élégance. De son hakama en soie rayée, dont les jupons de nos femmes seraient jaloux, et de son haori en soie noire, moins long que celui des Japonaises, je ne vous dirai rien, sinon que leur étoffe et leur manière respirent le goût japonais le plus pur, amples, foncés, simples d'une richesse étouffée et qui permet à la médiocrité de rivaliser d'apparence avec elle. D'ailleurs, qu'un souffle de vent retrousse les pans de ce haori, et vous serez souvent surpris d'y apercevoir une doublure éclatante, blanche à ramages d'or, écarlate ou mauve, et d'une soie très chère. Notons, s'il vous plaît, que ses vêtements sont d'une netteté irréprochable. Avant de passer au chapeau, sur lequel je vous serai obligé de fixer votre attention, regardez sa ceinture. Elle est veuve des deux sabres qui jadis relevaient d'une façon si cavalière ce que cette mise a d'un peu féminin ; mais il y pend toujours l'étui de la pipe et la pochette de tabac. Quant au chapeau de feutre rond, qui vient d'Amérique ou d'Angleterre et semble sortir de la friperie, considérez ses bords crasseux et la poussière dont il est pénétré jusqu'à la corde. On sent que le propriétaire s'en désintéresse et le méprise. Il se croit engagé d'honneur à s'en coiffer : c'est le bonnet phrygien de sa révolution. Mais, comme il la déteste autant qu'il en est fier, ce couvre-chef, exilé sur sa tête, n'obtient de lui ni égards ni coups de brosse, et

toute l'invisible saleté du Japon, qui s'était dissimulée durant des siècles, s'y précipite et s'y met en évidence. Vous avez dû constater déjà que, si les rues sont parfois insuffisamment balayées et si le temps ne tarde pas à revêtir les maisons d'une couleur maussade, les ménagères hollandaises n'ont jamais donné plus de lustre à leurs casseroles, ni les marins une propreté plus luisante à leurs cabines, que les Japonais aux objets familiers de leur intérieur. Les nattes, les solives du plafond, les portes à coulisse aux vitres de papier, la bouillotte de bronze et le brasero de cuivre, tout y reflète un ordre admirable et le souci d'un époussetage minutieux. Eh bien ! Monsieur, posez sur le miroir de ces tatami, accrochez à ces poutres brillantes tel ustensile européen, particulièrement un chapeau, et les papillons qui, dans les nuits d'été, noircissent l'abat-jour de la lampe, sont moins nombreux que les taches d'huile, de graisse, de bougie, de cendre et de poussière dont l'infortuné goujat sera déshonoré pour son existence. Et maintenant j'estime que vous êtes éclairé sur nos contemporains, les Japonais. La civilisation qu'ils nous empruntent, ils l'éculent et la maculent. Ils la piétinent et l'arborent. Elle se dégrade à leur tête et retourne sous leurs pieds aux vieilles formes japonaises. Vous écrirez un chapitre : « Des chapeaux », et ce sera, si vous le voulez bien, l'étude de leur politique, de leurs ministères, de leurs administrations fagotées à l'européenne. Du tromblon au canotier, en passant par le gibus et le claque, toutes les inventions des chapeliers du XIXe siècle, tout ce qui a encadré et surmonté nos têtes romantiques,

bourgeoises, industrielles ou révolutionnaires, toutes les coiffures qui se sont agitées dans l'air pour y saluer le passage des grands mots sonores, vous les retrouverez ici, comme en un vaste congrès, mais dépareillées, affaissées, délustrées, cabossées et poudreuses. Et votre second chapitre sera intitulé : « Des souliers », et vous nous y montrerez comment nos idées de liberté et d'individualisme s'avachissent aux pieds de la foule qui commence à les chausser. Ces souliers ne se gêneront point pour escalader les vôtres. Ils s'étendront sous votre nez avec une familiarité tout américaine, et parfois même ils manifesteront comme une démangeaison de vous pousser dehors. Et enfin, Monsieur, vous n'oublierez ni le hakama, ni le haori qui sont doux, polis, soyeux, d'une grâce assez enveloppante, et qui gardent encore dans leurs plis je ne sais quel frémissement des sabres disparus. Vous vous souviendrez aussi que l'envers en est plus riche et plus beau que l'endroit; et, quand vous aurez un peu vécu au Japon, le long et mince étui suspendu à la ceinture par un gros bouton d'ivoire, où l'artiste cisela l'inextinguible rire d'un petit dieu hydrocéphale, évoquera pour vous le souvenir des jolis bibelots dont ces hommes égayèrent la simplicité de leur vie.

Son symbole s'était éloigné et depuis longtemps effacé à l'horizon. Je lui dis :

— Si je vous comprends bien, tout ce que nous pouvons connaître des Japonais se réduit au geste et au costume. Assurément ces souliers et ces chapeaux s'animent de votre humour, et vous leur communiquez une éloquence imprévue. Mais

où vont les pieds qui les dirigent, et que se passe-t-il dans les têtes qu'ils recouvrent?

— Vous ne le saurez pas, me répondit-il. Je hante les Japonais depuis plus de seize ans, et je l'ignore. Tantôt on vous dira qu'ils courent à l'anarchie, tantôt qu'ils s'acheminent vers la république, tantôt qu'ils reculent devant l'invasion européenne, pour ressaisir leur solitude d'autrefois.

— Ne lit-on jamais dans leur pensée?

— Rarement.

— Mais encore?

— Ce sont des cerveaux fertiles en chinoiseries, capricieux, illogiques ou d'une logique qui nous échappe, déliés, retors, puérils, curieux, complexes, simplices...

— De grâce, concluez!

— Ne vous a-t-on pas prévenu qu'ils étaient inexplicables?

CHAPITRE III

UN INTERVIEW SUR LA NATURE, LES VILLES ET LEURS HABITANTS

Comme je rentrais à mon hôtel, on m'annonça qu'un journaliste m'y attendait. Un adolescent — de vingt-cinq à trente ans ! — aux pommettes roses et aux dents saillantes, s'avança vers moi, se cassa en deux, puis me tendit la main et serra la mienne en coup de sonnette. Il joignait ainsi à un vieux reste de politesse japonaise la brusquerie sympathique du Yankee. Derrière ses lunettes on distinguait à peine, sous ses paupières bouffies, deux lignes obliques et sombres, ses yeux.

Je le vis poser son chapeau sur le parquet, tirer de sa poche un calepin et un crayon, et, après m'avoir demandé la permission de m'interviewer, il m'énuméra les points où son journal serait heureux que je voulusse bien répondre. « Que pensez-vous de la nature du Japon? Des villes japonaises? Des Japonais? De leur politique? »

Je le remerciai de l'honneur qu'il me faisait, et je lui promis que, s'il revenait dans cinq ou six mois, je lui donnerais mon opinion, mais qu'aujourd'hui je n'en avais point, sinon que la nature était délicieuse, les villes pittoresques et le peuple charmant. Il s'empressa de coucher par écrit ces paroles essentielles.

— Et la politique? me demanda-t-il. Trouvez-vous que nous soyons bien européanisés?

Je regardai la redingote noire qui étriquait sa mince poitrine.

— Certainement, lui répondis-je. Et vous?

Il aspira entre ses dents une longue bouffée d'air sifflante.

— Je crois, dit-il, que nous avons encore beaucoup à faire.

Et comme, à mon tour, je le pressais de questions, il reprit, en ponctuant de ce sifflement étrange chacune de ses phrases :

— Notre peuple est arriéré, un peu bête, et ne s'intéresse pas assez aux choses du gouvernement. Nous avons bien un parlement comme vous, mais on se plaint que nos hommes politiques aient désappris la moralité. Nos écoles ressemblent aux vôtres; mais nos professeurs manquent un peu d'instruction. Vous êtes des savants, vous, et les Japonais ont grand besoin de votre indulgence. Nous nous occupons aussi de réformer notre bouddhisme, dont les prêtres trop souvent grossiers ou licencieux n'ont point de « respectabilité ». Et pour nos marchands, défiez-vous d'eux; ils ne font pas encore usage de la probité commerciale.

— Heureusement, lui dis-je, il vous reste votre Empereur, dont l'inaltérable sainteté remonte à l'origine de l'univers.

— Il est vrai, fit-il, mais nous sommes tout de même inférieurs aux Européens.

— Eh! pourquoi vous embarrasser de cette question d'infériorité ou de supériorité? Vous êtes autres que nous. Vous occupez les plus

belles îles du monde ; vous bâtissez des villes qui étonnent le voyageur, et vos usages l'émerveillent. Les Chinois ont éprouvé l'excellence de vos nouveaux armements. Que vous êtes difficiles à satisfaire !

Il inscrivit soigneusement cette pensée.

— Surtout, lui dis-je, ne me prêtez pas votre sentiment sur vos politiciens, vos professeurs, vos commerçants et vos bonzes.

— N'ayez crainte : j'attendrai quelques mois.

— Êtes-vous donc sûr que je me montrerai aussi sévère que vous ?

— Je n'ose espérer que votre extrême bienveillance ne le sera pas encore davantage.

— J'ai reçu, disais-je le soir même à mon vieux résident, la visite d'un reporter japonais qui me paraît juger ses compatriotes avec une impartialité presque indiscrète.

Et je lui contai notre entretien.

— Pure bienséance ! s'écria-t-il. Ignorez-vous comment se font les présentations au Japon ? On y présente sa femme comme « son imbécile de femme » et son fils comme « son porc de fils ». Votre gazetier vous a simplement présenté son pays. Pour une fois, cette politesse jaune peut s'appeler une honnêteté.

Les interviews ont parfois du bon ; et je tâchai de me préciser à moi-même ce que j'aurais répondu à mon journaliste japonais, s'il n'eût été ni Japonais, ni journaliste.

Que pensais-je de la nature ? C'était le 12 décembre au matin que, les yeux et les oreilles

encore frappés des tavernes rutilantes et stridentes de Shanghaï, nous avions passé le détroit de Shimonoseki. Le paquebot entrait dans la mer intérieure du Japon, cette mer si vantée, ce lac marin dont la légende nous dit que les îles, enfantées par les dieux, grandirent peu à peu comme des jeunes filles et des fleurs. La bise soufflait sous un soleil pâle et sur les ondes glauques. De grands oiseaux tournoyants jetaient des cris plaintifs. Les montagnes élégantes, dont les moutonnements et les brisures venaient expirer dans les flots, les îlots qui s'évasaient vers le ciel en bouquets sombres, les presqu'îles mamelonnées aux toisons rousses, les arbres qui jaillissaient de la mer ou se cramponnaient aux flancs des rocs, les grèves qui, dans cette lumière hivernale, luisaient entre les bois de pins et les eaux vertes comme des faucilles à demi rouillées, cet horizon circulaire de côtes et d'archipels me reportaient aux jours déjà lointains où je longeais l'Amérique du Sud et traversais les canaux de Schmidt. C'était bien la même navigation sans fin dans un cirque verdoyant et fermé. Mais, ici, point de neige à la crête des monts, ni de glaciers, dont la nappe immobile se déverse sur la houle ténébreuse des forêts vierges ; et l'on ne voyait pas d'énormes glaçons rouler parmi les vagues leur troupeau de monstres irisés. Tout était charmant. Les montagnes avaient adouci leurs arêtes et les escarpements atténué leurs saillies. Les vallons, qui n'offraient plus l'aspect d'une végétation torrentielle, semblaient façonnés au sommeil des peuplades errantes. La nature, ayant vainement essayé d'être sauvage, se reposait dans une grâce mélancolique.

Et la douceur humaine avait mis partout son sourire. Les rizières et les champs s'étagent aux pentes des collines et les découpent en un damier vert dont je ne sais quel caprice a banni la ligne droite. Des phares blancs étincellent sur les promontoires, et des chapelles de bois retroussent les angles de leur toiture à la pointe des presqu'îles. Au fond des criques, devant des plages silencieuses, séparés du monde par les falaises hérissées de pins, mais reliés les uns aux autres par la même ceinture ondoyante, des villages, sous leurs tuiles sombres ou leurs chaumes épais, pressent leurs murs gris ocellés de trous noirs. Leurs flottilles en bois brut et les barques échouées sur le sable ont la gaîté neuve des planches écorcées et ajustées d'hier, encore humides de leur forêt natale; et les voiles rectangulaires, qui de loin se gonflent et s'inclinent en vols d'oiseaux, donnent à tous ces havres perdus un air de colombiers lacustres.

Peu s'en faut qu'à la longue l'ensemble harmonieux du paysage n'ait à souffrir de l'exquise singularité du détail. C'est une succession ininterrompue de petits tableaux dont chacun se suffit à lui-même. On en vient à regretter que la nature ait eu trop d'esprit ou que sa puissante imagination se soit si patiemment pliée aux menues fantaisies de notre art. Quels dieux invoquer dans cet archipel qu'on dirait pétri, modelé, paré de la main des hommes? Car je ne doute point que les pêcheurs aient eux-mêmes creusé leurs ports et les jardiniers dessiné le plan de leurs îles. Personne ne me fera croire qu'on ne ratisse pas tous les matins les sentiers que j'aper-

çois le long du rivage, ni que ces rochers ne soient des rocailles, ni que les arbres qui tordent leurs rameaux fantasques et détachent sur le ciel la bizarrerie de leur silhouette ne jouent un rôle fixé par les décorateurs. Ce pays gardait, même sous les vents froids et les feuilles mortes, sa correction irrégulière et plaisante. Et cependant, bien que tout y sentît un peu trop l'artifice, il ne s'en dégageait point une impression de petitesse ou de mignardise. Il y fallait admirer la persistance du labeur humain. Ce n'est pas un peuple méprisable, celui qui utilise ainsi, pour l'entretien de sa vie et la joie de son âme, les montagnes, les rivages, les vallées et les îles.

La journée touchait au soir, et nous découvrions toujours les mêmes anses, les mêmes bois, les mêmes collines arrondies ou dentelées, des îlots, d'humbles villages, des flots mouchetés de voiles. Le crépuscule tamisait une cendre légère sur cet horizon vaguement élargi, et, la lune n'étant point de veille aux cieux, l'ombre nous déroba bientôt les formes délicates de cette terre si étrangement volcanique, qui émerge des plus profonds abîmes et paraît consacrée, de temps immémorial, aux dieux de la pêche et des jardins.

Le lendemain, nous étions à Kôbé, et nos traîneurs nous conduisirent aux Cascades, une des promenades les plus goûtées de la ville. Ils nous déposèrent devant une maison de thé, où deux Japonaises, assez accortes et dont les façons dégagées témoignaient qu'elles avaient l'usage des Européens, s'empressèrent vers nous, le sourire aux lèvres, nous saluèrent d'un *good morning*, nous invitèrent à nous rafraîchir et ne mon-

trèrent point de dépit que nous n'en fissions rien.

Le ciel s'était rembruni ; nous suivions les lacets d'un sentier grimpant sous les érables roux et les pins sombres. A mesure que nous montions, je prêtais l'oreille pour surprendre le jaillissement de l'eau vive. On était bien empêché de l'entendre, n'y ayant d'autres cascades qu'un ruisseau qui ruisselait sur des rochers en pente.

Mais nos plus habiles entrepreneurs de sites pittoresques n'auraient pas su tirer un meilleur parti de cette petite gorge silencieuse. Tout y était combiné de manière à séduire le promeneur et à distraire ses pas. Deux restaurants de bois s'ouvraient en galerie devant la cascatelle et l'on n'arrivait au second qu'après avoir traversé le premier. Les tables basses, tendues de nattes et de couvertures rouges, servaient à volonté de sièges et d'estrades. Des niches grillées, où les dieux gonflaient leurs joues comme des enfançons gorgés de lait, sanctifiaient le paysage. Leurs banderoles blanches flottaient dans la verdure, et leur pénombre s'étoilait de pâles lumignons. Le sentier ne courait point en aveugle. Ses sinuosités, dont chacune avait sa raison d'être, mettaient tour à tour en scène un vieux tronc tortu, des racines extravagantes, un coin de ciel encadré de vertes ramures, la fuite du ravin entre deux bouquets d'arbres.

Aux endroits les plus flatteurs, des boutiques de curiosités et de souvenirs disposaient leur assortiment de cannes, porte-plumes, gobelets, presse-papiers et photographies. Je retrouvais à cinq mille lieues de l'Europe les petits marchands de Chamounix et leur camelote scintillante. Les

Japonais seraient-ils donc les Suisses de l'Extrême-Orient? Et, parmi tant d'officiers et d'ingénieurs envoyés à nos écoles, n'auraient-ils point dépêché des colporteurs et des aubergistes dans nos villes d'eaux et nos stations thermales, afin d'y apprendre comment on peut, du même coup, exploiter le touriste et machiner la nature?

Nous ne rencontrâmes, sur ce chemin désert, en cette saison morte, qu'une famille japonaise, composée de deux vieilles gens et d'une jeune femme dont l'enfant essayait ses premiers pas. La grand'-mère, les sourcils rasés et les dents noircies, et le grand-père, à qui sa maigreur, sa figure anguleuse et recroquevillée, sa gorge affligée d'un goitre naissant, donnaient une vague ressemblance avec l'oiseau marabout, s'étaient accroupis au milieu de la route et ouvraient les bras au marmot bariolé qui titubait vers eux et que protégeaient, comme deux grandes ailes tombantes, les manches étendues de sa mère. La jeune femme, rose et joufflue, jetait aux échos de la colline abandonnée par l'hiver ce rire de joie triomphante que les échos des cinq parties du monde recueillent aux lèvres maternelles.

Pas plus que ce tableau dont le léger exotisme relevait d'une pointe de nouveauté son antique légende humaine, la nature japonaise ne me parut une œuvre inédite du Créateur. Elle est jolie, hospitalière, heureusement montagneuse, baignée d'une lumière subtile qui en fait valoir les lointains. Elle sait, quand il faut, rehausser sa coquetterie d'une négligence savoyarde. Ses cheveux lui tombent parfois sur les yeux, mais elle rit au travers. Peut-être lui reprocherais-je quelque mono-

tonie dans ses imprévus, quelque apprêt dans ses surprises. On lui a trop répété qu'elle était adorable; on l'a trop fêtée; on lui a trop enseigné la valeur des petites fantaisies biscornues qui sortent de ses mains et dont elle ne se montre pas, d'ordinaire, si soigneuse. Et c'est la rançon de tant de grâce que, sitôt qu'on la veut célébrer, on oublie sa douceur de mère pour ne plus retenir que ses virtuosités d'artiste.

Que pensais-je des villes japonaises et de leurs habitants? Interviewer invisible, entends-moi : les villes sont affreuses, et leurs habitants se moquent de notre esthétique. La beauté lumineuse des rades, leur amphithéâtre de collines où se dispersent les chalets et les temples, la pyramide tronquée du mont Fuji, qui déroule dans l'air limpide sa neige lointaine et sacrée, ces perspectives que l'hiver décolore à peine et ne flétrit pas, rendent plus pénibles les fouillis de baraques charbonnées dont les cités japonaises nous présentent le spectacle.

Il me souviendra longtemps de mon entrée à Kôbé. Les rues de la concession européenne, désertes et toutes rosées d'une froide aurore, avaient la physionomie tranquille des rues de province. Les pavillons des consulats flottaient sur cette sous-préfecture occidentale. Peu à peu, de la ville indigène, un bruit nous arrivait et grandissait, un bruit de sabots martelant la terre durcie.

Cette ville, où nous commencions de nous égarer et qui s'étend à perte de vue, nous fit l'effet d'une agglomération de villages assez misérables devant des routes inégales et défoncées. Les maisons très

basses, généralement grillagées et posées sur le sol, ressemblent moins à des habitations humaines qu'à des basses-cours et des cages à lapins. Leurs toits de planches ou de tuiles se superposent en saillie, et chacune d'elles est entourée ou prolongée de dépendances minuscules tirant de plus en plus au poulailler, si bien que, pour se figurer une rue japonaise, une rue montante, vue d'en haut ou d'en bas, il suffirait presque d'imaginer une mauvaise route aux deux bords de laquelle on eût laissé dégringoler des caisses de toute grandeur. La plupart des boutiques sont tenues par des femmes. Mais le soin de l'étalage ne répond guère à l'importance de la marchandise. La plus vulgaire pacotille s'y présente avec agrément : les pièces d'art et les riches étoffes se dissimulent et fuient la lumière.

Autour de nous, des kurumaya, vêtus d'un caleçon bleu et d'une blouse ouverte, où de gros dessins blancs tracent comme des figures géométriques, coiffés les uns d'une casquette russe, les autres de chapeaux annamites, assis entre les brancards de leur voiture, s'enveloppaient frileusement de la couverture rouge dont ils emmaillotent les pieds du voyageur. Je les eusse pris pour des moujiks, hors qu'ils étaient chaussés de sandales en paille et que le bouclier de leur tête rappelait le soleil tropical. Des hommes passaient, perchés sur leurs geta, presque tous en kimono. Ils avaient le teint jaunâtre et des faces simiesques. Leurs dents à demi déchaussées et plantées de travers leur meublaient des bouches compliquées et menaçantes. Les mâchoires cinghalaises, pour proéminentes qu'elles soient, n'at-

teignent pas encore à ce terrible relief. Le type de ces hommes ne différait pas sensiblement de celui des Tagals et des Annamites. Et, les yeux déjà faits à la conformation délicate de la race malaise, je ne fus point frappé de leur petitesse.

Les femmes, très nombreuses, déconcertèrent au premier abord les idées que j'en avais conçues. Leur costume se rapprochait de celui des hommes. Elles marchaient d'une allure trotte-menu et sautillante, le corps penché, le cou allongé, les jambes en dedans, et les reins voûtés par une sorte de coussin où se noue leur ceinture. Recouvertes du haori, on dirait qu'elles voyagent avec leur literie sur le dos. Un peu bossues, un peu cagneuses, ces jeunes fées carabosses supportent des pièces montées de cheveux enduits d'un vernis brillant, traversés ou hérissés d'épingles d'écaille et qui leur font des coques et des casques de laque noire. Leurs yeux, opprimés par la boursouflure des paupières, s'échappent vers les tempes. Leur nez et leur bouche sont souvent resserrés entre leurs joues rebondies et incarnates. Leurs poupons empaquetés à leur dos regardent par-dessus leur épaule ou renversent au ciel leurs petites têtes ballottantes.

Quant aux enfants habillés d'étoffes à ramages, je les connaissais pour les avoir marchandés aux rayons de nos bazars, et j'avais dès longtemps admiré leur tonsure ou leur crâne chauve, au sommet duquel une houppe de cheveux produit l'effet d'un peu de mousse marine sur un gros galet rond. Mais je ne me doutais pas que, dans un pays si propre, ils fussent si morveux, et les

croûtes de leurs visages me gâtèrent cette gentille mi-carême de bébés.

Tous, hommes et femmes, saisis par la fraîcheur de la matinée, remontaient leurs épaules et recoquillaient leurs bras dans l'ampleur des larges manches, qui pendaient démesurément à vide. C'était une ville habitée d'un peuple de manchots.

L'après-midi, nos guides nous menèrent voir un temple shintoïste. On y arrive sous des allées de portiques ou de barres fixes, dont la solive transversale se recourbe légèrement comme une quille de navire, et parmi des rangées de lanternes en bois, en pierre ou en bronze, dressées sur de hauts socles. La demeure des dieux japonais, d'une arcadienne simplicité, consiste en deux pavillons presque carrés, élevés l'un derrière l'autre et reliés par une passerelle. Leur toit, fait de lattes minces qui, fortement pressées, imitent le chaume, pèse d'un poids énorme sur leurs colonnes polies. L'autel, sans peinture ni dorure, n'expose aux yeux des fidèles d'autres emblèmes de la divinité qu'un miroir trouble et des fuseaux de bambou d'où retombent symétriquement des zigzags de dentelles en papier. Devant l'autel, une cloche suspendue au rebord du toit et dont la corde flotte, avertit le dieu qu'on le demande sur la terre. Des femmes viennent, sonnent, inclinent la tête, claquent des mains, marmottent une courte prière, et s'en vont. Le grand air et les oiseaux pénètrent de toutes parts sous ces kiosques sacrés, et les jardins d'alentour sont peuplés de lanternes et de grossiers tabernacles. Plusieurs obus posés sur des colonnes de granit et quatre canons, bra-

qués aux quatre coins du premier pavillon, trophées de la dernière guerre, prenaient un aspect de vieilleries inoffensives, dans ce décor rustique. Et, sous un petit auvent de bois, parmi les lanternes, une vache de bronze couchée, la longe pendante, malgré sa parenté avec les divinités égyptiennes, n'avait rien d'imposant ni de hiératique, et ressemblait à une bonne vache paisible qui ne serait point un symbole.

Portiques, lanternes, pavillons, sanctuaires, tout nous présentait l'image d'une religion sans mystères et sans effroi, ni passionnée ni voluptueuse, mais rudimentaire, agreste, imprégnée d'un naturalisme ingénu, susceptible de contenter les guerriers de l'ancien temps, des laboureurs et des amoureux en goguette. J'y soupçonnais bien, sous la naïveté du culte extérieur, quelques secrets ésotériques ; tant y a que ces bâtons ornés de bandelettes et ce miroir ne piquaient pas plus ma curiosité que des attributs de somnambule.

La foule se répandait autour du temple et y trouvait ses divertissements coutumiers. Des saltimbanques tambourinaient devant une baraque faite de piquets fichés en terre, de serpillière et de paillassons. Les boutiques de gâteaux et de sucreries et les petits bazars « à prix fixe » étourdissaient les chalands d'un bruit de sonnailles et de cliquettes ; et les inventions modernes, la Science même, y recrutaient des cercles de badauds gravement ébahis. J'en vis qui collaient à leurs oreilles des cornets de phonographe, mais leur visage restait aussi imperturbable et leurs yeux aussi mornes que s'ils n'y eussent rien entendu. Un charlatan avait exhibé sur sa table

une tête de mort, deux squelettes, des poupées anatomiques, dont les intestins nous découvraient des tumeurs peintes en vert, trois bocaux où s'enroulaient des ténias, et, au milieu de cet horrifique étalage, une liasse de brochures et une pyramide de petites boîtes à pilules. Il parlait avec une volubilité vertigineuse, et tour à tour, de sa baguette, frappait un bocal ou une poupée, et désignait la poitrine d'un de ses nombreux auditeurs. Et, malgré mon ignorance de sa langue, je comprenais fort bien son langage. Il disait : « Vous, Monsieur, je lis sur votre figure que vous nourrissez un reptile dans vos honorées entrailles ; et vous, Madame, croyez-moi, il n'est que temps d'agir, si vous voulez éviter pour votre noble sein une affection comparable à celle dont vous pouvez constater ici toute la gravité. » Les bonnes gens hochaient la tête, mais il me parut qu'ils étaient plus touchés de la faconde du drogueur que convaincus des avantages de la drogue. A quelques pas de là, des bateleurs, robes et manches retroussées, jonglaient avec des sabres, les beaux sabres qui furent l'honneur et la précieuse férocité du Japon, et que ces marauds avaient apprivoisés au point d'interrompre leur jonglerie pour les avaler le plus proprement du monde.

Et je me disais : « Est-ce donc là ce pays excentrique qui a tant réjoui les amateurs d'étrangeté, et dont la porcelaine nous a conté de si fabuleuses histoires? On m'avait rebattu les oreilles que rien ne s'y passait comme ailleurs, et tout ce que j'y rencontre m'avertit de mon illusion. Les hommes sont laids, les femmes ridiculement accoutrées, mais leur façon de s'amuser ne sort

point de notre manière. Et même leur laideur et leur accoutrement ne réservent qu'une faible surprise à quiconque courut un peu le monde et visita les ports d'Extrême-Orient. Leurs socques de bois, je les entendis sonner naguère aux pieds des femmes incas. Les bâtonnets, dont ils se servent pour manger, j'en suivis les gourmands entrechats dans les mains chinoises. Et l'extérieur de leurs maisons porte à croire qu'ils ont peu raffiné sur la conception primitive des castors. »

Ainsi, plus naïf peut-être dans mon désenchantement que d'autres en leur aimable délire, je commettais à l'endroit du Japon d'innocents sacrilèges!

Ce fut bien pis, quand je débarquai à Yokohama. Les rues de la concession, parallèles au rivage, aboutissent à une rivière canalisée, puis escaladent une colline provençale où leurs villas se débandent et se blottissent sous des jardins touffus. Sauf des boys japonais et quelques Allemands au seuil de leurs magasins, je n'y croisai tout d'abord que des Chinois. Je ne sais si l'air du Japon les embellit ou si, près d'eux, les Japonais se tournent en repoussoirs : jamais ils ne m'étaient apparus dans une telle faveur. Mes yeux se reposaient avec complaisance sur leur taille avantageuse, leurs robes d'azur, leur tresse ondoyante et la sereine plénitude de leur visage. Mais, derrière la concession, leur quartier aux maisons barbouillées de rouge ou d'indigo, plein d'ordures et de puanteurs, s'étend comme un ghetto fétide.

A droite et au loin, la ville japonaise : je n'y vis qu'une forêt de toits et de mâts et d'échafaudages, des cabanes délabrées, des étendages de

haillons; de vastes routes où zigzague une piste étroite et sillonnée de la mince ornière des kuruma; des boutiques encadrées d'une étoffe noire sur laquelle gesticulent, comme à la craie, de gros caractères chinois et qui me rappelait les tentures de nos Pompes Funèbres ; et une gare sale, déjà décrépite, ouverte à tous les vents, remplie d'une multitude sabotante et taciturne.

Les employés, en tenue européenne, avaient un air miséreux et dépenaillé ; mais ces représentants de la civilisation exerçaient sur le public une autorité militaire. La foule exhalait un vague parfum d'eau de toilette et une légère odeur de poisson. Les grandes coques de cheveux et les hauts chignons déployaient leur élégance empesée; quelques têtes de femmes étaient voilées à l'orientale d'un morceau d'étoffe bleu pâle ; et plus d'un homme, sous son kimono entre-bâillé, montrait ses maigres jambes sans poil mordues par la bise. Sitôt que les barrages furent ouverts, il se produisit une bousculade silencieuse. Les coudes se démenaient comme à l'insu de leurs propriétaires, qui regardaient droit devant eux avec une morne impassibilité. Et, sous la course des geta, les dalles du quai retentirent un instant d'un fracas de battage au fléau.

Et l'entrée à Tôkyô, quelle enfilade de hameaux piteux! Quelle Chine éteinte!

La gare de Shimbashi était aussi sale que celle de Yokohama. Sur la place, en face de nous, au milieu d'un pâté de maisons, une bicoque surmontée d'un espèce d'atelier de photographe arborait le titre français de *Restaurant*. Un petit tramway sans impériale, rouillé, déteint, sordide,

attelé de deux haridelles, avait déraillé devant sa porte. A droite, un canal, des ponts, des baraques hybrides, mi-japonaises, mi-européennes, des rues pierreuses.

Nous jetâmes à nos traîneurs le nom de *Métropole-Hôtel;* ils nous répondirent par un *hé!* quasi teutonique et prirent leur course. Ils traversèrent des ponts recourbés, des chantiers de démolitions, des carrefours où parfois, d'un assemblage de cabanes, s'élevait un édifice de briques, qui semblait gêné de sa croissance rapide, comme un grand nigaud d'adolescent au milieu de vieillards ratatinés; et nous parvînmes enfin, à l'embouchure d'un fleuve, dans un quartier entouré de canaux, dont les maisons peintes, les jardins et les vérandas, témoignaient assez qu'il était réservé aux « diables venus de la mer ». Cependant, j'y aperçus de loin un horrible toit de pagode, si grossièrement taillé que, malgré mes déceptions, je m'étonnai encore que les Japonais eussent pu donner une telle disgrâce à leur architecture. Mais j'appris bientôt que des pasteurs protestants, anglais ou américains, en étaient seuls responsables et que ce chapeau de Gargantua chinois abritait une secte réformée.

Nous entrâmes à l'hôtel; le gérant affairé, suant et soufflant, distribuait force bourrades à sa valetaille fourchue qui, derrière lui, clignait des yeux et tirait la langue, tandis que des bicyclistes anglais, servis à part dans un salon voisin, y faisaient un vacarme d'enfer.

Si mes premières promenades à Tôkyô ne m'ont pas encore réconcilié avec le Japon, du moins la ville m'a révélé une immensité que je ne soup-

çonnais pas, et cette espèce de grandeur qui s'attache aux campements humains, quand leur étendue passe l'imagination.

Cette plaine, ces vallons, coteaux et collines que recouvrent d'innombrables villages soudés les uns aux autres par des ponts de bois ou de fer; ces ravins où dévalent les chaumines et les chalets; ces terrains vagues et les populeux faubourgs qui grouillent sur leur lisière; ces canaux dont les multiples bras enserrent un pêle-mêle confus de boutiques, de bicoques treillissées, de masures, et dont l'eau sombre disparaît sous la charge des radeaux et des chalands, pour reparaître plus loin marécageuse entre de hauts remblais verdoyants et déserts; ces tricots de ruelles pressées, et les larges avenues poussiéreuses dont les maisons trop basses rentrent sous terre, et les longues rues bordées d'auvents et de falots rouillés; ce boulevard d'un européanisme hybride et ses murs de torchis noirs où s'ouvrent des fenêtres pareilles à des portes de coffre-fort; ces gibets à plusieurs branches et ces croix de Lorraine qui sont des poteaux télégraphiques ; les parcs, les futaies, les rizières enclavées dans des bourgs; les enclos où les princes se sont fait des palais secrets et de vastes solitudes, et dont les murs en descentes et en montées embrassent plus de terrain qu'il n'en faudrait pour bâtir une ville; ces quartiers de constructions européennes qui détonnent doublement par leur contraste avec l'habitation japonaise et la discordance de leurs architectures; ce fleuve peuplé de barques et au delà duquel s'épaissit un nouvel entassement de baraquements informes et de tuyaux d'usines : tous ces tableaux disparates,

sans vive couleur et d'un dessin vilainement brouillé, s'ils répugnent au premier abord et nous oppressent de leur variété monotone, finissent par surexciter en nous une curiosité qui n'a pas franchi la moitié de l'univers pour abdiquer devant la plus invraisemblable foire de bric-à-brac que les hommes aient rassemblée sous les cieux.

Cette foire a, je ne dis pas un centre, mais une âme : le palais de l'Empereur et les ruines féodales qui l'entourent.

Partez de la mer, à l'embouchure de Sumida-Gawa, longez des palissades désertes, traversez des ponts en forme d'arc, des îlots de maisons, des rues plus rocailleuses que le lit d'un torrent desséché, et des ponts encore; franchissez le boulevard Ginza, le plus beau de la ville, le seul qui possède un trottoir de briques, et vous arriverez à une enceinte de murailles faites d'énormes blocs non cimentés et inclinés en talus. Elle n'est pas haute, cette muraille, mais elle est épaisse, plantée d'arbres, et sa masse thébaine se mire dans l'eau morte d'un canal.

Passez le pont; la muraille est ouverte. Une plaine, où surgissent, isolés l'un de l'autre, de grands édifices en briques rouges, et où, çà et là, noircissent des pâtés de vieux baraquements, une immense plaine inculte se déroule sous vos yeux. Vous y verrez peut-être des exercices de cavaliers : les housards japonais, courts sur jambes, sanglés dans leur uniforme, éprouvent quelque peine à enfourcher leurs chevaux. Ils tombent, se relèvent, se rehissent en selle, avec un air de gros poupons farouches, devant un cercle de badauds qui les regardent et ne rient point de leurs culbutes.

Continuez votre chemin ; au bout de la plaine, nouveau canal, nouvelle enceinte. La foule y circule encore ; et vous y trouverez d'autres remparts, d'autres canaux, d'autres espaces, une campagne toujours verte, une solitude prodigieuse, d'où émerge, dans une île escarpée, mystérieuse et touffue, l'invisible palais impérial. On vous montrera le ministère de l'Empereur. Cette préfecture européenne se dresse au pied des avenues tournantes qui mènent à la cour. Vous distinguerez, et même de loin, à l'angle d'une muraille, une tour blanche carrée et coiffée en pagode, qui luit doucement à travers le feuillage. Mais l'ombre et le silence des halliers, gardent le secret impénétrable de la résidence divine.

C'est en vain que, pendant presque deux lieues, vous suivrez les plis et les replis des profonds et larges fossés, qui défendent les approches de la Sublime Porte ; c'est en vain que, les ponts vous y invitant, vous croirez parfois y atteindre : le Dieu Constitutionnel vit au milieu de son peuple, dans un étonnant dédale de vieux murs et de remparts démantelés, de vertes tranchées et d'eaux dormantes où s'ébattent les canards sauvages, plus retiré, plus inaccessible aux profanes que la Déesse dont il descend dans son temple inviolable des grandes forêts d'Isé.

Ce palais du mystère et du sommeil, où peut-être le passé songe, fait pour moi la beauté de Tôkyô. Le reste n'est que chaos. Tout m'y choque ; tout y blesse l'image que nous nous formons de la vie confortable et harmonieuse. Ce peuple familial n'a point d'intimité : le passant plonge à son aise dans les intérieurs ; les trois quarts des gens

se lèvent, se peignent, s'habillent, se lavent, se visitent, accomplissent tous les rites de l'existence sous les regards du flâneur. Ce peuple dont on nous a tant de fois dépeint la sérénité enfantine et dit que le sourire ne quittait pas ses lèvres, d'où vient donc que la vue de sa capitale me remplit l'âme de tristesse?

Les choses et les êtres y subissent une manière d'écrasement douloureux. Les frêles maisons étouffent et ploient sous leur carapace de tuiles. Leur étage est parfois si bas qu'entre l'auvent et la saillie de la toiture il ne saurait y avoir de place que pour les corps couchés. Les arbres trapus, en sentinelle sur les talus et sur les vieux remparts, ne seraient ni plus tors ni leurs branches plus crispées, battus d'un éternel orage. Les uns font explosion au ras du sol et ruent dans tous les sens leurs contorsions reptiliennes. Les autres se recourbent et rampent âprement vers la terre, comme s'ils voulaient s'y replonger ou en implorer une sève moins pauvre. D'autres, retenus par leurs racines, se projettent du haut des berges et précipitent leur tête échevelée. Leur effet est d'un pittoresque poignant.

Et je regardais passer entre leurs ombres difformes les femmes au dos voûté; sous ces toits excessifs, j'entrevoyais une population qui vit, mange, cause, se traîne à genoux et, même debout, garde l'empreinte de cette posture suppliante — *gens duplicata* —; je notais que les visages, dès qu'ils ont lâché le masque souriant de la politesse, retombent souvent à l'état des faces dont les muscles n'ont jamais souri, et qu'il ne sort de leurs yeux ni lumière ni étincelle; et je me demandais par mo-

ment si nous n'étions pas entrés dans un monde misérable, héréditairement courbé sous on ne sait quelle effrayante menace.

Mais, à peine formulée, cette impression se dissipait devant un site charmant, une allée d'arbres fièrement lancée à la conquête d'un petit temple; une église bouddhique au portique chinois, entourée d'une armée de lanternes dont les rangs s'espacent sous la paix ensoleillée des cryptomérias; un jardin, dont l'ordonnateur avait reproduit en raccourci les beautés coutumières de la nature japonaise. Je distinguais un ermitage dans les genévriers et les gardénias : ses vitres de papier, autour de son étroit balcon, avaient la douceur légèrement grenue des carreaux couverts de givre. Le poli de son bois résineux, la délicatesse de sa charpente me disaient : « Ici, passant, on se contente de peu, mais ce peu, on l'achève. » Ou encore j'étais distrait par une de ces antithèses qui fourmillent à Tôkyô et dressent au milieu d'une civilisation exotique et vieillie des pans d'européanisme rapidement bâclés. Toute une aile de la ville est accablée par un monument comme nos décorateurs se plaisent à en brosser sur leurs toiles de fond : dôme massif et mince beffroi. Il s'élève au-dessus d'un amas et d'une cascade de baraquements noirâtres et détache dans l'air bleu du matin sa figure de javelot planté près d'un bouclier pâle où frappe le soleil. C'est l'église russe. Je ne suis pas encore revenu de la stupéfaction qu'elle me causa. Qui donc reprochait aux Japonais leur esprit de défiance et leur haine de l'étranger? La religion de leur plus redoutable voisin s'est assise avec emphase au cœur de leur

capitale. Son édifice prend un caractère durable, dans ce fouillis de planches et de bâtisses provisoires. L'Empereur du Japon, quand il suit à cheval les allées de son parc, peut contempler l'église dont le tsar est le souverain pontife. Elle domine ses ministères, ses écoles, ses temples, ses quartiers marchands ; elle le domine lui-même.

Toutes ces impressions de bizarreries, peut-être plus apparentes que réelles, donneraient-elles raison à ceux qui exaltent l'excentricité déconcertante des Japonais? Les unes s'expliquent par la nature du pays, les autres par l'imitation dont ils nous honorent. Ainsi, la fréquence des tremblements de terre les oblige à faire des maisons basses et des toits lourds. Point de semaine où le sol ne s'émeuve sous nos pas et où nos cloisons, bercées du roulis souterrain, ne rendent des craquements sinistres, à preuve que, l'autre jour, un Anglais, fraîchement débarqué, surpris au sortir de sa baignoire par ce tintamarre volcanique, indécis entre le désir de se sauver et la crainte d'offusquer nos yeux, criait à tue-tête : « *Nasty place ! Nasty place !* (Sale pays !) » Et je crois que si le japonisme triomphait en Europe et, d'une mode passagère et restreinte, devenait une institution, nous ne serions pas moins gauches à nous modeler sur les Japonais qu'ils ne paraissent l'être à copier nos usages et nos styles. Rien n'empêcherait alors leurs touristes d'écrire des chapitres sur les kimono fripés et les geta déformées de ces rustres d'Occidentaux.

CHAPITRE IV

A LA DIÈTE ET DANS LES RUES

Tous les soirs, mon interprète me traduit le journal. Nous achetons le *Nichi-Nichi,* que le marquis Itô passe pour inspirer, ou le *Jiji Shimpô*, organe indépendant et assez ministériel. Mais le *Yorozu*, qui s'imprime sur papier rose et que je vois partout, aux mains des marchands, des sacristains d'églises bouddhiques, des prêtres du Shinto, des geisha, des patrons d'auberge, et qui me semble à la fois aussi populaire que le *Petit Journal* et presque aussi combatif qu'une espèce de *Lanterne*, m'est d'un abord plus facile et m'introduit plus prestement dans le milieu grouillant de la foule japonaise. Les longs articles des feuilles sérieuses me paraissent souvent des rééditions affaiblies et comme une version incolore de certains journaux européens. J'en comprendrai mieux la portée quand j'aurai poussé plus avant dans la connaissance des questions politiques. Le *Yorozu*, lui, s'en va court vêtu; il est vif, indiscret, tapageur; il mène sa fronde; il glisse des sous-entendus menaçants; il déniche les scandales, les couve, les engraisse, et les lâche quand l'heure est venue. C'est un journal très civilisé, et dont l'abonnement coûte environ dix sous par mois.

Nous lisons d'abord les faits divers, et je constate que la vie de nos frères jaunes soulève chaque jour la même poussière de tristesse, d'ignorance et de vilenie que celle de mes frères blancs. Suicides d'amour, adultères, jalousies au couteau, folie meurtrière, beaucoup de vols, moins de crimes, et les éternelles histoires du jeune homme qui force la caisse paternelle pour entretenir sa maîtresse ; du faux noble qui dupe les boutiquiers ; du provincial crédule qui confie sa bourse au filou complaisant, et du détective qui, ayant induit des empreintes de pas laissées par le voleur qu'une de ses geta était ébréchée, surprend son homme à l'instant qu'il faisait raccommoder sa chaussure.

Les exploits des lutteurs, aussi célèbres que ceux des chevaux de course, ne nous retiennent pas encore, mais, avant de courir au feuilleton illustré, dont l'auteur nous ménage avec art les péripéties et l'intérêt croissant, nous jetons les yeux sur les entrefilets politiques.

J'y apprends que le ministère viole la Constitution, et n'en suis point surpris. Si j'en juge à la mélancolie hargneuse du journaliste, partagée d'ailleurs par beaucoup de ses confrères, cette Constitution n'est pour les Japonais qu'une source intarissable de désenchantements. Ecoutez plutôt : « Tout le monde s'est réjoui quand on l'a proclamée. On pavoisait et l'on dansait. Le peuple croyait entrer dans le Paradis bouddhique. Dix ans à peine se sont passés et l'on s'aperçoit que rien n'a changé. Nous vivons toujours sous l'arbitraire et le despotisme. Le Parlement foulé aux pieds par les clans et les coteries, les Partis sont tombés en pleine

corruption ou gisent engourdis de puissants narcotiques. »

Le despotisme dont il s'agit ici n'a rien d'impérial. La Majesté de l'Empereur plane au-dessus des polémiques et le *Yorozu* lui-même n'oserait l'effleurer. Mais la bonne foi du petit-fils de la Déesse Soleil peut se laisser surprendre. Il n'est point d'omniscience, même diviné, que de perfides conseillers ne se mettent en état de circonvenir. Le Souverain n'est jamais attaqué, sinon dans la personne de ceux qui s'intitulent ses organes. « Le Cabinet qui nous gouverne est une sorte de Cabinet fantôme. Il existe et n'existe pas. Quel est son vrai caractère, quel est son but? On l'ignore. » Faut-il préciser? Le *Yorozu* démasque: « Le ministre de l'Agriculture vient enfin de se révéler: il a commis une sottise. » — « Vous croyez le Président du Conseil occupé des soins du gouvernement? Rassurez-vous; il se porte bien, boit du saké et se divertit dans la société des geisha. » — « Nous avons trois ministres excellents: l'un aime les danseuses, l'autre les actions, le troisième les pots-de-vin. » On raconte en termes émus que l'un d'eux abandonna une enfant dont il était le père authentique, et que cette fillette, élevée par sa mère, une geisha, s'est parée de son nom et va jouer du shamisen dans les restaurants. A quand la souscription pour cette innocente victime de la pleutrerie ministérielle? Le peuple japonais est vraiment un peuple extraordinaire.

Le 24 décembre, l'Empereur ouvrit la Diète. Je ne sais encore aujourd'hui si le ministère Mat-

sukata s'était rendu coupable envers la Constitution des attentats qu'un certain nombre de journalistes, profitant de la liberté nouvelle qu'il avait octroyée à la presse, lui jetaient quotidiennement à la tête. Les uns affirmaient qu'il avait outrepassé ses droits, les autres qu'il avait le droit de les outrepasser; d'autres, qu'il était resté dans les limites de ses attributions : habilement, disaient ceux-ci ; maladroitement répliquaient ceux-là. Mais tous se montraient assez d'accord pour le renverser. La bataille devait s'engager sur les nouveaux impôts dont il menaçait la pauvreté japonaise. D'ailleurs, ce que l'on visait, à travers cette question de finances, c'était son crime d'avoir duré. Il avait contre lui les fonctionnaires destitués, les préfets disgraciés, l'ambition des anciens ministres dont les dents avaient repoussé, et l'indifférence de ses amis repus.

La Diète s'élève non loin du Palais, dans ce quartier européen des légations et des ministères, dont les constructions récentes et les grands espaces vides ressemblent presque au berceau d'une ville américaine. J'y accompagnai les membres de notre légation. Nous traversâmes l'immense plaine et le labyrinthe ouvert des vieux remparts. Le soleil du matin scintillait sur l'eau glacée des douves. La blanche tourelle du parc impérial se teintait de la nuance que prennent aux gelées d'avril les fleurs du pêcher. Ces vastes étendues, où la végétation éclaircie par l'hiver nous découvrait de froides clartés marécageuses, me donnaient l'impression d'un paysage de chasse aux canards. Le long de la route, que l'Empereur allait bientôt parcourir, une foule silencieuse, maintenue par

des sergents de ville, se massait sur quatre ou cinq rangs de profondeur. Des centaines de kuruma s'alignaient déjà devant l'édifice occidental où se débattent les destinées japonaises. Les laquais galonnés se précipitèrent à la portière de notre landau et un maître des cérémonies, chamarré de la tête aux pieds, nous conduisit aux tribunes.

On m'ouvrit celle des journalistes, tous habillés à l'européenne, les mains sur les genoux, immobiles, muets, contraints, comme de jeunes paysans endimanchés dont les gestes ne se dégauchiraient que dans la liberté de la blouse.

Le petit amphithéâtre parlementaire resplendissait de l'éclat du neuf; mais on avait retiré tous les sièges de l'hémicycle en gradins, et du haut en bas un mince cordon rouge le coupait en deux parties, l'une réservée aux Pairs, l'autre aux Députés. Derrière l'estrade, où d'ordinaire s'élèvent les tribunes oratoire et présidentielle, sous un dais somptueux, dont les rideaux de pourpre épanouissaient leurs chrysanthèmes d'or, près d'un riche guéridon, j'aperçus le trône. Les loges, sauf celle du milieu qui restait déserte et pompeuse, étaient occupées par des officiers et de hauts fonctionnaires, quelques-uns devisant à mi-voix. Le corps diplomatique s'installa dans la sienne; les légats coréens, drapés d'étoffes sombres, coiffés de chapeaux en pointe, le teint basané, en tapissaient le fond; mais, au premier rang, près de la figure sympathique et fine du baron d'Anethan, un diplomate chinois, dont la robe était magnifique, avait posé sur le rebord de la loge ses doigts longs et maigres, et penchait un visage émacié dont les

lèvres esquissaient comme le sourire du *Voltaire* de Houdon.

Rapidement l'hémicycle se remplit : d'un côté, les Pairs ou Sénateurs, en uniformes militaires ou en vêtements de cérémonie passementés d'or, dans tout l'apparat d'une cour allemande; de l'autre, les représentants du peuple en habits noirs. Les chapeaux et la garde des épées étaient voilés de crêpe, car l'Empire japonais gardait encore le deuil de la vieille Impératrice douairière, qui, depuis onze mois, avait été se plaindre aux dieux des souillures dont les envahisseurs d'Europe infectaient son pays.

J'examinai les attitudes et les visages. Il ne me parut point que les dignitaires japonais fussent ridicules sous leurs costumes brodés et leur tenue d'état-major. Peut-être la richesse des chamarrures couvrait-elle suffisamment leur gaucherie. Mais les habits à queue engonçaient les épaules; leurs revers et leurs pans godaient et ballottaient sur des poitrines rétrécies et des bustes trop longs; et les bras en pendaient raides, gênés de l'étroitesse des manches comme d'une nudité.

Les figures n'avaient plus cette laideur tour à tour aplatie et saillante et presque siamoise que je rencontrais au hasard des rues; et leur variété m'offrait des exemplaires moins rudes du type japonais. A côté de têtes déprimées, où la protubérance des pommettes semble trahir l'effort du crâne dans sa fuite en arrière, au milieu de faces tirées, crevassées, accidentées et moroses, de fins visages ambrés allongeaient leur ovale au nez aquilin, aux yeux délicatement bridés, au sourire de femme. Beaucoup se rapprochaient des

nôtres, à telles enseignes que leur physionomie me remémorait des gens et des caractères connus. Ces masques japonais portaient, eux aussi, le cachet ou les stigmates des qualités et des défauts, des vertus et des vices que nous sommes accoutumés de déchiffrer sur la face aryenne.

L'Empereur parut. Il entra par une porte latérale, suivi des chambellans, des princes et des ministres. Aussitôt, sénateurs et députés, tous, du même mouvement unanime, harmonieux et lent, que les hauts épis sous la brise, s'inclinèrent et se courbèrent devant cet homme dont l'humanité, en quelque sorte supérieure, incarnait la patrie. Il ne me vint plus à l'esprit de critiquer la coupe de leur habillement, ni d'observer si leurs tailleurs en avaient ingénieusement adapté la mode étrangère à leurs formes indigènes. Je trouvai qu'à ce moment-là leurs habits se cambraient aux hanches et tombaient avec grâce, et que, dans une assemblée politique, le respect est encore un grand maître d'élégance.

D'une stature plus haute que les officiers de son escorte, les cheveux abondants et partagés à la naissance du front, les sourcils retroussés et les yeux légèrement obliques, la mâchoire inférieure proéminente et barbue, et la dure moue des lèvres ressortant sous l'âpre moustache noire, les traits moins empreints d'intelligence que de brutale ténacité, le Souverain, en uniforme de général, s'avança d'un pas assez rapide, mais avec l'allure un peu torse des cavaliers.

Le comte Matsukata s'approcha de lui et, après trois révérences espacées, lui remit humblement le rouleau où la proclamation impériale était

écrite. L'Empereur se découvrit, posa sur le guéridon son képi à la blanche aigrette, déroula le manuscrit et en commença la lecture. Dans le mouvement qu'il fit, un pli de la tenture me le déroba ; je ne perçus plus que sa voix, son étrange voix gutturale et cassée de vieux prêtre psalmodiant des litanies barbares. Quand ce fut fini, il rendit au comte le papier sacro-saint et se retira silencieusement, avec sa suite, comme il était entré.

Députés et sénateurs se dispersèrent pour se réunir bientôt et rédiger une adresse au Trône. J'allai rejoindre les diplomates, qui, au milieu d'une grande salle nue, remettaient leur pardessus et fumaient une cigarette. On s'entretenait des paroles de l'Empereur, moins banales, disait-on, que les années précédentes. On signalait le passage de son discours où, sortant de son habituelle neutralité, il avait déclaré qu'en introduisant de nouveaux impôts ses ministres n'avaient fait qu'obéir à son initiative. Il couvrait ainsi leur impopularité de sa pourpre irrésistible.

Cependant, les journaux annoncèrent que, dès le lendemain, le ministère recevrait l'assaut, et de toutes parts des conciliabules de politiciens se préparèrent au combat.

Le matin, je pénétrai un instant dans la Chambre des pairs. C'était le séjour du bon ton, des manières douces et courtoises, des fines allusions saluées d'un sourire, des approbations discrètes : un salon et une académie. L'orateur parlait sans geste et sans éclat ; il causait, et de temps en temps les têtes, dont quelques-unes commençaient à se dégarnir, opinaient aux délicatesses de son langage. Les tribunes étaient désertes.

Mais, dès midi, la foule munie de cartes assiégeait les abords de la Diète et s'échelonnait aux escaliers de bois qui, sur un des côtés du monument donnent accès à la Chambre. Les fonctionnaires auxquels je m'adressai pour entrer, y mirent une complaisance dont je fus d'autant plus touché qu'ils ne me connaissaient pas; et, sitôt qu'on m'eut ouvert la porte d'une loge, les privilégiés qui la remplissaient déjà se tassèrent et m'indiquèrent une place au premier rang. Cette politesse me consola des insultes que les gamins, encouragés par leurs parents, me criaient à travers les rues, quand je n'y passais point en voiture.

Le long des couloirs, j'avais entrevu, dans leurs bureaux, des groupes de députés japonais, assis sur les tables et allumant leurs cigarettes aux charbons ardents des petits braséros. Plus d'apparat, plus d'habit noir; mais le costume japonais, où rien ne gêne aux entournures. Ils discutaient et propageaient autour d'eux une rumeur d'orage.

A une heure précise, la séance s'ouvrit par une courte allocution du président, qui rendit compte de sa visite à l'Empereur : il lui avait présenté l'adresse de ses collègues, et Sa Majesté avait daigné lui répondre : « Nous approuvons les sentiments que nous expriment les membres de la Chambre des députés. »

La salle bondée, où les vêtements européens se noyaient dans le flot des haori, redoubla de silence et d'attention, quand, au moment de procéder à l'ordre du jour, un député se leva et demanda à déposer une motion urgente. Des cris variés se

croisèrent dans l'hémicycle, et l'on entendit à peine les paroles du président :

— Quelle est la nature de cette motion?

— Je propose, répliqua le député, que la Chambre refuse sa confiance au présent ministère.

Les visages, sous leur vernis d'impassibilité, se tendirent. Parmi ces têtes cabossées de Sancho et de Don Quichotte tartares aux barbiches de bouc, où donc avais-je contemplé cette figure de bonze, vieille Providence de mélodrame, et ses yeux caves, et sa bouche funèbre, dont la voix creuse l'est peut-être encore moins que son discours? N'avais-je point rencontré cet homme aux joues tombantes et carrées, dont le mordant rictus devance son regard, qui ne se soulève qu'avec peine sous de lourdes paupières? Et cet autre, satisfait de soi-même, jeune ténor de l'opérette politique, où m'était-il apparu? Au cours de quelle pérégrination? Dans quel pays?

Le premier coup de canon était tiré; les partis allaient sonner la charge, lorsque le président, qui venait de recevoir un pli cacheté, l'éleva au-dessus de sa tête. Tous les députés surgirent dans le fracas sec de leurs sièges qui derrière eux claquaient sur les dossiers, et, debout, ils écoutèrent la lecture d'un décret de dissolution. Le rire s'empara des tribunes. Je n'avais pas encore vu les Japonais si gais, si heureux de vivre. Leurs représentants l'étaient moins. Ils s'écoulèrent en un clin d'œil, sans murmure, sauf deux ou trois qui lancèrent des apostrophes à la galerie et à l'Histoire. L'un d'eux même escalada son fauteuil et leva les bras au plafond. Il était petit; ses cheveux bouffaient sur sa grosse tête à la fois gouailleuse et

furibonde. Il eût parlé peut-être, s'il ne se fût aperçu que la salle était déjà vide.

Dans la cour de la Diète, les députés se précipitaient vers leurs kuruma, et, trotte trotte, à travers les avenues et la plaine déserte, comme une armée de rats surpris par l'inondation, ils gagnaient en toute hâte, à quelques centaines de mètres plus loin, afin de s'y concerter ou d'y faire leurs paquets, le grand *Imperial-Hôtel*, que le gouvernement édifia autant pour eux que pour les voyageurs étrangers, et qu'un de ces jours les tremblements de terre jetteront à bas.

Le lendemain, le Cabinet, vainqueur des résistances du Parlement, démissionnait.

— Eh bien! me disait mon vieux résident, n'êtes-vous pas servi à souhait? Peste! en moins de quarante-huit heures et dès votre arrivée, ouverture de la Diète, dissolution du Parlement, démission du Ministère; vous ne vous plaindrez pas que les Japonais rechignent à la besogne! Résumons la situation : les députés font campagne contre les impôts; l'Empereur soutient ses ministres irresponsables, qui en déposent le projet; les députés protestent de leur dévouement à la Majesté Impériale, source de toute grandeur et de toute vérité, mais ils continuent de battre en brèche le Cabinet; l'Empereur se félicite des sentiments que les députés lui témoignent, et les casse aux gages. Ils s'en vont, et le ministère les suit dans leur chute. Cela est admirable, et vous voilà, je suppose, investi de lumières suffisantes sur l'incohérence de la politique japonaise. Qu'en pensez-vous?

— Je pense : sont-ils drôles, ces Japonais, de ne pas être plus drôles que nous !

— Vous vous trompez, me dit-il, nous sommes moins drôles... Mais quittez là les parlementaires et leur marmite renversée, et promenez-vous par la ville. Le trente et un décembre approche, et, depuis que la lune chinoise ne gouverne plus nos hôtes, ils s'accordent avec nous pour fêter le nouvel an. Vous rencontrerez à chaque pas des porteurs de cadeaux et des messagers de bons augures. On fait, en ces jours-ci, un solennel échange de saumons salés, de canards sauvages, de poissons, de légumes, d'oranges et d'œufs. Et les pauvres gens s'offrent du sucre, des livres de sucre. Ceux qui ne branlent pas encore la tête aux vieilles superstitions prennent garde de ne point observer, dans le nombre des présents qu'ils envoient, les chiffres fatidiques et favorables : trois, cinq, sept.

— Il est merveilleux, lui dis-je, que les nombres impairs soient en si grande vénération chez tous les hommes. Mais, depuis avant-hier, je remarque qu'on a planté devant les maisons des sapins verts ou des bambous coupés, et je vois, tendue au-dessus des portes, une corde aux franges de paille, parsemée de chiffons en papier blanc et dont le milieu est ornée de fougère, d'herbe marine, d'oranges et d'écrevisses. Que signifie cette décoration ?

— Ah ! me répondit mon interlocuteur, vous êtes dans le pays de l'Oracle des Songes et du Langage des Fleurs. Ces deux sapins au seuil de chaque demeure, l'un plus gracieux, à droite, l'autre, à gauche, plus robuste, représentent la constance de la femme et celle du mari et leur

sont à tous deux des présages de longévité. Le tortis de paille, d'essence shintoïste, et que vous retrouverez au fronton des temples, a rendu un bien grand service à l'humanité : sans lui, on peut dire qu'il ne ferait pas encore jour dans les États du Soleil, et vous ne les auriez jamais visités qu'au télescope de votre Cyrano, dont l'agence Reuter nous télégraphie aujourd'hui même l'étourdissante résurrection. Sachez donc que la Déesse Soleil, aussi capricieuse que la lune, s'était enfermée sous une grotte. Les dieux, fort empêtrés de leurs ténèbres, ne purent l'en tirer qu'en mettant dans leur jeu sa curiosité féminine. Ils imaginèrent une symphonie burlesque, où les coqs faisaient leur partie, et cent autres inventions, dont la plus heureuse fut de lui vanter sa beauté et de lui présenter un miroir. La Déesse sortit de sa caverne, mais elle y fût rentrée, si cette corde en paille de riz ne lui eût barré la retraite. Les morceaux de papier que vous appelez irrespectueusement des chiffons, ne sont rien moins que le symbole de la divinité. Quant aux feuilles vertes, fougère ou daphné, aux oranges et aux plantes marines, je pense qu'elles annoncent la prospérité. L'écrevisse vous souhaite de parvenir à un âge où votre taille se courbe comme son dos et où votre barbe s'allonge comme la sienne. Mais nous n'en finirions pas s'il fallait vous expliquer tous ces menus emblèmes où l'âme japonaise cueille, depuis deux mille ans, son même butin d'innocents plaisirs. Les feuilles des arbres lui font des signes particuliers, les anémones lui murmurent des choses exquises, ses rêves de bonheur voyagent sur l'écaille des tortues, et les pois-

sons lui tiennent de longs discours. Elle se meut, toujours facile à contenter, dans le monde diaphane des apologues. Elle y habite un petit palais d'allégories, dont chaque fenêtre est une métaphore.

— Parbleu, fis-je, on devient précieux, à fréquenter chez les Japonais! Que ne me dites-vous tout simplement qu'ils en sont encore au gui l'an neuf? Braves gens! Mais pour des songeurs qui se mirent dans une goutte d'eau, ils me paraissent très sérieusement affairés. Ce ne sont, dans toutes les échoppes et les magasins, que comptables agenouillés devant leurs livres. On entend partout le bruit cliquetant des boules de l'abaque. Et hier, comme je passais devant une banque, les guichets en étaient assaillis par des hommes armés de gros portefeuilles.

— Eh! répondit mon vieux résident, ne voulez-vous pas que les Japonais se croient, au moins une fois l'an, obligés de payer leurs dettes? Ils ont eu trois cent soixante jours pour emprunter, et Dieu sait s'ils s'en privèrent! Ils en ont cinq pour aviser aux moyens de contracter un nouvel emprunt qui leur permette de rembourser les autres. Mais soyez assuré que le spectre de l'échéance ne les empêchera ni de manger leur macaroni de la fin du mois, ni de savourer le *mochi* traditionnel, ce gâteau de riz auquel les pâtissiers donnent la forme du miroir sacré, ni de répandre des haricots à travers leur maison, car ces farineux ont ici la propriété de chasser le diable.

Je suivis le conseil de mon ami : je flânai. Les arbres de Noël, dont l'Europe avait émerveillé tant de petites têtes blondes, avaient traversé les

mers et s'étaient multipliés pour égayer le seuil des maisons japonaises. J'en vis de toutes les tailles, et même qui n'étaient pas plus hauts que des rameaux de buis bénit. Ils faisaient un peu de verdure et d'espérance à la porte des pauvres cabanes. Les enfants, sous leur calotte de cheveux et dans leur robe bariolée dont les manches leur tombaient jusqu'aux pieds, avaient grand soin qu'ils ne fussent emportés par le vent, et s'interrompaient à chaque instant de leurs jeux pour venir surveiller ces chétives boutures de bénédiction.

A Ginza, les boutiques volantes s'étaient installées le long des trottoirs, chargées d'ustensiles de ménage, de jouets, d'ornements religieux, d'arbres minuscules qui poussent dans des pots et reproduisent si merveilleusement les caprices des grands arbres, qu'il suffit d'en poser un sur ses tatami pour se croire dans une forêt. On vendait aussi, parmi les bibelots favorables, des chats en porcelaine ou en carton blanc, dont la patte relevée voulait agripper au passage l'insaisissable bonheur.

Partout des fillettes en ramages et des jeunes filles aux ceintures multicolores jouaient avec des raquettes, de belles raquettes dont l'envers représentait les acteurs fameux du Japon. N'allez pas vous figurer des images grossièrement peintes sur des planchettes de bois. Une main délicate les a composées avec des morceaux de crêpe éclatant, si bien qu'elles s'animent, parlent, ressuscitent les héros morts et les enchantements du passé.

Ce symbolisme ingénu, ces plantes heureuses qui ont une âme et qui, plus tard, entreront au

paradis bouddhique avec les âmes qu'elles entretiennent de vertes illusions, ces emblèmes divins, dont les fortes têtes de l'incrédulité n'ont pas encore pris ombrage, cette réjouissance où le vieux Japon convie les bêtes et les arbres et respire en un monde de génies bienfaisants, tout me ramenait à la patrie lointaine, lointaine dans l'espace et lointaine dans le temps. Nous aussi nous avons connu ces fêtes, et plus intimes peut-être, plus profondes! Du 31 décembre au 1er janvier, les boutiques ne fermèrent pas. Vers minuit, les gongs des églises bouddhiques, qui de tous les côtés de la ville se répondaient, commencèrent d'égrener leurs coups graves et sonores, tandis que le peuple réveillonnait doucement, et, devant les « tables de délices » où les femmes avaient servi des crustacés, des poissons, des oranges et des herbes marines, souriait à ses patrons célestes et à ses fantaisies légendaires.

Pour des gens qui se civilisent, Japonais, vous êtes étranges!

CHAPITRE V

PARLEMENTARISME ET FÉODALITÉ

Oui, étranges! Le cabinet Itô avait succédé au cabinet Matsukata, et la période des élections allait s'ouvrir. La dissolution de la Chambre des députés n'avait point ému le pays, déjà blasé sur ces sortes de divertissements. Et, comme je m'étonnais un peu de la facilité avec laquelle l'empereur licenciait les représentants du peuple, on m'expliqua qu'il ne fallait voir dans ces dislocations fréquentes qu'une gymnastique d'assouplissement à l'usage des corps électoraux. On jugeait bon et même nécessaire qu'un électeur japonais pût en sa courte vie nommer autant de fois un député qu'une lignée d'Européens au long d'un siècle. J'admirai ce programme d'éducation politique qui faisait de vieux citoyens en quinze ou vingt leçons.

Mais on m'avertit aussi que le Gouvernement, pour mater l'opposition, n'avait trouvé de meilleur moyen que de l'appauvrir. L'Empire n'est pas riche; et la moindre élection y coûte cinq ou six mille yen, soit une quinzaine de mille francs. Ces exercices répétés tuent les petites bourses, éclopent les moyennes, et l'on espère qu'ils assagiront les grosses.

On s'émerveille qu'un peuple ait pu sortir brusquement d'une féodalité séculaire pour entrer

dans le parlementarisme. Mais je m'aperçois tous les jours que ce parlementarisme n'est qu'une transformation pacifique de la féodalité, non point de celle que, durant deux siècles, les Tokugawa continrent et centralisèrent, mais de l'antique féodalité qui déchira et déchiqueta le pays.

Il a les mêmes avantages, puisque ses jeux, ses remous et ses bourrasques permettent aux plus humbles d'émerger aux honneurs, et que, si l'on voit aujourd'hui des comédiens aspirer à la députation, on vit jadis un palefrenier s'élever presque au rang d'un empereur. Il présente les mêmes périls, puisqu'il surexcite les convoitises, exaspère les vanités individuelles, tend au désordre anarchique. L'esprit féodal n'a fait que changer de lit.

Ne cherchez point à préciser le programme des partis politiques. Libéraux, progressistes, nationalistes : étiquettes empruntées et vides. Les électeurs japonais ne suivent pas une idée; ils marchent derrière un homme. Ils ne relèvent pas d'un principe; ils appartiennent à un fief. Depuis la Restauration, le pouvoir est aux mains de trois ou quatre clans, dont les membres disciplinés s'appellent, se relayent, se passent le délicieux fardeau. Autour de ces clans, des bandes s'organisent, dont les chefs tombent et se succèdent au hasard de la guerre.

Certes on agite des théories, on lance des déclarations, on brandit des lambeaux d'éloquence anglaise ou des pages arrachées au *Contrat social;* et reste à savoir si de toutes ces palabres perdues, quelques-unes ne feront pas un étrange chemin dans l'esprit de la foule. Mais, pour l'instant, les politiciens ne se soucient que de parler fort, de

déposséder les grands vassaux politiques de l'Empire et d'accaparer l'empereur, car l'empereur est aujourd'hui, comme autrefois, un palladium disputé par les factions.

Aux premiers temps des élections, le Japon rajeuni huma dans les fumées nouvelles de la liberté le relent des anciennes guerres civiles. Des villages s'armèrent; des paysans qui ne savaient même pas ce que signifiait un bulletin de vote, d'anciens samuraï fermés à toute idée politique, assiégèrent les urnes et s'y livrèrent des escarmouches tumultueuses. De même que jadis les escortes de deux seigneurs qui se rencontraient sur une route, échangeaient souvent des provocations et des coups de sabre, deux candidats ne purent se croiser sans que leurs clients n'en vinssent aux mains.

Le Gouvernement, halluciné par l'exemple de l'Europe, conviait les électeurs à de paisibles débats d'opinions; et, de fait, deux opinions se partageaient inégalement le peuple japonais : l'une, la plus nombreuse, que les excentricités européennes énerveraient le Japon et qu'il fallait retourner en arrière; l'autre, que la civilisation occidentale fortifierait le Japon et qu'il fallait marcher en avant. Mais il importait assez peu que l'une ou l'autre triomphât, car la Constitution avait placé au-dessus de la Chambre élue un ministère irresponsable, moins soucieux d'obéir aux injonctions des suffrages électoraux qu'obligé de poursuivre son œuvre fatale. Et d'ailleurs, l'esprit asiatique répugne à l'affirmation. Les rétrogrades n'osaient condamner absolument le nouveau régime; les hommes d'avant-garde n'osaient

renier l'ancien. Des deux côtés on se lassa vite d'arguments équivoques, et la discussion descendit des questions générales dans la mêlée des intérêts personnels.

Ce fut une inexprimable confusion. Les esprits les plus opposés s'accrochèrent et se firent un drapeau d'un manteau d'arlequin. L'ivresse de la lutte tint lieu de conviction; les rancunes, de principes. Dès ses premiers pas, le parlementarisme japonais vacilla, trébucha, non pas à la façon d'un enfant vigoureux qui veut grandir, mais comme un fils dégénéré que des excès précoces ont rendu faible et violent.

Il naquit corrompu. Il avait hérité les tares vicieuses que la féodalité cache dans son corset de fer. Le corset tombé, elles apparurent à la banalité du jour. Avarice, vénalité, faux point d'honneur, orgueil et bassesse, ignorance et trahison, tout ce qui jadis endossait l'armure de laque et portait le masque horrifique sous les antennes guerrières, se heurta sans pittoresque, en hakama, en redingote, nu-tête, coiffé d'un feutre exotique, autour des tréteaux oratoires, où des acteurs mimaient, à l'impromptu, les gestes de nos grands citoyens et même de nos petits hommes. C'était le vieil esprit féodal qui soufflait dans les clairons; c'était lui qui suscitait les candidats, équipait les bataillons hétérogènes, enrégimentait des mercenaires, soudoyait des assassins.

Un fameux politicien du Japon, ancien et futur ministre, un de ceux qui firent la Restauration, me disait avec un mélange d'ironie et de gravité vraiment savoureux : « Nous étions plus mûrs pour

le régime représentatif que nous ne le pensions nous-mêmes. »

Heureusement la fréquence des élections ralentit l'enthousiasme belliqueux des électeurs. Le Japonais a l'âme capricieuse et mobile : pour traditionaliste qu'elle soit, elle s'éprend vite des nouveautés et plus vite encore s'en déprend. Il en fut des sports de la politique comme de l'élevage des lapins qui, en 1873, passionna le public au point que ces animaux atteignirent les prix fabuleux des anciennes tulipes hollandaises. On se lassa des échauffourées électorales, comme, en 1875, ce même public se fatigua des combats de coqs dont, l'année précédente, le fol engouement l'avait dégoûté de ses clapiers. Les paysans revinrent à leurs rizières, et plus d'un samuraï, qui avait espéré peut-être que son député ramènerait au Japon l'âge divin du fer et des sabres, déçu, mal content de ses horions sans gloire, se retira dans sa bicoque. L'agitation fut ainsi limitée, et, par un contraste bizarre, à mesure que les journaux devenaient plus âpres, les députés plus turbulents, les idées même plus dégagées et plus audacieuses, le peuple sembla redoubler d'indifférence et les électeurs, moins emportés, commencèrent de s'abstenir.

Le renouvellement de la Chambre s'accomplirait aujourd'hui dans un calme profond, si les *sôshi* n'entretenaient soigneusement la petite flamme des libertés ardentes.

Nous connaissons les sôshi; nous les connaissons même de longue date. Ce furent des sôshi que ces braves Italiens qui proprement dépêchaient leur homme entre chien et loup; et quand Salta-

badil indigné s'écrie : « Suis-je un bandit? Suis-je un voleur? » Nous pourrions lui répondre : « Eh! parbleu non, mon ami, tu es un sôshi. » On pourrait se passer d'eux, mais on les garde pour le principe, par respect de la tradition et aussi, j'imagine, en raison de leurs états de service. Leur dialectique véhémente et décisive a replongé au nirvâna bouddhique un bon nombre de citoyens militants que l'illusion politique avait entraînés dans ses vaines orgies. Leur griffe s'imprima toute vive à de hautes renommées, et le leader des progressistes, le comte Okuma, qui n'a plus qu'une jambe, est une œuvre signée d'eux. Leur silhouette décidée se dresse sur la platitude des temps modernes comme une image un peu pâlie des temps héroïques.

On les vit jadis, ces sôshi, errant le long des routes, seuls ou par bandes, loqueteux ou bien nippés, mais toujours fiers, et le sabre toujours prompt. Ils portaient, d'ordinaire, un chapeau de paille en forme de panier renversé, et les filles de joie suivaient d'une œillade amoureuse ces samuraï indépendants et hasardeux, qui parfois cheminaient derrière leur vengeance ou, plus souvent, quêtaient l'aventure d'un nouveau maître. Moitié condottieri, moitié chevaliers, moins chevaliers que condottieri, les légendes de bravoure et de vendetta qui s'attachaient à leur personne leur prêtaient une séduction mystérieuse. On les appelait alors les *Rônin*, et leurs exploits ont à jamais hanté l'imagination du peuple.

Aujourd'hui, dénués de leur mystère, dépanachés de toute chevalerie, recrutés au hasard parmi des compagnons fainéants et des étudiants déclassés,

manœuvres embauchés pour d'assez viles besognes, ils gardent néanmoins une espèce de prestige, qui les empêche de choir dans le mépris unanime, tant la fascination du courage brutal agit encore sur l'esprit japonais.

Les sôshi forment autour du candidat une garde du corps, à telles enseignes qu'on dirait un daïmiô d'autrefois entouré de ses samuraï. Ils obéissent à un chef, qui se tient respectueusement derrière le député et, de là, surveille la situation, pare aux imprévus, prend la parole dans les réunions publiques.

Depuis quelques années, le personnage de l'éligible leur donne moins de souci que la personne des électeurs. L'électeur se dérobe. Cette escorte de policiers catégoriques lui cause une impression gênante. Il promet ce qu'on lui demande, et c'est même entre les solliciteurs et le sollicité un touchant assaut de courtoisie. Le jour venu de s'exécuter, notre homme, oublieux des droits sacrés que la révolution lui contère, prendrait le large, si les sôshi n'assiégeaient les issues de sa maison et ne l'obligeaient d'user de son privilège. Dans certains arrondissements, les électeurs s'en vont aux urnes, flanqués d'irrésistibles sergents qui les protègent contre d'autres sergents qui conduisent d'autres électeurs. Ces citoyens par persuasion ont l'air de gens qu'on mène pendre.

Mais au cours des campagnes électorales dont la presse m'apportait l'écho, je m'intéressais moins à la figure des sôshi qu'à la fortune singulière de plusieurs candidats.

L'acteur étudiant Kawakami, fondateur révolu-

tionnaire d'une sorte de *Théâtre Libre*, se présentait aux suffrages du douzième district de Tôkyô. C'était la première fois qu'un cabotin de profession montait sur l'estrade politique, et tout de même je vis bien que le public japonais n'avait pas encore le sens trop émoussé, car il regimba. Kawakami en fut pour ses frais; on refusa de l'entendre; on défendit à des propriétaires de *yosé* de lui louer leur salle, cette humble salle de conférences où, le soir, d'habiles diseurs viennent conter des contes aux boutiquiers et aux petits bourgeois du quartier. Seules, les femmes travaillèrent à son élection; les shamisen conspirèrent en sa faveur, et, si l'impertinence de ce comédien est un symptôme inquiétant, les quarante-cinq voix qu'il obtint durent rassurer le gouvernement sur le danger des influences féminines.

La loi japonaise exige que tout citoyen, éligible ou électeur, ait au moins payé quinze yen d'impôt direct par an et dans les années qui précédèrent l'établissement des listes électorales. Kawakami les acquittait; d'autres, moins heureux que lui, voulaient cependant se faire élire. Ils n'en avaient qu'un moyen : chercher des parents assez argenteux, qui consentissent à les adopter. Comme les noms de famille ne sont pas extrêmement variés, on peut, avec de la chance, accomplir cette passe sans y perdre une syllabe.

Voilà mes gens en quête d'un nouveau père, d'une nouvelle mère, de nouveaux ancêtres, d'une nouvelle hérédité. Je ne plaisante pas : rien n'est plus sérieux que l'adoption. C'est elle qui constitue et perpétue la famille japonaise et qui autorise l'Empereur à descendre de Jimmu Tennô, mort cinq

ou six cents ans avant Jésus-Christ. Quelques Japonais prétendent même qu'il lui ressemble trait pour trait; une si pieuse illusion prouve uniquement qu'on attribue à l'adoption de plus beaux effets qu'à la nature. Du jour où le fils adoptif entre dans sa nouvelle famille, l'ancienne lui devient étrangère. Il a changé d'aïeux et de culte domestique. Désormais il allumera les baguettes d'encens et déposera les offrandes de riz devant les Tablettes sacrées des morts qu'il adopte à son tour. Les Romains, les Athéniens, les Hindous s'improvisaient de pareilles généalogies : seulement ils y mettaient peut-être plus de discrétion que les Japonais.

Tous les ans, l'ambition politique jette de pauvres candidats, orphelins volontaires, à la recherche d'une riche paternité, et les expose à de plaisantes mésaventures.

Cette année, M. Kotegawa, économiste distingué, désireux de briguer la députation, trouve enfin au quartier de Shiba un homonyme qui ne demandait pas mieux que d'avoir un fils député. L'affaire allait se conclure, quand on s'aperçut que, si le fils avait quarante ans, le père n'en avait guère que trente. M. Kotegawa s'adressa au ministère de l'Intérieur ou de la Justice : on lui répondit que décidément la loi ne pouvait admettre une telle anomalie, et l'honorable économiste fut invité à continuer ses explorations et à se découvrir un père qui eût au moins son âge.

A Isé, M. Oishi, ancien vice-ministre de l'Agriculture, était tombé sur une famille de son nom toute prête à l'adopter. Ses amis l'en félicitaient. Jour est pris pour la fête. Mais le malheur voulut

qu'un de ses compétiteurs fût précisément allié à cette famille. Il accourt. L'esprit des ancêtres s'insurge avec lui, et M. Oishi est évincé. D'autres, réduits à l'humiliante et funèbre nécessité de quitter leur nom, moururent Hayashi et renaquirent Morimoto. L'amour de la chose publique inspire de rudes sacrifices.

Et tandis que ces épaves mélancoliques flottaient de foyer en foyer, de cimetière en cimetière, à la découverte de mânes propices et de vivants hospitaliers, les libéraux dénonçaient l'indulgence du ministère envers les progressistes; les progressistes ses complaisances scandaleuses à l'égard des libéraux. Les deux partis s'accusaient d'assassinats et se prenaient mutuellement en flagrant délit de corruption électorale. Et toutes ces petites rumeurs crevaient à la surface du peuple japonais comme de légers remous d'écume sur une eau silencieuse.

LIVRE II

TROIS JOURNÉES DE CAMPAGNE ÉLECTORALE

CHAPITRE PREMIER

PREMIÈRE JOURNÉE : LES PERSONNAGES

J'avais alors pour interprète un fonctionnaire dégommé, un Japonais victime de la politique et qui l'adorait, M. Mikata.

La première fois qu'on me l'annonça, je vis entrer un petit Kalmouk assez trapu, ganté contre le froid, et recouvert d'un pardessus café au lait dont les basques cambrées à la taille retombaient sur des bottes d'écuyer. Front borné, menton court, bouche fendue, la lèvre supérieure contenant mal une rangée de dents impatientes, il me frappa surtout par la franchise de ses yeux qui avaient désappris la politesse japonaise et ne se fixaient plus obstinément sur le nombril de son interlocuteur.

Mikata n'était une âme ni complexe ni mystérieuse, mais il avait subi les ascendants les plus divers. Né dans les grands vents et sous les nébuleuses de la Restauration, son esprit en gardait une inquiétude de déraciné et reflétait encore des

lumières vagues et troubles. Quand je le connus, il arrivait de Formose où je ne sais plus pour quel motif honorable le ministère l'avait relevé de ses humbles fonctions administratives. Mais il revenait de plus loin que de Formose. D'une naissance obscure et d'une pauvre famille, ce jeune homme, grandi dans un vieux monde que l'invasion des idées européennes avait émancipé, buta de tous ses rêves et de tout son vouloir à connaître le merveilleux Occident.

Pour bien comprendre l'espèce de fièvre qui saisit tant de Japonais à l'ouverture de leur pays, représentez-vous un peuple de prisonniers naturellement curieux, dont l'imagination a été, durant cinquante ou soixante ans, tenue en haleine par de lointains échos d'Europe et surexcitée par des légendes chuchotées à voix basse. Ils ignorent qui nous sommes, mais l'ombre est plus troublante dès qu'il s'y mêle de sourdes lueurs. Notre fantôme danse devant eux exagéré, menaçant, barbare ou surhumain. Soudainement, le voile se déchire; la route est libre vers les thaumaturges. Mon Dieu, que les hommes gagnent à ne point se connaître ou à se perdre de vue! De quels attraits surnaturels ils se décorent dans l'éloignement, et comme l'humanité se devient à soi-même une source de mystères et de superstitions! Tandis que l'Extrême-Orient attirait invinciblement nos songes et que, dégoûtée par instant de la banalité niveleuse des civilisations modernes, notre âme s'éprenait de ses arts fantastiques et de ses nouveautés piquantes, qui nous semblaient plus précieuses que des vérités, cet Extrême-Orient, las de son antique sagesse, soupirait après nos livres,

nos systèmes, nos merveilles ; nous étions sa poésie, et nos grands boulevards lui promettaient le même enchantement qu'à nous ses palais chimériques.

Sans argent, sans crédit, Mikata débarqua un beau jour sur le quai de Marseille et vint échouer à Lyon où le gouvernement japonais envoyait assez volontiers ses pupilles d'avenir. Ceux-ci recueillirent leur compatriote. On le fit entrer chez les Maristes qui l'éduquèrent trois ans. Durant trois autres années il suivit les cours de la Faculté de Droit, et, quand il reprit le paquebot des mers orientales, le brave garçon remportait dans sa valise un certificat, une espèce de diplôme, un talisman !

Il aimait la France avant que d'y atterrir ; il l'aima quand il l'eut quittée. Son esprit s'y exerça dans une sorte de pénombre, et, comme l'ensemble lui échappa toujours, il promena de détail en détail sa curiosité laborieuse et son obscur émerveillement. Je n'ai jamais rencontré d'homme plus étranger aux idées religieuses. Les Maristes qui l'assiégèrent trois ans perdirent leur latin à le vouloir convertir, pour l'excellente raison que, ni bouddhiste, ni shintoïste, ni croyant, ni incrédule, il n'était point convertissable. Mais il croyait au Progrès, à la Justice, à la Liberté, à la Science ; et ces mots que les vents d'Europe ont semés par le monde, ces mots indéfinis, qu'il était allé lui-même entendre à la bouche de l'oracle, l'emplissaient d'assurance et d'orgueil. D'une probité scrupuleuse, d'une franchise souvent déconcertante, également éloigné du formalisme japonais qu'il avait désappris et de l'étiquette européenne qu'il

avait mal comprise, fidèle à des instincts d'honneur et de désintéressement que le travail des générations confucianistes avait incrustés dans son cœur, naïf et vaniteux, il rassemblait en lui les traits épars du Japon moderne, d'un Japon moyen, encore honnête par atavisme, grisé d'idées fumeuses, détaché de ses traditions, tourmenté par l'éveil de son sens critique. Et les idées, qu'il avait achetées sur le marché de France, erraient, prisonnières dépaysées, au milieu des japoneries de son cerveau, cassant les unes, écornant les autres, aussi incapables d'en sortir que de s'y asseoir paisiblement.

Or, au commencement de février, l'honnête Mikata me demanda un congé d'une semaine, afin d'accompagner un de ses amis, candidat à la députation, dans sa tournée en province. « Une campagne électorale au Japon, fis-je, comme je voudrais en être! » Il ne répondit rien, mais, le lendemain, il m'apportait une invitation de son ami, et, quinze jours plus tard, par un clair matin de gelée, je traversai, au trot de mes kurumaya, la ville de Tôkyô, qui s'éveillait avec son habituel tintamarre de volets heurtés les uns contre les autres, et de châssis glissant dans leurs rainures.

Nous avions pris rendez-vous à la gare d'Uyéno, d'où partent les trains du Nord. Tout ce quartier est ennobli et ombragé d'un immense parc, célèbre par ses temples et ses cerisiers, dont les fleurs éphémères sont la plus belle fête du printemps. L'hiver le glaçait encore, mais déjà les pruniers s'étoilaient, car, si la grâce féminine des cerisiers ne donne ses légers parfums qu'au soleil du renou-

veau, les pruniers sont pareils aux fiers samuraï dont l'âme fleurit même sous la neige.

Mikata et son ami, M. Kumé, m'attendaient devant la gare, une affreuse gare, où les vents froids s'engouffrent et traquent les kimono. Le train chauffait : il avait la mine sale et piteuse d'un laissé pour compte d'une petite exploitation européenne. Wagons, locomotives, tramways, pourquoi cet attirail de notre vie moderne, transporté au Japon, y contracte-t-il cette face lamentable? Et pourquoi les Japonais s'obstinent-ils, dans leurs bâtisses, à compter sans l'hiver? J'admets qu'ils offrent aux intempéries de la saison une plus belle résistance que nous; tant il y a que leurs nez bleuissent comme les nôtres, et qu'on en voit partout qui de leurs bras se battent les flancs avec une farouche résignation.

On m'ouvrit un compartiment de première qui me parut occupé, et j'allais courir à un autre, quand Mikata m'arrêta : « Ce sont nos amis, » me dit-il. Le compartiment était disposé en forme de salon et, au milieu, la tiédeur discrète d'une maigre bouillotte, dissimulée sous une couverture, empêchait tout juste nos haleines de s'y congeler. Les six ou sept voyageurs qui nous y avaient précédés, immobiles et silencieux, ne nous adressèrent pas un regard. Mais, aussitôt que le train se mit en marche, M. Kumé nous présenta les uns aux autres. Ils se levèrent, me saluèrent et se rassirent sans desserrer les lèvres. Ces messieurs, membres influents du comité électoral de M. Kumé, étaient venus le chercher à Tôkyô, afin de lui faire un cortège d'honneur. L'un d'eux, vieillard ratatiné, bourrait de temps en temps sa pipette en

nickel en tirait dare dare les quelques bouffées, la vidait d'un coup sec et, tourné vers la portière, regardait de ses yeux clignotants la fuite du paysage. Les autres s'absorbaient dans la contemplation de la bouillotte, hormis un grand gaillard coiffé d'un chapeau melon, un mouchoir blanc noué autour du cou, et qui souriait aux anges. Sa figure ovale, ses joues grasses, son teint presque aussi rose que celui d'une Japonaise, sa physionomie étourdie et franche ressortait parmi leurs visages mornes. En face de ces gens revêtus de hakama et de haori, M. Kumé, son secrétaire, Mikata et moi, nous représentions à des titres divers l'envahissement européen.

M. Kumé, plus gros que le commun des Japonais, mais bien proportionné, respire la civilisation américaine. Son complet à carreaux gris, sa casquette du même drap, son mac-farlane, ses bagues d'or et ses diamants, tout en lui semble importé de Chicago. Il a le front haut, si haut même que ses yeux, son nez épaté et sa bouche épaisse, me rappellent ces villages dont on aperçoit de loin les fenêtres pressées au bas d'un rocher à pic. Son sourire, d'une extrême douceur, découvre deux rangées de petites dents courtes et larges dans des gencives d'un rouge éclatant. Il a voyagé en Angleterre et en Amérique; et — pendant que le train roule à travers une plaine qu'on a nommée la prairie, et que la culture maraîchère des Japonais, trop nombreux pour les bonnes terres trop rares, morcelle et quadrille de jardins potagers — il m'expose rapidement sa situation et ses idées politiques.

Son élection est assurée. Si la ville de Maye-

bashi, où nous allons, lui manifeste quelque hostilité, Numata, sa ville natale, où nous irons ensuite, lui est tout acquise. Aucune candidature sérieuse n'a surgi contre la sienne. Le bruit répandu par ses amis qu'il dépocherait au besoin trente mille yen, a fait rentrer plus d'une ambition dans son trou. Un seul adversaire demeure encore ; mais il n'affronte point la bataille. Il se réserve d'intervenir seulement au cas où M. Kumé arrêterait les frais avant l'heure. Le malin piquerait alors sur son rival et en reprendrait à son compte les actions discréditées. Sa compétition virtuelle garantit leur lustre coutumier aux banquets électoraux, et préserve les citoyens des économies indécentes où un candidat sans régulateur se laisserait peut-être entraîner.

Mais M. Kumé ne lésine pas. Il s'est mis à l'école des Yankees et, lui qui vient de construire un chemin de fer à Formose, conçoit la politique en homme d'affaires. Le Japon, sous l'impulsion des nouveaux traités, donnera bientôt dans les entreprises industrielles. C'est le moment, pour un ingénieur qui se respecte, d'entrer au Parlement. Ni libéral, ni progressiste, ni conservateur, homme du Nord naturellement ennemi des clans méridionaux, dont l'avidité depuis trente ans détient le pouvoir, fils d'un samuraï qui combattit contre les troupes de l'Empereur, du temps que les impériaux criaient : *Mort aux étrangers!* M. Kumé ne s'est point embarrassé de vagues idéologies, et n'a trié dans le déballage des théories occidentales que deux ou trois principes américains d'un usage commode et d'un entretien facile.

Je crois que, de toutes les influences étrangères,

celle de l'Amérique agit le plus profondément sur l'esprit japonais. La France, l'Allemagne, l'Angleterre même, ne marquent pas d'une empreinte spéciale les étudiants que le Japon leur envoie. Notre civilisation est trop complexe, notre atmosphère trop chargée d'idées contradictoires, pour qu'ils puissent retirer de notre commerce une direction nette et forte. La vieille Europe les étonne, les étourdit, les bouleverse, les déforme, les gâte ou, ce qui est encore plus fréquent, ses antithèses se neutralisent et glissent sur eux sans les entamer. Les Etats-Unis n'ont point à concilier les revendications d'un long passé, avec les nécessités de l'heure présente et les menaces de l'avenir. Les morts n'y parlent pas comme chez nous ; et, si les peuples assemblés y forment un extraordinaire delta de flots humains, tous ces flots roulent d'un cours unanime au même océan. On n'en voit point s'attarder et s'endormir le long des rives, ni d'autres refluer vers leur source. De San-Francisco à New-York, tout affirme et proclame la confiance de l'individu en son individu et le pouvoir de l'association libre fondée sur l'or. Je ne dis pas que l'Amérique ne ressente pas aussi ses mystérieux orages et ses déchirements d'âme ; mais les multiples races qui s'y confondent ont dû adopter des mots d'ordre très simples, très clairs, d'une portée universelle. Ce sont eux que nous entendons et qui dominent le mélange des voix discordantes. Ils tombent de haut et s'enfoncent du premier coup dans l'esprit du petit Japonais, et, comme cette société individualiste, brutale, égalitaire, industrielle, sans tradition, sans aristocratie, sans hiérarchie, est exactement l'opposé de l'ancienne

société japonaise, il la comprend par la violence même du contraste, tandis que la nôtre, moins différente de la sienne, travaillée du doute et de l'angoisse, sillonnée de courants contraires, hantée de la beauté douloureuse des révolutions, l'inquiète, le déroute ou lui reste inintelligible. On reconnaîtra toujours un Japonais qui a vécu, ne fût-ce que six mois, aux Etats-Unis. Quand l'idéal sommaire, que leur exemple propose à notre activité, révolterait son ingénieuse politesse, il n'en revient pas moins convaincu que, pour atteindre à l'état de citoyen moderne, il lui suffit de prendre le contre-pied de tout ce que ses ancêtres ont fait, de toutes leurs croyances, de tous leurs sentiments, de tous leurs rêves. La méthode est précise et lui semble infaillible.

Je ne prétends pas que M. Kumé la suive avec rigueur ; et, sous son vernis américain, je devine encore l'âme japonaise, mais une âme allégée, simplifiée, plus expéditive que celle de mon pauvre Mikata, où se débattent des idées crépusculaires. Il me déclara que la constitution politique de son pays ne le satisfaisait point, baraquement dressé à la hâte dans les ruines d'un château féodal. Il eût voulu qu'on démolît l'ancien régime jusqu'en ses fondements, qu'on rasât les anciens vestiges des institutions surannées et qu'on rebâtit l'édifice en pierre ou en fer. Ce radicalisme sentait son rudiment américain. Le Japon encore embroussaillé de préjugés et de vieux respects, tout rocailleux de ses coutumes locales, quel beau terrain pour le sarclage et le défrichement ! Devant cette œuvre pratique et fructueuse, bien fou qui s'empêtrerait d'étiquettes politiques ! M. Kumé est libéral, quand

le libéralisme lui donne ses coudées franches; progressiste, quand les progressistes font litière de tout ce qui les gêne dans le passé; nationaliste, quand le nationalisme assure aux citoyens japonais la sécurité des monopoles. Il pencherait volontiers vers la république qui lui semble, parmi toutes les formes de gouvernement, la plus favorable aux gens d'affaires; mais une monarchie constitutionnelle, comme l'anglaise, réaliserait ses vœux.

Je lui demandai s'il développerait ces idées devant les électeurs. Il laissa courir ses yeux sur nos taciturnes compagnons et me répondit en souriant :

— Non, pas encore. Ils ne me comprendraient pas.

Et, la vue de sa garde d'honneur le rappelant à ses devoirs de courtoisie, il ouvrit son sac de voyage et y prit une liasse de journaux japonais qu'il distribua gravement à son entourage. Les membres du Comité esquissèrent de la tête et du buste un plongeon silencieux, et, après les avoir reçus et soulevés à la hauteur de leur front, en signe de remerciement, ils les déplièrent sans hâte et en commencèrent la lecture. Seul, le petit vieux continua de bourrer sa pipette et de clignoter aux poteaux télégraphiques.

Mon attention se détourna vers le secrétaire de M. Kumé qui s'entretenait avec Mikata.

C'était un étrange garçon : maigre, l'air famélique sous sa redingote étranglée, il portait sur sa figure la grimace de l'éblouissement. On eût dit qu'il sortait toujours d'un lieu sombre et que tous ses traits offusqués se contractaient au choc du

soleil. Igarashi n'avait jamais quitté le Japon et ne parlait que sa langue natale; mais, dès sa plus tendre jeunesse, il s'était brûlé à la chandelle politique, et la foi qui s'empara jadis des contemporains de la Restauration le possédait encore. Médiocrement instruit, mené par les gestes d'ombre que les idées en passant projettent sur les murs, il fut dévoré du besoin de combattre n'importe où et pour n'importe qui. Il n'a d'autre ambition que de haranguer les foules, et ne soupire après d'autre honneur que de se voir imprimé dans les gazettes. Son désintéressement passe la vraisemblance : loin de solliciter des places, il s'emploie de ses propres écus au triomphe de son cher candidat. M. Kumé le paie trente yen au mois; Igarashi en dépense le double et le triple, moins encore par dévouement à l'homme que par amour de l'art.

Il s'attacha naguère à un des anciens députés de Mayebashi, et les gens y gardent le souvenir de ce politicien endiablé qui, monté sur un cheval blanc, battait la campagne et relançait les électeurs. L'Amérique et la France lui paraissent de loin des terres privilégiées où les citoyens pérorent et votent du matin au soir. Nos orateurs lui sont familiers : il a lu des bribes de leurs discours traduits en japonais. Mais surtout il collectionne les journaux qui publient leurs portraits et reproduisent leur pantomime. Leurs attitudes tribunitiennes, leurs bras étendus, leur tête rejetée en arrière, leur main frémissante et crispée sur le cœur le poursuivent jusque devant les miroirs. Il étudie son Gambetta, il le tient, il l'a dans les muscles et dans l'œil. Sincère, brouillon, affairé,

mouche retentissante du coche électoral, prodigue de sa personne et de son patrimoine, ce brave néophyte, dont la réverbération lointaine des foyers d'Europe a échauffé la cervelle, vagabonde à travers la politique avec des gestes de poète et une âme d'enfant. Sa modestie l'écarte des premiers rôles; mais quel bonheur pour lui de verser son argent et sa parole dans le moule d'où sortira un Député!

Encore deux ou trois dissolutions, l'héritage de son père fondu et volatilisé, Igarashi n'aura d'autre ressource que d'aller au Parlement et d'y contempler sa dernière œuvre, comme ces fidèles ruinés d'aumônes qui, parmi les Bouddhas alignés, regardent avec amour la statuette que leurs suprêmes offrandes contribuèrent à dorer, et, pleins d'un candide orgueil, s'imaginent un instant que le temple est leur ouvrage.

Vers onze heures, les deux valets de M. Kumé entrèrent dans notre wagon : l'un, figure longue, osseuse, olivâtre, vêtu en bicycliste; l'autre, pas plus haut qu'une botte, habillé d'un complet beige et le chapeau mou sur l'oreille. Ils portaient des paniers de provisions, de beaux paniers dont les compartiments renfermaient couteaux, cuillers, fourchettes, assiettes, gobelets, tout le luxe occidental.

On en retira d'abord le déjeuner des Japonais et chacun des membres du Comité reçut une boîte en bois blanc, rectangulaire, qui contenait douze saucisses de riz enroulées dans des herbes marines. Ils avalèrent leurs douze saucisses, pendant que les valets nous beurraient des tartines

et ouvraient les conserves. Quand les bouteilles furent débouchées, personne ne refusa de goûter au bordeaux ; plusieurs même acceptèrent un petit verre de cognac, mais, à peine l'eurent-ils vidé, leur visage congestionné se teignit d'un rouge de brique. M. Kumé me prévint que je ne referais pas de déjeuner semblable et s'excusa par avance des repas indigènes que ses amis m'infligeraient. Je lui répondis que j'aimais la nourriture japonaise, à quoi il me repartit qu'il préférait la cuisine européenne.

Nous approchions de Mayebashi. Mikata me demanda tout à coup si j'avais mon passeport. Misère de moi! Je l'avais oublié. Cette nouvelle arracha à mes compagnons des cascades de *hé!* gutturaux. Ils se regardèrent, hochèrent la tête et s'abîmèrent dans une pénible méditation. L'un d'eux cependant rompit le silence et parla longuement.

— Qu'a-t-il dit? demandai-je à Mikata.

— Il a dit que c'était grave.

Je le savais et que la police japonaise ne plaisante pas sur cet article. Je me voyais déjà contraint de retourner à Tôkyô. Adieu, ma campagne électorale! Un second électeur prit la parole et la garda plus longtemps que le premier.

— Eh bien?

— Eh bien ! fit Mikata, il a dit que c'était très grave.

Je compris que la consultation menaçait de s'éterniser et que, fidèles à leur tour d'esprit, les Japonais se préoccupaient moins de remédier à mon oubli que d'en dérouler toutes les conséquences. Je proposai d'envoyer un télégramme;

mais M. Kumé avait réfléchi et décidé qu'on avertirait le commissaire de police et qu'on dépêcherait à Tôkyô un sôshi qui rapporterait le précieux papier.

Soudain, le train s'arrêta. Des acclamations ébranlèrent nos vitres ; sur le trottoir de la gare, le comité de Mayebashi, qui s'était porté à la rencontre du candidat, s'époumonait avec ensemble. Ce fut énergique et heureusement bref. Une trentaine de kuruma nous attendaient, et notre procession galopante traversa la ville. Les petites servantes se mettaient aux portes, et, du fond des boutiques, les gens, à genoux et le corps penché en avant, se montraient du doigt le futur député. Je ne passai point inaperçu ; des cris de *tôjin! tôjin!* me jetaient à la figure ma qualité de barbare. Sauf un morveux qui y joignit l'épithète désobligeante de *baka* (imbécile), la surprise que je causai se manifesta fort décemment. Nous atteignîmes ainsi les dernières maisons, et nos voitures nous déposèrent devant un immense lit de torrent desséché, au seuil d'un enclos dont la verdure s'égayait de pruniers fleuris et de bannières

M. Kumé, à la tête du cortège, y pénétra entre deux haies de vivats sonores, au crépitement des salves d'artillerie, et se dirigea à travers l'humble kermesse — où des geisha en robes de crépon multicolore servaient du thé, des gâteaux et du saké, cette légère eau-de-vie de riz — vers un grand pavillon de bois carré, que la ville de Mayebashi loue aux organisateurs de fêtes.

Là, dans la salle du premier et du seul étage, assis sur nos talons devant un hibachi, dont la chaleur s'évaporait par les châssis ouverts du hal-

con, nous assistâmes au défilé des notables qui venaient saluer M. Kumé. Chacun d'eux s'avançait, s'agenouillait et donnait du front contre les tatami. M. Kumé, qui avait revêtu une redingote, en faisait autant, et leurs deux têtes, l'une à côté de l'autre, marmottaient quelquefois des mots rapides dont on n'entendait qu'une haleine sifflante, comme une oraison susurrée au confessionnal. Le plus souvent l'électeur restait muet, se retirait à la façon des écrevisses et allait s'agenouiller plus loin parmi ses compagnons qui, groupés autour d'un hibachi, débourraient leur pipe en la frappant sur le bord de ce brasero. M. Kumé se prosternait le mieux du monde, mais les habits européens conviennent mal à cette politesse de prosternation.

Les réceptions terminées, nous descendîmes. Sur un petit tertre ombragé d'un pin, une table figurait la tribune aux harangues. Le vieux goût japonais l'avait ornée d'un vase de bronze d'où s'élançait, artistement contournée, une branche de prunier. Le président du comité remercia M. Kumé d'être venu; M. Kumé remercia le président et l'assemblée de leur chaleureux accueil. Pendant qu'il parlait, en face de lui, sur un autre petit tertre, trois geisha entrelacées, le visage enfariné de poudre et les lèvres peintes, souriaient à travers la neige parfumée qu'un jeune arbre inclinait devant elles. Entre les deux tertres la foule massée écoutait l'orateur et accueillit ses dernières paroles d'applaudissements qui partirent en fusées inégales. Puis on se dispersa.

Le candidat, escorté de ses grands électeurs, fit le tour de l'enclos et contempla la tristesse du

paysage, ses lointains d'arbres dénudés, ses routes grises et sa rivière tarie. Les Japonais retournèrent à leur saké. Les geisha sautillaient et clopinaient autour d'eux. Plus d'un les arrêtait au passage, et leur frottait la tête et les épaules d'une brève et rude caresse. Elles n'étaient point jolies, ces provinciales, mais leurs kimono à ramages et leurs riches ceintures se poursuivaient sous les arbres comme des taches de lumière et des lueurs de vitraux.

Au moment où nous nous préparions à sortir, on voulut nous régaler de leurs danses. Elles accoururent et s'alignèrent sur deux rangs, les petites devant les grandes. A droite et à gauche, les joueuses de shamisen, leur instrument aux genoux, commencèrent d'en racler la triple corde. Les éventails des danseuses déployèrent d'un seul coup leur fantaisie bariolée et les mignonnes sandales s'avançaient déjà d'un pas, quand un citoyen, dont l'eau-de-vie de riz amollissait les jambes, se mit en tête de passer, perdit l'équilibre et s'étala sur le nez. Il ne fallut pas moins de trois camarades pour l'emporter au milieu des éclats de rire.

— Est-ce un électeur? demandai-je à Mikata.

— Non certes!

— A quel titre boit-il donc le saké de M. Kumé?

— Hé! fit-il, pensez-vous qu'on n'ait à plaire qu'aux électeurs? Chacun a ses amis, ses conseillers, ses clients, ses vieux serviteurs qu'il est indispensable de fêtoyer, si l'on veut obtenir son suffrage.

Les geisha, qui avaient du mal à reprendre leur sérieux, nous donnèrent alors le spectacle de

leurs menues contorsions accompagnées de refrains aigrelets. Leurs avant-bras tournaient lentement sur leurs coudes et leurs mains remuaient les doigts en cadence. Elles ébauchaient de petits gestes imprécis, qui n'avaient rien de coquet ni de voluptueux, et pivotaient ainsi qu'un bataillon scolaire à l'exercice. Du sens peut-être caché de leur mimique, je ne percevais que le jeu des éventails, qui s'attiraient et se repoussaient. D'ailleurs, sous ce ciel et dans ce décor d'hiver, leur chorégraphie me parut inharmonieuse et malingre; mais, indulgents aux mesures manquées qui en brouillaient les figures, les Japonais leur prodiguaient un applaudissement dont ils s'étaient montrés presque avares envers les orateurs.

Nos kuruma nous menèrent à fond de train au plus bel hôtel de la ville que M. Kumé avait choisi pour y recevoir ses visiteurs.

Les hôtels japonais m'ont toujours enchanté : j'en aime la salle d'entrée, moitié cuisine et moitié vestibule, où l'on quitte ses chaussures devant des rangées de geta, tandis que le patron, la tête courbée et les mains écartées, s'avance en souriant et que les servantes prosternées vous saluent d'une voix claire. J'en aime les escaliers incommodes et luisants, le jardin et ses lanternes, gros champignons de pierre épanouis au milieu des arbres nains et des rocailles, et les galeries qui le contournent, et leur plancher qui crie, et ses pavillons reliés par des arches de bois, et de partout, en réponse aux claquements de mains qui les appellent, le *hé !* des servantes, ce *hé* prolongé en plaintif *haï !* et pareil à un bêlement de chèvre.

On nous conduisit, après bien des détours, dans une chambre isolée au haut d'un raide escalier. La pièce assez vaste et lumineuse affichait un luxe moderne qui seyait bien au salon d'un député. Deux fauteuils balançoires de fabrication américaine oscillaient le long du mur; un tapis de feutre à fleurs rouges recouvrait les tatami; parmi les braseros, sur un tabouret de laque dorée des cigares de la Havane enroulés de papier d'argent scintillaient dans leur boîte. Mais un grand paravent, où les tortues et les cigognes voyagent de conserve, nous transmettait les heureux présages du vieux Japon, et, au fond, près du *toko* — ce pilier fait d'un tronc noueux et veiné, colonne de la maison qui en représente le foyer, et qui me rappelle toujours l'olivier robuste autour duquel le divin Odysseus bâtit sa chambre nuptiale — sur les blondes nattes de l'alcôve, élevée de quelques pouces au-dessus du plancher, trois petits arbres centenaires tordaient leurs rameaux avec un raffinement sauvage, et l'un d'eux, ô merveille! un prunier, se couronnait de fleurs minuscules. C'était vraiment une pièce bien meublée.

Nous nous rangeâmes devant cette alcôve, à genoux ou les jambes croisées, sur des coussins de soie, et la place de M. Kumé était marquée de coussins plus fournis et plus éclatants. Les réceptions recommencèrent ainsi qu'au pavillon de la kermesse, mais les visiteurs buvaient une petite tasse de thé et allumaient un cigare.

J'aperçus alors, agenouillé près du seuil, un jeune homme élégant et svelte, dont la jolie main négligente jouait avec un éventail, un de ces éventails de papier grenu, tout blanc, et bordé d'un

filet d'or, les plus simples, ceux des grandes cérémonies. Il avait le front fuyant, les traits fins, l'œil tour à tour dédaigneux et caressant, et les lèvres d'une inquiétante mobilité. On me déclina son nom et son titre : Nojô, chef des sôshi. Descendant de samuraï, ancien étudiant redouté pour son humeur chatouilleuse et la promptitude de son poignard, ce bravo de la politique à la solde du candidat décelait encore en ses moindres gestes la grâce héroïque et simple de ses aïeux. Sa figure me remémorait les profils fièrement campés des hommes d'armes dont les dessinateurs japonais illustrent les contes à la Dumas de leur vieux Bakin. Tout à coup il se leva et disparut. Nous entendîmes dans l'escalier une rumeur de voix âpres suivie d'une sourde dégringolade, et tout retomba au silence. Nojô rentra aussi calme qu'il était sorti. Personne n'avait eu l'air de remarquer son absence, ni ces bruits insolites, mais j'appris plus tard qu'on avait repoussé les sôshi de l'adversaire, car cet adversaire dilettante entretenait des sôshi uniquement pour forcer M. Kumé à la même dépense.

Celui-ci, cependant, à mesure que les visites se succédaient, trahissait je ne sais quelle lassitude mêlée de désappointement. Mikata m'en donna la raison. M. Kumé, dont l'illusion s'expliquait par ses longues absences hors du pays, s'était imaginé que les électeurs l'interrogeraient sur son programme et ses principes. Il avait passé plusieurs jours à prévoir leurs questions et à préparer ses réponses. Et voici que les électeurs ne lui demandaient rien, fumaient paisiblement ses cigares et ne manifestaient aucun désir de connaître sa pensée.

Au bout d'une heure, le moment venu pour lui d'aller rendre les visites reçues, il se leva. Ses deux valets s'avancèrent : l'un portait son pardessus, l'autre le lui endossa ; ils lui prirent chacun une main et le gantèrent ; enfin, le premier lui ajusta son chapeau et le second fixa dans sa cravate une grosse perle montée sur or. Et ce Japonais qui se piquait d'esprit révolutionnaire, ce radical ennemi des princes et des vieilles religions du passé, redevenait à son insu, dans ce milieu imprégné de l'ancienne civilisation, devant ses clients et ses hommes liges, une sorte de prince féodal taciturne et silencieusement obéi. C'est ainsi que tout récemment j'avais vu, à Tôkyô, au théâtre de Meijiza, le Shôgun Yemitsu, exhaussé sur de riches coussins, immobile, entouré de ses immobiles daïmio, et revêtu par des courtisans muets.

J'attendis le retour de M. Kumé avec Mikata et plusieurs de nos compagnons du matin. Le jeune Takéuchi, dont la bonne figure d'écervelé m'avait tant plu, m'amena son frère, Takéuchi l'Ancien, ex-député de l'arrondissement, qu'une dissolution prématurée avait désarçonné de sa chimère ambitieuse.

Ce parlementaire efflanqué, vêtu d'un pantalon collant et d'un veston bleu sombre, la cravate prise entre son cou et son col en celluloïde, m'observa de ses yeux noyés et malins qui papillotaient sous le gonflement de ses paupières et les poches terreuses de ses longues joues comme de petites flaques d'eau dans une ornière. Et, pendant qu'il m'étudiait sans hâte, je comptais les poils de sa barbe, ces gros poils grisâtres dont la rêche poussée lui descendait du menton et des oreilles et lui

faisait l'espèce de collier hérissé d'un dieu chinois. Sa bouche, étrangement garnie, organisait un large et haut sourire.

Nous nous mîmes à causer lentement, avec des pauses, entre deux cigarettes ou deux tasses de thé.

— Quelle impression gardez-vous, lui demandai-je, de votre passage à la Chambre?

Il n'hésita pas. — « L'impression que tous les députés sont corrompus par des places, des honneurs ou de l'argent. » Et il ajouta : « Nous n'avons pas parmi nos hommes politiques un seul homme d'Etat. »

— Pourtant, fis-je, le comte Okuma...

— Okuma, repartit Takéuchi, Okuma !... » Il se versa un peu de thé chaud et reprit sentencieusement : « L'œil du chat change de couleur. »

Je lui lançai le nom du marquis Itô.

— Hé! celui-là, me dit-il, nous est pour le moment indispensable. Il a de la malice, plus de malice que de caractère. Avez-vous été aux temples de Nikkô? Quand vous les visiterez, vous y verrez un dragon qui n'a que deux yeux comme nous tous et qui regarde de huit côtés à la fois. Itô, c'est une belle fille à huit côtés, *happô-bijin*. On ne le surprend pas facilement. Comprenez-vous?

Quelques instants plus tard, je le priai de me donner son sentiment sur la civilisation européenne. Son regard pétillait d'ironie, quand, après avoir longuement dodeliné la tête, il la releva et me répondit : « Hé ! je ne dis pas que nous n'ayons point à y prendre, un peu, pas beaucoup ; non, en vérité, pas beaucoup. Nous n'en sommes pas encore dignes... »

Mais l'ironie de ses prunelles et son sourire, dont l'astuce irradiait sur les crevasses de sa figure, tout s'éteignit dans une expression de béatitude solennelle, dès que j'eus prononcé le nom de l'Empereur. « Notre Empereur, fit-il, est la sagesse même. »

— Et les princes ?

Ah ! Takéuchi l'Ancien ne les aime pas, les princes ! Et la plupart des Japonais que j'ai rencontrés pensent comme Takéuchi, et le peuple les ignore. La vénération que l'Empereur continue d'inspirer se localise en sa personne ; il n'en rejaillit aucune déférence pour les membres de sa famille, les demi-dieux issus de sa race. Le premier effet de la Restauration impériale fut d'isoler le Monarque en supprimant autour de lui tous les intermédiaires, degrés vivants par où montait jusqu'à son trône la religion de ses sujets. La hache imprudente s'évertua dans les hiérarchies héréditaires et fit un énorme abatis de ces barrières d'avant-garde.

De la forêt détruite il ne reste qu'un chêne.

Et ce chêne où s'enroule la corde sainte du Shinto demeure encore mystérieux et sacré. Mais qui peut assurer qu'on ne percera pas bientôt la frêle palissade dont les hommes effrayés de leur ouvrage se sont empressés de l'enclore ?

Le candidat rentra au coucher du jour. Il revint majestueusement s'agenouiller près du toko et de nouvelles réceptions s'ensuivirent. On m'avait retenu une chambre dans un autre hôtel, et, comme j'y devais dîner en compagnie de Mikata, du jeune

Takéuchi et d'un notable de la ville, nous prîmes tous quatre congé de M. Kumé.

L'hôtel où nos kurumaya nous menèrent sous la tombée froide du soir était plus petit, plus intime, et rien, dans ses pièces admirablement vides, ne révélait le passage des Européens, rien que les lampes à pétrole. Une servante joufflue et plus fraîche qu'un buisson de roses déposa devant chacun de nous un tabouret de laque, et le dîner commença par l'échange traditionnel des coupes de saké, de ce bon saké que l'on sert chaud dans des cruchons un peu plus grands que nos anciens huiliers. Et le jeune Takéuchi m'interrogea :

— Combien pouvez-vous boire de coupes?

— Ma foi, je n'ai jamais compté.

— Moi, dit-il, je puis aller jusqu'à cinquante.

— Joli chiffre!

— Hé! soupira-t-il, j'en ai rudement bu la nuit dernière, à Tôkyô ! Nous étions au Yoshiwara. Mais, je n'ai fait que d'y boire, car ma religion me défend de tromper ma femme. » Et il ébaucha en riant un signe de croix : « Vous reconnaissez? » dit-il avec un clignement d'yeux.

— Êtes-vous donc catholique?

— Hé ! répondit-il, je suis orthodoxe. Un pope est venu, qui m'a converti à la religion russe.

Là-dessus notre servante nous apporta, dans des soucoupes, du poisson, des légumes salés, une tranche d'omelette épaisse et, dans un bol de laque une soupe dont le couvercle mal joint laissait monter l'odeur appétissante. Et tranquillement, accroupis devant nos tables, dans la clarté laiteuse d'une haute lampe au globe de papier,

nous picorions de nos baguettes en bois blanc sur l'omelette, les légumes et le poisson.

— Je voudrais bien savoir, repris-je, ce qui décida votre conversion.

— Hé! répondit-il avec cette vivacité qui le distinguait des autres Japonais, le pope m'a prouvé qu'il ne pouvait y avoir qu'un Dieu et cela m'a paru si beau que je n'en ai pas demandé davantage.

— Puisque votre Dieu est le nôtre, n'aimez-vous pas les étrangers?

— Je n'ai de sympathie ni pour les Anglais ni pour les Allemands, mais autrefois j'aimais les Français.

— Autrefois, dites-vous? Et maintenant?

Il reposa sur sa table la coupe de saké qu'il portait à ses lèvres et gentiment: « Les Français, fit-il, sont comme nous, chevaleresques, polis, capricieux et vifs : voilà pourquoi nous les aimions, et nous croyions qu'ils nous aimaient aussi. Mais depuis que vous vous êtes ligués avec la Russie et l'Allemagne pour nous arracher ce que nous avions gagné dans notre guerre de Chine, nous ne vous portons plus la même amitié. Quelle raison aviez-vous de nous causer de la peine?

— Je suis un grand ignorant, lui répondis-je, et les hommes qui marchent sur les nuages, comme vous appelez les puissants du monde, ne m'ont point confié leurs desseins. Mais ce caractère chevaleresque de la France que vous prisiez naguère ne l'obligeait-il pas de suivre et de soutenir son alliée, la Russie?

Cet argument sembla le toucher; il pencha la tête et croisa un instant les bras dans ses amples manches, puis il reprit:

— Hé! ce que vous me dites me paraît juste et je vous en félicite. Mais approuvez-vous les Russes?

— Je ne les approuve, ni ne les condamne. Je sais qu'en France l'opinion publique exaltait votre courage et se réjouissait de vos victoires. Seulement, avouez que notre intervention vous a tirés d'un pas hasardeux. Quand il s'agit de gloire, le Japonais se borne malaisément avant l'ivresse. Le saké de votre vertu guerrière vous avait emportés au delà de toute prudence. Excusez-nous si, en bons amis, nous vous avons arrêtés à la cinquantième coupe.

Cette image le chatouilla plaisamment, et le notable de Mayebashi y prit plaisir, car nous échangeâmes force coupes de saké, et les cruchons se succédèrent avec diligence.

Et, pendant que j'exprimais à Mikata mon contentement de cette soirée, mes deux hôtes m'examinaient et jabotaient tous deux ensemble, et j'entendais ces : *sô! sô deska! sô des!* points exclamatifs ou marques d'approbation dont les Japonais ponctuent leur entretien et ne cessent de couper leur interlocuteur. Enfin, le notable se tourna vers Mikata et lui tint un petit discours que ce dernier, qui en comprenait la naïveté et en éprouvait cependant une légère pointe d'orgueil, me traduisit ainsi : « Ces messieurs me prient de vous dire que vous ressemblez à un vrai Japonais. »

Japonais, soit! Cette ressemblance dont je ne m'étais pas encore avisé m'imposait des devoirs et je n'y faillis point. Mes bâtonnets détaillèrent plus gaillardement ce qui me restait de poisson; je lampai ma soupe qui me parut succulente, et, le saké

en main, je me sentais en humeur de faire raison à tout l'état-major de M. Kumé, y compris le gentil Nojô. Et la servante agenouillée près d'un petit baquet en laque noire nous emplit nos écuelles d'un beau riz blanc cuit à l'eau. Et, de temps à autre, Takéuchi lui jetait une de ces grasses plaisanteries, dont les Japonais sont si friands, une gravelure rabelaisienne qui incendiait le visage de la jeune fille et lui cillait les yeux.

Quand mes compagnons m'eurent quitté pour aller rejoindre M. Kumé, elle enleva rapidement les tables du festin ; on déroula sur les tatami un matelas et deux *futon*, — lourdes chapes de soie chaudement doublées, qui tiennent lieu de draps et de couverture, — et j'eus pour poser ma tête un oreiller de caoutchouc gonflé pas plus grand qu'un manchon. Et la servante, après avoir clos soigneusement les shôji aux vitres de papier, revint s'accroupir près du lit, les mains pendantes et les yeux baissés. Je me glissai entre les futon. Alors, elle me borda, assujettit mon oreiller, inspecta la chambre, baissa la mèche de la lampe, se prosterna vers mon chevet, fit glisser la porte sur ses rainures, franchit le seuil, se remit à genoux pour la fermer et disparut. J'entendis autour de moi le bruit d'autres shôji, des pas étouffés par les nattes, des rires, des éclats de voix, des battements de mains, des craquements de planches, le trictrac des geta qui s'éloignaient ou se rapprochaient sur les galets du jardin et le fracas de tonnerre dont s'enveloppe une maison japonaise quand on la claquemure de ses grands volets de bois.

CHAPITRE II

DEUXIÈME JOURNÉE : VOYAGES ET BANQUETS

Cette nuit-là, par trois fois, la troupe de Nojô repoussa les assauts des soshi adverses. Telle fut la nouvelle que Mikata m'apprit le lendemain matin sur la galerie véranda où nous achevions notre toilette.

Quelques minutes plus tard, un effet de comique irrésistible me saisit, lorsque j'entrai au salon de M. Kumé. Député, électeurs, ils étaient là tous, à la place et dans la posture où je les avais quittés la veille. Ni leurs coussins ne s'étaient rapprochés, ni leurs attitudes n'avaient gauchi. Mais Takéuchi l'Ancien parla et sa voix sortait d'une profondeur terriblement caverneuse et se frayait un passage difficile à travers les embarras de son gosier. Takéuchi le jeune montrait des yeux battus, et le nœud du mouchoir qu'il portait au cou avait, comme le soleil, décrit une demi-révolution et atteint le milieu de sa nuque. Les notables de la ville penchaient la tête avec un respect aggravé d'insomnie, et M. Kumé, ce bouddha cordial, fermait les paupières aux douces lueurs du matin. Seul, près du shôji entr'ouvert, Nojô, toujours frais et charmant, tapotait sa main gauche de son léger éventail.

—Ne s'est-on point couché? demandai-je à Mikata.

— Oh si ! seulement ils ont trop bu de saké : voilà ! On a même dû emporter les vieux. Et ce matin, ils sont fatigués.

En bas, Igarashi, l'incomparable secrétaire, hâtait le départ.

Nous nous éloignâmes de Mayebashi dans un misérable tramway, dont les rails longeaient la berge du torrent, à travers une plaine plantée de mûriers et peuplée de fermes neuves. L'air glacé et la vue des pierres luisantes et des beaux galets répandus au lit du torrent achevèrent de réveiller mes compagnons. Le tramway traversa une longue passerelle, et nous en descendîmes à la porte d'un bourg où étaient massés une quarantaine de kuruma.

On pénétra dans la cour d'une maison de thé. M. Kumé s'assit sur le seuil en estrade, les bras et les jambes écartés, les mains aux genoux, pendant que les gens du cortège debout se tenaient à distance. Il ressemblait de plus en plus au Shôgun de Méiji-za. Derrière lui, les cloisons des chambres ouvertes, pareilles à des praticables de théâtre, représentaient des pins tordus et des oies sauvages. Et l'on y voyait aussi des maximes en gros caractères chinois que peu de gens comprennent, mais dont le fin et le délié ont une souplesse et une netteté qui réjouissent les yeux comme une peinture. Quelques pas plus loin, dans une petite niche à peine plus haute qu'une boîte à cirage, quatre renards en porcelaine, assis sur leur arrière-train et les pattes de devant repliées, dardaient leurs museaux pointus parmi les bandelettes de papier qu'on avait supendues à

leur sanctuaire. Les paysans vénèrent et redoutent cet animal fertile en sortilèges et en métamorphoses. Le député moderne les regarda, me regarda, et se prit à rire.

Enfin, les kuruma s'organisèrent. M. Kumé tendit ses pieds à ses deux valets qui le chaussèrent de bottes fourrées, et gagna sa voiture. Nous le suivîmes, et bientôt nos quarante véhicules remontèrent à la file indienne le bourg escarpé et dévalèrent dans un sentier à pic. Nos kurumaya courront ainsi pendant plus de quatre heures sans autre repos qu'une seule halte, d'un pas de gymnastique qu'accélèrent ou ralentissent leurs cris rauques.

A mesure que nous avançons, la vallée du torrent se rétrécit et s'encaisse entre d'âpres collines. La vie humaine y est partout nichée. Villages et hameaux s'accrochent aux anfractuosités de la montagne, se blottissent sous les rideaux de pins, s'égrènent sur les berges, se tapissent dans les champs. Les maisonnettes sont frêles et pauvres; de gros galets posés sur les lattes de leur toit empêchent que le vent ne les enlève. Rectangles, losanges, et arabesques de culture découpent le flanc des monts, et, plus haut, des arbres en tirailleurs, dont les rameaux fous, le soir, éborgnent la lune, détachent sur la soie limpide et froide du ciel les caprices d'un pinceau trempé d'encre de Chine. Au creux de la vallée, le torrent mort étale ses grèves lumineuses. Çà et là, des portiques ou *torii* vermoulus conduisent vers une petite masure sacrée. A l'ombre des vieux troncs, des figurines de renards étincellent dans leur ruche de planches. Point de maréchaux ferrants dont l'enclume reten-

tisse au bord de la route, mais des sculpteurs de dieux qui, pieds nus et bras nus, sur le seuil de leur hangar, polissent avec amour, dans le bois ou la pierre, le sourire de la Kwannon miséricordieuse aux pauvres gens.

A plusieurs reprises, notre défilé s'arrêta. Un campagnard venu en kuruma pour saluer M. Kumé l'attendait au croisement du chemin. M. Kumé descendait de voiture. Le campagnard s'avançait, et, à six ou sept pas de lui, faisait glisser ses mains jusqu'à ses genoux et par trois fois se courbait profondément. M. Kumé l'imitait : tous deux prononçaient en même temps les paroles consacrées, et nous repartions. Si l'ami n'était point d'importance, M. Kumé restait dans son kuruma et se contentait d'incliner la tête.

Ainsi, nous parvînmes à la première étape, devant un cirque montagneux et fermé ; et, comme nous allions nous engager sur le pont du torrent, nous aperçûmes des hommes qui brandissaient des bannières de papier multicolore suspendues à de longs bambous. Ces bannières ressemblaient si parfaitement aux longues affiches dont les abords des théâtres japonais sont pavoisés que je crus à des cabotins en voyage. Mais elles célébraient M. Kumé; elles chantaient sa victoire; elles promenaient en lettres noires ou rutilantes des phrases extraites de ses déclarations. On pouvait lire sur la plus grande : *Le peu que j'ai de cœur rouge appartient à la patrie*. Elles nous précédèrent dans le village, et déployèrent une haie triomphale autour de l'auberge qui nous offrit un instant l'hospitalité de son toit croulant et de ses shôji crevés.

Igarashi jubilait : « Quel bel accueil reçoit M. Kumé ! » s'écriait-il. On eût dit plus justement : « Quel bel accueil M. Kumé se fait à lui-même ! » Le village n'en ressentait aucune émotion ; les pauvres gens qui passaient devant ces flamboyantes réclames comprenaient bien qu'elles ne s'adressaient pas à eux.

Et nous reprîmes notre route, vers un horizon neigeux, secoués d'affreux cahots sur des chemins plus accidentés, mais toujours conduits par nos labarum qui se déchiraient aux branches des arbres, s'enchevêtraient aux fils télégraphiques et menaçaient à chaque pas de culbuter leurs porteurs.

Vers deux heures de relevée, nous entrâmes dans la ville natale de M. Kumé, Numata, la montagnarde, presque invisible sous ses pins sombres et ses feuillages roux. La foule se pressait devant l'hôtel de la grand'rue, et cent pétards annoncèrent notre arrivée aux échos des ravins. Et nous revîmes le candidat et ses électeurs se congratuler silencieusement sur les tatami d'une belle chambre, dans un décor de cigognes, de tortues et de poésies chinoises, et sous un plafond de bois à caissons peints.

C'était la première fois depuis six ans que M. Kumé rentrait à Numata, et sa première visite fut pour le tombeau de son père. Il déposa le costume européen et revêtit le hakama et le haori. Ses pieds débarrassés de leurs bottes ressaisirent aisément le cordon des geta. Alors il me parut moins éloigné de ses concitoyens, plus grand et plus noble L'ampleur de ses riches vêtements

répandit la grâce sur sa tête et ses épaules; et, revenu aux vieilles modes japonaises, il était pareil à cet Odysseus, quand Pallas Athéné le rajeunit d'une aimable splendeur.

Nous sortîmes à pied. M. Kumé marchait devant nous, au milieu de la chaussée, seul; nous le suivions quelques pas en arrière, mais Igarashi nous avait abandonnés pour veiller aux apprêts du banquet politique. Et ceux qui, du fond des boutiques, nous regardaient passer, savaient où nous allions.

Au portail du cimetière, des figures hiératiques creusées dans le granit accusaient une lointaine influence de l'art hindou et marquaient bien le seuil d'une terre sanctifiée par le bouddhisme. Les tombes se pressaient, surmontées de lanternes et de pierres bizarrement découpées, et, parmi les cryptomérias, un Bouddha de bronze, émergeant d'un lotus et nimbé d'un cercle en fer, faisait planer sur l'évanouissement des simulacres humains ses regards en amande et son incertain sourire.

Nous gravîmes un monticule enclos d'une palissade. Trois tombes d'inégale hauteur s'y dressaient près d'un arbre consacré par une corde en paille; et, sous un abri de planches, on nous montra la pierre commémorative où les anciens élèves du père de M. Kumé avaient commandé qu'on gravât leur témoignage et l'histoire de sa vie. M. Kumé la contempla et sourit. Son père, samuraï vaincu par la Restauration, retiré dans sa ville, y avait fondé une école. En ce temps-là, les professeurs, n'étant point des fonctionnaires à la merci d'un ministre et mal payés, vivaient respectés de leurs élèves et honorés des familles. Nul n'oubliait que

leur main, avant de tenir le pinceau, avait dégainé le sabre.

Puis, M. Kumé m'indiqua les tombeaux de ses ancêtres, ceux de son grand-père, de sa grand'-mère et de son aïeul. Un petit bonze, enfant de chœur bouddhiste, nous avait rejoints avec un seau d'eau. Il le versa sur les pierres funéraires, et, quand elles furent ainsi purifiées, le valet de chambre tira de sa poche des baguettes odorantes et les alluma devant les tombes. M. Kumé courba la tête; mais son entourage fumait, causait, semblait se désintéresser de ces rites funèbres.

Chaque fois qu'on rend ses devoirs aux tombeaux de ses parents, l'usage veut qu'on laisse une aumône entre les mains du bonze. Nous redescendîmes vers l'église, simple maison japonaise, temple et habitation du prêtre au fond du cimetière. Un vieux bonze jaune et décharné, vêtu d'un kimono marron, entr'ouvrit le shôji et s'agenouilla sur la galerie. M. Kumé y posa son front et leurs deux têtes se frôlèrent longuement.

L'église et le cimetière occupaient une terrasse qui, par-dessus le vallon et le lit du torrent, regardait les montagnes. Le site exhalait une tristesse que la teinte grise du ciel exagérait encore, et la bise nous soufflait au visage.

Nous revînmes à la ville par un autre champ de mort : la place boueuse où s'élevait naguère le château féodal. Démoli, rasé, on n'en découvre même plus une pierre. Cependant, un furieux cliquetis de bâtons emplissait la solitude, comme si des moissonneurs forcenés se battaient aux fléaux. Le fracas s'échappait d'une bâtisse européenne,

du collège. Nous y pénétrâmes : couloirs déserts, pièces vides, un air d'abandon, une physionomie sale et délabrée; le plâtre des murs tombait déjà par plaques; mais toute la vie écolière s'était réfugiée dans la salle d'armes qui attenait au bâtiment. Là, les jeunes Japonais, plastronnés de la légère cuirasse d'autrefois, le kimono retroussé, la tête protégée d'une grille, s'escrimaient des deux mains avec leurs sabres de bois. La sueur leur baignait le visage, et leurs bras s'acharnaient et d'estoc et de taille, à grands coups, sur ce même emplacement où, durant des siècles, leurs pères avaient mené cet héroïque tapage.

Les montagnes se noyaient d'ombre, quand nous touchâmes à l'hôtel. Un kurumaya avait dételé devant la porte, et, dans la salle d'entrée, un sôshi poudreux me tendit mon passeport. La vue de ce papier, ma sauvegarde, nous mit de belle humeur, et l'on dîna, parce qu'il est prudent de dîner avant de se rendre à un banquet japonais. Puis, suffisamment lestés de riz et de poisson, nous gagnâmes la grande salle où, au nom de ses amis, M. Kumé s'offrait un repas de cent couverts.

Cette salle, en forme de potence, dont les petites tables de laque noire, chargées d'écuelles et de pâtisseries coloriées, s'égrenaient et resplendissaient sur le chaume doré des tatami, semblait, encore déserte, étaler dans un palais irréel une merveilleuse bombance pour tous les nains des contes de fées. Mais ce furent des paysans qui entrèrent, des paysans aux rudes visages et aux manières douces; et, comme, à la saison printanière, les glycines déroulent leurs ondes de fleurs

parmi les chênes et les pins de Nara, des geisha se répandirent au milieu de ces campagnards en sombres haori. Tous les invités s'agenouillèrent en face de leurs tables, contre le mur, vis-à-vis les uns des autres, séparés par la largeur du passage. M. Kumé et son état-major prirent place à droite au fond de la salle, et les orateurs se levèrent.

Oh ! l'admirable usage de ne pas attendre pour exposer ses idées que leurs estomacs alourdis engourdissent les convives et de ne pas troubler par une pénible éloquence la béatitude qui suit les libations ! Et quelle heureuse contrainte ! Devant un public à jeun, la sobriété est plus qu'une vertu : c'est une bienséance. J'imagine que les Japonais ont adopté cette coutume afin de corriger la pente naturelle de leurs orateurs à la prolixité. Je crois aussi que ce peuple délicieusement naïf craint encore qu'au déclin des banquets, on ne sache plus tourner d'agréables mensonges.

M. Kumé commença. Il le fit court, et céda la parole au président du Comité, qui le fit bref. « Ce n'est rien, ce soir, me confia Mikata; on se réserve pour demain, à la grande réunion. » D'autres personnages prononcèrent quelques mots. Igarashi ne perdit point l'occasion de se prendre le cœur à deux mains et de le jeter en pâture à la foule, comme les tribuns de l'Europe en usent d'ordinaire. Lui aussi, le gentil Nojô se dressa sur ses pieds, et, d'un coup d'éventail rabattant les plis de son hakama, adressa ses compliments aux citoyens de la ville.

Le seul orateur qui obtint quelque succès fut

Takéuchi l'Ancien. Depuis le matin, sa voix s'était un peu éclaircie. Il parla trois fois plus longtemps que les autres, et cependant l'auditoire ne cessa de lui marquer son contentement. On comprend si j'étais curieux de savoir ce qu'avait dit cet ancien député. Or, voici le sens de son discours :

Takéuchi l'Ancien avait rêvé la nuit dernière. (Qui se fût jamais douté qu'en cet état, Takéuchi pût encore rêver?) Il avait rêvé à Mayebashi, et raconta son rêve à Numata. Mais, pour le comprendre, établissons d'abord que le vague concurrent de M. Kumé s'appelait *Araï*, comme un village de la montagne; en second lieu, que Kumé ressemble au mot *Kumai*, qui signifie le riz offert aux divinités; enfin que M. Kumé porte le prénom de *Tami-no-suké*. Traduisez : assistance (*suke*) du (*no*) peuple (*tami*). Et, dès lors, rien n'est plus clair que le songe de Takéuchi l'Ancien. Il avait vu le torrent grossi se déverser du haut des monts, et entraîner dans sa rage le village d'*Araï*, puis, plus calme, épandre une nappe féconde sur les sillons des campagnes. Et ces sillons avaient poussé un riz excellent (*kumai*), qui fut, par la suite, l'assistance du peuple (*Tami-no-suké*).

— Vive M. Kumé! crièrent les campagnards enthousiasmés. Vive M. Kumé!

Et M. Kumé se leva et laissa tomber la formule sacramentelle : « Maintenant, amusez-vous. »

En un instant, la salle du festin, où s'alignaient les convives, présenta le spectacle d'un damier, dont un coup de poing brouille et disperse les pions. Des groupes se formèrent; des théories de pèlerins agenouillés entreprirent, la coupe en main, le tour du banquet. Et, devant les tables des hommes

considérables, ils essaimaient pareils à des grappes de raisins noirs, qu'une ménagère soigneuse a couchées sur de la paille blonde. Et les petites tasses de saké faisaient la navette. Et les geisha aux belles ceintures dansèrent.

Les doigts mignons des musiciennes frappèrent la grosse bobine qui leur sert de tambourin. Les baguettes, dont elles décrivaient d'abord lentement de rythmiques et liturgiques paraboles au-dessus de leur front et sous leur menton guindé, piquaient en cadence sur la peau sonore des tambours. Leurs voix grêles se mariaient aux aigres notes des shamisen, cependant que les danseuses esquissaient le geste de s'ouvrir le ventre en souvenir des Quarante-Sept Rônin, dont elles dansaient le pas, ou épaulaient les invisibles fusils de la guerre sino-japonaise, dont elles mimaient la gloire.

Quand la musique s'éteignit, elles nous versèrent du saké, et nous bûmes autant de fois que la politesse nous y convia. Et personne ne s'occupait de politique.

Les gens de Numata se montrèrent à mon égard d'une cordialité charmante. Ils m'offraient leur carte de visite et me tendaient leur coupe. Celui-ci venait me prier de recevoir le lendemain du lait de ses vaches, présent rare au Japon, et j'acceptais. Nous savions fort bien, lui, qu'il ne m'en enverrait pas, moi, que je n'y goûterais point; et nous étions tous deux très satisfaits l'un de l'autre. Celui-là m'annonçait que son humble village s'apprêtait à m'héberger. Tel désire me conduire à travers les montagnes vers un temple fameux, et tel voudrait que mon pied se posât sur la glèbe de

ses champs. Au fur et à mesure que Mikata me traduisait leurs invitations, je voyais se dérouler devant moi les trésors du vieux Japon rustique, et j'ouvrais les narines à ses parfums de myrrhe et d'encens. Malheureusement, leurs beaux discours se terminaient par une petite phrase qui en ruinait les promesses. Ils m'énuméraient longuement les plaisirs que j'éprouverais en leur compagnie, et, en deux mots, me prévenaient que les événements nous forçaient d'ajourner la fête. Et l'on me présenta le bourgeois de Numata, chez qui M. Kumé allait passer la nuit ; et tout le monde se répétait que, pour loger son hôte, ce riche marchand avait voulu qu'on ajoutât une aile à sa maison.

Le saké échauffait doucement les têtes, mais nul ne donnait encore de signe manifeste d'ébriété, sauf un sôshi, un grand sôshi plus brutal qu'un garçon boucher, qui portait sous son kimono un gilet de flanelle écarlate. Il marchait à pas menaçants au milieu des tables et brandissait un cruchon. Nojô l'empoigna de ses mains délicates. Sous son étreinte, le reître ploya les genoux et se tint coi.

Vers dix heures, M. Kumé s'éclipsa, suivi de quelques notables et d'Igarashi, et je ne tardai point à partir avec Mikata.

Des geisha nous escortèrent qui portaient des lanternes. La nuit était froide et sombre, le chemin difficile. Nous marchions sur de grosses pierres plantées d'espace en espace, et la petite geisha, qui m'éclairait de sa lanterne aux rouges pivoines, me prit par la main. Ses frêles doigts d'enfant me guidaient sous les arbres obscurs, et je l'entendis chantonner à mi-voix.

— Que chante-t-elle ? demandai-je à mon interprète.

— C'est une vieille poésie japonaise, me dit-il.

Elle chantait :

— *Au temps où les pruniers fleurissent, quand on passe, la nuit, sur le mont Kurabei, le parfum de leurs fleurs les décèle dans l'ombre.*

Cette nuit-là, Igarashi qui accompagnait son candidat donna du nez au beau milieu d'une mare ; et le bruit s'en répandit du haut en bas de l'hôtel, car il rentra en si piteux équipage que, n'eût été l'éternel éblouissement de sa figure, personne ne l'aurait reconnu. Il souriait cependant : c'était un homme habitué à payer de sa personne et que ne démontaient point les accidents du monde. Et du doigt me montrant le ciel :

— Hé ! fit-il d'un air ravi, la neige va tomber !

CHAPITRE III

TROISIÈME JOURNÉE : UN MEETING SOUS LA NEIGE

Le lendemain, quand je me réveillai dans ma chambre haute, les montagnes, les bois, et les routes et la ville, tout était enseveli. Les pierres posées sur les toits les ornementaient de gros clous floconneux. Mes compagnons exultaient. La blancheur de ce lent déluge communiquait à leur âme une légère ivresse. Les Japonais adorent la neige, comme ils font de tout ce qui fuit et luit, insectes brillants, reflets de lune, fleurs éphémères. La poésie de la nature tient pour eux dans la douceur du moment. Plus la féerie est brève et plus le charme en persiste. Le jeune Takéuchi, Igarashi, les membres du comité, sauf Mikata que son séjour en Europe avait rendu frileux, et qui boudait aux enchantements de l'hiver, décidèrent d'aller déjeuner dans un restaurant d'où l'on découvrirait la campagne.

Sitôt dit, sitôt fait. On nous conduisit à un pavillon d'une jolie maison de thé. Au pied du balcon, les arbres du jardin et les lanternes de pierre pressaient leurs blancs fantômes, et, jusqu'à la blanche montagne, sur la plaine ouatée, les champs de mûriers alignaient leurs arbrisseaux comme de fins balustres enveloppés de dentelles.

Et les cerisiers du printemps céleste effeuillaient leurs corolles par toute l'étendue.

Il ne me souvient pas d'avoir jamais eu plus froid. Mes compagnons tiraient les shôji, et, joyeux, exposaient leur front nu à la glaciale incantation. Le jeune Takéuchi tendit les bras vers une maison lointaine surmontée d'un belvédère :

— Hé ! me dit-il avec mélancolie, ceux qui sont là-bas voient plus loin que nous !

Les servantes glissaient sur les nattes, le visage et les mains cinglés de coups de fouet bleus. Et les geisha arrivèrent, la tête encapuchonnée d'une étoffe vert d'eau. La plupart s'étaient collé aux tempes de petits taffetas noirs qui les protègent contre les migraines, mais dont elles rehaussent leur beauté, comme nos dames du temps jadis faisaient de leurs mouches. Et voilà qu'en ces pavillons isolés et perdus sous la blanche rafale, les portes des galeries s'ouvrirent, et, de toutes les chambres, la musique des shamisen s'élança boiteuse et sautillante dans le divin tourbillon de la neige. Et nous bûmes du saké. Et devant le kakémono de la chambre qui, bien choisi, représentait un coucher de lune sur des monts neigeux, les voix des musiciennes nous chantèrent de courtes chansons en harmonie avec la nature.

Mon Dieu, que la politique était loin! Seul, Igarashi ne l'oubliait pas, et l'heure du meeting approchait. Il fallut déguerpir. Mikata grelottait. J'étais gelé, et ravi.

Comment nous pénétrâmes dans la salle de la

réunion, non, en vérité, je ne saurais le dire. J'ai gardé l'impression d'y être entré par le toit. Ce n'était point l'effet du saké, mais je vous assure que la neige du Japon ne ressemble pas aux autres neiges. Elle parfume et grise. Je nous revois encore à la queue leu leu au bord d'une toiture à demi défoncée; je revois dans un ciel crayeux la silhouette de M. Kumé, qui cherchait une lucarne où descendre. Bref, je me retrouvai parmi mes compagnons, au fond d'une grange, sur une estrade couverte de paillassons, et devant un public composé de trois cents Japonais, tous accroupis et silencieux.

Deux tables, deux vraies tables, ornaient la scène. L'une était réservée aux orateurs : j'y aperçus un verre d'eau, un vrai verre, un verre à pied, le seul de la ville peut-être. Le commissaire de police et ses acolytes étaient assis à l'autre. Les assistants, figures bornées, à la fois dures et naïves, petits bourgeois de la cité ou propriétaires des environs, tendaient la peau de leur front et fixaient leurs yeux noirs et ternes sur celui qui parlait.

Ce fut d'abord M. Kumé. Il attaqua la politique des clans. Devant ces hommes du Nord vaincus par les gens du Midi et dont les pères avaient combattu pour le Shôgun, je pensais que sa parole, plus énergique qu'éloquente, éveillerait quelques échos. On l'applaudit poliment.

Igarashi s'avança. Il rayonnait et, avec des gestes remarquables, il prononça, sur les rapports de la neige et des vertus civiques, un discours émaillé des plus beaux adjectifs de la langue japonaise. On sourit à peine.

Mikata marcha d'un pas délibéré vers la table, trempa ses lèvres dans le verre d'eau et fit l'éloge de Gambetta. Puis, après avoir cité Napoléon, il traita des diverses façons de comprendre le gouvernement représentatif. On ne broncha pas.

— Ils ne savent rien, me dit-il, en regagnant sa place.

Mais Nojô se leva, les bras le long du corps, l'éventail dans la main, et dès les premiers mots qui tombèrent de sa bouche, la foule tressaillit d'aise; les visages, que contractait une laborieuse et stérile attention, se déridèrent, et les applaudissements jaillirent, spontanés et drus.

Et voici ce que disait Nojô, chef des sôshi :

— Messieurs, l'honorable M. Mikata vient de parler de la France. Il se pourrait bien qu'on eût traduit du français ce proverbe que nous chantons : *Le vent du printemps fait le bonheur des marchands de lunettes*. En effet, le printemps est la plus douce saison de l'année : dès qu'il paraît, personne ne reste à la maison. Mais le vent soulève des nuages de poussière et tout le monde met des lunettes. On les met, on les casse; les marchands en profitent. L'élection de M. Kumé, c'est le vent du printemps qui souffle pour les kurumaya, les geisha, les restaurateurs et pour moi, sôshi! Je serais toujours pauvre, s'il n'y avait ni élections, ni M. Kumé... L'honorable M. Igarashi vous a entretenus de la neige, mais il ne vous en a pas dit les heureux présages. La neige, Messieurs, assure la victoire. C'est pendant une nuit neigeuse que les Quarante-Sept Rônin pénétrèrent chez Moronaô et l'offrirent en sacrifice de vengeance aux mânes de leur maître. C'est par

un temps de neige qu'à la porte Sakurada les Rônin de Mito coupèrent la tête d'Ii Kamon-no-Kami! — (Et Nojô, l'éventail près de l'oreille et la tête inclinée, comme s'il entendait au loin le bruit merveilleux de ces hauts faits d'armes, chanta la poésie populaire qui en consacre le souvenir.) — Vous le voyez, le ciel se porte garant que M. Kumé sera vainqueur. Et c'est encore avec la neige que ce Napoléon, qui fut aussi grand que notre grand Taikô, franchit les Alpes, qui sont plus hautes que nos montagnes. On raconte même qu'un de ses tambours, tombé dans un ravin et à demi englouti, continua de battre sous la neige. Eh bien, Messieurs, l'honorable M. Igarashi a fait comme le tambour de Napoléon. Il a chu hier soir dans une ornière et cette disgrâce ne l'a point empêché de poursuivre la lutte. Nous sommes tous pareils à lui : même sous la neige, nous crierons : « Vive M. Kumé! »

On crut qu'il avait fini; mais de son éventail il arrêta les assistants. Depuis que la Restauration a ébranlé le prestige de l'autorité, les Japonais ne peuvent sentir le commissaire de police dont la présence à leurs réunions paralyse la liberté du discours. Nojô ajouta, le bras tourné vers le fonctionnaire impassible :

— Messieurs, je vous présente M. le commissaire. Il s'est montré particulièment aimable à notre endroit. Il a de bonnes façons. C'est un galant homme.

L'auditoire, dont la joie faisait onduler les lourdes têtes, applaudit à tout rompre, puis s'écoula sans bruit.

Entrés par le toit, nous sortîmes par la porte, et nous retournâmes au restaurant où les maires des communes avoisinantes et les conseillers généraux avaient organisé un banquet intime en l'honneur de M. Kumé.

Pendant que nous enlevions nos chaussures dans la première pièce, un conseiller général s'approcha de Nojô et lui dit :

— Comme vous êtes un sôshi, nous ne vous invitons pas à notre dîner; nous préférons vous donner de l'argent pour que vous mangiez et buviez avec les autres sôshi.

Nojô sourit et ne répondit rien. Un maire, qui n'avait point entendu, s'avança et lui dit :

— Comme vous êtes un sôshi très distingué, nous serons heureux de vous recevoir parmi nous.

Alors Nojô alla trouver le conseiller général et lui répéta les paroles du maire :

— Et vous, ajouta-t-il, vous savez quel langage vous m'avez tenu. Que dois-je faire ?

Et il n'attendit point la réponse, car la colère l'emportait. Il se précipita sur des bouteilles de bière et des cruches de saké, et la demeure s'emplit d'un fracas de vaisselle brisée et du cri des servantes. Nous fûmes tous fort effrayés et l'on envoya en grande hâte chercher Takéuchi l'Ancien, qui vint en souriant parce qu'il était vieux, avait vu beaucoup de sôshi et savait les prendre. Nojô calmé daigna même s'asseoir au festin, mais le ressentiment le mordait au cœur, et sombre, silencieux, il ne tarda pas à se retirer.

Et sur les tatami inondés de lumière, les convives entremêlés de geisha se réjouissaient

devant leurs tables étincelantes. L'intimité entre gens de bonne naissance donnait à cette fête une exquise douceur. Les geisha chantèrent moins qu'elles ne causèrent. On faisait cercle autour des plus âgées qui sont les plus expertes et qui ont sur les lèvres le miel des paroles enjôleuses et le piment des plaisantes histoires. Et M. Kumé, dont le vieux Japon avait ressaisi l'âme, M. Kumé dansa ! Il dansa une ancienne danse du pays qui me parut admirable, tant ses bondissements étaient souples et ses attitudes héroïques. Si j'avais été geisha, je n'aurais plus jamais consenti à ébaucher mes timides contorsions devant ce cavalier qui, d'un bout de la salle à l'autre, nous surprenait de ses voltes magnifiques et nous émerveillait de ses poses, tandis que les flammes des hautes bougies s'inclinaient au bruissement rapide de ses manches de soie.

Comme je rentrais à l'hôtel, j'entendis au bas de l'escalier, dans la salle de bain, des clapotements, des reniflements, et je vis à la clarté d'une lanterne blanche, nageant sur l'eau chaude d'une grande cuve de bois, la tête éblouie de notre Igarashi, qui venait de quitter le banquet. Il me sourit et cria d'un air inspiré :

— Je mets mon saké dans l'eau ! *Sayônara !* (Bonsoir.)

Le lendemain, Numata gagné définitivement à la cause de M. Kumé, nous repartîmes, et notre file de kuruma, moins nombreuse, redescendit la pente des montagnes, aveuglée de neige et de soleil. Nous nous arrêtâmes souvent : des paysans

venus de très loin pour saluer M. Kumé, l'enfant du pays, l'attendaient le long du chemin. Ils avaient marché des lieues et des lieues, depuis l'aube, à travers les fondrières et les ravins, nu-tête et le kimono retroussé sur leurs jambes nues, poussés par ce vieil amour féodal qui franchit monts et vaux sans autre salaire qu'un salut de son prince. Et il fallut encore halter, car la voiture d'Igarashi creva et jeta dans un fossé, cul par-dessus tête, le tambour de Napoléon.

A l'étape, où l'avant-veille nos bannières avaient flotté, Nojô, le visage empreint d'une fière mélancolie, demanda un entretien au Président du Comité et lui soumit la requête suivante : « J'ai reçu hier un tel affront qu'il m'est impossible de me représenter ainsi devant mes clients et mes subordonnés. J'ai « perdu la face ». En conséquence, il me faut cent yen d'indemnité. Sur ces cent yen, j'en distribuerai cinquante à mes hommes qui laveront dans le saké l'injure faite à leur maître, et j'en garderai cinquante pour acheter une geisha... »

De retour à Mayebashi, je pris congé de M. Kumé, dont l'amabilité délicate ne s'était pas un instant démentie. et qui voulait encore me retenir. Igarashi et Mikata m'accompagnèrent à la gare.

Il me souvenait d'avoir vu jadis sur la route de Paimpol une auberge bretonne qui avait inscrit au-dessus de sa porte en grosses lettres noires ces mots extraordinaires : *A l'Instar !* A l'instar de qui? A l'instar de quoi? Personne ne le savait, ni ne le sut jamais, pas même son propriétaire. Et,

pendant que le train m'emportait à Tôkyô, ces grosses lettres me revenaient à la mémoire, me hantaient les yeux, résumaient pour moi les impressions de ces trois derniers jours. Sur ce vieux Japon, dont un rare mélange de raffinement et de rusticité fait, je crois, tout le mystère, sur sa façade pittoresque, un peu caduque, mais que parfument et décorent si joliment ses bouchons fleuris, les politiciens modernes avaient, d'un pinceau promené dans le goudron des grands navires européens, barbouillé cette enseigne déconcertante mais tout de même juste : *A l'Instar!*

LIVRE III

PÈRES ET ENFANTS

CHAPITRE PREMIER

LE CARNAVAL DU PASSÉ

Le 10 avril 1898, Tôkyô célébra l'anniversaire de son avènement au rang de capitale. Il y avait juste trente ans que l'Empereur, persuadé par ses ministres, avait quitté, au milieu des larmes de ses sujets, son antique résidence de Kyôto, et, après une installation provisoire à Osaka dont le séjour ne satisfit point ses conseillers, s'était fixé définitivement dans la cité des shôgun vaincus. L'ancien Yedo, l'orgueilleuse ville d'où ces lieutenants-généraux avaient durant deux siècles et demi dicté respectueusement leurs ordres inflexibles au monarque déchu mais toujours vénéré, prit alors le nom de Tôkyô et devint le Saint-Pétersbourg du Japon, tandis que Kyôto, désaffecté et décoloré, si charmant encore sous sa couronne de forêts, de jardins, de collines et de temples bouddhiques, retombait au silence des villes léthargiques, et, des merveilles du temps passé, ne

gardait que la politesse, les belles manières, l'amour d'aimer, la joie des danses, ses dieux ombragés, ses palais vides et ce parfum d'âmes mortes qu'exhalent les vieux sanctuaires.

On avait décidé de fêter la trentième année de l'ère nouvelle. Un comité s'était organisé avec l'assentiment de la Cour; l'empereur et l'impératrice devaient paraître aux réjouissances, et depuis quinze jours tous les quartiers de la ville bourdonnaient comme des ruches en travail. Les Japonais, grands amateurs de cocagnes et de frairies, excellent dans l'ordonnance des divertissements qui furent si longtemps pour eux les seules occasions d'exercer leur initiative. Cette fois, la solennité ne flattait pas seulement leur goût du plaisir; elle surexcitait la fierté nationale. Les journaux et les revues préparaient des numéros exceptionnels où économistes, politiques, écrivains, professeurs, exposeraient le bilan des trente dernières années. Le peuple japonais, arrêté un instant au milieu de sa course, allait tourner la tête et mesurer le chemin parcouru. Et, comme pour lui rendre plus sensibles ses incroyables progrès ou son effrayante dérive, on avait imaginé de représenter par la ville, dans un défilé de chars et de cavalcades, un de ces cortèges de daïmiô qui naguère déroulaient sur les routes leur pompe extravagante.

Cette résurrection du passé agitait la foule japonaise. Les geisha s'étaient fait couper les cheveux afin de revenir à la coiffure des belles d'autrefois, et leurs amants leur avaient payé des vêtements de pourpre aux formes anciennes qu'elles étrennaient déjà sous les auvens de leurs rues

étroites. Durant la semaine qui précéda la fête et que trempèrent des pluies battantes, le vieux Japon erra solitaire ou par groupes à travers les marécages de la ville. Et, comme les Japonais ne sauraient même plus évoquer leur histoire d'hier sans y mêler quelques souvenirs d'Europe, à côté de guerriers fantastiques aux éventails de fer, cheminait un petit bonhomme culotté de blanc et sanglé d'une tunique rouge, qui nous avait emprunté ce costume d'écuyer forain pour mieux représenter la corporation des tailleurs.

Le jour, le grand jour, se leva pluvieux ; mais, vers huit heures, le soleil perça dans un ciel d'orage. Au pied de l'invisible palais impérial, un pavillon de bois, couvert de chaume, tapissé de branches vertes, se dressait dans son antique et rustique élégance entre deux ailes de tribunes. Un écran doré et des fauteuils en velours nacarat y attendaient l'empereur et l'impératrice. En face, sous des tentes, la jeunesse des Ecoles formait une masse compacte, et le peuple de Tôkyô remplissait l'énorme emplacement de l'ancienne cour shôgunale.

A dix heures, des salves éclatèrent, et, précédés d'un trot de cavaliers qui brandissaient le drapeau japonais, les carrosses de l'empereur, de l'impératrice et des chambellans descendirent du parc mystérieux et s'arrêtèrent au pavillon. Les souverains en montèrent silencieusement les degrés : lui, toujours en général ; elle, vêtue d'une robe vieux rose aux reflets d'or et coiffée d'un chapeau à plumes. L'impératrice Printemps a vieilli, mais, si le temps a fané son visage et appuyé sur l'indécision charmante de ses traits,

elle a gardé sa mignonne gentillesse, et ses yeux retroussés vers les tempes ont une douceur vaguement étonnée qui contraste avec la gravité un peu raide de son maintien. Debout devant leurs fauteuils, l'empereur et l'impératrice, dont les plumes atteignaient à peine l'épaule de son mari, écoutèrent les panégyriques que leur lurent le gouverneur de Tôkyô et le président du Comité. Ils y répondirent par trois faibles inclinations de la tête et du buste, puis ils regagnèrent leurs carrosses. L'impératrice, que sa robe gênait un peu, redescendit plus lentement que l'empereur, et chaque pas qu'elle faisait communiquait une légère vibration à toute sa petite personne.

L'auguste équipage repartit aux applaudissements de la jeunesse écolière. Heureux écoliers dont les pères ne connurent jamais la joie de manifester bruyamment leur amour du souverain! Ils se prosternaient sur le passage d'un simple daïmiô ou se détournaient comme indignes de le regarder en face. Ce fut après la guerre de Chine que, pour la première fois, le monarque entendit autour de lui ses sujets battre des mains. Mais qui applaudit juge, et, s'il ne siffle un jour, saura du moins faire parler son silence. Les adolescents, qui, encouragés par leurs maîtres, prodiguaient ces marques de faveur au petit-fils du Soleil, ne se rendaient pas compte, sans doute, qu'en cet anniversaire ils consacraient ainsi la plus invraisemblable victoire qu'une nation asiatique ait remportée sur l'absolutisme de son maître. « N'applaudissez pas, jeunes gens! pourrait s'écrier l'empereur, car, au bruit de vos applaudissements, c'est ma divinité qui s'écroule. »

Les souverains disparus et rentrés dans leur impénétrable isolement, la fête commença, et nous vîmes s'avancer le fameux cortège du daïmiô qui avait éveillé tant d'impatience. Je ne pense pas que jamais un peuple ait donné à son cérémonial une figure plus bizarre. Des hérauts ouvraient la marche à grandes enjambées lentes, pliantes et cadencées. Les archers, leurs arcs à l'épaule, les fusiliers, leurs fusils roulés dans des fourreaux d'étoffe rouge, menaient avec lenteur un étrange ballet. Ils relevaient le pied jusqu'au milieu du dos, étendaient le bras du côté opposé et brandissaient leurs armes en ces gestes de nageurs. Les hallebardiers fringuaient aussi, mais ils jetaient et rattrapaient dans l'air leurs longues hallebardes, hérissées de houppes et de crinières. Fourriers, cuisiniers, secrétaires, portefaix, toute la procession des domestiques oscillait en mesure. L'officier, chargé de l'ombrelle du prince, en usait comme de sa haute canne un tambour-major, et celui qui tenait son chapeau de soleil battait d'espace en espace un solennel entrechat. Les porteurs de grosses boîtes dansaient sous leurs fardeaux qu'ils portaient en balance; et les énormes coffres tendus de noir et imprimés d'armoiries blanches, suspendus dans leur longueur à une tige flexible de bambou, obéissaient au rythme et roulaient comme des chaloupes. Au milieu de ces matassins compassés, plus graves encore et marchant d'un pas de funérailles, les samuraï engoncés dans une espèce de surplis aux manches raides et coupées à l'épaule, les cheveux ramenés en boudin sur le haut de leur tête rasée, les deux sabres à la ceinture, escortaient la litière fermée du daïmiô, litière vide, car

les organisateurs de la fête n'avaient osé l'ouvrir à un vulgaire figurant. Telle, et suivie d'un cheval splendidement harnaché qu'un valet conduisait par la bride, elle impressionnait davantage. L'imagination y logeait un prince rigide et taciturne, aux yeux glacés, prisonnier du respect qu'il inspire, vénérable par tout ce que son attitude hiératique reflète de traditions et de contraintes.

Assurément cette troupe pouvait sembler comique, et, malgré qu'on en eût, ses imperturbables baladins évoquaient je ne sais quel intermède de Pourceaugnac ambulant. Cependant, je n'oubliais point que trente ans ne s'étaient pas écoulés depuis que les derniers cortèges seigneuriaux avaient dansé en entrant dans les villes. Ce qui n'était plus aujourd'hui qu'une mascarade représentait hier encore l'incontestable autorité. Tous les fronts se courbaient, et le Japon mettait sa gloire à déployer devant les princes ces fantasques hommages.

Dans la tribune privilégiée d'où nous regardions passer l'histoire, le vieux daïmiô Nabeshima, en frac, hochait la tête et murmurait : « Oui, c'est ainsi que j'ai voyagé naguère. » Le neveu du dernier shôgun, le marquis Tokugawa, un petit homme affable et rond, moins shôgun que notaire, nous disait : « Voilà bien l'équipage où je vis mon père, quand j'avais dix ou douze ans. » Et, parmi les illustres Japonais qui nous entouraient, un officier de marine très timide, et, dont la grosse figure bonasse rougissait au moindre mot, contemplait le spectacle avec une évidente curiosité C'était le frère de l'impératrice, un Ichijô. Il n'avait ni suite ni courtisans; personne ne remar-

quait sa présence. Et d'autres princes ou héritiers de princes mêlés au monde diplomatique n'y figuraient pas plus que d'obscurs invités. La lumière qui, pendant des siècles, les avait baignés d'une vie quasi surnaturelle, s'était retirée de leurs fantômes. Précipités des hauteurs féodales au rang de fonctionnaires dans un Etat moderne, leur titre de bureaucrate ou d'employé du gouvernement faisait aujourd'hui toute leur vaillance. La rosette du Soleil Levant qui décorait leur boutonnière attestait leurs offices de bons serviteurs ; et ces hommes, déjà rompus à nos usages et rentrés dans la foule humaine, assistaient en souriant à la revue carnavalesque de leurs anciens honneurs.

Le défilé s'était arrêté. Après le vieux Japon féodal, le vieux Japon féminin, le Japon des danses fleuries et des poses harmonieuses sembla sortir de terre. Ce fut une apparition vraiment merveilleuse, une féerie en plein soleil, au milieu de la sombre multitude. Les meilleures danseuses de Tôkyô, vêtues de toutes les nuances et des plus vives et des plus tendres, la longue robe barrée d'un obi qui les ceignait de pourpre, de neige ou d'or, firent papillonner leurs éventails, onduler l'arc-en-ciel de leurs larges manches, tourner des armatures dorées de parasols, dont les rayons noués de fleurs et de rubans couraient comme des roues dans des jonchées printanières. Ce mélange de couleurs et d'élégance, cette eurythmie des gestes, cette musique un peu grêle, qui tremblait dans l'espace comme un fil sonore, la modestie virginale des attitudes sous ces voiles éblouissants et même leur grâce puérile révélaient chez le peuple, dont les rêves de beauté se précisaient

ainsi, un sens de la délicatesse où la fantaisie la plus rare s'allie à la simplicité. Et, depuis des centaines d'années, les mêmes danses avaient caressé les yeux japonais; leur image déposée au fond de toutes les âmes ignorantes ou raffinées, naïves ou farouches, humaines ou sanguinaires, y ressemblait à ces visions de flore et de corail épanouies sous le pâle sommeil ou le rouge clapotement des eaux. Elles n'étaient point le divertissement passager d'une société qui s'amuse. J'y devinais la poésie d'une race, l'expression vivante d'un art populaire et pourtant subtil. Des milliers de spectateurs dont les regards s'attachaient à leur lente évolution, pas un peut-être qui n'en sentît profondément le rythme et les finesses. Paysans, ouvriers, marchands, fonctionnaires, étudiants, soldats, et les nobles et les princes, l'immense foule, en communion d'esprit, se délectait dans l'immuable caprice du génie des ancêtres.

Cette foule était bien attirante. J'y suivis le défilé des corporations, des chars mythologiques, des cavalcades guerrières. Partout, le cortège du daïmiô suscitait le rire ou l'étonnement. On admirait les grands chars et leurs tableaux légendaires. Le peuple y retrouvait ses héros et les fables dont son théâtre et son romancero l'ont bercé. Il en comprenait les monstrueuses ou splendides extravagances. Mais, ce qu'il ne comprenait plus, c'était l'appareil tout récent encore dont un seigneur s'entourait pour cheminer sur les routes, c'était l'ordre de se prosterner que clamaient devant lui ses estafiers et ses goujats, le terrible respect qu'imposaient ses samuraï, la vénération héréditaire qui le plaçait au-dessus des autres hommes.

Parmi les gens âgés, l'un disait en relevant la tête, avec le même orgueil que s'il eût témoigné d'un miracle : « J'ai vu ça, moi ! » L'autre hésitait un instant comme à la soudaine réapparition d'une image depuis longtemps effacée ; d'autres, repliés sur leurs souvenirs, ne laissaient rien transpirer des pensées confuses qui se partageaient leur âme. Les jeunes, plus expansifs, écarquillaient les yeux, riaient, gouaillaient : « Était-on bête en ce temps-là ! » Sur le passage du héraut qui, selon l'ancienne formule, ordonnait le salut jusqu'à terre, j'entendais : « Tais-toi donc, vieux fou ! On ne se prosterne plus aujourd'hui ! » L'emphase du cortège princier semblait moins ridicule que l'idée d'obéir à un prince. Et, au travers de ces formes archaïques dont la bouffonnerie ne le choquait pas autant que nous, le peuple raillait son loyalisme d'autrefois et le principe d'autorité.

Ce spectacle, quelle preuve plus éclatante de la rupture avec le passé ! Et je me tournais vers ce passé si peu connu, si difficile à connaître, dont l'ombre s'allongeait sur tout ce qui frappait mes yeux et en noyait les rapports. J'ai toujours souffert, dans les pays lointains et un peu déconcertants, d'ignorer ces arrière-plans d'histoire où se dérobe le secret de leurs destinées présentes. Au Japon, je rêvais d'aller m'asseoir sur les bancs de l'école, pour apprendre avec les petits Japonais cette histoire que leurs maîtres eux-mêmes savent encore imparfaitement et surtout pour installer en moi son image réelle ou illusoire, mais telle qu'elle agit en eux. Car enfin j'ai lu leurs chroniques ; j'ai interrogé des érudits ; j'ai parcouru les vieilles

provinces, et j'ai compris que ni l'Européen, ni le Japonais, ne pouvaient aujourd'hui la tirer au clair. L'un ne saurait collationner les archives; l'autre manque de sens critique et n'a pas notre amour de la vérité. Nous en sommes réduits à des chronologies, des anecdotes, des intuitions, des hypothèses. Avez-vous vu par une matinée brumeuse un pays de montagnes? De l'histoire du Japon, je ne distingue que les cimes, et encore ne suis-je pas bien sûr du rayon qui les éclaire. Et pourtant, j'ai besoin de m'y reporter sans cesse afin de m'orienter dans le présent.

J'aperçois alors un peuple d'énergie assez vive, mais un peu courte, qui n'évolue que sous des impulsions étrangères, dont l'originalité ne se révèle que dans l'imitation et dont l'âme me paraît plus compliquée que complexe. C'est un singulier mélange d'idées incultes et de sentiments outrés. Tout m'y semble confus et pourtant très simple. Je redoute cette simplicité et me défie de cette confusion. Jusqu'au XVIIe siècle, je tâtonne à travers les légendes, dirigé seulement à la lueur fixe des traditions et des coutumes. Dès que l'Européen a mis le pied au Japon, je marche plus confiant derrière son falot, et j'arrive au grand jour de la Restauration. Là, j'hésite encore devant des nouveautés qui ne me semblent souvent que de logiques métamorphoses. Mais je veux m'assurer moi-même contre ma timidité; et, comme après tout je ne suis ni historien, ni philosophe, je puis parler de l'histoire du Japon et en philosopher sans crainte. Elle appartient aux voyageurs.

CHAPITRE II

LE JAPON LÉGENDAIRE ET FÉODAL

L'origine des Japonais est mystérieuse et mystérieuse leur langue. La difficulté qu'ils éprouvaient à nommer leurs ancêtres les a longtemps persuadés qu'ils descendaient des dieux. Ils ne sont pas encore bien convaincus du contraire, et les précis d'histoire qu'on met aux mains des écoliers portent toujours que la Déesse Soleil fut la première impératrice japonaise. Leur langue leur parut forcément la plus belle du monde puisqu'ils n'en connaissaient pas d'autre. Ils crurent même qu'elle était la seule articulée et l'appelèrent *Kotodama*, le Verbe merveilleux.

La science moderne n'a point décidé s'ils étaient venus de la Mongolie par la Corée ou de la Malaisie par Formose. Une ingénieuse hypothèse attribue à ces adorateurs des *Kami* la douteuse paternité de Cham, fils de Noé. On relève dans leurs plus anciennes coutumes des calques surprenants de la loi mosaïque. Les Basques ont compté avec stupeur soixante mots japonais qu'ils entendent parfaitement pour les avoir parlés depuis leur berceau des monts Ourals, ce qui, au regard des philologues, signifie moins que rien. On découvre à Tôkyô des souterrains remplis d'armes, d'ustensiles, de vases malais. Les symboles du shintoïsme se retrouvent

en Corée. Les curieux se demandent quels pèlerins déposèrent ces coquilles sur les collines du grand Nippon. Le problème n'importe guère. Il nous suffit de savoir que des espèces de Huns et des espèces de Malais envahirent l'archipel japonais quelques siècles avant notre ère et que, peu à peu, ils en dépossédèrent des espèces d'esquimaux poilus, les Aïno, qui, selon toute probabilité, en avaient eux-mêmes exterminé les aborigènes, habitants des cavernes.

Le monde fabuleux où le Japon volcanique mêle les souvenirs de la conquête à ceux des éruptions, grandit les uns de l'horreur des autres et prête à ses héros le panache de ses cratères, n'est que l'ombre démesurée d'une féodalité primitive qui s'organise lentement et que, lentement aussi, des chefs plus adroits et plus forts déciment jusqu'à la reconnaissance du pouvoir impérial.

Quand, du IVe au VIe siècle de notre ère, la civilisation chinoise déborde sur l'archipel, elle y trouve une société régulière, un souverain dont la divinité est solidement établie, des dieux qui tiennent à la terre, qui sont la terre elle-même dans tout ce qu'elle enfante de gracieux et de terrible. L'influence d'un ciel tempéré et d'horizons harmonieux commence à donner aux âpres vertus guerrières le premier duvet de la courtoisie. Je ne sais quelle simplesse native, dont l'orgueil et l'amour des armes n'ont point dépouillé ces insulaires, n'attend qu'une brise plus tiède pour mûrir en sociabilité.

Mais, livrés à eux-mêmes, à la seule fortune de leur âme, ils trahissent une indigence de pensée, une pénurie d'inventions d'où l'on ne saurait tirer

des pressentiments de grandeur. L'état misérable des Aïno ne leur a rien offert qui pût les enrichir. Les Japonais ont tué plus pauvres qu'eux. Au IVe siècle, ils ignorent l'écriture. Mais ils ont probablement dès cette époque fixé à tout jamais leur prosodie, qui, sans accent, ni quantité, ni rime, alterne les vers de cinq pieds avec les vers de sept. Embryonnaire et définitive, cette poésie est le seul art original qu'ils puissent revendiquer.

Leur amour-propre national fut souvent gêné de ces débuts dont la modestie contrastait si fort avec l'étalage de leur divine ascendance. Ils tentèrent de les tourner à leur honneur, et un des plus ardents défenseurs du shintoïsme, Hirata, écrivait au commencement de ce siècle que la civilisation tardive des Japonais prouvait leur supériorité, d'autant que les grands esprits se développent tard. C'est ce que disait aussi M. Diafoirus. Le philosophe eût été mieux inspiré si, remontant aux jours lointains où la Chine religieuse, littéraire, artistique, industrielle envahissait le Japon, il se fût émerveillé des ressorts imprévus qu'elle y mit en jeu. Ce qui semble admirable, ce n'est point qu'un pays inculte ait subi l'ascendant d'un Empire dont les arts et la philosophie n'ont pas encore à travers les âges épuisé leur éclat, mais que, l'ayant subi et jusqu'à la superstition, son génie si lent à paraître ait pu s'en dégager et marquer d'une empreinte ineffaçable cette civilisation étrangère qui aurait dû l'étouffer.

Du plus loin que nous les apercevions, aussi impuissants à concevoir qu'ingénieux à broder sur les canevas d'autrui, très inférieurs aux grandes nations asiatiques qui ont déjà réalisé leur rêve

essentiel en des formes durables, les Japonais dénotent une vertu sociable qu'on n'attendrait point de leur farouche humeur et un esprit dont la souplesse surprend au sortir de leurs longues ténèbres.

Il y faut voir sans doute un effet de cette nature aimable qui les isole et les nourrit. Ses souffrances volcaniques, dont les crises vont diminuant, la laissent baignée d'une heureuse mélancolie. Elle incline à la douceur ceux qui la contemplent. Si ses montagnes et ses flots favorisent l'établissement des petites patries, l'élégance toujours égale de ses multiples aspects développe en tous ses hôtes le sens de l'harmonie et leur ouvre l'âme au même genre de beauté. Je dirais volontiers que l'histoire des Japonais n'est que le reflet vivant et superficiel de son travail souterrain. Ils ont eu, à son image, leurs déchaînements, leurs convulsions, des raz de marée qui jetèrent brusquement parmi les vieilles routines des idées étrangères comme ces vaisseaux qu'une immense lame apporte et abandonne au milieu des villes, mais ces effrayantes secousses y produisirent moins de grandeur que de grâce ou d'étrangeté.

La civilisation chinoise distribua le Japon en classes et en catégories. Elle y installa sa bureaucratie, y créa des ministères, y déroula ses longues échelles de titres et d'honneurs. Son esprit foncièrement démocratique ne mordit point sur l'aristocratie féodale des Japonais. Si elle sépara le pouvoir civil du militaire, ce fut ce dernier qui en tira bénéfice. L'influence du plus pacifique de tous les Empires, de celui-là même où les soldats étaient

ravalés au dernier rang, détermina et consacra chez ses voisins la suprématie de la caste guerrière, et, tandis qu'en Chine les marchands tenaient le haut bout, le Japon, colonie et province de la pensée chinoise, se plut à les avilir. Enfin le bouddhisme, implanté dans l'archipel, allait bientôt y compromettre son caractère d'idéalisme transcendantal, jusque-là qu'il y arma ses moines et embastilla ses monastères.

Cependant, au centre même de cette société dont la vigueur nationale adaptait et transformait ainsi les doctrines exotiques, la cour des empereurs devait offrir à la politesse chinoise une hospitalité plus passive.

Héritiers fatigués d'ancêtres qui avaient à peu près consommé l'œuvre si étonnante d'une première centralisation qu'elle leur assurait un immortel prestige, les mikado, encouragés par la division des pouvoirs, remirent leur épée — cette épée dont le fourreau était attaché par de simples lianes — aux généraux nommés contre les barbares, les shôgun, et ne gardèrent pour eux qu'une autorité spirituelle plus légère à porter. En théorie, ils demeuraient les maîtres absolus de la terre et des hommes, mais l'amour des arts, le luxe et la religion bouddhique achevèrent de les énerver. On vit ces descendants du Soleil, ces dieux, brûler de l'encens devant les autels de l'athée Çakya-Mouni; on les vit, vaguement enivrés du mystère hindou, quitter le palais pour le cloître et oublier dans les fleurs du lotus la gloire de leurs aïeux et leur propre divinité.

Ce fut l'époque où le Japon tout frais éclos à la lumière chinoise, encore empreint de sa rusticité

première, fixa dans le souvenir des hommes l'image peut-être la plus exquise de son génie. La femme, que les anciennes traditions revêtent parfois de l'armure conquérante et qu'aucune loi salique n'écartait de l'empire, trouve au pied du trône une demi-royauté plus conforme à son humeur. Elle partage avec le prêtre bouddhiste l'honneur d'avoir donné aux Japonais une littérature. Pendant que le savant et l'homme de cour habillent leurs pensées de la forme chinoise et subissent la tyrannie de ce latin asiatique, c'est elle la dépositaire de l'idiome national et qui l'affine, le nuance, l'enrichit, le transmet comme la vie même de la race.

Si le code Chinois agit sur les vieilles coutumes juridiques et y imprime des instincts de cruauté qu'elles n'avaient point mis au jour, du moins le bouddhisme souffle à tous les cœurs son haleine d'universelle pitié. Pour n'en citer qu'un exemple, vers la fin du xe siècle, les aveugles sont l'objet d'une pieuse sollicitude. On les instruit, on les installe sur les collines de Kyôto, en un riche monastère qui domine le lac Biwa. On déroule devant ces yeux fermés un des paysages les plus beaux et les plus lumineux, afin que la lumière et la beauté des choses s'insinuent jusqu'à leur âme, comme des parfums dans la nuit. On leur donne enfin le gouvernement de quelques provinces, et l'histoire ne dit pas que ces provinces en furent moins bien gouvernées.

Il faut lire dans les vieux romans et les anciennes histoires la description de la Cour, le récit de ses fêtes, ses aventures amoureuses, ses innocentes intrigues. Société délicate qui se détache chaque

jour davantage de la sombre masse du peuple; Arcadie où les gestes sont doux, les divertissements ingénus, les fantaisies surprenantes, les vêtements magnifiques. La liberté des mœurs y emprunte de la nature, dont elle est l'expression naïve, son inconscience et sa grâce.

Le départ est fait, une fois pour toutes, dans l'esprit japonais entre les besoins de la vie naturelle et ceux de la vie sociale. L'homme ne raffinera guère sur les premiers. Son gîte restera la hutte primitive, mais agrandie, élargie, d'un bois que l'expérience lui apprend à choisir; sa couche, le lit d'un soldat sous la tente; sa cuisine, poisson souvent cru, légumes salés, riz cuit à l'eau, n'a rien de savoureux ni de délectable, rien qui révèle des palais exercés. Le plaisir amoureux ne s'enveloppera ni d'ombre ni de pudeur, et, s'il est vrai que les premiers dieux créateurs du Japon y furent initiés par un couple d'oiseaux, ses ébats en ont gardé une immodestie que n'effarouchent ni le vent ni la lumière. La nudité, que l'art n'idéalise pas, n'est point indécente; et, comme les commodités du travail et de la vie en permettent l'étalage, elle peut s'offrir aux yeux sans malice et sans honte.

Mais, à cette conception d'un naturalisme presque enfantin, l'homme superpose un idéal où se déploie jusqu'à la manie son goût du rare et de l'artificiel. Pointilleux sur les cérémonies, épris d'images fantastiques et de rites bizarres, il complique son étiquette et se façonne une politesse dont les formes se développent indépendamment des idées qu'elles recouvrent. On dirait en vérité que le bouddhisme — ce puissant effort d'un

peuple pour s'évader de la nature — n'aboutit chez lui qu'à réglementer ses poses, et transformer son code mondain en une pompeuse et savante liturgie.

L'influence en fut plus profonde, et, dans cette jolie cour des Mikado, patriarches alanguis, environnés de femmes et de prêtres, et qui festinent au milieu des fleurs, parmi ces princes d'un sang divin, les *Kugé*, et ces princesses que de grands chars traînés par des bœufs promenaient sous les cerisiers du printemps et sous les érables rougis de l'automne, c'est lui qui éveille l'ombre des morts, entretient des commerces magiques, accroupit les superstitions aux carrefours triviaires et surtout amène les âmes au renoncement comme à une source de félicités nouvelles.

Renoncement souvent extérieur! Celui qui détient le pouvoir n'en a que les ennuis, c'est-à-dire la pénible illusion. Mais s'il en délègue l'éclatant fantôme, il en possédera dans l'ombre la réalité. Le grand Çakya n'a-t-il pas prêché aux hommes qu'ils devaient sortir des apparences pour les dominer? De même, c'est en se retirant de la fausse lumière du monde que l'empereur, dépouillé de ses insignes impériaux et revêtu de la robe des bonzes, gouvernera vraiment l'Empire. Que voilà le Bouddha un adroit politique! Cette doctrine de l'*Inkyo* (littéralement : *le fait de se retirer*), qui flattait d'autant plus l'ambition du pouvoir qu'elle le débarrassait de toute responsabilité, ne manqua pas de séduire les Japonais. Les empereurs abdiquèrent, les uns par lassitude ou par convenance, les autres pour étendre à la faveur de ces pieuses ténèbres une autorité dont

le grand jour accusait et restreignait les limites.

L'abdication devint une loi. Du trône, elle descendit aux ministres, aux shôgun, aux fonctionnaires, aux simples particuliers. Le petit marchand du Japon se retire avant l'âge et cède à son fils la direction de sa boutique. Les conséquences en furent très graves. Elle immobilisait des milliers d'hommes encore actifs et raccourcissait la vie sociale. Retranchés des affaires, où ils n'apportaient plus que les conseils d'une expérience incomplète, ces retraités, qui d'ailleurs n'avaient à craindre ni l'ingratitude ni l'irrespect, cessaient d'agir, arrêtaient leur pensée, se paraient d'une rouille également vénérable et funeste. La civilisation japonaise y prit ce caractère d'immaturité qui donne si souvent à ses fils un air d'enfants vieillis. Une colonne tronquée pourrait lui servir d'emblème.

D'autre part, l'inkyo habitua les hommes à distinguer entre le pouvoir qu'on adore et le pouvoir qui se fait obéir, et, comme les deux se trouvent rarement réunis en une seule personne et que, si le premier s'affiche, le second s'efface, tous en contractèrent la défiance que répandent des maîtres invisibles. L'esprit de soupçon gagna de proche en proche; les visages dissimulèrent leur inquiétude sous les plis du sourire; les âmes élargirent leur solitude afin qu'on ne perçût pas leur tremblement.

Durant des siècles, le Japon fut gouverné par des anonymes et des irresponsables. Ses potentats, empereurs ou shôgun, sauf les deux ou trois premiers fondateurs de chaque dynastie, passent sur les fresques de l'histoire comme une proces-

sion de figures hiératiques dont on ne distingue que les auréoles. Des ombres qui portent un reflet. Nul d'entre eux n'arrive à l'individualité, n'a l'audace de ne ressembler qu'à lui. L'inkyo a confisqué leur puissance réelle au profit d'un père moine parmi les moines, d'une mère nonne parmi les nonnes et les bonzes, d'une famille ou d'un clan. Leur spontanéité est morte. On les a ligotés de bandelettes, embaumés de vénération. Alors même qu'ils n'abdiquent pas, leur personnage n'en reste pas moins un simulacre. On verra des enfants de deux ans, nommés empereurs ou shôgun, abdiquer à cinq ans; et ces dieux au berceau, ces généraux à la mamelle ne marqueront guère moins que ceux de leurs prédécesseurs ou de leurs héritiers dont trente années de paix respectèrent le songe impérial.

Ainsi, dès le xe siècle, l'équivoque bouddhique a désorganisé le pouvoir; elle en a déplacé le centre; et, quand la jalousie et l'avarice jetteront les chefs militaires à l'assaut du shôgunat, l'empereur ne sera plus qu'une vaine idole dont le sourire appartient au plus fort. Mais, si exténué fût-il, son autorité nominale ne s'éteignit pas dans la tourmente. Le Japon se transmit, de tempête en tempête, la lignée de ses empereurs et sa croyance en leur divinité. Que cette descendance fût parfois supposée, souvent irrégulière, il importe d'autant moins que dans les mœurs japonaises l'adoption — même posthume — corrige et supplée normalement la nature. L'extraordinaire est que ce peuple ait toujours voulu à sa tête, enfant, homme ou femme, un pauvre être qui se dit petit-fils du Soleil, et que, parmi tant de vassaux

passionnés pour le meurtre et la gloire, nul n'ait usurpé le titre de mikado. Si j'excepte l'Église catholique, je ne crois pas qu'aucun pays nous propose l'exemple d'une telle institution deux fois millénaire. Empereurs sans empire, empereurs assiégés, empereurs abîmés, traqués, appauvris, affamés, mannequins somptueux ou sordides, l'institution toujours debout, c'est dans leur dénuement et leur détresse que j'en admire la continuité. Plus je les vois bafoués ou avilis, plus je m'étonne qu'elle ait duré.

Le miracle en vient de l'invincible foi des Japonais en leur céleste origine. Ni les ambitions effrénées de leur condottieri, ni les triomphes de la violence, ni l'athéisme et les charmes débilitants de la religion étrangère ne l'ont atteinte. Les mikado demeurent, parce qu'ils sont les émanations du peuple. Leur divinité monte de la foule. Aux jours les plus troublés, le nom divin de cet empereur dont la personne humaine est si tragiquement ballottée, disputée, engloutie, surnage et flotte encore. La pâle étincelle traverse des nuits bien sombres. Souvent aussi, elle semble comme absorbée par le foyer de la cour shôgunale, où les arts, ravivés de l'accalmie, jettent une illustre flambée. Mais viennent de nouveaux orages, le Japon reverra ce feu de Saint-Elme dans les craquements de sa mâture. S'il ne parle plus au cœur de ses pilotes, il avertit les humbles qu'au milieu de tant de désastres quelque chose survit qui ne périra pas. Dans le heurt des instincts déchaînés, il symbolise la prédominance intangible de l'esprit sur la matière. Et les Japonais ne devront pas oublier qu'aux heures

sinistres de leur histoire, ce fut tout leur idéal.

On raconte qu'en l'année 1153, alors que la déchéance de la dynastie princière des Fujiwara précipitait l'une contre l'autre les deux familles des Taïra et des Minamoto, un monstre s'abattit sur le toit du palais impérial. Il avait une tête de singe, un corps de tigre, une queue de serpent. Nous connaissons l'animal. La féodalité primitive s'est reformée et, pendant quatre siècles, sa turbulence, sa férocité, sa perfidie déchireront le pays japonais. Tour à tour les shôgun, qui en sortent, essaieront de la réduire et de reconstituer à leur profit la centralisation de l'empire. Mais ces mâles n'engendrent que des efféminés. Vice-empereurs, leurs régents leur deviennent des shôgun. Cependant, à deux reprises, l'unité faillit se réaliser. Les Hôjô repoussèrent, au XIIIe siècle, une invasion des Mongols, qui fut malheureusement la seule. Au XVe, sous le gouvernement des Ashikaga, le génie japonais se perfectionna dans la patience et accomplit sur la laque et la soie d'aimables prodiges. Puis le shôgunat lui-même s'écroula et, chaque province de l'empire s'érigeant en royaume, les grands monastères en forteresses, ce fut l'anarchie.

L'Europe du moyen âge nous offre des spectacles analogues. Mais, si l'on songe que, durant quatre cents ans, le Japon a forgé son âme sur l'enclume des guerres civiles sans en faire jaillir une idée neuve, un de ces éclairs dont les consciences s'illuminent, une de ces vérités ou de ces nobles erreurs qui renouvellent le fonds primitif de l'humanité, son histoire, son héroïque his-

toire, nous semblera moins riche que la nôtre, moins féconde, trop pareille en sa stérilité à celle des peuplades barbares.

Les jolies fantaisies de l'art japonais ne rachètent pas l'horreur du siècle. Chez ce peuple qui allie une humanité souvent exquise à tant de cruauté, en cette même époque, les femmes, les frêles petites femmes aux lèvres peintes et aux doigts menus, dans les châteaux assiégés, recevaient de leurs soldats des têtes coupées qu'elles étiquetaient soigneusement afin que chacun d'eux pût mieux reconnaître, à l'heure du salaire, ses sanglants trophées. Et elles poussaient la complaisance jusqu'à en noircir les dents, car les princes de la famille impériale et les nobles de la cour avaient seuls le droit de se les laquer et, comme les récompenses étaient proportionnées à la qualité des victimes, les soldats usaient volontiers de cette supercherie : « Les têtes ne nous faisaient pas peur, écrivait une de ces femmes : nous avions pris l'habitude de dormir dans la mauvaise odeur du sang. »

De grands peuples ont aussi respiré ces abominables exhalaisons ; mais, d'ordinaire, il entrait dans leur enthousiasme du carnage un peu d'ivresse métaphysique. Nos croisades, nos guerres religieuses, nos combats de races, nos jacqueries, quelles étapes ! Leurs champs de bataille me rappellent ce mot fameux, que l'homme éprouve parfois le besoin de monter sur des monceaux de cadavres pour voir de plus loin. Ici, le tas de morts est vraiment prodigieux, mais le vainqueur qui l'escalade n'en découvre que le même horizon toujours fermé. Le Japon ne connut que des guerres vicieuses, et son entendement,

demeuré pauvre, ne travailla jamais pour le patrimoine universel.

Mais l'amour des combats trempa son âme de souplesse et de fermeté. Fils et filles de samuraï étaient élevés à la dure, les uns maniant le sabre, les autres la lance. Dans le programme de leur éducation, la pensée de la mort jouait un tel rôle qu'on leur enseignait le cérémonial de suicide. A l'âge où les séductions de la vie sollicitent le cœur et les sens, les jeunes gens apprenaient dans quelle attitude et suivant quels rites une personne bien née devait s'ouvrir le ventre. D'aucuns même y témoignèrent d'une épouvantable précocité. Je ne crois pas qu'il eût plus de sept ans, ce petit Japonais dont on raconte l'histoire suivante : Des meurtriers dépêchés contre son père et abusés par une ressemblance rapportèrent à leur maître une tête dont personne ne pouvait dire si elle était celle du coupable. Le seigneur envoya chercher l'enfant et la lui découvrit. Celui-ci, comprenant l'erreur et la nécessité d'y fortifier les assassins, dégaina le poignard que dès leur jeune âge portaient les fils de samuraï, et, pour donner à son silencieux mensonge l'irréfutable autorité du désespoir, tomba, les entrailles coupées, devant la face sanglante.

Nul peuple ne s'enfonça plus avant dans le culte de la mort. Si le bouddhisme, qui réprouve le suicide et n'y voit qu'un subterfuge assez puéril de l'homme envers la destinée, tendait cependant à leur rendre plus légères les attaches du monde extérieur, ce fut surtout aux doctrines de Confucius que les Japonais durent ce lugubre penchant.

La mort n'était point à leurs yeux une libéra-

trice. L'idée qu'elle leur assurât une vie heureuse en échange de leur dernier soupir leur eût répugné à l'égal d'un marchandage. Ils ne tirèrent de la philosophie confucéenne que les rudiments d'un positivisme impératif. Le vieux sage, qui, dégoûté du bouddhisme, avait mis les hommes en garde contre les spéculations du rêve, exalta jusqu'à la vertu leur impuissance philosophique. Ils renchérirent par-dessus ce professeur de morale, et, trop fiers pour interroger qui se tait, considérant même comme une inconvenance de scruter les ténèbres de la tombe, ils ne demandaient à la mort qu'une attestation d'honneur satisfait et de devoir accompli. Elle dépouilla pour eux son appareil de douleur et d'anxiété. Ils la vidèrent de toute idée troublante et n'y mirent pas plus de volupté que dans l'amour. Leur âme n'y fut point emportée par une sorte de vertige. Ils en firent une habitude, une institution, le dénouement normal des difficultés de la vie.

Un samuraï avait-il égaré le dépôt de son maître? Il se tuait. Le maître l'avait-il offensé d'une parole ou d'un geste? Il se tuait. On mourait pour protester contre une consigne; on mourait pour n'avoir pu venger une injure. Dans la cérémonie de l'ouverture du ventre, au moment où le samuraï agenouillé se frappait, son ami le plus cher, debout à ses côtés, lui tranchait la tête. Les sabres japonais opéraient avec une rapidité d'éclair. On ne les voyait, dit-on, que se relever. En certaines provinces plus rudes, les hommes d'armes en éprouvaient le fil vierge encore, à la tombée de la nuit, sur des gens du peuple attardés. Se tuer paraissant la suprême élégance de la

civilisation, tuer les autres ne semblait point une sauvagerie. Ils envisageaient tout *sub specie mortis*. Un jeune guerrier arrache un soir une jeune fille à la troupe de ses ravisseurs et la conduit au palais du prince. Le prince la lui offre ; elle était adorable. Mais il répondit avec une grâce mélancolique qu'il ne pouvait engager dans des liens éphémères une âme vouée à la mort. La jeune fille l'entendit et la coupe qu'elle tenait lui échappa des mains. Devant ces hommes qui, sans dégoût de la vie, par point d'honneur, s'acharnent à se détruire, les illusions du cœur humain, les divines illusions, font comme cette jeune fille : elles renversent leur coupe. Le meurtre et le suicide étaient devenus les grands sports de la nation.

On raffina sur les obligations qui enchaînent le guerrier à son seigneur, la femme à son mari, les enfants à leurs parents. En même temps que la féodalité désorganisait le pays, elle y formait, avec la complicité de la nature, de multiples organismes séparés et vivaces. La piété filiale, la fidélité, l'obéissance, le sacrifice de l'individu aux intérêts du fief, s'élevèrent à un si haut degré que le sublime en perdit de sa valeur. Nos anciennes histoires ne nous présentent pas une telle abondance de dévouement et de stoïcisme. Mais le peu d'effort que coûtent aux héros ces vertus surhumaines m'en gâtent la beauté. J'admets qu'un père immole son enfant pour sauver l'enfant de son prince, mais que cet exemple fasse école, que cette atroce abnégation passe en pratique, que le culte des devoirs terrestres ait exigé autant de sang que les autels des dieux les plus farouches, voilà en vérité où le caractère japonais accuse

l'invincible besoin qu'il a de pousser jusqu'à l'absurde les idées simples et d'enter sur l'instinct naturel la fantaisie monstrueuse.

Les Japonais manquent de pensées, non d'esprit. Si la matière leur fait défaut, ils auraient peut-être de quoi l'ordonner. Ils travaillent furieusement sur des notions élémentaires, mais leur déduction a ceci de bizarre qu'elle les vide bien plutôt qu'elle ne les enrichit. Ils les creusent, les ouvragent, les sculptent, les cisellent, les pointillent, leur donnent une étrange figure, jusqu'à les rendre méconnaissables. Cependant, elles restent toujours élémentaires. Il en est de leur morale comme de leurs maisons, dont ils ont compliqué de mille petites précautions et de détails infinis la structure toute primitive, comme de leurs appartements où un art fantastique se mire sur d'humbles nattes et flamboie sur des troncs à peine écorcés. Pénétrez dans leurs âmes : elles sont aussi neuves, aussi rudes que celles des héros d'Homère. Mais, entre deux instincts qui sentent encore la forêt natale, vous y verrez une image précieuse, délicate ou bouffonne, une chimère éclatante, l'œuvre d'une société dont l'esprit, parfois las d'imiter la nature, ne se divertit plus qu'à la défier.

L'amour de la gloire s'y installa en tyran et s'exalta d'une solitude qui le laissait en tête à tête avec la mort. La politesse des cours princières ne put se maintenir au milieu de ces hommes vindicatifs et vaniteux qu'en les astreignant à l'exactitude des formes les plus incommodes. Ses répressions morales se tournèrent en contraintes physiques. Elle emprisonna les guerriers dans des

vêtements où leur corps était comme perdu. Les manches tombantes paralysaient la violence du geste ; les pantalons si larges, et d'une telle longueur que l'homme qui marchait dedans semblait se traîner à genoux, ne permettaient plus ni l'assaut, ni la fuite. L'ampleur de ces voiles désarmait les individus, élevait entre eux des barrières infranchissables de soie légère et bruissante.

Et les prêtres bouddhistes mirent à la mode la cérémonie du thé. On apprit à faire une tasse de thé comme on célèbre un mystère, avec des évolutions rythmiques, des gestes d'hiérophante, des incantations silencieuses, une lenteur qui couve des miracles. Les femmes ne furent pas seules à se prêter aux observances de ce rituel. Les hommes d'armes y apprirent la patience et la mesure. La chambre où l'on officiait devant un brasero et où une simple bouilloire s'entourait des mêmes attitudes recueillies qu'un baquet magique ; ce fut, Dieu me pardonne, leur Hôtel de Rambouillet !

D'ailleurs, leurs tueries n'avaient point étouffé en eux le goût du madrigal. L'extrême simplicité de leur prosodie facilitait l'inspiration poétique. On leur avait enseigné de bonne heure à tourner élégamment une épigramme de trente et une syllabes, et, aux moments critiques de leur existence, ils se donnaient la coquetterie chinoise d'un impromptu. Quelques-uns préparaient leur improvisation pour l'instant de la mort. Les cinq vers où ils rendaient l'âme, étaient l'obole dont ils payaient leur entrée dans la gloire.

Leur pensée s'y détournait avec complaisance sur les jolies parures dont la terre avait flatté leurs yeux. Cette nature qu'ils ne craignaient pas

d'ensanglanter, ils conservaient pour elle une piété respectueuse et tendre. La vie des bêtes leur était plus sacrée que celle des hommes. J'ai ouï dire que dans les vieilles coutumes du Japon, avant que la Chine y débarquât, nul ne pouvait être mis à mort tant que les arbres étaient en fleurs. Le printemps avait cessé d'étendre sur la vie humaine l'immunité de son sourire. On ne connaissait plus la trêve de ses parfums, mais on les respirait toujours. On ne se lassait point de détailler ses subtiles merveilles. Les hommes gardaient sous le harnois une délicatesse d'impressions et un sentiment des nuances qu'ignoraient leurs contemporains d'Europe.

Le peuple, artisans, laboureurs, marchands, que la suprématie de la classe guerrière avait pliés à l'obéissance et condamnés à la résignation, n'avait pour se distraire que les récits fabuleux, les danses religieuses, la métamorphose des jardins et des bois. Tout ce qui tombait des nuages de sang où se jouaient les destinées du pays germait en ces cœurs obscurs et s'y épanouissait en légende. Leur infériorité sociale les rapprochait de cette terre dont le bouddhisme animait les pierres et les plantes. Rassurés du côté de la tombe par leurs bonzes, qui leur garantissaient, moyennant salaire, un vague paradis, ils penchaient leur âme attentive sur les menues beautés des choses. La curiosité que la nature avait allumée en eux comme une veilleuse dans un sanctuaire rustique, incapable d'éclairer les grandes ombres du ciel, baignait de sa lueur douce des corolles et des brins d'herbe. Une mystérieuse fraternité s'établissait entre eux et les fleurs qui se

fanent vite, et les feuilles que les vents balayent, et les pierres dont l'eau des torrents lubréfie les angles. La nécessité de mesurer ses gestes et de peser ses mots, dans une société où la moindre impertinence, le moindre mouvement d'humeur pouvait entraîner la mort, en fit le peuple le plus patient, le plus officieux, le plus facile à vivre que la tyrannie ait jamais façonné.

Et si, d'une part, on considère cette noblesse militaire féroce, mais stoïque, de l'autre, cette foule homogène, disciplinée en même temps qu'affinée par la crainte, on comprend la parole de saint François-Xavier, que les Japonais furent « les délices de son âme ».

L'apôtre ne s'abusa pas sur leurs défauts. Il les signale avec un sens de la réalité que son enthousiasme n'émoussait point. Mais, bien qu'il sentît les difficultés de sa mission, leur amour de la gloire, leur honneur chevaleresque, leur facile renoncement aux voluptés du monde, leur courtoisie, leur esprit « curieux des sciences naturelles et divines », tout lui sembla concourir au triomphe de la foi chrétienne. Il espéra que le baptême donnerait une santé nouvelle à ces vertus qui, faute d'un sel divin, se corrompaient.

Son espérance parut fondée : daïmiô, samuraï, des villes entières se convertirent. Les moissons se levaient au geste même du semeur. En 1550, huit ans après qu'une tempête avait jeté sur les côtes du Japon un navire portugais, le christianisme, c'est-à-dire la civilisation occidentale, y joua une première partie contre la civilisation chinoise et faillit la gagner. D'où vient donc qu'il y passa comme un vent d'orage et n'y laissa qu'un

souvenir de vague et détestable imposture?

Il n'en faut chercher la raison ni dans la haine des bonzes, ni dans le scandale des moines espagnols qui, à coups d'anathèmes, disputèrent aux jésuites portugais la conquête apostolique de ces « îles Argentières », ni dans le cynisme des matelots européens, qui démentait singulièrement le bienfait de la morale chrétienne. L'arrivée de saint François-Xavier coïncide avec l'entrée en scène du premier des trois grands hommes d'Etat qui allaient si rudement pétrir la matière japonaise qu'elle porte encore leur effigie.

CHAPITRE III

LE JAPON CENTRALISÉ

Les cinquante dernières années du XVIe siècle furent remplies par les convulsions de la féodalité. Ce fut peut-être l'époque la plus glorieuse de l'histoire du Japon. Toutes les digues rompues, le peuple lui-même déborda. L'individu secoua les chaînes qui le rivaient à la communauté; l'énergie spontanée l'emporta sur les conventions sociales. Pour la première fois, l'esprit s'oriente au milieu des cadavres. Les massacres ont un sens. Une volonté supérieure précipite les événements et en règle le tumulte. Il y a unité d'action dans cette trilogie qui dura un demi-siècle.

Le premier acte fut tenu par Nobunaga, faiseur et défaiseur de shôgun. Il déclare la guerre aux burgraves bouddhistes, saccage leurs monastères, anéantit la féodalité religieuse. Nobunaga était noble; son héritier et son continuateur fut un ancien valet d'écurie, Hideyoshi.

Physique de gorille, moral de soudard, un orgueil de parvenu qui touche à la démence, une âme d'orgie, mais, dans cette âme, une incroyable puissance de domination et de grands desseins qui font de ce monstre une manière de génie. La plèbe japonaise avait mis des siècles à le concevoir; il ne fallut pas moins qu'un tel bouleverse-

ment pour l'arracher de ses entrailles. Cet homme, qui, prévenu de l'embuscade où Nobunaga devait perdre la vie, s'en était remis aux dieux du salut de son bienfaiteur, centralise tous les pouvoirs entre ses mains de premier ministre, frappe à coups redoublés sur les seigneurs féodaux et, pour divertir leurs instincts belliqueux encore mal comprimés, se met à leur tête et les lance contre la Corée. Expédition fameuse et stérile! Mais Hideyoshi se souciait moins de conquérir que d'épuiser dans une guerre étrangère la sève brûlante des guerres civiles. Il mourut, laissant un fils en bas âge et un élève plus fort que son maître : Yeyasu.

Au plébéien brutal, grossier, jouisseur et qui portait la tête superbement rejetée en arrière, succède un homme de vieille noblesse, froid, taciturne, tenace, peu scrupuleux, mais dont les intérêts se confondent avec ceux du pays et qui aime dans les siens le peuple japonais tout entier. Le Midi, soulevé contre le Nord, revendiquait l'empire pour l'enfant d'Hideyoshi, dont la victoire eût certainement ruiné l'œuvre de son père. La journée de Sekigahara, en 1600, où quarante mille têtes roulèrent dans la boue, sauva le Japon. Ses grands coups étaient rués; l'avenir appartenait au génie de Yeyasu. Le soir du combat, ce premier shôgun Tokugawa, qui avait combattu depuis le matin le front nu, remit son casque. « Un bon général, dit-il, ne se couvre qu'après la bataille et quand il l'a gagnée. » C'était mieux qu'un mot et qu'un beau geste. Le lendemain de la victoire le trouva debout, pacifique, mais casqué.

Autour de lui, on ne voulait plus mourir. Un

seul danger subsistait encore, dans les clans du Sud, le parti catholique. Encouragés par Nobunaga, qui ne voyait en eux qu'une secte adversaire du bouddhisme, malmenés par Hideyoshi, les missionnaires rencontrèrent dans Yeyasu et son petit-fils Yemitsu des ennemis aussi intelligents qu'implacables. Leur hostilité ne s'exaspéra d'aucun fanatisme. Ils jugèrent la doctrine chrétienne et la condamnèrent en barbares et aussi en hommes d'Etat. Elle seule pouvait ranimer les dissensions, ressusciter les guerres civiles. Elle menaçait non seulement la sécurité morale du Japon, mais encore sa vie nationale. Derrière les Franciscains et les Dominicains accourus de Manille, les routiers d'Espagne flairaient une proie nouvelle, l'Escurial un nouvel empire. Les Tokugawa refusèrent de livrer à ces inquiétants apôtres la clef des cœurs. Enfin, ce qu'ils sentirent vaguement et redoutèrent d'autant plus, ce fut l'âme de liberté que la religion chrétienne exhale, et, si j'ose dire, le noble individualisme qui s'en dégage par la conscience qu'elle donne à chaque individu de sa propre dignité. Les idées qu'elle propageait ne tendaient à rien moins qu'à une nouvelle révolution, dont le Japon exténué ne pouvait courir le risque. Elle était arrivée cent ans trop tard ou cent ans trop tôt.

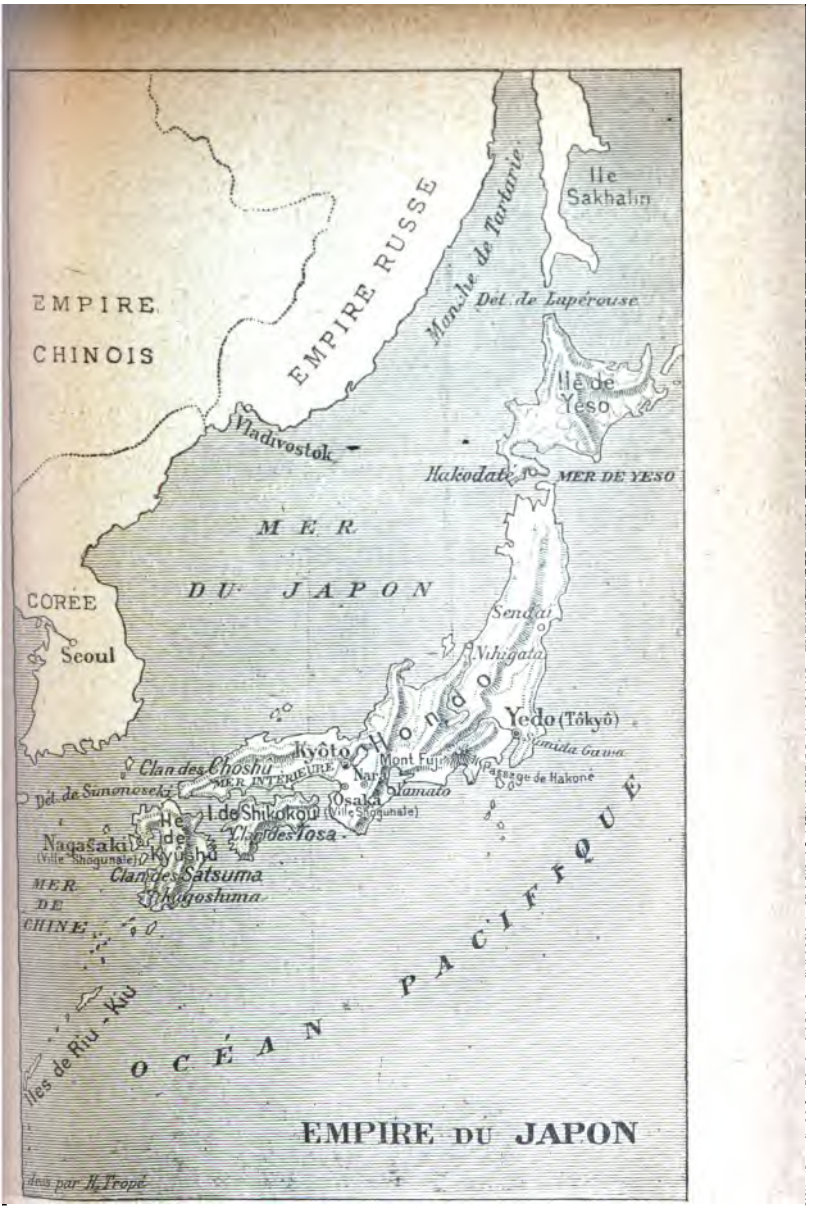
En 1638, les derniers chrétiens japonais se révoltèrent et furent massacrés non loin de Nagasaki, dans le château de Shimabara, où ils avaient soutenu un siège héroïque. Il est bien avéré qu'aucun Européen ne trempa dans cette rébellion et qu'elle fut moins provoquée par la persécution religieuse que par les iniquités féodales, qui

s'étaient plus lourdement appesanties sur les paysans de la contrée. Mais, précisément, cette insurrection contre l'iniquité attestait l'influence émancipatrice du christianisme. Les pauvres gens, qui, du haut de leurs remparts, chantaient la gloire de Dieu et prenaient les anges à témoin de leur bon droit, troublèrent les assiégeants et les généraux envoyés par le shôgun. Cela ne ressemblait point aux guerres qu'ils avaient faites. C'était la première fois qu'un cri montait vers l'éternelle justice à travers le fracas des armes. Oh ! la belle page de l'histoire japonaise ! Mais je comprends le soulagement des nouveaux maîtres du Japon, à la nouvelle que l'ordre régnait en cette Varsovie.

Les Portugais expulsés, toutes relations rompues avec la timide Angleterre, les protestants hollandais, seuls admis à commercer avec l'Empire, furent relégués, comme des pestiférés, au port de Nagasaki, près du rivage, sur cet îlot de Deshima, qui ressemble à un éventail dont on aurait coupé le manche. Ils y donnèrent pendant plus de deux siècles le lamentable spectacle de la race blanche humiliée, avilie moins encore par le mépris dont les Japonais se piquaient à son endroit, que par son triste amour de l'or. Le Japon se barricada dans une nuit épaisse. Ses fils, que la paix eût éparpillés sur les flots en voyageurs volontiers aventureux, n'eurent plus le droit de quitter les côtes. Du passage de l'Occident, ils ne gardèrent que l'usage du tabac, qui devint universel, et quelques armes à feu, qui se rouillèrent assez vite.

Et maintenant, jetez les yeux sur une carte du Japon : considérez ce mince archipel étendu devant le continent asiatique comme un long sarment à la courbe élégante et aux grappes inégales. De toutes les îles qui font de l'ombre sur les mers, je n'en connais point dont la figure se dessine avec une grâce plus souple et plus charmante. Mais cet empire onduleux évoque aussi je ne sais quelle image d'invertébré sans tête, endormi à la crête des vagues. La vie répandue dans ses anneaux et ses replis ne semble point participer d'une seule âme. Et, si l'on en comprend mieux ses agitations désordonnées, rien n'est plus propre à nous pénétrer d'admiration pour les Tokugawa qui communiquèrent à ce corps serpentin le même esprit et la même volonté.

C'est d'abord l'île de Kyûshû qui pend au sud, dernière grappe et la plus grosse. Elle se détache, avec son groupe d'îlots, du reste de l'Empire, et plonge vers Formose et les Philippines. Elle a reçu les premiers Européens, et avant eux, peut-être, les envahisseurs malais. Mais les anciennes invasions sont oubliées; le christianisme n'y a fleuri qu'une heure; et les hommes qui en habitent la pointe et la dernière échancrure ajoutent à leur vanité d'insulaires cette espèce d'âpreté taciturne des sentinelles plantées à l'extrémité de la terre. Où ils sont, le monde se termine pour eux. Leur fierté n'a point de bornes, leur humanité point d'horizon. Vaincus, ils acceptent une défaite dont leur éloignement les empêche de sentir la brutale humiliation. Mais, pendant des siècles, ils en remâcheront l'amertume. La nature à demi tropicale ne les engourdit pas. Ni les voluptés de la


EMPIRE CHINOIS
EMPIRE RUSSE
Manche de Tartarie
Ile Sakhalin
Dét. de Lapérouse
Ile de Yeso
Vladivostok
Hakodate
MER DE YESO
MER DU JAPON
CORÉE
Seoul
Sendai
Nihigata
Hondo
Yedo (Tôkyô)
Sumida Gawa
Kyôto
Mont Fuji
Passage de Hakoné
Clan des Choshu
MER INTÉRIEURE
Nara
Yamato
Osaka
Dét. de Sunonoseki
I. de Shikokou (Ville Shogunale)
Ile de Kyushu
Clan des Tosa
Nagasaki (Ville Shogunale)
Clan des Satsuma
Kagoshima
MER DE CHINE
Iles de Riu-Kiu
OCÉAN PACIFIQUE
EMPIRE DU JAPON
dess par H. Tropé

femme ni les charmes du bonze n'ont de prise sur leur âme. Ils n'aiment que les danses guerrières et le maniement du sabre. Ce sont les Satsuma. J'ai séjourné dans leur capitale de Kagoshima et, même encore aujourd'hui, j'y ai eu l'impression d'une vie rude et bornée, au fond d'une rade montagneuse dont la splendeur du ciel illuminait les eaux violentes. Dès avril, les collines se couvrent d'anémones et d'azalées, mais les cratères y brûlent éternellement.

Remontez vers le nord : montagnes, forêts, volcans, une nature tourmentée dans sa douceur sauvage ; quels nids de vautours, quels repaires pour les insurrections ! A gauche, la presqu'île de Hizen ; devant vous, le détroit de Shimonoseki, gardé par le prince de Chôshû, un vaincu, lui aussi. Ses deux provinces commandent la Mer Intérieure. Ses sujets ne sont pas moins glorieux ni moins particuliers que ceux de Satsuma, mais les effluves du Japon central les ont touchés. Ils ont du goût, une intelligence vive, une parole artificieuse. Les Japonais revenus d'Europe vous disent : Satsuma, c'était Sparte ; Chôshû, Athènes.

A mesure qu'on s'en éloigne, les esprits sont plus dociles, les caractères moins tranchés ; et les flots méditerranéens semblent avoir une face humaine, tant ils ont réfléchi de visages héroïques et de divins fantômes. Cependant, l'île de Shikokou, dont le rivage en limite l'azur, renferme encore une population singulière et qui, tournée vers l'inconnu du Pacifique, abritée par ses remparts de schiste, échappe à l'œil du maître. Les hommes de Tosa vivent dans le même décor que les Satsuma. Comme eux, ils contemplent le vide de la

mer et se nourrissent de leur solitaire importance. Derrière eux, sur la grande île — un continent pour ces Japonais deux fois insulaires — le Yamato et les vieilles provinces où bat le cœur du Japon, ces champs de bataille apaisés, recommencent à faire courir des fils d'or dans la simple trame de leur vie. Kyôto, ville des empereurs et des bonzes; Nara, ancienne cour impériale, terre de lumière et d'art, et qui vaut l'italienne harmonie de son doux nom sonore!

Yeyasu est monté plus haut. Il a mis, entre lui et l'empereur, des montagnes qui ne se laissent franchir qu'au passage de Hakoné. Il a bâti, à l'embouchure du Sumida-Gawa, sa capitale de Yedo. Derrière lui, le Japon va s'amincissant jusqu'à la mer de Yeso; c'est la plaine, puis des collines, des terres riches, puis des neiges, de longs hivers, une infinie sécurité. Le conquérant, adossé à ce royaume, dont il a commis la garde à ses créatures, tient sous ses yeux le reste de l'Empire. Sa griffe s'est d'abord étendue sur des villes qu'il a retirées du partage et dont il fait ses villes shôgunales : Nagasaki, dans le Kyûshû, le seul port où débarque l'Européen; Osaka, où aboutit le commerce de la Mer Intérieure, la cité la plus riche du Japon, son grenier d'abondance. Satsuma, Chôshû, les clans extrêmes et belliqueux, il n'oserait y toucher, mais il s'applique à les circonscrire. Les nouveaux daïmiô, dont sa victoire a fondé la noblesse et la fortune, recevront des territoires qui bornent ces fiefs menaçants. Sur le long damier du Japon, Yeyasu pousse silencieusement ses pions contre les dernières dames de ses adversaires, et il aura la prudence doublement

méritoire de les cerner et de ne pas les prendre.

Cet homme au génie lucide, un des plus notables organisateurs de peuples, arrive à concilier le séparatisme du génie féodal et la centralisation d'un pouvoir absolu. Tout ce que le premier peut donner à l'âme de vertus étroites, à la vie provinciale de solidarité et de traditions, il en fait l'immobile support de son heureuse tyrannie. Ce pacificateur édifie des siècles de paix sur les assises d'une caste guerrière. Il commence par relever et rehausser le piédestal de l'empereur, dont le palais était devenu, cinquante ans plus tôt, comme une basse-cour, car les dames, afin de nourrir le pauvre dieu, laissaient picorer les poules jusque sur les marches de la salle impériale. Yeyasu le rétablit dans son mystère et ses honneurs. Il l'enveloppe d'un nuage d'encens; et le dieu restauré se décharge sur son grand prêtre, le shôgun, des soucis inférieurs de la chose humaine. Le shôgun, soutenu par son conseil, le *Bakufu*, et qui dispose d'une police inquisitoriale, a réparti le pays en trois cent soixante daïmiates. Chaque daïmiô est le maître absolu de sa province ou de son canton, shôgun de ses samuraï, qui sont les daïmiô des classes inférieures. Enfermé avec eux dans une enceinte fortifiée, dont les artisans et les marchands occupent les abords, il vit des productions de son fief, et tout lui présente l'image de l'indépendance. Mais son pouvoir ne lui est que délégué. On le surveille, on le déplace, au besoin on le destitue comme un simple préfet. Bientôt il doit séjourner une année sur deux à Yedo; le reste du temps, y laisser sa famille en otage. Ces déplacements, l'entretien d'une résidence somptueuse

à la capitale du shogun, l'appauvrissent. C'est un grand principe japonais de ruiner l'homme sous le poids de ses honneurs.

Mais, s'il découronne ainsi la forteresse féodale, Yeyasu en renforce les murailles de plus larges fossés. Loin de tenter une fusion des petites patries dans la grande, il s'ingénie à les tenir fermées l'une à l'autre, et, dans ces mondes murés, il échelonne les groupes sociaux sur les degrés d'une hiérarchie minutieuse. Il a compris que la docilité des Japonais a besoin d'un horizon resserré. Rien ne saurait mieux les garantir des engouements où les expose leur naturelle inquiétude qu'un attachement irrésistible aux coutumes et à l'opinion locales. Il assujettit ces hommes de paroisse à une tyrannie d'autant plus stricte que ce sont eux qui l'exercent, et sur eux-mêmes. Toute personnalité s'y rapetisse au niveau commun. Les individus craignent de se singulariser; la pensée n'ose franchir le cercle des conventions séculaires : paresseuse, elle s'atrophie; curieuse, elle perfectionne des riens; grave, elle se complaît à des niaiseries solennelles. En revanche, ces milieux bien clos, où les vieux usages et les religions du passé sont les seules règles de la vie, conservent puissamment les institutions ancestrales et n'en laissent point éventer la sève.

La conception politique de Yeyasu, tout imprégnée des qualités du terroir, n'est l'œuvre ni d'un révolutionnaire ni d'un idéologue. Elle ne fait qu'assigner un emploi définitif à tous les instincts, défauts et qualités, que les guerres civiles ont noyés ou repoussés dans leurs alternatives de ténèbres et d'incendie.

L'individu ne compte pas. La famille, constituée comme à Rome et en Grèce, est la seule unité vivante. Le code qui la régit ne distingue pas entre la légalité et la moralité. Sa lecture n'est permise qu'aux principaux conseillers d'Etat. Les gens sont jugés sur des lois qu'ils ignorent et ne doivent point connaître. Qu'importe, puisque l'acte individuel n'est jamais considéré que dans sa moralité, l'acte social dans son utilité? Les magistrats, miroirs du gouvernement, en réfléchissent les modes. D'ailleurs, les lois écrites sont peu nombreuses, et les juges les interprètent suivant leur conscience, les coutumes, les nécessités présentes. Les causes qui sont portées devant leur tribunal n'étant jamais identiques, l'influence des verdicts précédents les conduirait à de regrettables erreurs. Ils se créent donc à eux-mêmes, pour chaque affaire, une jurisprudence, et le jugement prononcé ne se répercute dans aucune autre cour de justice. L'idée du droit n'a point pénétré dans ces esprits qui passent si aisément de l'extrême violence à l'extrême docilité. Mais l'idée du devoir ennoblie, glorifiée, tour à tour les exalte et les prosterne. L'enfant est aveuglément soumis à ses parents; la femme à son mari; le mari, s'il est d'une humble classe, au samuraï, le samuraï à son prince, le prince au shôgun. Les seuls commandements promulgués et affichés sur toute l'étendue de l'Empire ont la brièveté simple et générale du Décalogue. Tout le monde sait que le moindre vol est puni de mort. La terre n'appartient à personne, puisqu'elle appartient théoriquement à l'empereur, cette ombre. Le shôgun n'en est que l'intendant; il en cède l'usage aux daïmiô,

dont les intendants, c'est-à-dire les samuraï, l'afferment aux paysans. On vit sur de grandes équivoques.

Le bouddhisme désarmé n'était plus à craindre : les Tokugawa lui abandonnèrent le peuple, tandis que le confucianisme demeurait la bible des samuraï. Je dirais que tous deux forment de sûrs esclaves, l'un par la résignation passive où il achève de dissoudre la personnalité, l'autre par l'irréflexion qu'il impose à la servitude, si ce mot d'esclaves ne semblait vraiment excessif, quand on veut caractériser un peuple dont l'âme garda sous une longue contrainte les hautes vertus de ses temps héroïques.

Asservis, les Japonais le furent autant qu'une nation peut l'être; et la tyrannie les a, pour longtemps, marqués d'un esprit soupçonneux, d'une hypocrisie souriante. Leur intimité me fait toujours penser à ces anciennes demeures seigneuriales que j'ai visitées à Kyôto. On y entre de plain-pied; aucun verrou n'en défend les portes; les châssis glissent silencieusement sur leurs rainures. La bienvenue vous sourit dans la lumière des cloisons peintes, les bois veinés, les blonds tatami. Quelle franche et simple hospitalité! Le palais est à vous. Tout à coup, sous vos pas étouffés par les nattes, une espèce de sifflement assez harmonieux court et se prolonge. Vous avez mis le pied où le parquet chante. L'alarme était donnée. Dans la pièce voisine, les visages se composaient, et les mains qui agitaient l'éventail frôlaient doucement leur poignard.

Mais ces effets d'une inquisition dissolvante furent combattus par le perpétuel dévouement

aux intérêts de la communauté et par le sentiment de l'honneur. Les Tokugawa disciplinèrent ce stoïcisme dont les tragiques aventures du passé avaient bronzé les cœurs. L'individu, opprimé dans son intelligence, comprimé dans son expansion, n'eut d'autre issue vers la gloire que le renoncement et le sacrifice. Il employa tout son orgueil à porter un carcan qu'il était incapable de secouer. Toujours prêt au suicide, il méprisa une vie que sa pensée ne savait enrichir ou ne l'aima que pour les trouvailles stériles d'une fantaisie exaspérée. Les âmes se cristallisèrent.

Si la paix est le bonheur suprême des peuples, on peut considérer Yeyasu comme un grand bienfaiteur. Et si la morale d'un peuple consiste uniquement dans l'harmonieuse subordination de ses vertus aux fins de sa politique et dans l'asservissement de l'individu à l'Etat, les Japonais religieux, guerriers, obéissants, se maintinrent à une moyenne plus élevée que les nations occidentales.

Mais, pour stationnaire que soit un pays, l'œuvre fatale de la vie continue de s'y élaborer. Pour indestructible que semble un gouvernement, l'opposition et la mort ne s'y fraient pas moins des voies silencieuses. Derrière cette façade d'assurance et de tranquillité, la société des Tokugawa subit le retour des mêmes phénomènes et des mêmes anomalies qui précédèrent et entraînèrent la chute des anciens pouvoirs. Seulement, la prévoyance de Yeyasu et la sagesse du Bakufu en ralentissent la marche.

Le shôgùn, de moins en moins personnel, dis-

paraît derrière ses ministres. Sa cour efféminée, où les grands seigneurs font antichambre et où la concubine s'exerce à la domination, accapare toute la richesse de l'Empire et n'enseigne plus aux jeunes hommes que le dédain du sabre et l'art de se peindre le visage. Yedo devient la ville des courtisanes et des *rônin*, des glorieuses prodigalités et des vices qui coûtent cher. L'intérieur de la plupart des daïmiates nous présente une image raccourcie de l'histoire nationale. Le daïmiô est tombé sous la tutelle de ses principaux samuraï. Des intrigues se nouent dans son ombre; des coteries se disputent sa personne ou son héritage. D'un bout à l'autre du Japon, l'inférieur surveille, contrôle, obsède et finalement dirige le supérieur. C'est une des lois les plus constantes de la vie japonaise. Mais le respect de la forme, le souci des apparences, la crainte du Bakufu, l'impuissance des esprits à concevoir un autre régime, brident et dissimulent cette anarchie latente.

L'empereur, pensionné par le shôgun, est toujours relégué dans sa résidence de Kyôto. Le gouvernement, qui a oublié les prescriptions de Yeyasu, le néglige ou le traite avec une parcimonie dérisoire. Vers le commencement du siècle, sa divinité n'a plus le sou. Son palais se dégrade; le toit crevassé laisse filtrer la pluie sur la tête du monarque. Parmi les princes qui l'entourent, les Kugé, quelques-uns sont obligés de gagner secrètement leur vie. Des Japonais m'en ont même cité qui, le soir, incognito, cuisinaient dans les restaurants les plus fréquentés de la ville. Tant que le shôgun allait chaque année rendre publiquement hommage au mikado, le peuple ne songeait

point à s'étonner de la déchéance impériale. Mais, du jour où l'opulent Yedo rompit avec cette tradition de politesse, peu à peu les yeux que n'obscurcissaient plus les vapeurs de la guerre civile, opposèrent à la magnificence de la cour shôgunale le dénuement de l'héritier du Soleil. La paix devait fatalement amener les Japonais à reconnaître que, depuis des siècles, leur tradition politique avait été faussée.

Cette idée subversive, ce fut dans la famille même des Tokugawa, chez le prince de Mito, qu'elle commença d'éclore. Ce prince avait accueilli des philosophes chinois exilés de leur pays, et, sous leur influence, rassembla les matériaux d'une histoire japonaise. Une telle étude ne pouvait que mettre en lumière l'usurpation du pouvoir impérial par des vassaux de l'empereur. Il est probable aussi que les Chinois, plus pénétrants que les Japonais, en leur expliquant la vraie doctrine de Confucius, contribuèrent à réorienter vers le Père de la nation une fidélité que de vieux contresens avaient détournée au profit du shôgun. Les principes de Mito cheminèrent lentement à travers le Japon jusqu'aux provinces de Chôshû et de Satsuma, où l'on recueillit avec empressement ces auxiliaires des rancunes invétérées.

D'autre part, le shintoïsme dédaigné par les Tokugawa, éclipsé par les cérémonies bouddhiques, le shintoïsme qui divinise les origines du Japon et la personne de l'empereur, produisit pour la première fois des exégètes et des théoriciens. Ils s'escrimèrent vaillamment contre la civilisation chinoise et contre les moralistes à longue tresse « qui édictaient de si belles maximes et assassi-

naient leurs maîtres ». Ils vantèrent la simplicité primitive des mikado, montrèrent leur pompeuse décadence et comment le pouvoir, sous l'action des idées étrangères, avait passé de leurs mains dans celles de leurs domestiques. Autant que j'en puis juger, ces philosophes sont de pauvres logiciens, leur métaphysique un prétentieux enfantillage. Mais ils remontaient aux sources mêmes de la vie nationale; ils réapprenaient à leurs lecteurs et à leurs auditeurs une chronique dont l'étude presque exclusive des annales chinoises avait depuis longtemps effacé le souvenir. Le sens caché de leur parole, la doctrine politique qui s'en dégageait d'elle-même, donnaient à ces vieilleries une jeunesse et une vivacité qui s'insinuaient dans les âmes. Ils essayaient enfin d'éclairer ce chaos endormi d'une petite lueur de sagesse. Ce furent de braves gens et la piété des humbles les entendit.

En 1840, un pauvre samuraï du nom de Takayama traversa la moitié du Japon pour aller contempler le palais de l'empereur. Il passa par Yedo, où la splendeur et les remparts du shôgun le frappèrent d'indignation, et quand, arrivé à Kyôto, il vit la demeure de son Dieu, caduque, ruineuse, et qui sentait l'abandon, il s'agenouilla, prosterna son front dans la poussière et revint ému d'une pitié si douloureuse qu'il en mourut. L'exemple de cette mélancolie mortelle ébranla bien des cœurs. Les famines, les exactions des daïmio, la fréquence des incendies, les fléaux de la nature, le relâchement de la discipline qui infestait les campagnes d'aventuriers et de pillards, les symptômes d'une vague et mystérieuse

agonie, tout prédisposait l'âme populaire à incarner son espérance dans cet empereur, captif inconnu, dont la disgrâce lui semblait plus pitoyable que ses propres misères. Un nouveau sentiment, fait de tendresse et de vénération, l'exquis amour que les opprimés peuvent avoir pour un dieu débile, s'éveilla çà et là, timidement, au cœur de la foule. Les circonstances ne lui donnèrent pas le temps de mûrir, et c'est bien fâcheux.

Parallèle à ce lent travail de la pensée japonaise, qui retrouvait enfin, après huit siècles d'erreur, le mot de sa destinée, l'invisible action des idées européennes gagnait les esprits d'élite. Elles se glissaient par l'étroit soupirail de Deshima. Les Hollandais, gardés à vue et méprisés, n'en inspiraient pas moins une curiosité aiguillonnée de péril. Quiconque les hantait devenait vite suspect. Le gouvernement se servait d'eux comme agents d'informations. C'étaient « ses officiers d'oreilles et d'yeux » entre lui et le reste du monde. Mais, bien qu'on ne permît guère aux particuliers d'avoir recours à leur diabolique, les nouveautés qu'ils déballaient avec leur mercantille infusaient dans les cénacles d'érudits les principes de la science occidentale. Leurs élèves étudiaient l'astronomie, les mathématiques, la médecine, la botanique, l'histoire naturelle. L'intelligence japonaise soupçonna que le grand Nippon n'était qu'un petit canton de l'Univers et que la tyrannie du shôgun la frustrait d'un trésor inestimable.

Depuis la fin du XVIIIe siècle, les Russes, les Anglais, les Français, les Américains apparaissent

le long des côtes, sondent les flots. Comme les oiseaux qui annoncent aux navigateurs le voisinage de la terre, leurs pavillons avertissent l'archipel aux îles dormantes que le monde s'est rapproché. En 1838, un certain Shojô, à moins que ce ne fût son ami Kazan — tous deux payèrent de leur vie l'audace de leurs idées — publia, sous le titre romanesque : *Histoire d'un Rêve*, une brochure aussi singulière qu'instructive. Les Hollandais avaient prévenu le gouvernement qu'une maison américaine, désireuse d'entrer en affaires avec le Japon, équipait un navire, *le Morrison*, et se proposait d'y rapatrier sept Japonais qu'une tempête avait jetés sur les côtes chinoises. L'auteur imagine qu'un soir, à l'heure où l'esprit flotte entre le songe et la réalité, il se vit transporté dans un cercle d'hommes graves et de savants, qui s'entretenaient de la nouvelle. Refusera-t-on de recevoir ce vaisseau, comme on l'a fait des autres? Les vieilles lois persisteront-elles en leur implacable rigueur? Le dialogue se développe sur un ton de bonne société, sans éclats de voix ni saillie. Pour qui sait la lenteur des conversations japonaises, les hochements de têtes, les corps immobiles agenouillés autour d'un brasero, cette causerie académique ressuscite dans leur couleur de pénombre les cénacles de l'époque, où, discrètement, avec des précautions infinies, des voix étouffées qui sur les nattes silencieuses font comme un chemin de feutre au pas sonore de la pensée, les encyclopédistes les plus hardis rêvaient une timide émancipation. Nous avons là le résumé de leur ethnographie. Elle est encore naïve, à la façon des vieux atlas où le caprice du

dessinateur embellit l'ignorance du géographe. Ils ont cousu des broderies japonaises à des lambeaux de notre histoire. Ils confondent le nom du navire *Morrison* avec celui du célèbre sinologue, qu'ils se représentent sous la forme d'un daïmiô commandant à vingt ou trente mille hommes. Mais ils en viennent enfin, par d'ingénieux détours, à souhaiter sinon l'ouverture, du moins l'entrebâillement du pays, dans l'intérêt de la science et de l'humanité.

Ainsi, vers le moment où la civilisation occidentale se prépare à forcer les barrières du Japon, le gouvernement du shôgun a contre lui une minorité intelligente, qui sent le besoin de se solidariser avec l'espèce humaine, et le sentiment national, que la philosophie confucéenne mieux entendue, la religion shintoïste mieux comprise et une sorte de mysticisme populaire ont ramené au culte de l'empereur. Ce sont en vérité de beaux gages. Le bail des Tokugawa touche à son terme. Le Japon connaîtra-t-il ces combats d'idées qui labourent l'esprit d'un peuple et font pénétrer la lumière du ciel jusqu'aux racines mêmes de ses principes organiques?

L'arrivée de l'escadre américaine sous les ordres du commodore Perry, en 1852, va brusquer les événements et fixer en coup d'Etat cette incomplète ébauche d'une révolution.

CHAPITRE IV

LA RESTAURATION IMPÉRIALE ET SES CONSÉQUENCES

Le shôgun, dont la flotte menaçante et les sommations du commodore ont rabattu la superbe et qui se voit obligé de traiter avec les barbares, fournit à ses vieux ennemis, les clans vaincus par Yeyasu, une occasion de s'insurger, que ne pouvait leur donner la vie monotone et fermée de l'Empire. Les méridionaux, Satsuma, Chôshû, Tosa — les Sat-chô-to, comme on les nomme — matérialisent en appétits ambitieux l'idéalisme obscur dont l'âme japonaise semblait travaillée. Et, comme toujours, sur cette terre de l'équivoque, les idées s'évaporent. Le shôgunat, favorable malgré lui aux Européens et dirigé dans ce sens par un de ses plus habiles ministres bientôt assassiné, a pour adversaires des hommes qui, une fois vainqueurs, se montreront les partisans les plus décidés de la civilisation européenne. Le vieil empereur, entêté de superstitions et qui hait l'étranger, remet sa cause à des princes, qui sous couleur de le lui restituer, préméditent d'exploiter son patrimoine. Et ces princes sont menés par des chefs de samuraï, qui ont déjà jugé l'incapacité et l'ignorance de leurs maîtres.

De 1852 à 1868, pendant seize ans, on s'équipe en prévision d'une lutte formidable. Les clans du

Sud affluent à Kyôto et y investissent la résidence impériale, où les Kugé, ces majordomes du palais enchanté, se réveillent et s'agitent. Des bandes de *rônin* alléchés tiennent la campagne environnante. La cour de Yedo se dépeuple. La grande vague des Tokugawa se brise en morts subites et en héritiers éphémères. Le shôgun rend ses otages. Princesses, femmes et filles de samuraï regagnent leurs daïmiates, avec une mauvaise humeur de Parisiennes exilées à Quimper-Corentin. Leur habitude du luxe, leur snobisme, leur façon d'imiter en parlant les acteurs à la mode les dépaysent en leur pays natal, et les dames de la province songent que ces poupées shôgunales ne vaudront rien pour les grands événements qui se préparent. Des conciliabules politiques se tiennent dans les restaurants. La science occidentale est mise à contribution. Si le gouvernement de Yedo nous demande des instructeurs militaires, les Satsuma et d'autres daïmiô appellent les étrangers pour obtenir d'eux le moyen d'être invincibles et de les congédier. En général, les Européens ne comprennent rien à ce qui se passe.

Des missions japonaises sont envoyées en Europe et ceux qui les composent se rendent compte de l'infériorité du Japon, mais de retour au pays, le respect des illusions communes, leur jeunesse, l'impuissance à convaincre de belliqueux et vaillants matamores, et aussi la perspective d'être bientôt les premiers à pouvoir, en connaissance de cause, bénéficier sur les espérances déçues et les fautes commises, toutes ces raisons leur ferment la bouche et les rangent en souriant sous une politique dont le programme n'est plus

que de renverser le shôgunat afin de chasser l'étranger.

A la première bataille, le shôgunat fut par terre. Le dernier Tokugawa, Keiki, homme intelligent, plus habile à tourner une poésie chinoise qu'à conduire une armée, fatigué de la lutte avant même d'avoir lutté et trop heureux que sa faiblesse pût, à la rigueur, se décorer du nom de patriotisme, abandonna ses vassaux du Nord, et, sans une pensée pour ses navires et ses régiments épars, il se rendit. La révolution était consommée à l'ébahissement des révolutionnaires. On croyait le shôgunat puissant, et voilà que cette énorme machine vermoulue se disloquait d'elle-même et s'effondrait. La terre ne tremblait point au choc de ses débris. Ils n'y soulevèrent qu'un nuage de poussière, dont l'évanouissement découvrit, debout sur les rivages, les puissances européennes toujours calmes, mais énergiques et réclamant du jeune et nouvel empereur l'exécution des promesses shôgunales.

J'ai eu l'honneur de m'entretenir avec plusieurs des chefs impérialistes qui menèrent ce coup d'Etat et qui, de simples samuraï, passèrent dans la suite grands politiques et grands dignitaires de l'Empire : le marquis Itô, le maréchal Yamagata, le comte Okuma. Tous sont tombés d'accord que la soudaineté de leur victoire les avait confondus. Mais la conclusion qui s'en impose, elle est toute en ces paroles d'un autre Japonais : « Pour notre malheur, me disait-il, la révolution n'a pas assez duré. Les petits poissons montent facilement à la surface ; il faut un long bouleversement pour que ceux qui dorment au fond de la rivière, les gros museaux,

puissent émerger. » Le coup de vent n'émut point les profondeurs populaires. Les gens qui s'attendaient à l'ouragan en furent quittes pour un frisson d'orage. La révolution peut-être la plus extraordinaire des temps modernes s'accomplit à la diable, et les hommes qui la firent ou crurent la faire n'eurent point conscience de son étendue.

Les idées n'y jouent aucun rôle. La seule qu'on y formule, l'expulsion des étrangers, est irréalisable. Les princes de Chôshû et de Satsuma, qui prétendirent les effrayer et même les canonner, ont éprouvé la puissance civilisatrice de l'artillerie européenne. Que faire sous l'œil des barbares? Le samuraï impérialiste à qui l'on a formellement promis leur évacuation de la terre des dieux demande chaque matin si c'est pour aujourd'hui. On l'invite à la patience. Insensiblement, sans que personne ose l'avouer, ces intrus deviennent l'élément indispensable de la restauration impériale. Sans eux, la discorde éclaterait entre les clans du Sud, qui, unis contre le shôgun, le seraient moins dans le partage de ses dépouilles.

La menace de l'Europe sauvegarde l'empereur. Ce levain précieux a excité dans l'âme japonaise une conception nouvelle de la patrie. Jusqu'ici, la patrie n'était qu'un village, un clan, une province, un îlot. Elle s'élargit soudainement; elle englobe tout l'archipel et l'enserre d'un réseau magnétique. Les clôtures féodales vont être arrachées, les fossés comblés, les distinctions de classes abolies. De 1868 à 1875, par la seule vertu de la présence des Européens, un groupe de ministres irresponsables, kugé ou samuraï, démantèlent le régime féodal.

La besogne leur fut facilitée. Le peuple indifférent ou amusé ne bronchait pas. La plupart des daïmiô sacrifièrent leurs prérogatives d'un aussi bon cœur qu'un prisonnier sacrifierait ses chaînes; non seulement on leur donnait la liberté, mais on la leur payait. Ils auraient la bourse pleine et n'endureraient plus le terrible contrôle de leurs inférieurs. Jamais on ne vit barons plus incommodés de leur baronnie : ce fut à qui en descendrait le premier.

Malheureusement, les quatre cent mille samuraï qui vivaient des revenus de ces daïmiô, les samuraï « maîtres des quatre classes », semblaient d'humeur moins traitable. La révolution dont l'attente les a surexcités pendant quinze ans, le triomphe enivrés pendant une heure, se retourne contre eux, ses instruments d'hier, ses entraves d'aujourd'hui. Depuis dix siècles, leur noblesse gouverne l'archipel; ils en écrivent de leur sang l'histoire et la légende; ils en font l'unité morale et la grandeur. Le sabre qui pend à leur côté est « leur âme vivante ». Tout ce que la civilisation japonaise à enfanté de désintéressement et de délicatesse s'incorpore à leur définition. Alors qu'on discute sur les doléances publiques et les réformes du gouvernement, ils se réservent dans son intégrité solennelle le privilège de s'ouvrir le ventre. Au fort d'une révolution, les partis se préoccupent de vivre; eux, ils exigent qu'on leur garantisse avant tout l'impérieux devoir du suicide. Pauvres gens! La mollesse des daïmiô a relâché leur ancienne ferveur d'obéissance; mais leur cœur reste lié aux intérêts du clan; leur pensée ne quitte pas l'emplacement du château féodal et bat de l'aile autour

du temple désaffecté. Ces révolutionnaires n'ont qu'un désir : la stabilité. Ils acceptent qu'on remanie l'état social à la condition toutefois qu'on lui imprime du premier coup une face immuable. Le plus grand d'entre eux, Saïgô de Satsuma, élabore un programme politique où il réclame « un système de gouvernement qui n'ait pas besoin d'être changé d'ici mille ans ».

Sauf quelques princes, les hommes au pouvoir sont sortis de leur rang : les Okubo, Kido, Itô, Okuma, ces parvenus appartiennent aux clans du Sud ; mais leur connaissance de l'Europe, leur patriotisme, leur ambition les ont déracinés. Le silencieux Okubo, petit samuraï de Satsuma, ennemi privé de Saïgô, semble comme le dépositaire enrichi des longues économies d'intelligence que cette province a faites. Ils comprennent que la patrie moderne ne peut s'organiser sans une armée nationale. L'enrôlement des marchands et des campagnards sous le même drapeau que de nobles volontaires tue dans son principe même l'ordre des samuraï.

Privés de leurs sabres, réduits à une pension qu'on s'empresse de liquider, dupes encore dupées, exploités par des politiciens qui spéculent tour à tour sur leur ignorance et leur fierté, les malheureux tâtèrent vainement de la rébellion. Saïgô, masque fermé, lourde tête au cou de taureau, remplit les montagnes de Kyûshû d'un sanglant anachronisme. Mais ces hommes, séparés par leurs barrières féodales, n'auraient su vaincre des troupes pour qui les frontières intérieures n'existaient plus. Ils durent entrer dans le pacte de la cité nouvelle. L'empereur inaugurait des

chemins de fer; les journaux se multipliaient; le vulgarisateur des nouveautés occidentales et surtout américaines, Fukusawa, après avoir publié une *Géographie historique du Monde*, qui enflammait les cerveaux japonais, lançait un manifeste intitulé : *Il faut aimer la science*. Le pamphlétaire y raillait le stérile honneur des samuraï et déclarait que la mort d'un héros qui s'ouvre le ventre ne profite pas plus à la république que celle d'un kurumaya.

Hélas! ce fut la terrible conséquence de cette révolution japonaise, que la plupart de ceux qui l'avaient faite n'y trouvèrent d'emploi que pour leurs qualités inférieures. Elle opéra dans la conscience publique un renversement de toutes les notions. Les vertus rigides des samuraï les isolèrent au milieu d'une société où la curiosité intellectuelle commençait à l'emporter sur le puritanisme nobiliaire. Ils ne purent y occuper une place qu'en transigeant avec leur vieil idéal, et le commencement de leur nouvelle élévation ressembla fort à une déchéance. Ils ne valurent plus par la stricte obéissance, le courage stoïque, le mépris de l'argent et de la mort; mais ceux-là surtout réussirent qui naguère s'entendaient à tramer des intrigues de palais ou à traiter pour leurs princes avec les marchands de riz d'Osaka. L'ombre du daïmiate avait couvé des hommes d'affaires, sa prudence sournoise de petits Machiavels. Les meilleurs, ceux que j'appellerais les quakers du confucianisme, demeurèrent à l'écart. D'autres, beaucoup d'autres, victimes de leur éducation qui leur interdisait le calcul, après avoir mangé la faible somme dont le gouvernement remercia leurs dix siècles de gloire,

inaptes à tout travail, les bras cassés par la perte du sabre, glissèrent sur la pente du dénuement jusqu'aux pires compromissions. Plus courageux contre la mort qu'en face de la vie, leur exemple montra que l'honneur, souvent bien difficile à distinguer du point d'honneur, est un soutien fragile pour les âmes qui s'y fondent tout entières. L'avenir n'a pas encore dit si l'intérêt du Japon exigeait absolument que ses hommes d'Etat, samuraï eux-mêmes, fissent sur leurs frères cette mélancolique démonstration.

Le nouveau Japon s'ouvrit donc par une banqueroute sinon de l'honneur, du moins d'un certain honneur qui, si longtemps, avait été la monnaie courante des âmes. Désormais son histoire intérieure ne me semble plus, en dépit de sa complexité, que la conquête par l'idée du droit d'un peuple héréditairement ployé sous une morale d'obligation incomplète et rude. Quel illogisme! D'ordinaire, ce sont les peuples qui sourdement, patiemment conquièrent leurs droits. Ici les principes de justice sociale, d'égalité, de liberté, tombés d'un ciel inconnu, ne répondaient pas plus aux besoins profonds des esprits que jadis l'usage importé du tabac n'y satisfaisait une aspiration du cœur. Je ne veux point dire qu'ils soient inutiles à la grandeur d'une nation. Mais pour en tirer autant de gloire que de profit, encore faut-il les avoir voulus et mérités. Leurs bienfaits n'apparurent point aux Japonais comme la récompense d'un vénérable effort. Les classes longtemps sacrifiées y goûtèrent l'heureux caprice d'une vague providence. Un Japonais disait un jour de-

vant moi : « C'est une bien belle chose que la civilisation ; depuis que nous l'avons, notre climat s'est adouci; les hivers sont moins neigeux et moins durs. » Sa naïveté n'étendait point jusqu'aux âmes l'initiative de cette clémence dont il sentait confusément le bénéfice. Et, de fait, les âmes n'en furent point responsables.

Cette conception d'une vie plus humaine, cet équilibre des droits et des devoirs où nous arrivons péniblement par des routes escarpées et jalonnées de calvaires, les Japonais pensèrent y atteindre à vol d'oiseau. Ils ne demandèrent à notre science et à notre philosophie que des applications matérielles et des avantages immédiats. Les idées que nous aimons moins encore pour notre contentement que pour leur beauté, ils crurent en faire, sans amour, leurs filles adoptives et leurs servantes. Et surtout, — car ce fut peut-être à l'origine l'unique but de leur politique, — ils s'imaginèrent qu'elles leur livreraient le défaut de notre cuirasse, le secret d'une faiblesse qu'ils ne discernaient pas et dont leur expérience nous tiendrait en respect. Un jour, au Parlement, comme des orateurs citaient, à l'appui de leur opinion, Rome, la Grèce, la Révolution française, l'histoire américaine, un député impatienté s'écria : « Citez donc des exemples japonais ! » Il avait raison ! Mais les orateurs n'avaient pas tort, bien empêchés de fonder leur thèse moderne sur le passé du Japon. Liberté, justice, respect des droits de l'individu, idéal de l'Occident ! « Nous ne te chercherions pas, si nous ne t'avions pas trouvé. » Les Japonais ne l'ont pas trouvé, nous le leur avons apporté; maintenant, bon gré mal gré, ils le cherchent!

Comment? A tâtons, sans méthode, avec de bizarres alternatives, de la bonne manière peut-être, si l'on juge que l'idéal d'une nation, avant de se préciser dans la conscience de ses guides, doit germer et mûrir dans l'inconscience de son peuple.

Depuis 1875, le Japon fut officiellement conduit par ceux qu'un industriel japonais appelait un jour : des *Etudiants*. Un samuraï de Tosa, Itagaki — un des rares hommes politiques qui mette une sorte de coquetterie farouche à rester pauvre — esprit un peu fumeux, que ses amis nous peignent comme également versé dans l'étude de Jean-Jacques et la lecture des philosophes chinois, employa sa fougue de méridional et son usage des sôshi au triomphe de l'idée représentative. Il harcela les ministres, sollicita l'empereur, fatigua tous les chemins du Japon, et, à la tête d'un parti qui prit le nom de libéral, persuada les *Etudiants* au pouvoir que l'établissement du parlementarisme constituerait un progrès notable sur la monarchie absolue. L'empereur, malgré ses répugnances, dut promettre une Constitution et donna dix ans à ses ministres pour la rédiger, à son peuple pour la mériter.

Durant ces dix années, le parlementarisme futur gagna ses éperons dans les assemblées incohérentes des Conseils généraux. Mais son histoire, ses séances orageuses, sa corruption, sa lutte irraisonnée contre le ministère, quel qu'il soit, sa médiocrité bruyante ne sont guère jusqu'à présent qu'une pantomime singée de l'Europe. Que les députés s'évertuent à obtenir un cabinet responsable pour le jeter plus souvent par terre, c'est une idée naturelle et qui les dispenserait à la rigueur d'en

avoir d'autres, s'ils n'y étaient même condamnés par ce seul fait qu'ils représentent un peuple dont les sentiments et les opinions n'ont pas encore besoin d'être représentés. Mais l'heure viendra où l'organe aura créé la fonction ! Il s'opère en cette foule, sous la triple influence des anciennes habitudes, des idées étrangères et des conditions économiques, un travail dont on peut déjà soupçonner l'importance.

La restauration impériale, qui a bien moins restauré qu'innové, n'a pu rompre les lois fatales de l'esprit japonais. L'anéantissement des samuraï, en tant qu'ordre social, n'empêche pas ceux qui ont pris leur place, c'est-à-dire tout le monde, de continuer leurs vieux errements. Le samuraï, entretenu par son prince en échange d'un service commode et qui ne lui demandait aucune initiative, débarrassé des préoccupations matérielles, uniquement soucieux de son avancement, était devenu, en ces siècles de paix, le type même du fonctionnaire. Le Prince a fait place à l'Etat : on réclame de l'Etat ce qu'on attendait du Prince. Les Japonais veulent tous être fonctionnaires.

Pas plus aujourd'hui que dans le passé, le pouvoir n'est réellement où il semble résider. En vain vous le cherchez, il se dérobe. Vous le croyez tenir qu'il s'est évanoui. L'empereur subit ses ministres et ne gouverne pas. Les ministres, qui n'ont point à répondre de leurs actes devant le parlement, sont cependant à sa merci. Les fonctionnaires qu'ils nomment ne doivent de durer qu'au bon plaisir de leurs subordonnés. Dans les écoles, le directeur est déplacé sur la demande des professeurs, les professeurs sur la menace des élèves.

Le même homme qui, seul, assis devant son bureau, plein d'assurance, vous témoigne d'un sincère désir de conciliation, vous le retrouverez, le lendemain ou dans une heure, au milieu de ses secrétaires et de ses commis, hésitant, timoré, prompt à l'échappatoire. Des ordres sont donnés. D'où viennent-ils ? On a l'impression qu'ils partent d'une bouche anonyme. L'inférieur a gardé sous le nouveau régime cette force attractive et absorbante dont la vieille civilisation l'avait armé contre les périls de l'absolutisme. Au Japon, le pouvoir monte d'en bas.

Mais, si, jadis, le respect de la forme et de sévères traditions corrigeaient ce qu'un état semblable a d'insolite et de dangereux, il n'en va plus de même aujourd'hui, où la morale utilitaire et l'individualisme s'infiltrent dans l'esprit des masses. Ce qui n'était qu'un instinct de préservation habilement fardé s'affirmera bientôt avec la crudité d'un droit civique. L'autorité dépouillée du prestige nominal dont elle vivait n'est plus qu'un fantôme provisoire. La croyance à la divinité de l'empereur — croyance imprécise d'un peuple qui n'essaya jamais d'élucider sa foi et dont l'âme religieuse ne trace pas de limites moins flottantes entre l'humanité et la divinité qu'entre la plante et la bête — sous la lumière de la froide raison européenne, se trouble et pâlit. Ce n'est pas seulement une superstition qui va mourir. C'est le principe même du loyalisme, car, en rédigeant leur constitution, où le souverain se réclamait de sa céleste origine pour appliquer dans son empire la Déclaration des Droits de l'Homme, les politiciens ne s'étaient pas avisés qu'en cet accouple-

ment disparate, si le merveilleux japonais dénaturait la portée des théories occidentales, les théories occidentales ne tarderaient pas à discréditer le merveilleux japonais. Ces législateurs firent une œuvre d'école, une « Henriade » constitutionnelle. Et, comme le peuple ne comprend que les œuvres vivantes, il lâchera bientôt le convenu pour le convenant et sacrifiera du même coup la divinité et la vénération de l'empereur au souci de sa propre humanité.

Le Japonais ne respecte vraiment que ce qui s'enveloppe de mystère. Du temps où la loi tombait comme la foudre d'un séjour inexploré, il se limitait prudemment dans le cercle familier de ses devoirs et n'en bougeait point. Il vivait au milieu d'épaisses ténèbres sur une tache de lumière. Aujourd'hui que les lois s'exposent à tous les regards, il découvre avec admiration que chacune d'elles n'occupe qu'un point fixe de l'étendue. On peut circuler, les éviter, les saluer, les apprivoiser, les tourner. Les lois l'affranchissent de la loi.

En est-il plus heureux? Je ne le pense pas. Cette loi non écrite s'est transformée. Il ne s'agit plus d'obéir à un code dont les règles étaient au fond des consciences, les sanctions aux mains des juges. Aujourd'hui, il faut vivre et travailler pour vivre, non pas travailler à ses heures, comme autrefois, toujours à peu près sûr du lendemain, mais travailler sans relâche et sans grande sécurité. La cherté de la vie a augmenté en des proportions fantastiques. Ce que ne produisaient point les famines d'autrefois, où l'homme, ramassé dans son canton, voyait autour de lui chez tous les hommes les mêmes affres de la mort — je veux

dire le sentiment de ces inégalités sociales dont l'injustice, au moins apparente, agit si fortement sur les cœurs — l'industrie européenne et la révolution économique l'ont éveillé et déjà l'exaspèrent par l'écart prodigieux qui s'est fait, en un pays où les riches s'appliquaient à ressembler aux pauvres, entre les fortunes des spéculateurs et la misère des salariés. Les vieilles communautés féodales tirent d'elles-mêmes aux syndicats, et le socialisme commence à sourdre.

La guerre contre la Chine en hâta l'éclosion. Je ne vois point dans l'histoire du Japon d'événement plus considérable. Assez insignifiante en soi et, si l'on veut, promenade militaire dont les étapes avaient été préparées depuis vingt ans, ses conséquences dépassèrent encore une fois les prévisions des chefs politiques. Ils y virent le salut d'une Constitution que les premiers assauts des parlementaires avaient déjà compromise. Mais, ce qui importe davantage, elle donna à la patrie japonaise le sacre de l'angoisse et de la fierté. On n'a pas assez dit, quand on a qualifié d'admirable le patriotisme qui du nord au sud souleva toutes les âmes. Ce fut un réveil et un éveil.

Réveil des anciennes traditions guerrières. Le Japonais y retrouva son endurance et l'idée divine de la patrie rajeunit et purifia son vieux culte de la mort. Le parti militaire en sortit plus robuste et comme, si les rivalités de clans y percent encore, il est le seul vraiment organisé, le seul aussi qui symbolise pour la foule l'égalité civique, il devint une grande espérance.

Éveil de la dignité individuelle dans la gloire commune. Les Japonais connurent les délices de

la solidarité nationale. Les champs de bataille chinois débarrassèrent un instant la révolution de sa fausse idéologie et la rendirent sensible au cœur. On a raillé la vanité des Japonais victorieux; on s'est plaint de leur arrogance; on a constaté que les plus humbles, artisans, boutiquiers, domestiques, kurumaya, avaient conçu d'eux-mêmes une opinion intraitable. Le plébéien enrégimenté participa à l'accroissement du Japon. Ce fut comme si, revenant en arrière, on l'eût élevé au rang de samuraï. Il a senti naître en lui un homme. Sa vie lui est devenue plus précieuse, ses droits plus manifestes.

Ainsi, autant que j'en puis juger, la restauration impériale aboutirait d'une part à l'idée consciente de la patrie moderne : loin de s'en trouver fortifiée, la fidélité à l'empereur peu à peu se dissoudrait dans un patriotisme plus large, mais qui, pour la sécurité du pays, gagnerait à s'y condenser. D'autre part, en découvrant aux théories européennes les tendances anarchiques, que nous avons notées tout au long de l'histoire japonaise, et qui serpentaient sous la solide armature du gouvernement shôgunal, elle crée lentement dans la foule un esprit révolutionnaire.

Cette foule, dont l'action continue d'être une série de réactions — où tant de résignés gardent encore pieusement et sans profit l'antique politesse et le don silencieux du sacrifice — fait avec une docilité souvent étrange l'apprentissage pénible de sa volonté. Elle se débat contre l'atavisme d'une sujétion qui, à force d'inconscience, était devenue presque instinctive. Les gouvernants ont la main

plus dure dans leur libéralisme que jadis dans leur tyrannie. Ils lui arrachent par lambeaux des liens qui ne la blessaient pas, tant sa vie les avait incarnés. Sa délivrance la meurtrit, et déjà elle s'en prend de ces meurtrissures à ceux qu'on lui laisse, alors que sa souffrance lui vient de ceux qu'on lui ôte.

Son âme présente à coup sûr des symptômes inquiétants, si inquiétants même que les hommes de gouvernement chercheront bientôt une panacée dans la médecine européenne. Et nous verrons l'apôtre du parlementarisme, celui qu'on nomma « le Dieu vivant de la Liberté », Itagaki, évoluer vers le socialisme d'Etat. La centralisation politique se consommant, sous la protection de l'armée, par le monopole absolu des industries et des écoles, du travail et de l'intelligence, ce serait peut-être le bonheur pour ce peuple qui s'effraie lui-même de ses tentatives d'émancipation. Mais j'ai dans l'idée qu'il n'arrivera pas si vite au bonheur...

Le soir même du jour où, tout rempli du spectacle de la fête, j'avais essayé d'ordonner mes impressions du Japon moderne et ce que je connaissais de son histoire, je traversais en compagnie d'un Japonais les vieilles enceintes féodales, et nous devisions de l'avenir du pays. L'orbe rouge du soleil couchant planait sur le parc impérial et faisait dans la pâleur du ciel comme un immense drapeau japonais. Mon compagnon, un personnage assez connu, me montra du doigt le palais invisible où semblait s'attarder l'œil du soleil, et me dit, avec une tristesse que cette étonnante fantasmagorie rendait plus grave encore :

— Le Japon sera tranquille tant que cette demeure gardera l'hôte mystérieux qui l'occupe présentement. Mais je crains pour mon pays le lendemain de sa mort.

Et il ajouta :

— Notre peuple n'est facile à gouverner que si le pouvoir reste anonyme et impersonnel, et je redoute par-dessus tout qu'on lui donne un jour un empereur trop intelligent.

LIVRE IV

L'ESPRIT RELIGIEUX

CHAPITRE PREMIER

LES JAPONAIS SONT-ILS RELIGIEUX?

L'empire japonais compte environ trois cent mille temples, chapelles, sanctuaires bouddhiques ou shintoïstes, et cent cinquante mille prêtres, moines prêcheurs, grands prêtres et grandes prêtresses. Ses routes sont pleines de pèlerins, pèlerins des Cent-Temples, pèlerins de la Province de l'Est, mendiants des Quatre-Provinces, les uns portant des cloches, les autres de petits tambours. Comme la Bretagne ses calvaires et ses vieux saints de granit, les campagnes et les collines du Nippon possèdent leurs Bouddhas sculptés dans le bois ou la pierre et qui, la mitre en tête, la crosse en main, ressemblent parfois à nos gothiques évêques. Partout, dans les ruelles silencieuses, sur les sommets solitaires, parmi les maisons de thé, le long des champs, près des rizières quand les épis se lèvent, suspendu au linteau des portes, aux branches des arbres ou à un bâton fiché en terre, le *gohei*, dentelle de papier, épouvantail des sauterelles et

des oiseaux, mais symbole divin et dieu lui-même, chasse les corbeaux et les malins esprits, protège les moissons et les âmes. Le soir, à Tôkyô, en plein hiver, par la pluie et la boue, je rencontrais des hommes presque nus qui, pour accomplir un vœu sacré, couraient une clochette à la main. La foule et les kurumaya s'écartaient devant ces coureurs ruisselants, éclaboussés jusqu'aux épaules, et le bruit galopant de leur sonnaille décroissait dans l'ombre où les marchands de macaroni égrenaient leur mélopée criarde. Chaque maison, riche ou pauvre, a son autel des ancêtres : des baguettes d'encens, des coupes de saké, des offrandes de riz, des fleurs y honorent les tablettes aux caractères chinois où vivent sous leur nom posthume les âmes des morts. Tous les enfants sont portés au temple trente et un jours après leur naissance si ce sont des garçons, trente-trois si ce sont des filles; et chacun d'eux est voué à une divinité qui deviendra comme son ange gardien. Tous les défunts, les mains jointes, assis sur leurs talons dans leur coffre funèbre, sont accompagnés au cimetière par leurs bonzes ou leurs kannushi. Les dieux sont associés à toutes les fêtes. Point de semaine où un quartier de la ville n'illumine son temple et n'en chôme le patron. Les plus beaux sites sont des lieux de prière. L'homme n'y peut faire un pas sans qu'un portique, un autel, une corde de paille, une pierre sacrée, mêle au sourire de la nature la présence d'un hôte surnaturel. Lorsque les cerisiers en fleur mettent le peuple en liesse et que la ville entière se répand au parc d'Uyéno, les temples bouddhiques, dont le crépuscule étoilé de cierges estompe les idoles et adoucit la splendeur

du bronze et des laques, ouvrent au sein de l'illusion printanière leur pénombre odorante où retentissent les tambours et les flûtes de Pan. Des prêtres glissent devant les autels comme des ombres magnifiques. Plus loin, sur l'estrade que les enceintes du shintoïsme réservent aux danses, les petites prêtresses aux gestes lents célèbrent leur mystère, tandis que la foule fait ses dévotions, banquette et murmure dans l'éblouissement des fleurs et respire jusqu'à l'ivresse leur léger parfum d'amande amère. Les adolescents et les jeunes filles rient sous leur masque de papier et se poursuivent autour des lanternes neigeuses. La volupté profane s'entrelace aux vieilles religions et plie ses modes, d'ordinaire inconstantes, à leur stabilité; et, depuis des siècles, rien n'a changé sur la terre japonaise, ni les fleurs, ni le culte des fleurs, ni la musique, ni les danses, ni les masques, ni les dieux.

Et cependant le christianisme et les philosophies d'Europe y ont pénétré et s'y propagent. Le catholicisme a retrouvé, sous une cendre deux fois séculaire, de pauvres étincelles dont il a rallumé les veilleuses de la Vierge. Les paroisses de Tôkyô ont déjà leurs églises. La flèche d'une cathédrale s'élance du centre même de Kyôto. La croix romaine domine, au nord et au sud de l'empire, les ports de Hakodaté et de Nagasaki. Derrière nos missionnaires qui essaient de reconquérir les âmes à une foi consacrée par des martyrs, les popes russes et les pasteurs protestants mènent leur pieuse propagande. J'ai dit quelle impression m'avait produite, en face du palais impérial, l'église orthodoxe dont la masse emphatique

écrase un quartier de la capitale. Anglicans, presbytériens, méthodistes, anabaptistes, unitariens, toutes les sectes réformées rivalisent de zèle et n'étonnent pas moins par les variations de leur culte que par la variété de leurs architectures. Environ quatre vingt mille Japonais sont convertis à l'Evangile. Et dans ce pays, où les chrétiens éprouvèrent de si dures persécutions politiques, non seulement les apôtres se disputent librement les cœurs, mais encore les entreprises les plus grossières de mysticisme peuvent se livrer à leur dévergondage sans que personne s'en émeuve. J'ai vu passer sous les yeux à peine surpris de la foule japonaise les bateleurs et les trombones épileptiques de l'Armée du Salut.

On en conclut généralement à l'indifférence religieuse des Japonais. Ils entretiennent, dit-on, des relations de politesse avec la divinité. Ils la saluent sous quelque forme qu'elle se présente, et même, pour n'en être point gênés, ils l'intéressent à leurs plaisirs et la mettent de moitié dans leurs fredaines. Leur inquiétude de touche-à-tout les fait courir aux nouveaux dieux, mais leur curiosité, bientôt satisfaite, les en détourne. Ils reviennent lestement aux anciennes pratiques, qui ne sont que les rites superstitieux de leur athéisme. A la divinité qu'ils encensent, ils murmureraient volontiers comme le petit juif de Voltaire : « Pardonnez-moi... Mais je pense entre nous que vous n'existez pas. » Ils le pensent; ils n'en sont pas très sûrs, et, dans le doute, ils continuent de brûler leur encens. Leurs innombrables chapelles ne sont que des paratonnerres contre un orage problématique. Ils ont soin de les élever

dans les endroits où la faiblesse humaine n'a point accoutumé de résister aux tentations. Les pèlerins dépensent à leurs pèlerinages plus de vin que de cire, et leurs multiples dieux servent de couverture à leurs multiples défaillances.

Bouddhistes, shintoïstes, ils ne savent eux-mêmes ce qu'ils sont, ou plutôt ils sont l'un ou l'autre et les deux ensemble suivant l'heure et l'occasion. Les fidèles semblent moins attachés aux dieux qu'à la demeure des dieux. Un temple, pour changer de patron, ne change point de clientèle. Le bouddhique Amida y trônait hier ; aujourd'hui le miroir shinthoïste y reflète la divinité du Soleil ; mais les mêmes familiers y viennent ronronner leurs prières et tirer sur la cloche. D'ailleurs les Japonais en usent à leur aise avec les immortels. Leur dévotion ne s'embarrasse point des longues formules cérémonieuses de la civilité humaine. Ils expédient leurs hommages. Depuis qu'ils nous ont emprunté l'usage des cartes de visite, on en trouve partout, devant les tabernacles, aux pieds des idoles et jusque sur les tombes fameuses. Un Japonais bien élevé corne sa carte pour le seigneur Bouddha, le dieu Hachiman ou les âmes des Quarante-Sept Rônin.

D'un avis presque unanime et que tant de détails paraissent justifier, les Japonais indifférents et courtois, ironiques et superstitieux, accordent à leurs divinités d'autant plus de place sur la terre qu'elles en tiennent moins dans leur pensée. Ils ne leur marchandent ni les jardins, ni les eaux, ni les collines, ni les forêts, et leur achètent par ces nombreux bénéfices le droit de ne point se préoccuper d'elles. Leur doux paganisme nous ramène aux

jours anciens où les philosophes sacrifiaient en souriant des coqs à Esculape.

La thèse est amusante et spécieuse. Je crains seulement que ceux qui les jugent ainsi ne se laissent abuser par les apparences et ne rapportent tout à leurs idées occidentales. Plus j'ai fréquenté d'hommes sous des ciels divers, plus je me suis persuadé que souvent leur manière de comprendre et d'honorer l'inconnaissable créait toute leur différence. Ni les rudes passions qui réveillent en nous l'animal primitif, ni les petits intérêts sociaux ne varient d'un continent à l'autre. Mais sitôt qu'on pénètre dans la vie intérieure d'un peuple, on la sent éclairée et comme échauffée d'un rayonnement mystérieux, et nos yeux, qui ne sont point habitués à cette lumière, en distinguent mal les nuances et les valeurs. Je ne me suis jamais senti l'âme plus chrétienne que du jour où j'ai vécu parmi des bouddhistes. Tout est christianisé en nous, même notre indifférence, même, si j'ose dire, notre irréligion. Nos sceptiques ne s'apparient point avec les leurs; nos païens ne ressemblent pas à leurs impies.

Croyants ou incrédules, si la plupart des Européens que j'ai rencontrés au Japon tenaient les Japonais pour de simples mécréants, c'est qu'une religion qui ne prétend pas monopoliser le salut des hommes ne leur semblait point en être une. Ce peuple les confondait surtout par son absence de fanatisme. Or la tolérance, qui commence seulement à s'introduire dans nos mœurs plus encore que dans nos esprits, est une des habitudes morales les plus anciennes de l'Extrême-Orient. J'y verrais même le caractère distinctif de la race

jaune. Elle n'y est arrivée ni par le doute, ni par l'indifférence, ni par le respect réfléchi de la pensée humaine. Son inaptitude à concevoir l'absolu l'y a naturellement conduite ; et cette vertu que nous prisons à l'égal des plus hautes, parce qu'elle nécessite chez nous une série d'efforts et de victoires intérieures, ne provient chez les Japonais que d'une insuffisance métaphysique. Ils ignorent notre amour de la vérité dont nous avons payé le privilège par des siècles d'intolérance. Ils ne la cherchent point comme nous, qui la cherchons encore longtemps après que nous l'avons trouvée. Leur religion n'en a pas revêtu l'idéale et inflexible beauté. Leurs actes de foi n'entraînent pas forcément la donation de tout l'être et ils n'affectent pas au mot croire le même sens que nous.

N'interrogez point un Japonais sur ses convictions religieuses. Vous lui poseriez des questions qu'il ne s'est peut-être jamais posées à lui-même. Et s'il voit clair dans sa conscience, en quoi ses sentiments pourraient-ils vous intéresser? Ils lui conviennent et ne conviennent qu'à lui. Sa piété n'éprouve guère le besoin de se communiquer aux âmes qui l'entourent. Elle a je ne sais quoi de tacite et de réservé. J'ai beaucoup fréquenté à Tôkyô les temples populaires : ils ne m'ont jamais donné l'impression d'une communion de fidèles rassemblés pour une même prière au même Dieu. Chacun vient, entre, accomplit les rites qui lui plaisent, se découvre ou reste couvert, se prosterne ou s'incline, s'arrête ou passe, manifeste par son attitude sa pleine confiance envers la divinité, ou sa demi-confiance, ou son quart de confiance. Rien n'y révèle l'effusion silencieuse

des cœurs également convaincus et touchés. Mais personne n'y scrute la sincérité des prières. Les paupières mi-closes n'y promènent point autour d'elles d'officieuses enquêtes sur la dévotion d'autrui. Les controverses hargneuses des sectes bouddhistes n'inquiètent pas plus la foule que les rivalités des marchands ne troublent les acheteurs. Ce sont des querelles de moines qui, loin de chercher la vérité, se disputent aigrement l'organisation de la fraude. Les apôtres du Japon sont plutôt des illuminés solitaires ; ses bigots, des entêtés taciturnes ; ses douteurs, des insouciants. Les dieux ne rapprochent ni ne séparent les âmes. On n'y connaît pas les damnables erreurs, ni les ardentes hérésies, ni les schismes passionnés, ni cette espèce de cagots, la plus imbécile de toutes, l'athée militant.

La somme de vérité divine que réclame l'esprit japonais est contenue dans la tradition ; mais la tradition ne se présente pas à lui sous une forme dogmatique. On peut en prendre et en laisser. On peut même y ajouter. La religion est du domaine de la fantaisie et de la sensibilité. Elle ne s'impose pas à la raison pour la vaincre et l'humilier. D'ailleurs, cette raison ne raisonne pas comme la nôtre. Plus ingénieuse que profonde et plus subtile que tenace, les grandes obscurités l'intriguent et ne la tourmentent pas. Les énigmes du monde piquent sa curiosité ni plus ni moins que des rébus. Les Japonais apportent dans leurs argumentations le même goût de l'imprévu que dans leurs divertissements. Leur dialectique est une boîte à surprises. C'est par l'inattendu qu'ils sont persuadés. Ils subissent délicieusement l'inexpli-

cable. Notre logique leur paraîtrait brutale, susceptible de fausser la délicate complexité de l'Univers. Cette harmonie tout humaine, que le génie grec parvint à réaliser dans son polythéisme, leur demeurerait inintelligible. Le mélange parfois extraordinaire du profane et du sacré dont leur vie nous offre tant d'exemples n'est que l'image innocente de ces antinomies que leur rêve a conciliées dans la même vapeur. Ils vivent enveloppés d'une atmosphère religieuse aussi légère et aussi douce que l'air de leur pays et ne se demandent point s'ils sont religieux.

On objecte leurs superstitions, leurs pitoyables superstitions ! C'en est une assurément que de prêter au renard le pouvoir d'ensorceler les hommes et au blaireau celui de jouer dans le clair de lune du tambour sur son ventre. Mais, catholiques, luthériennes ou orthodoxes, nos campagnes sont peuplées de semblables prodiges. Et si je vois bien en quoi la religion se distingue de la superstition, j'aperçois moins nettement la ligne qui les sépare. Qu'on me dise plutôt où finit le règne végétal et où le règne animal commence ! Les Japonais ont à un très haut degré le sentiment de l'invisible. Il se traduit chez eux par un panthéisme plus instinctif que raisonné. Leurs superstitions, sauf en certains cas de possession diabolique, ne leur causent point de pernicieux égarements. Elles ne sont ni rudes ni mauvaises, mais fantasques comme les vieux troncs tordus et inoffensives comme les bêtes que nourrit et réchauffe leur terre maternelle. Elles sanctifient le songe obscur de la plante et la force endormie dans la pierre. Leur culte se confond avec celui

des dieux et des morts, et ceux-là mêmes qui en sourient n'oseraient y porter la main, émus à la pensée qu'il s'y cache peut-être quelque chose d'inviolable.

Ainsi, tolérants, réfractaires à des dieux exclusifs, détachés en apparence, mais au fond respectueux du mystère où baigne toute notre vie, les Japonais ne poussent pas la croyance jusqu'à la certitude morale, ni l'incrédulité jusqu'à la négation. Ils peuvent s'établir définitivement dans le provisoire, et, en religion comme en politique, fonder leur paix intérieure sur des équivoques.

Le shintoïsme et le bouddhisme se partagent leur conscience depuis quinze cents ans et ne l'ont jamais déchirée. On dit que ces deux cultes se complètent. Ils se complètent en effet pour des esprits qui juxtaposent. L'un divinise la nature et ne voit guère en nous que des corps à purifier; l'autre la résout en une vapeur d'illusions rapides et décevantes, et, sous les vains prestiges de la chair, mortifie les désirs de l'âme. L'un respire l'innocence primitive et la bonté des choses; l'autre exhale une tristesse sans fin et comme une odeur de cendre.

Les Japonais n'ont pas opté; mais ici leur admirable quiétude dans les idées les plus contradictoires ne les a point desservis. Ils doivent à l'accord paradoxal de ces deux religions tout ce qui donne à leur vie morale une apparence de complexité, à leur intelligence superficielle des instants de profondeur. Ils lui doivent leur perpétuel passage de l'extrême simplicité à la suprême délicatesse et leur mysticime ingénu, et leur naturalisme mélancolique, et leurs rencontres terre à terre avec le sublime.

Vous avez vu ces larges eaux dormantes qu'un enfant traverserait sans se mouiller les genoux. Elles seraient limpides si, plus profond, leur lit de pierre et d'herbes n'en colorait et n'en chargeait la transparence. Et cependant, au coucher du jour, quand la splendeur qui annonce les ténèbres enflamme leur miroir, ces légères nappes d'eau nous apparaissent comme des abîmes. L'âme religieuse du Japon s'étend et se perd dans les sables. Le shintoïsme lui a donné sa couleur qui est celle de la terre, et des rocs, et des plantes. Et le bouddhisme a jeté sur elle des reflets atténués de ce vaste incendie où sa pensée consume les mondes.

CHAPITRE II

LE CULTE NATIONAL

Quand un Japonais cultivé vous parle du shintoïsme, il ne le fait souvent qu'en termes vagues et dédaigneux ou de l'air contraint d'un parvenu à qui l'on rappelle sa modeste origine. Mais, si l'on songe que ce même homme éprouve une égale répugnance à vous introduire chez lui et que sa politesse consiste à rabaisser tout ce qui lui appartient et lui tient au cœur, on devine, sous cette religion restaurée en culte officiel pour les besoins de la politique, une épargne de sentiments et de traditions qui lui sont d'autant plus chers qu'il les dissimule ou feint de les mépriser. Le shintoïsme n'est pas seulement le culte de la majesté impériale : c'est la religion du nationalisme japonais. C'est aux temples shintoïstes, aux *miya*, que l'on porte les nouveau-nés, et quand l'invisible dieu passe dans sa dentelle virginale, c'est le *gohei* shintoïste qui décide de leur prénom. L'enfant pourra suivre plus tard la doctrine de Confucius ou les mirages d'Amida ; il pourra même répondre aux appels des religions étrangères ; mais il a été consacré shintoïste, et les anciens dieux du pays l'ont si bien possédé que son âme en garde à tout jamais l'orgueilleuse et naïve empreinte.

Un Japonais d'un esprit très libre, mais très

conservateur, me disait un jour : « Nous sommes tous shintoïstes, et vous-même, Monsieur, qui m'entendez, vous l'êtes comme nous. J'ai vu partout en traversant la France, dans les mairies, les collèges, les tribunaux, des bustes de la République : voilà votre shintoïsme ! » — « Il a ce désavantage sur le vôtre, lui répondis-je, que nous en changeons quelquefois. » — « En effet, me dit-il : un de mes vieux amis qui connut la France en 1869 me rapporta que votre shintoïsme avait alors des moustaches. C'est le danger des symboles à figure humaine. Notre simplesse eut peut-être plus d'esprit que votre haute culture ; et notre shintoïsme, avec sa pierre précieuse, son sabre et son miroir, est assuré de vivre tant que les Japonais aimeront la finesse, l'honneur et leur propre visage. » Et il reprit dans un sourire qui dilatait sa face glabre et lunaire : « Il faut respecter ce miroir, Monsieur ! Le Japon s'y contemple et s'y trouve beau. »

Acceptons la boutade, et, curieux de ce miroir sacré, tâchons d'y saisir les caractères primitifs et permanents où l'âme japonaise se manifeste, s'admire et s'enchante.

Je lus des ouvrages shintoïstes et j'allai consulter des prêtres réputés pour leur sagesse. Braves gens, bons pères de famille, fonctionnaires consciencieux, ces sacristains et marguilliers du culte impérial me semblèrent aussi faibles théologiens que pauvres philosophes. Ils m'accueillirent dans leur maison qui touchait au temple : elle était nette et vide, si vide et si nue que jamais l'ombre même d'une idée n'avait dû effleurer ses boiseries rustiques et ses fins tatami. J'y cherchai vainement

le kakémono que le moindre paysan déroule au mur de son alcôve, ou la fleur dans son vase de bronze qui évoque toutes les fleurs, ou l'arbre minuscule qui résume toute la forêt. Mais, petit arbre éloquemment tordu, vase ciselé, fleur unique, peinture décorative, ces ornements bouddhiques n'avaient point leur place dans ce logis archaïque où seule vaquait à sa rêverie la douce lumière du Japon.

Cependant mes hôtes, à genoux sur leurs nattes et devant leurs tasses de thé, m'initiaient à leur théogonie. Les dieux s'y enfantaient par l'œil et par le nez; les premières moissons y poussaient sur leur cadavre; le frère de la déesse Soleil, exaspéré contre sa sœur, lançait un cheval écorché dans son métier de tisseuse; des myriades et des myriades de divinités, dont les noms les plus courts sont encore longs d'une aune, les unes gigantesques et les autres falotes, emplissaient, sans les animer, le ciel, la terre, les eaux et les régions basses. Tout cela débité gravement et à la lettre donnait aux bouches de ces docteurs une enfantine sénilité.

Et pourtant leurs légendes ne sont pas moins riches que celles où le génie aryen prit conscience de lui-même et de l'univers. On y retrouve les absurdités sublimes qui, dans toutes les religions des peuples, semblent attester une révélation primitive; car il est bien étrange que, si tous les peuples ont éprouvé le même besoin de croire, leur imagination ait cédé à d'uniformes délires. Ces légendes sont comme les fruits édéniens cueillis par l'humanité aux branches de son berceau. Mais elles se dessèchent et se flétrissent quand les âmes, uniquement amusées de leur éclat, n'en pénètrent pas

la saveur mystérieuse. D'où vinrent aux Japonais ces conceptions grandioses dont leur petitesse n'a tiré que des chimères insignifiantes ou de froides allégories? Leurs exégètes et leurs philosophes, au lieu de les interpréter, se sont puérilement extasiés devant leurs invraisemblances. Les plus habiles d'entre eux découvrirent, sous leur mythologie tombée en fatras, quelques principes importés par les marchands de Hollande. Ils en profitèrent pour dauber les erreurs chinoises et s'exalter à nos propres dépens. « Voyez ces barbares! s'écrièrent-ils. Oh, les esprits laborieux et lents qui mirent des siècles à comprendre que la terre tournait! Nous le savions, nous, depuis que, penchés sur le chaos où sa masse encore molle nageait comme une graisse flottante, nos dieux remuaient les eaux avec leur lance infatigable! » Et certes les anciennes théogonies ne nous offrent pas un plus beau symbole de l'éternel mouvement du monde : seulement ces penseurs s'en avisèrent un peu tard. Piqués au jeu, ils entreprirent d'accorder les gesticulations de leurs fantômes avec les signes précis de la science étrangère. Mais le temps était passé où l'esprit japonais pouvait vivifier le miracle de ses dieux.

D'ailleurs cette cohue de divinités silencieuses n'inquiétait point les moralistes. Ils avaient simplifié les problèmes. Le Japon est la terre des dieux; les Japonais sont les fils des dieux et comme tels participent de la sagesse des dieux. Ils savent tout de naissance. Entre eux et les autres peuples la différence n'est pas dans le degré, mais dans l'espèce. Race divine, naturellement heureuse et infaillible, s'ils en arrivaient à juger qu'un système de morale leur fût nécessaire, ils s'avoueraient par là

même inférieurs aux animaux. C'est en ces termes que le vieux docteur Motowori, vers la fin du XVIIIe siècle, exposait la doctrine shintoïste. Et les prêtres que j'interrogeai sur la destinée humaine raisonnaient, si j'ose ainsi parler, à peu près comme Motowori.

Le miroir shintoïste a reflété l'image d'une vanité prodigieuse et les satisfactions les plus épanouies que l'homme ait jamais dues à son ignorance. Durant des siècles, la pauvreté des idées japonaises s'y est complaisamment mirée. Mais les âmes n'apprirent point à s'y connaître. Aujourd'hui son verre grossissant leur répète encore leur divine ascendance ; et, si toutes n'y croient plus, beaucoup pensent du moins comme cet honnête Japonais qui, en pays étranger, se laissait traiter par un chevalier d'industrie de petit-fils du Mikado et qui, volé, dupé, me disait plus tard : « Je savais bien que ce n'était pas vrai, mais ça me flattait. » Le shintoïsme les flatte dans ce qu'ils ont d'irréductible : leur orgueil d'insulaires.

Mais cet orgueil — insupportable quand il se hausse à vouloir philosopher — n'est au cœur des humbles qu'un instinct de conservation et l'amour religieux du pays natal. La pensée japonaise, présomptueuse et stérile, a des racines vivaces et d'une exquise délicatesse. Sa valeur est le secret de la terre. Si le shintoïsme engourdit chez l'homme la faculté spéculative, il met à sa portée, sous une forme que l'usage enrichit, deux ou trois principes essentiels qui suffisent à faire je ne dis pas un grand peuple, mais un peuple aimable, sain et même fort.

Sans dogmes, sans bible, sans échappée vers la vie future, il le retient ici-bas et circonscrit sa

vision aux objets qui l'entourent. Ces objets sont charmants. Les pieds humains foulent avec une tranquille ivresse la « route des dieux » tracée dans les fleurs. Si bas qu'elle descende et si haut qu'elle monte, les yeux ne la perdent jamais. Collines, vallées, forêts, apparition vivante des îles sur la mer, toutes les saisons la colorent : l'été de son vert sombre, l'automne de sa pourpre. Son printemps a des neiges, son hiver des parfums. Les coups de tonnerre de la nature s'y achèvent en sourires. Dans cette lumière et cette beauté, le premier besoin qui s'éveille chez l'homme est d'y répondre par la pureté de son corps. Il craint les souillures, et la souillure de l'enfantement, et la souillure de la mort, et tout ce qui peut blesser devant ses pas l'image d'une santé brillante et parfaite.

Le rite fondamental du shintoïsme fut une règle d'hygiène. Les purifications qui accompagnaient la naissance et suivaient les funérailles persistent encore sous les vieux usages. On répand du sel dans la chambre des malades ; on en jette sur les personnes qui reviennent d'un enterrement. Le sel est un antiseptique expiatoire. Les ablutions religieuses se sont transformées en immersions quotidiennes et domestiques. De l'empereur jusqu'au dernier kurumaya, les Japonais se plongent tous les jours dans leur piscine. Le manque de netteté sur eux et autour d'eux les scandalise. Ils y voient plus que de la négligence, presque du sacrilège. Car les dieux sont partout, et le nom de *kami* ne s'applique pas seulement aux divinités créatrices ou aux hommes « supérieurs » : la montagne est kami : la mer orageuse est kami ; l'arbre, la plante,

le fruit, la fleur, la pierre, qui parlaient dans les premiers temps du monde, sont kami ; ce qui sort de la main des hommes pareils aux dieux peut être kami ; l'air, cet air du Japon si transparent et si salubre, est plein de kami, divins courriers des âmes en prière. Rien ne doit profaner ces êtres vénérables qui se manifestent à nos cœurs comme la brise à nos sens. La propreté de la ménagère est un acte de piété. Ce serait offenser un Invisible que de salir les nattes de sa maison ou de mêler à la cendre du hibachi quelque matière impure. Nous manions rudement nos esclaves mobiliers ; notre pensée ne les anime que dans la folie de la colère et pour les violenter. Le Japon est peut-être le seul pays du monde où l'on soit poli envers les choses. Les Japonais ont des mains respectueuses et légères. D'ailleurs, leurs pieux égards ne s'adressent qu'aux choses du pays. N'attribuez pas uniquement à l'inexpérience leur incurie fréquente des objets européens. Ces objets ne sont à leurs yeux que des étrangers profanes. On peut les salir avec impunité. Nous retrouvons sans doute à l'origine de toutes les religions cette hygiène purificatrice. Mais les Japonais n'en firent guère plus un symbole que l'oiseau qui se lustre aux rayons du soleil. Elle n'implique chez eux aucune tache originelle et remet simplement les créatures en harmonie de pureté avec la création.

Ce peuple amoureux de la grâce des eaux, et des pierres qu'elles ont polies, et des vapeurs qui s'en exhalent, ce peuple si tendrement attaché à la figure des choses, n'a point relégué ses morts dans de tristes enfers où les ombres gémissent d'être des ombres. Je ne sais si le culte des morts a

précédé tous les cultes et s'il ne fallut bien du temps à l'humanité pour jeter entre elle et l'autre bord de l'abîme cette chaîne de fantômes. Mais le shintoïsme qui établit la céleste origine de la nation japonaise ne tarda pas à confondre les morts avec les dieux, créateurs du pays. Ce sont les kami les plus chers et les plus vénérés. Ils font le retour des saisons, les vents, les pluies, les bonnes et mauvaises fortunes. Ils gouvernent l'empire des vivants. Ils vivent enfin d'une vie intangible et réelle. Ils respirent les fleurs qu'on a cueillies pour eux; ils se désaltèrent à la coupe d'eau fraîche qu'on leur a versée. Ils se plaisent à la musique, aux danses, à tout ce qui met en belle humeur les divinités célestes. Le meilleur peintre de la vie japonaise, Lafcadio Hearn, nous conte l'histoire véridique d'une danseuse qui, veuve de son amant, le soir, dans sa hutte solitaire, à l'heure où celui qui l'avait adorée la contemplait d'ordinaire tout à lui, revêtait ses plus riches atours et aux clartés des lampes, dansait en souriant devant sa tablette funèbre. Le perpétuel miracle de la présence réelle des morts développe prodigieusement chez un peuple le sens de l'invisible. Les Japonais dorment, s'éveillent, marchent, causent dans la société des esprits.

Mais, si ces esprits agissent sur nous, nous réagissons sur eux, tant le monde sensible est intimement mêlé au monde surnaturel. Le *Journal officiel* nous informe parfois que les mânes d'un soldat héroïque ont reçu de l'avancement ou que l'empereur élève dans la hiérarchie un mort illustré par son fils. J'ai vu des Européens en rire. Riraient-ils du poète qui a dit de ses ancêtres : « Si j'écris leur

histoire, ils descendront de moi? » Ces Européens n'ont-ils pas chez eux des panthéons? Ne donnent-ils pas à leurs morts célèbres des promotions publiques en marbre ou en bronze? C'est la même idée, mais dépouillée de sa force intuitive et refroidie par l'intelligence. Le Japonais, borné aux idées sensibles et pour qui les esprits ne sont pas des abstractions, obéit ingénument à des suggestions primitives dont le verbe de nos grands poètes n'est souvent qu'un écho ressuscité. Tel vers de Lamartine, imprécis comme le premier rythme de l'âme humaine, telle image de Hugo, qui semblerait d'une sibylle ou d'un spirite, seraient à coup sûr, je ne dis pas mieux compris, mais plus directement sentis d'un paysan japonais que d'un bourgeois parisien.

Science ou psychologie, nos thèses sur l'hérédité, nos traités sur l'évolution, nos drames et nos romans qui les mettent en tableaux ou en actes, toute notre logique, toute notre éloquence, tout notre art ne valent pas, pour entretenir la religion du passé, le petit autel domestique où les Japonais entrent en commerce avec les morts. Nos théories sont excellentes, et mieux que les peuples d'Extrême-Orient nous connaissons nos humbles origines. On nous explique ce que notre vie plus humaine représente dans les générations antérieures d'efforts accumulés, notre conscience plus riche, de douleurs, de pensée, de patience et d'amour. On nous apprend la piété envers ceux dont les armes ou la parole élargirent nos frontières et qui, par le seul fait qu'ils exprimèrent l'idéal de notre race, nous incitent à y persévérer. Ce sont là des notions qu'on n'enseigne point aux

Japonais. Il les savent ou plutôt ils les sentent à une profondeur que n'atteignent ni l'impulsion des poètes ni la dialectique des philosophes. Leur présent n'a pas rompu, si j'ose dire, le lien ombilical qui l'attache au passé. Patriotisme, courage du soldat, dévouement à la famille, respect inaltérable de la mère qui a porté dans le fruit de ses entrailles quelque chose d'immuable et de divin, toutes ces vertus ne sont que des honneurs dus et rendus aux morts. Les anciens législateurs du Japon qui obligeaient les enfants à payer les dettes de leurs parents ne firent qu'appliquer au civil la loi morale du shintoïsme. Et dans les temps reculés, quand on pouvait se vendre et que le sacrifice de sa liberté pour de louables motifs n'entraînait point l'infamie, ils voulurent que les enfants qui se vendraient au profit de leurs parents fussent dégradés, afin que la piété filiale se montrât toujours prête aux plus dures abnégations et que le mérite s'en rehaussât de la pire souffrance.

Les ancêtres, transfigurés en génies, admettent au foyer, des religions étrangères à condition toutefois que les nouveaux dieux ne les insultent pas. Une atteinte maladroite ou grossière donnerait le branle à des mouvements d'un fanatisme moins religieux que civique. Qui touche aux morts soulève contre lui la terre du pays. Mais tous ces morts ne furent point d'honnêtes gens. Ceux qui laissèrent de fâcheux souvenirs, on les apaise par quelques offrandes. Leurs ombres acariâtres ne ressemblent point à nos Esprits des Ténèbres. Si l'âme japonaise a bien soupçonné dans la nature une sorte de dualisme, elle n'a jamais conçu le

mal éternel, absolu. Ses « Génies de la Perversité » ne sont point acharnés à notre perte. Et ils restent sacrés, parce que leur influence, même maligne, est encore un élément de l'atmosphère nationale. D'ailleurs ces souffles méchants que renvoient des tombes isolées, sont emportés dans la grande haleine de bienfaisance où le Japon respire.

J'ai fait le pèlerinage d'Isé, là où sont brûlés et rebâtis, tous les vingt ans, les temples les plus sacrés du shintoïsme. La mer poissonneuse déferlait sur les grèves du Yamato. Ses vents promenaient une odeur saline à travers les rizières et les champs de trèfles jusqu'aux montagnes qui fermaient l'horizon. La verdure sillonnée par des ondulations de fleurs rouges se nuançait d'une sombre lumière dans les replis des vallons, dans les gorges des collines. Partout des fermes neuves, des ruisseaux, des ponts de bois, des pierres aux formes étranges, des arbres centenaires.

J'étais seul sans autre guide que mon kurumaya qui ne savait pas un mot de ma langue. Les pèlerins emplissaient les routes : les uns richement vêtus de soie foncée avec leurs fillettes en robes claires, les autres poudreux, le bâton à la main, portant au cou leur sac de papier huilé plein d'amulettes. Il me souvient encore d'une jeune femme qui suivait son mari et menait son petit garçon costumé en général européen. Le costume détonnait sans doute au milieu de la foule japonaise, mais il était bien touchant, ce petit Japon futur conduit aux autels du passé.

Nous entrâmes sous un hallier magnifique, dont la lumière et l'ombre, au sein de cette nature, semblaient en condenser toute la douceur éparse.

Des chemins dévalaient vers une eau limpide où les pèlerins se lavaient dans le reflet des branches. La grande avenue montait en tournant avec sa chaussée de galets arrondis et ses deux pâles sentiers de terre jaune. D'espace en espace des portiques, ou *torii*, anciens perchoirs du haut desquels les oiseaux offerts aux dieux annonçaient l'aurore, étendaient sur nos têtes leur solive horizontale et légèrement arquée. Et nous parvînmes au temple de la déesse Soleil, à ce temple universellement vénéré où chaque année, dans la saison du riz, un envoyé de l'empereur dépose les prémices de la récolte.

Son toit de chaume à pente raide, dont les poutres extrêmes se prolongent et se croisent dans l'air, son balcon circulaire à peine exhaussé de deux marches, ses portes à tourillons dénotent l'architecture de la hutte primitive. Sa cour, tapissée de cailloux polis par la mer et les torrents, ressemble à une grève desséchée. De son enclos en bois de cryptoméria on dirait la palissade d'un corral. Sa porte d'entrée, que nul ne franchit, est tendue d'un voile diaphane et blanc qui ne cache rien, si ce n'est l'invisible. Point de décoration; aucune image. Le miroir, les gohei, ces caducées aux bandelettes de papier, les reliques du temple, soies précieuses, ornements de selleries pour les chevaux sacrés, sont enfermés dans l'humble dépendance des trésoreries et n'en sont tirés qu'aux fêtes solennelles. Et cette simplicité déconcertante et périssable a je ne sais quoi de divin. De tous les temples que j'ai visités en Extrême-Orient, seul, le temple shintoïste m'a produit, à moi profane, une émotion religieuse. Il peut dénoncer

l'indigence native des Japonais, mais je perçois dans leur âme une étincelle mystérieuse qui combine les éléments les plus simples pour en faire quelque chose d'exquis. Avec des planches à peine équarries, des pierres ramassées au lit d'un torrent, de la paille, des poutres, un rideau et la magie de la nature, ils vous donnent l'impression qu'un dieu est là.

J'ai connu, dans l'Amérique du Sud, un fils de paysan qui, devenu puissant et riche, s'était bâti des palais entourés de parcs merveilleux. Au centre même de ses domaines, on voyait une pauvre petite cabane où une vieille femme tournait son rouet. C'était sa maison natale et la femme était sa mère. Malgré l'invasion des magnificences bouddhiques, les Japonais ont pieusement conservé à leurs dieux indigènes leur première chaumine, presque une étable, sanctuaire définitif de la tradition. O sainte idée de la patrie, c'est toi qui rends augustes ses poutres coupées dans tes forêts, ses pierres roulées par tes flots, son chaume sorti de ta glèbe! Des sophistes épris d'un mauvais rêve humanitaire ont dit que tu nous divisais, et pourtant je sens bien que, si je ne te possédais pas, je serais plus loin de ces hommes dont me séparent déjà mon éducation et mon sang. Mais par toi nous nous comprenons, car tu es un grand truchement des cœurs. Et dans la forêt d'Ise, au milieu des pèlerins, je foulais respectueusement la terre, cette terre où, quand l'homme s'agenouille et se prosterne, s'il se croit plus près des dieux, c'est aussi qu'il est plus près d'elle.

CHAPITRE III

LA VOLUPTÉ BOUDDHIQUE

La doctrine de Confucius, une fois importée au Japon, devait s'y naturaliser d'autant mieux que le culte du shintô, si improductif en spéculations, contenait déjà le germe d'un positivisme religieux. Elle ne fit qu'en rédiger le mémorial. D'esprit et de cœur, les samuraï japonais gardèrent la foi shintoïste. Seulement ce fut dans la bible chinoise qu'ils en épelèrent les formules.

Mais que chez un tel peuple, optimiste et vaniteux, le bouddhisme se soit acclimaté sans lutte et sans orage au point d'en ombrager toute la vie sociale, l'événement tiendrait du prodige si le bouddhisme n'était trop souvent l'exploitation d'une philosophie mystérieuse par un clergé d'effrontés casuistes. Les dieux récalcitrants qui lui barrent la route, il les métamorphose en Bouddhas, comme ses moines jeûneurs baptisent carpe la volaille appétissante, et baleine des forêts la viande du sanglier qui se vautre dans les mares. Sa métaphysique transcendante lui donne une admirable fluidité et lui permet de revêtir les formes les plus imprévues. Il est subtil et grossier, subtil même dans ses grossièretés. Rien ne l'entrave. Il se glisse partout; il affecte un nouveau sens aux vieilles images mystiques; il sature

le sol, le bois, la pierre, l'homme. Quand il n'est pas le breuvage, il est la coupe où les lèvres se désaltèrent. « Il se fait lune, soleil et nuage, herbe, oiseau et poisson », et il se fait la terre pour recevoir les morts. Toutes les superstitions indigènes viennent à lui comme les reptiles au charmeur; il les apprivoise, il en joue, il en jongle. Il ouvre des écoles d'ascétisme et tient des boutiques d'amulettes. Ses drogues sont composées par des philosophes; ses abraxas, gravés par des professeurs d'hypnotisme. Ses bonzes auraient confirmé nos encyclopédistes dans leur idée que les prêtres fabriquent les religions. J'en ai entendu plusieurs, et non des moindres, m'exposer tranquillement la nécessité de machiner un ciel à l'usage des pauvres et de leur frayer la voie du salut avec des idoles pour bornes milliaires. Imposteurs? Oui et non. Leur charlatanisme respire souvent la miséricorde. Ils ont dissimulé dans l'appât où se prennent les âmes une dose homéopathique de vérité. Détestable ou délicieux, jusqu'en ses pires avatars, le bouddhisme garde encore un principe de bonté supérieure. Ce grand maître d'illusions ne croit pas déchoir en opposant aux illusions qui nous perdent des illusions qui nous sauvent. Il nous trompe comme la nature, mais contre elle et dans le sens de notre bonheur.

Ses subterfuges, dont il fait des véhicules de sainteté, lui furent au Japon une première cause de succès. Il n'exigea point la ruine des anciens temples; il accapara leurs dieux et reprit à son compte le culte des ancêtres. Rien ne sembla changé dans le pays sinon que les divinités se multiplièrent et qu'on en vit la figure.

Mais plus encore que l'élasticité de sa diplomatie, ses nouveautés sensuelles contribuèrent à son triomphe. On a dit que le shintoïsme ne parle pas au cœur. On dirait mieux qu'il ne parle pas aux sens. Par les sens inoccupés le bouddhisme s'écoula librement et s'installa victorieusement dans l'âme japonaise.

Ce n'est pas sans raison que le vieux shintoïste Hirata, qui commande d'offrir aux morts de l'eau et des fleurs, réprouve l'encens et le déclare abominable. Le bouddhisme fit agir sur les Japonais des parfums inconnus. Leurs petits temples n'exhalaient qu'une odeur de feuillage et de bois fraîchement écorcé, et, comme les fleurs japonaises ont plus d'éclat que d'arome, on priait les dieux dans l'air pur et dans les bonnes senteurs de la terre humide. Le culte se pratiquait au grand jour, et, si le hallier lui prêtait son ombre, le ciel y rayonnait encore. L'esprit communiquait avec l'invisible naturellement et sans que les nerfs en fussent ébranlés. Mais sitôt qu'on passe le porche d'une église bouddhique, les allées de lanternes, les jardins emblématiques, les bassins de pierre, les portes dorées, les rouges encorbellements sculptés en têtes d'éléphants, de dragons ou de rhinocéros, les colonnes qui, peintes, semblent drapées d'étoffes de Bénarès, ou nues, par la richesse de leurs veines, célèbrent la gloire des essences mystérieuses; les plafonds aux caissons polychromes, les brocarts, les murs de cèdre ciselés d'oiseaux éclatants, chacun sous ses feuilles et sur sa branche coutumières, tout surprend les yeux, les attache, les amuse, leur fait embrasser en l'espace d'un instant l'univers sensible des formes et des

couleurs pour noyer leur ivressse dans la pénombre d'un sanctuaire de laque et de bronze, où les réchauds et les cierges parfumés la recueillent et la transmettent à l'odorat.

Ces temples encombrés de merveilles, musées voluptueux du néant, et qui s'étendent, se compliquent, se ramifient en corridors, se prolongent en passerelles, sous le désordre panthéistique de leur architecture, découvrent et imposent à l'émotion des sens leur secrète unité. Le bouddhisme éveilla les Japonais au monde des sensations, les unes étranges et les autres charmantes. Il leur apporta de l'Inde, de chez cette vieille thaumaturge du genre humain, des rituels d'exorcismes, des paroles magiques, des incantations nocturnes, une théosophie capable d'exciter les amateurs et de séduire les femmes. De la télépathie élémentaire du shintoïsme il fit une science occulte. On distingua le *shyriô*, cet esprit des trépassés qui agit sur les vivants, et l'*inkyriô*, cet esprit des vivants qui agit à distance sur les vivants eux-mêmes. Les morts rôdèrent au chevet de leurs parents malades et vinrent leur tirer les pieds vers le sépulcre. Quand deux personnes de la même famille meurent dans l'année, et qu'une troisième doit être déjà marquée pour les suivre, car le proverbe dit: « Toujours trois tombes, » on creuse une nouvelle fosse, on y dépose un cercueil avec un cadavre de paille; le prêtre bouddhiste grave sur la fausse pierre tombale un nom posthume et jette ainsi un charme à la mort. Le Japon eut ses envoûteurs, qui se rendaient au temple désert vers deux heures du matin, à l'heure du Bœuf, sous un grand chapeau de paille surmonté de trois chandelles allumées,

tenant à la main la figurine en terre et les clous. Il eut ses alchimistes et ses nécromants Des mères en deuil revirent leur enfant, plus beau qu'au jour de sa naissance, traverser, le sourire aux lèvres, une route silencieuse sur la rivière des larmes. Et l'on entendit les *Gaki* hurler la faim, car c'est l'un des supplices que l'enfer bouddhique réserve à ses damnés. Et le ciel dépêcha vers les hommes des *Tennin* dont les ailes angéliques sillonnèrent les nuits bleues. Et des voix inouïes vaticinèrent dans les temples.

A cette sorcellerie crépusculaire l'art vint mêler sa magie lumineuse. Tout l'art du Japon sort du bouddhisme. Les bonzes furent ses sculpteurs, ses peintres, ses poètes, ses musiciens, ses potiers, ses tisserands, ses jardiniers. Des arabesques du temple aux hiéroglyphes de la pierre, des fresques sacrées aux derniers livres d'images, des récitatifs dramatiques aux chansons des rues, des laques d'or aux ustensiles de ménage, des soies brochées aux simples cotonnades, des parcs seigneuriaux aux jardins en miniature, le génie japonais n'a rien produit qui n'évoque une légende, n'illustre une pensée, ne décèle un sentiment bouddhique. Et cet art, comme il aiguise la finesse de nos sens! Comme il sait mettre dans un rien le miracle de la vie! Comme il saisit au passage ce qu'on ne voit pas deux fois mais ce que, l'ayant vu, on reverra toujours! Impressionnisme, si l'on tient aux formules. Et cependant sous cet impressionnisme quelle vision exacte des types permanents! L'artiste japonais cherche à dégager des illusions éphémères le principe même de ces illusions. Son coup d'œil ne perçoit dans l'individu que les traits

qui le distinguent des autres espèces. Il ne retient de la forme que la loi visible du genre, l'idée apparente de la nature dont tous les hommes, dans tous les temps, seront pareillement impressionnés. Il fait rendre à la sensation ce que son inachevé peut contenir d'infini. L'art bouddhique entretient chez les Japonais une sensualité fine et douce, juste assez pour que leurs sens les induisent à penser que les réalités les plus précieuses sont des mirages.

Parfums, laques d'or, brocarts, pénombre enflammée des temples, peinture évocatrice, poésie de lueurs et de frissons, richesse des objets souvent en désaccord avec leur importance : stimulants de rêves, aiguillons de mélancolie ! Le shintoïsme avait répandu sur la nature toutes les séductions sauf une, que les disciples de Bouddha révélèrent aux Japonais : la fragilité. Elle leur devint encore plus chère, cette nature, du jour qu'ils la sentirent si périssable, et plus belle quand ils comprirent que leurs yeux en faisaient la beauté. Emportés à la dérive des apparences, ils apprirent à en goûter les éclairs et les caresses. Ces caresses fugitives, ces éclairs si tôt évanouis ne valent que par l'esprit qui en répercute et en prolonge la lumière et la douceur. Ils arrêtèrent toute leur âme sur des instantanés. La réalité ne fut plus pour eux qu'une électricité mystérieuse dont les petites étincelles communiquaient à leurs songes des vibrations infinies. Et, comme moins l'étincelle est vive plus le miracle est grand, ils s'accoutumèrent à préférer le reflet au rayon, l'ombre à la chose, le frôlement au toucher, l'écho lointain au bruit sonore; et avec ces échos, ces

frôlements, ces ombres, ces reflets, ils se composèrent leur monde intérieur.

Je ne crois pas que les Japonais aient jamais conçu formellement la pensée créatrice de l'univers, mais leurs plus humbles paysans éprouvent à un degré que ne soupçonnent pas les nôtres le prestige des phénomènes, la rapidité décevante de la vie, et, sur le fleuve qui nous entraîne, le délicieux pouvoir de l'évocation. Je demandais un jour à des prêtres bouddhistes d'où venait le sourire éternel sur les lèvres japonaises. Ils me répondirent par ces deux dictons que se répètent les enfants eux-mêmes : « Vivant, mort. » « Rencontre, séparation. » On rapporte que jadis, à certaines cérémonies religieuses, ce peuple organisa d'étranges concerts. Les musiciens mimaient sur leurs flûtes et sur leurs instruments à corde des airs silencieux. Ils jouaient en pensée, et l'assemblée recueillie écoutait leur silence. Je n'ai pu savoir si la chose était vraie, mais de tous les Japonais que j'ai interrogés, aucun ne la jugeait invraisemblable. Elle symbolise à merveille la volupté bouddhique par excellence : l'hallucination volontaire.

Cependant, le bouddhisme les mena plus outre. La nature dissoute en un ruissellement de phénomènes, il réduisit l'âme à l'état d'une eau limpide aux mille molécules, où se succèdent des reflets et des ombres. A la mort, cette âme se décompose, s'évapore, se résout en ses divers éléments. Mais notre désir de vivre persiste et se réincarne. Ce n'est pas notre moi qui transmigre en d'autres formes, c'est la résultante de nos actes. Le bilan du bien et du mal que dépose notre vie au moment qu'elle s'éteint constitue le germe d'une nouvelle

existence. Ce que nous sommes dérive de ce que nous avons été. Nous n'en gardons pas plus de mémoire que, dans le cours d'un rêve, il ne nous souvient des autres songes qui nous ont torturés ou ravis. Nos réincarnations sont les rêves terribles ou charmants de notre volonté de vivre. Et quand nous parviendrons à la délivrance, c'est-à-dire au réveil, toutes nos naissances, et nos vies, et nos morts dérouleront à nos yeux dessillés leurs joies et leurs misères. Telle est l'implacable loi du *Karma*.

Nous touchons ici à la différence essentielle qui nous sépare des Japonais. Nous croyons à l'identité consciente de la personne humaine : ils n'y croient pas. Je sais bien qu'ils vivent, en apparence, comme s'ils y croyaient. Mais le déterminisme a-t-il jamais empêché un philosophe d'agir comme s'il se sentait libre? Les fatalistes orientaux ne luttent-ils pas souvent, ne commercent-ils pas, plus souvent encore, comme s'ils faisaient eux-mêmes leur destinée? A coup sûr, le peuple ne s'est point assimilé ces théories profondes : il n'en a retenu que les idées de préexistence et de réincarnation. Elles sont très fortes sur les cœurs ; elles ont frappé des proverbes, inspiré des chansons populaires, créé des locutions et des métaphores. Les rapports sociaux en ont même subi l'influence. La pensée que le forfait du criminel réalisait l'héritage de sa vie précédente a souvent fait tomber le sabre de la main du vengeur. Les souffrances dont l'injustice nous révolte, le Japonais s'y résigne avec le vague sentiment de les avoir méritées sans doute dans une existence antérieure. Coups de foudre de l amour, brusques réminiscences! Notre fiancée

d'aujourd'hui fut jadis notre épouse. Dès que je la vis, je reconnus sur ce nouveau visage l'enchantement d'un ancien amour, et la corde qui lie nos deux barques fut nouée certainement en des temps qui sont morts. La brièveté de la vie ne contente point nos grands désirs de tendresse et de dévouement. Impatients d'un peu d'éternité, ils débordent sur le cycle inéluctable de nos vies futures. Pères et enfants sont engagés les uns envers les autres pour une vie, mari et femme pour deux, maître et serviteurs pour trois, et les amants, dans leur divine imprudence, se promettent leur foi pour cinq, six ou sept vies. Et ce que je disais plus haut des vers de Hugo et de Lamartine, c'est ici qu'il faudrait le redire en citant des poètes anglais, ou notre cher Sully-Prudhomme, ou certains vers de nos symbolistes. Ils ont exprimé parfois les affinités préétablies de nos cœurs avec les choses, la résurrection d'un passé aboli dans la nouveauté du présent, le parfum retrouvé sans qu'on l'eût jamais senti, le bruit reconnu sans qu'on l'eût jamais ouï, la maison déjà familière sans qu'on l'eût jamais vue, et l'étranger, misérable ou sublime, qui pleure en nous sans nous avoir jamais dit sa patrie et son nom. Ces raffinements de la sensibilité occidentale sont les lieux communs de la poésie japonaise, les actes de foi les plus naturels de la religion.

Mais quelle morale fonder sur ce flux éternel et changeant des êtres et des choses? Ce que je nomme ma personnalité n'est que la chaîne ondoyante et insensible d'un convoi de forçats. Je promène dans les champs infinis de la métempsycose des vies reliées l'une à l'autre, mais l'une à

l'autre aveugles, sourdes et muettes. Quand je m'engage pour des existences futures, mon esprit peut-il être la dupe de mon cœur, puisque je ne me rappelle rien de mes existences passées? Cet individu, dont le résidu de mes actes renferme la semence, cet individu qui sera moi et n'aura jamais conscience d'être mon moi, qu'ai-je à faire de m'en préoccuper? Quel motif d'intérêt me détournerait des voluptés faciles? Ainsi raisonnerait l'Européen pour qui sa personne morale est comme une citadelle aux arêtes précises et solidement retranchée. Notre intelligence se plaît à creuser des fossés, élève des barrières, improvise des remparts. Le langage ne trahit-il pas lui-même notre invincible besoin de délimiter et de terminer, quand, voulant exprimer l'infiniment beau, nous disons une *beauté achevée?* Une fois barricadés et fortifiés dans notre moi, c'est alors que nous essayons d'en sortir. Il semble que nous n'ayons amoncelé tant d'obstacles que pour nous en rendre le saut plus méritoire. Mais le bouddhisme supprime les frontières. Mon être ne commence ni ne finit dans les limites de ma personne, et l'inconnue que j'appelle mon âme est au fond de tout ce qui vit. Le mot altruisme ne signifie rien.

Insensé qui croyais que je n'étais pas toi!

Je suis toi, et je suis aussi le songe de la pierre, le demi-sommeil du végétal, le souffle de la bête, l'énergie qui se cache sous les mille formes de la nature. Comment sortirais-je de moi? Je m'étends encore plus loin que ne volent mes désirs. Imaginer des personnalités distinctes, de petits mondes bornés : quelle détestable illusion! Je participe

aux peines et aux plaisirs de l'univers et je n'ai même d'autre existence que d'y participer. J'embrasse tous les êtres en mon être ; et la sympathie n'est que la conscience de cette vérité suprême.

Les Japonais acceptent « ce grand mystère de l'éthique » comme les chrétiens les mystères de leur foi. Leur ancien état social où l'homme s'appliquait expressément à ne point différer des autres hommes, où le code n'admettait ni la propriété personnelle ni le droit de tester, transposait ainsi dans la communauté civile l'unité mystique du bouddhisme. Ne vous étonnez pas qu'ils n'aient conçu ni la liberté, ni même la « charité ». Ce sont des idées individualistes. Ils en appelleront à la douceur, à la résignation, et, comme le dit Schopenhauer dans ses admirables pages sur la Sympathie, « ils demanderont grâce plutôt que justice, nous ramenant à ce point de vue d'où les êtres apparaissent tous fondus en un seul ».

De là, parfois, dans leurs romans ou leurs légendes, des coups de théâtre qui nous déconcertent. Il me souvient d'un conte tragique où, héroïquement trompé par la femme qui est en son pouvoir et ne veut pas lui appartenir, l'amant se glisse chez elle dans la nuit sombre et lui coupe la tête, croyant couper celle du mari. Le lendemain, pris d'épouvante, il accourt, se jette aux pieds de son rival, lui confesse son crime, lui tend son sabre ensanglanté. Mais le mari recule et s'écrie : « Cemment pourrais-je tuer un homme qui l'aimait ! » Représentez-vous ce qu'une telle scène, non préparée, soulèverait chez notre public de révolte et même de dégoût. Mais relisez le passage de Schopenhauer : « Si tu pouvais, par un

effort de ta haine, pénétrer dans le plus détesté de tes adversaires et là parvenir jusqu'au dernier fond. alors tu serais bien étonné : ce que tu y découvrirais, c'est toi-même. Tu es cela ! » Mari et amant se retirent tous deux dans un monastère bouddhique.

Les plus humbles Japonais perçoivent sous les phénomènes de multiples correspondances. Leur sentiment de la nature est tel que, si j'en voulais rendre l'acuité, je le qualifierais d'égoïste. Ils chérissent dans le brin d'herbe ou le papillon ce qu'ils ont en eux-mêmes d'énigmatique et d'éternel. Leur langue renferme un mot intraduisible et dont le sens est indéfinissable : *giri*. Le giri, c'est l'obligation morale la plus ténue et la plus forte ; c'est le fil invisible où deux cœurs sont joints, alors même qu'ils n'éprouvent l'un pour l'autre aucune tendresse. On se tue par giri, on fait le bien, quelquefois le mal, par giri. Le giri explique, excuse ou justifie des milliers d'actes dont le mobile nous échappe. Un jeune bonze propose à une courtisane de s'enfuir avec lui. Elle refuse et tous deux s'empoisonnent. On arrive, on les sauve, on demande à la femme pourquoi elle a voulu mourir. Est-ce par amour ? Son amant n'était qu'un hôte de passage. Par misère ? Elle secoue la tête et répond : « Le giri l'ordonnait. » On dirait qu'à certains moments, l'âme se reconnaît dans une autre âme et, passive, s'y abandonne à sa destinée.

Cette puissance de la sympathie les amène souvent à des vertus aussi belles, aussi pures que les vertus chrétiennes. Mais il y reste toujours de l'inexprimé. Le bouddhisme ignore l'effusion, cette ivresse impétueuse et charmante du cœur qui

s'ouvre un passage et se précipite en d'autres cœurs. Son évangile prêche le silence. Au Japon la douleur ne crie pas, l'amour ne s'épanche pas, le deuil sourit, l'abnégation se tait. L'isolement apparent des âmes qui m'a tant frappé sur la terre japonaise, je l'ai compris du moment où ces âmes ne formaient qu'une seule âme. Autant les Japonais aiment les longs bavardages et les compliments interminables, autant ils demeurent réservés sur tout ce qui touche au tréfond de l'être. Ils excellent à parler pour ne rien dire, mais sitôt qu'ils auraient à dire, ils refoulent les inutiles aveux et s'en remettent au mystère qui les identifie du soin de se faire entendre. Un résident européen me contait qu'il avait fréquenté pendant quinze ans un ménage japonais sans avoir jamais surpris entre l'homme et la femme le moindre témoignage d'affection. Tous deux, l'épouse déférante et silencieuse, le mari dédaigneux et taciturne, ne semblaient avoir de commun que le toit de leur maison. Ils ne mangeaient pas ensemble, ils ne sortaient pas ensemble, ils n'associaient ni leurs rêves ni leurs plaisirs. Cependant, l'homme tomba gravement malade et fut bientôt moribond. « J'étais là, me disait mon compatriote, quand il sentit la mort. Il prit doucement la tête de sa femme et l'appuya un instant sur son épaule. Puis leurs yeux humides se rencontrèrent, et je n'ai jamais vu de plus beau regard d'amour. »

L'incroyable force de silence des Japonais imprime à leurs renoncements la mélancolie du sourire, donne à leurs sacrifices un prolongement infini. Leurs âmes se créent des agonies exquises. Ils dissimulent leur sensibilité comme ils font de

leur vraie richesse. Un Européen marié avec une Japonaise avait un fils que le frère de sa femme adorait. L'enfant mourut, et l'oncle maternel, qui chaque jour traversait Tôkyô pour s'asseoir au chevet du petit malade, accueillit la triste nouvelle d'un hochement de tête et d'un demi-sourire. Rien, durant les deux jours qui précédèrent l'enterrement, ne trahit chez lui la moindre émotion. Mais la dernière nuit il pénétra dans la chambre mortuaire, et le père, qui du fond de son fauteuil semblait assoupi, le vit s'approcher du cadavre et brusquement éclater en sanglots.

Le Japon est plein d'histoires aussi simples que ses temples shintoïstes, et qui nous étonnent moins encore par leur sublimité que par l'aisance naturelle où les cœurs entrent dans le sublime. Je n'en veux citer qu'une : elle me paraît d'autant plus éloquente que les Japonais n'y trouveraient rien d'extraordinaire.

En 1812 un capitaine russe, Rikord, envoyé pour négocier le rachat du capitaine Golownin qui, l'année précédente, dans une exploration des Kuriles, était tombé au pouvoir des Japonais avec tout son équipage, s'empara d'une jonque et en retint le patron comme otage. C'était un armateur, du nom de Kahi, assez riche, et qui, sans appartenir à la classe des samuraï, avait pourtant le droit de porter un sabre. Il fut emmené en captivité à Okhotsk, et sa famille le crut perdu. Son meilleur ami, désespéré de cette infortune que l'horreur des étrangers rendait pire que la mort, distribua ses biens aux pauvres et, comme nos saints au désert, se retira sur une montagne. Cependant les Russes, touchés de sa noblesse et de

sa dignité, ramenèrent leur prisonnier, et Kahi rentra dans sa ville. Il y apprit ce que son ami avait fait. Il ne lui envoya point de messages ; il n'éprouva pas le besoin de le serrer dans ses bras ; il ne songea pas à partager ses biens avec l'homme qui, pour l'avoir aimé, s'était appauvri. Mais ce Kahi comptait parmi ses enfants une fille que, depuis des années, il avait chassée de sa maison. Aux parents, aux amis qui l'avaient supplié de lui pardonner son inconduite, il avait toujours répondu que l'honneur le lui défendait. Tous les efforts s'étaient brisés contre sa décision irrévocable. Or il oublia la honte, il s'imposa de fléchir son orgueil puritain, il reconnut le sacrifice par le sacrifice, il rappela sa fille, ne doutant point, disait-il, que son ami le saurait un jour et comprendrait.

De tels sentiments émergent des profondeurs bouddhiques. Ils ont l'inexprimable beauté de ces fleurs de lotus qui s'épanouissent au crépuscule sur l'eau d'un étang solitaire. Oh ! je sais qu'il y a de la vase dans l'étang ! Je n'ignore pas que le bouddhisme japonais est mêlé d'impuretés ignobles ; que ses prêtres sont trop souvent incultes ou scandaleux ; et je ne pense pas que ses philosophes aient ajouté beaucoup à la gloire de la doctrine. Ils ont subi l'ascendant d'une métaphysique dont ils adoptèrent les conclusions bien plus qu'ils ne les enrichirent. Leurs douze sectes rivalisent d'arguties et de basse scolastique. Leur fameux apôtre Nichiren qui s'écriait : « Rien ne peut m'émouvoir si ce n'est d'être vaincu dans la discussion par un homme plus sage que moi, mais je ne crois pas que cet homme se rencontre ja-

mais ! » me produit l'effet, au point de vue intellectuel, d'un médiocre penseur.

Le bouddhisme ne nous intéresse que vu ou entrevu avec les yeux des humbles et des braves gens. Tout ce qu'il y a de grâce dans l'évangile du lotus, de mélancolie dans son pessimisme, de tendresse dans son désespoir, les Japonais en ont précieusement parfumé leur intimité, embaumé leurs vertus. Leur idolâtrie aux masques chinois n'a pas trop alourdi leur rêve. Ses superstitions grimaçantes ont des pieds légers qui ne meurtrissent point les cœurs. Un air doux et limpide circule autour de leurs autels. J'oublie l'horrible face du dieu Emma, pour me rappeler que ce roi des Enfers laisse un ou deux jours par an respirer les damnés. Il lui sera tenu compte de ces deux jours sur toutes les terres et dans tous les ciels ! Et je ne me sens pas le courage de ne pas aimer la Kwannon au beau visage et aux yeux tristes, la Kwannon si chastement drapée, la divinité la plus populaire, la déesse de la Commisération.

CHAPITRE IV

LES RELIGIONS ÉTRANGÈRES : DÉCADENCE ET CONFLIT

Shintoïsme et bouddhisme influèrent forcément l'un sur l'autre. Le shintoïsme tempéra l'ivresse bouddhique et retint les Japonais aux pentes funèbres où d'autres peuples roulèrent. Son culte de la patrie leur fut une ancre dans la fuite éternelle de l'univers. Le bouddhisme corrigea l'indigence et la rusticité du culte primitif. Les deux religions se firent souvent, dans le même temple, des concessions réciproques, l'une se relâchant de sa simplicité campagnarde, l'autre de sa pompe voluptueuse et nostalgique. Ce fut l'alliance du savetier et du financier. Le financier y perdit un peu de sa tristesse, le savetier un peu de son entrain.

Mais bouddhisme et shintoïsme, que deviennent-ils dans la subite irruption des idées occidentales? Les découvertes de l'Europe infirment les concepts du shintô. L'active trépidation de la vie moderne dérange l'idéal du bouddhisme. La foi des Japonais n'est plus d'accord avec leur nouvel état. L'harmonie religieuse de l'empire est rompue. Que la science européenne s'amuse à retrouver des pressentiments de vérité dans les symboles topiques d'un vieux culte et des intuitions prodigieuses dans la métaphysique hindoue, ces divertissements n'empêchent pas que notre civilisation par

son indépendance à l'égard du passé, son respect de l'individu, ses progrès industriels, ses convoitises, ses instincts démocratiques et l'insolence de sa ploutocratie, ne contredise brutalement les principes de la société japonaise et n'en déchire avec violence l'atmosphère religieuse. Cela est si vrai que le bouleversement politique du pays, comme toutes les révolutions où les âmes désemparées chassent sur leurs ancres, a provoqué des accès de mysticisme, suscité des visionnaires et des prophétesses.

Une femme nommée Miki, originaire de la sainte province de Yamato, se prétendit éclairée d'une soudaine illumination et entraîna des milliers de cœurs. Elle est morte depuis douze ans, mais sa bonne nouvelle s'est répandue dans toutes les provinces. Le Ten-ri-Kyô, assemblage de conceptions bizarres et de dieux shintoïstes, a ses temples, sa légende miraculeuse, ses livres de révélations, ses mystères, ses orgies sexuelles, ses initiés. On y annonce qu'un temps viendra où le genre humain reconnaîtra le Japon comme son premier séjour, la prophétie de Miki comme la vérité divine. Alors une rosée céleste tombera sur le tertre verdoyant où les dieux générateurs Izanagi et Izanami célébrèrent leur nuit de noces. Et l'aveugle recouvrera la vue, le muet la parole, le sourd l'ouïe, le boiteux marchera, le lépreux guérira, et les fous se réveilleront de leur mauvais rêve. Prenez garde que ces prédications excitantes sont d'autant plus dangereuses qu'elles trahissent chez un peuple ébranlé dans sa foi séculaire et humilié par la conquête irrésistible de l'Occident, non seulement le désir d'une croyance et d'un sou-

tien nouveaux, mais encore le besoin de surmonter l'humiliation et d'imaginer une mystique revanche.

L'espoir dont le Ten-ri-Kyô abuse les simples, trouve un écho dans l'officine des écrivains et des philosophes. L'importation des ouvrages européens a produit une renaissance des études religieuses. Les travaux de France et d'Allemagne ont secoué çà et là l'ancienne torpeur des dignitaires bouddhistes. Mais en même temps que les Japonais apprennent à mieux connaître leur religion, ils en exigent la réforme. Le vieux bouddhisme pensif et triste les effraie comme s'ils craignaient d'avoir le sort du patriarche Daruma, de la secte Zen, lequel perdit ses jambes pour être resté trop longtemps en méditation. Ils veulent marcher, se hâter, courir, dépasser l'agile Européen. Ils rêvent d'un néo-bouddhisme qui serait « démocratique, empirique, optimiste ». De gros livres ont été publiés sur la matière. Et ce néo-bouddhisme optimiste, empirique, démocratique, m'a remis en mémoire certain néo-christianisme qui n'attesta naguère chez nos doux intellectuels que la ruine prétentieuse de l'esprit chrétien. D'ailleurs les Japonais, imitateurs incorrigibles, tiennent encore plus au réformateur qu'à la réforme. La gloire de posséder un Martin Luther a tourmenté leur sommeil. « Si une religion relativement inférieure, telle que le christianisme, écrit l'un d'eux, a pu être régénérée par l'indomptable foi d'un Luther, que ne doit-on pas attendre du bouddhisme lorsqu'un semblable apôtre y portera sa flamme ! » — « Au point de vue religieux, dit un autre, la situation du Japon vis-à-vis du reste de l'univers est com-

parable au soleil. Les fondateurs de religion, comme le groupe des planètes, gravitent vers notre archipel. Nous affirmons qu'il sera le dernier champ de bataille où les dieux livreront leurs derniers combats. » Le néo-bouddhisme japonais, n'en doutez point, a reçu la mission providentielle d'unifier les croyances humaines et de donner au monde sublunaire une foi définitive. Je préfère encore la rosée du Ten-ri-Kyô à cette espèce de shintoïsme bouddhique et lyrique. Mais l'une et l'autre expriment la même exaspération de vanité blessée et le même désarroi intérieur.

Seuls les Japonais qui se font chrétiens, me semblent introduire dans leur vie une logique salutaire. Admettez un instant que nos maîtres nous imposent, sans que nous l'ayons jamais demandé, des institutions, des codes, des coutumes empruntés à l'Extrême-Orient et imprégnés de bouddhisme. Les plus résignés d'entre nous se prendraient le front à deux mains et s'écrieraient : « Sous peine que notre tête éclate, commençons par nous faire bouddhistes ! » Sociétés de bienfaisance, Hôtels-Dieu que visite l'impératrice, tribunaux où l'individu se réclame de ses droits, lois plus équitables, divorce plus malaisé, habitudes sociales et domestiques modifiées par le sentiment de la pudeur, ces institutions et ces nouveaux usages, tirés de l'Europe, sont tous marqués au coin du christianisme.

Cependant la religion occidentale ne paraît pas devoir s'introniser au Japon. Rien dans le bouddhisme n'y répugne absolument, si ce n'est peut-être ses analogies extérieures avec le catholicisme et sa ressemblance intime avec l'indiscipline pro-

testante. Avez-vous remarqué que souvent une langue étrangère nous est d'autant plus difficile à bien parler qu'elle se rapproche davantage de notre langue natale ? Nos missionnaires n'arrivent point à convertir les musulmans qui ont presque mis au rang de leurs prophètes Jésus, fils de Marie. Mais le catholicisme avait surtout contre lui sa banqueroute sanglante sous les premiers Tokugawa, le déplorable souvenir des moines espagnols et son titre de religion romaine, où l'orgueil national du Japon flairait une obscure menace. Ce n'est qu'à force de prudence, d'amour, d'intelligence aimable et libérale, de dévouement aux intérêts indigènes que nos missionnaires sont parvenus à former des confréries de catholiques excellents. J'ai rencontré parmi leurs catéchumènes des âmes où la noblesse chrétienne s'alliant à la politesse japonaise composait un tout rare et délicieux. Néanmoins, la magnifique discipline dont notre Eglise a, depuis deux mille ans, maîtrisé tant de passions, remporté tant de victoires sur la chair humaine, résisté à tant d'assauts, inspire aux Japonais les plus intelligents le désir de lui emprunter sa pompe, ses dignités, ses processions, ses règles même pour raffermir l'autorité chancelante de leurs sectes religieuses. Et si leur idée fait honneur aux missionnaires français, dont ils proposent souvent l'exemple à leurs bonzes, c'est tout de même une étrange chimère que de vouloir « catholiciser » le bouddhisme, essentiellement anarchique.

Le protestantisme, lui, se crut plus de chances de réussir. Ce n'était point que son passé prouvât moins d'intolérance. En janvier 1843, un grand

meeting de pasteurs se tint à Londres pendant la guerre de l'opium, la plus abominable qu'une barbarie civilisée ait jamais entreprise. Ils rendirent grâces à Dieu d'avoir permis que l'Angleterre, par les brèches ouvertes à son poison, eût frayé dans l'empire chinois des routes à l'évangélisme. L'Américain Richard Hildreth, qui cite le fait, ajoute : « Ni les lettres des missionnaires jésuites, ni l'histoire de leurs missions ne m'ont rien fourni de comparable à ce spécimen du zèle protestant. »

Mais, Anglais ou Américains, les clergymen se présentaient aux yeux des Japonais comme les annonciateurs d'une religion nouvelle, optimiste, pratique, accommodée aux transformations du monde moderne, individualiste et telle que chaque peuple pût l'adapter à ses convenances et la modeler sur ses fantaisies. Leur assurance d'Anglo-Saxons et leur appareil scientifique aidèrent encore à leur premier succès. Beaucoup de ces pasteurs étaient des hommes distingués, professeurs, historiens, médecins, naturalistes. Leur chapelle avait des lumières de laboratoire. Les Japonais, charmés qu'on s'adressât à leur raison, s'empressèrent de feuilleter la Bible et conçurent une église nationale qui restituerait au christianisme son ingénuité galiléenne et qui même nous apprendrait à débrouiller, mieux que nous ne le fîmes, les petites difficultés de notre théologie. Mais il se produisit ce curieux phénomène que le protestantisme entre les mains païennes de ces nouveau-nés à la réforme, comme si sa logique interne échappait à tout régulateur, atteignit du premier coup le dernier terme de son évolution:

le rationalisme. En 1893, dans une assemblée des presbytériens de Tôkyô, on décida que les doutes qu'ils pourraient avoir de la divinité de Jésus-Christ n'empêcheraient point les pasteurs scrupuleux de rester en charge, car, disait-on, « si la foi en la divinité de Jésus était exigée, un grand nombre de ministres devraient abandonner leur chaire ». Il en fut de la religion protestante au Japon comme du parlementarisme qui, dans l'espace d'un jour, passa de la verdeur à la maturité et à la corruption. Le Japonais se couche protestant et se réveille rationaliste. Et je ne demanderais pas mieux que d'y applaudir, si j'avais confiance dans une raison aussi vite émancipée.

D'ailleurs, de toutes les tendances européennes, seule l'irréligion de nos esprits forts satisfait pleinement les parvenus et les nouveaux maîtres du pays. Les missionnaires se sont heurtés aux mêmes objections où se retranchent nos libres penseurs. Le Japon n'avait guère changé depuis le commencement du XVIIe siècle : seulement cette fois, la *Bible expliquée aux aumôniers du roi de Pologne* et la philosophie de Paul Bert avaient traversé les mers et débarqué du même paquebot que les apôtres. « La religion n'étant en somme qu'un reste des âges barbares et incultes ne saurait convenir à une époque où l'esprit humain est en pleine efflorescence. Tant qu'un pays demeure attaché à sa religion, ce pays ne peut prétendre ni à la civilisation, ni à la puissance, ni à la richesse. Les grands pays d'Europe et d'Amérique ont eu raison des entraves du christianisme. Il faut les féliciter de leur courage. La France et la Suisse ont enfin prohibé de leurs écoles tout enseigne-

ment de morale religieuse... » Qui parle ici? Est-ce ton ombre, ô pharmacien d'Yonville? Est-ce un anticlérical des Batignolles ou de Pantin? Non, j'emprunte ces lignes à un article sur le vice constitutionnel de la morale religieuse paru en 1898 dans une revue japonaise qui fait autorité en matière d'éducation. Je crains que son auteur n'ait l'esprit un peu bien simpliste. Mais, comme ses compatriotes les politiciens ont cru de bonne foi par les exemples étrangers qu'il suffisait d'étrangler ses scrupules pour devenir un homme politique, le spectacle superficiel de l'Occident l'a persuadé qu'il suffisait d'étouffer les croyances religieuses d'une nation pour que cette nation devînt un grand peuple. Son opinion, les Japonais des hautes classes ne sont pas éloignées de la partager et de la professer. Les membres du gouvernement et surtout ceux qui les gouvernent commencent à englober dans le même dédain christianisme et bouddhisme. Les doctrines de désintéressement les gênent aux entournures. L'élite intellectuelle du Japon meurt un peu chaque jour à la vie intime de sa race. J'aime, malgré sa rudesse, ce vieux proverbe de pêcheurs russes ou grecs, que c'est toujours par la tête que pourrit le poisson.

Le peuple, lui, ce réservoir de dévouement et de piété, ne paraît pas avoir encore trop ressenti le pouvoir desséchant des idées antireligieuses. Les Japonais n'ayant jamais pâti du fanatisme clérical ne souffriront peut-être jamais de l'autre, plus mortel. Mais si leurs maîtres imprudents finissaient par les détacher du culte des ancêtres et ruinaient en eux la « sympathie » bouddhique,

on aurait tout à craindre de ce peuple qui n'eut d'autre discipline morale que sa mélancolie et ses traditions. Heureusement la religion des aïeux, où le bouddhisme et le shintoïsme ont accordé leurs efforts, persiste au cœur de la foule avec une incroyable vitalité.

Du temps que j'étais à Tôkyô, il se passa dans un village de l'Ouest une histoire qu'un témoin me conta et qui prouve non seulement comme en matière de religion les malentendus sont faciles entre Européens et Japonais, mais aussi combien le peuple, averti par son instinct de conservation, reste attaché au respect de ses morts.

Deux diaconesses anglaises étaient venues catéchiser ce village, et, selon leur habitude, pensèrent qu'un peu d'argent bien distribué aplanirait à leur parole le chemin des âmes. Elles trouvèrent une pauvre fille orpheline et endettée qui, moyennant dix francs par mois, se laissa toucher de la grâce. Les deux dames la baptisèrent, chantèrent des psaumes et, de prêche en prêche, promenèrent leur conquête. Mais un jour elles découvrirent dans un coin de son logis les tablettes funéraires de ses parents, ces tablettes sacrées dont la néophyte n'avait pas eu le courage de se défaire, dernier vestige et suprême objet de son idolâtrie. Les protestantes anglaises n'ont pas la tolérance coupable des jésuites. Elles signifièrent à leur catéchiste que, si ces planchettes diaboliques ne disparaissaient de sa demeure, sa rente mensuelle lui serait coupée. Toutefois, elles lui donnaient à choisir, de les enterrer ou de les jeter à la rivière. La fille, qui comptait sur sa rente pour payer ses dettes, consentit au sacrifice. Le soir venu, elle se

glissa dans un champ; mais, prise de terreur, elle abandonna le trou commencé et, courut d'une haleine jusqu'au torrent où, les yeux fermés, elle lança les âmes de ses père et mère. On la vit. Le village connut la profanation. Personne n'avait jugé mauvais qu'elle se fît chrétienne, mais, de ce jour, tout le monde s'éloigna d'elle, et les enfants même évitèrent la réprouvée. Cependant, les diaconesses, lasses de prêcher au désert, dirent à leur convertie : « Nous allons partir, et, maintenant que vous voici tout à fait chrétienne, vous comprendrez que nous réservions nos faibles ressources au progrès de notre œuvre. » La fille fut atterrée. Elle revint trouver les dames et leur expliqua sa situation, et que, pour payer ses dettes, n'ayant plus que son corps qui lui appartînt, elle serait sans doute obligée de le vendre. Les Anglaises se récrièrent d'horreur, comme si les démons de la luxure les eussent assaillies. «Allez-vous-en, nature abominable, fille perdue! » La pauvre fille sourit, salua jusqu'à terre, et s'en alla tout droit à la maison de joie. Mais, bien qu'elle fut jolie, on ne voulut point l'y recevoir, car on savait son crime, et tous les hommes eussent déserté l'hôtellerie d'amour si l'enfant sacrilège en avait passé le seuil. Elle dut poursuivre sa route jusqu'au Yoshiwara d'une ville lointaine, où elle tremble encore qu'un hôte de son pays l'y reconnaisse un jour...

LIVRE V

L'IMAGINATION

CHAPITRE PREMIER

DU RÉALISME A LA FANTAISIE

Un jour que je visitais le château de Nagoya, un vieux samuraï m'indiqua dans une des salles basses un puits à la margelle rustique. Les anciens maîtres, me dit-il, par piété pour son eau salutaire, en avaient revêtu les parois d'une couche d'or. J'essayai d'apercevoir dans l'ombre cette richesse invisible. Et j'admirai non seulement comme autour d'une idée simple les Japonais déploient de faste inattendu, mais surtout comme ils prennent garde de le dérober aux yeux pour mieux imposer à l'esprit.

Un autre jour que je voyageais de Kyôto à Nara, mes compagnons me montrèrent les coteaux d'Uji où se récoltait naguère le thé de l'empereur. Ce thé n'avait point d'arome spécial ni de saveur particulière, mais on en cueillait les feuilles les plus tendres avec solennité, on multipliait le nombre des officiers qui le rapportaient au Palais, on renchérissait sa simplicité naturelle d'une

pompe dispendieuse, on en faisait un breuvage inappréciable et rare, un élixir de noblesse, une délectation pour la pensée.

Quel étrange peuple que ce peuple japonais! Sa vie est un perpétuel mélange de réserve et d'ostentation, d'élégance discrète et de bouffonnerie cérémonieuse. Jadis ses cavaliers de marque étaient accompagnés de deux palefreniers dont la présence signifiait aux yeux du vulgaire que deux hommes pouvaient à peine contenir l'ardeur de leur monture. Et ces mêmes cavaliers, si ardents à la parade, savaient étouffer leur luxe sous les dehors de la médiocrité. Les Japonais jouent singulièrement avec les apparences. Les actes les plus ordinaires prennent souvent chez eux une figure sacramentelle. Ils s'ingénient à rehausser d'un prestige magnifique ce qui n'a point de valeur, et leur vraie richesse se cache. Mais on sait qu'elle existe. Sa réalité ne lui suffit pas; elle veut être imaginaire, et le soin dont elle se dissimule n'est qu'un biais pour se grossir encore d'une estimation fantastique. Point de peuple où l'imagination ait plus occupé la scène. Les Japonais « ne branlent que par ses secousses ». Qu'ils paraissent sans être ou qu'ils soient sans paraître, le même désir les stimule : ils s'efforcent constamment d'embellir leur image dans la pensée des autres.

Mais cette fantaisie qui donna jadis à leur société son étiquette, son emphase, sa grandeur horrifique et sa mystérieuse simplicité, cette fantaisie qui vous guette au seuil de leurs maisons, vous distrait à l'ombre des sanctuaires, éclate dans leur sculpture, sourit dans leur peinture, se dilate

dans leurs légendes, s'amenuise dans leurs jardins, cette fantaisie, reine et maîtresse de la vie japonaise, a je ne sais quels traits immuables en sa diversité, quels plis rigides en son exubérance. Les idées européennes pénétrèrent au Japon comme sous une voûte de stalactites précieuses et bizarres, caprices séculaires d'un peuple où tout ce qui surprend est raison, tout ce qui brille vérité, et dont les modes changeantes ne sont que leurs colorations fugitives. L'imagination japonaise, comme l'eau qui se cristallise, semble obéir à des lois géométriques. Tenter d'en fixer les caractères, c'est entrer plus avant dans la connaissance de ces âmes qui firent de la folle du logis leur éducatrice, leur consolatrice, la surintendante de leurs plaisirs et la trésorière de leurs vertus.

L'imagination japonaise me frappe tout d'abord par son impersonnalité, et l'influence bouddhique ne s'est nulle part marquée plus profondément que dans ses conceptions artistiques et littéraires. L'individu n'y trahit jamais une vision originale de la nature ou de l'humanité. Tous les Japonais regardent avec les mêmes yeux, reçoivent du monde extérieur les mêmes impressions, nuancent leurs sentiments des mêmes teintes et considèrent la vie du même angle. De l'adolescent qui compose son premier devoir de style à l'écrivain déjà mûr qui se publie dans une grande revue, seule l'élégance des combinaisons diffère, mais ils travaillent tous les deux sur la même réserve de sensations, d'images, d'idées.

Le ministre de l'Instruction publique, l'aimable

marquis Saionji, m'avait envoyé un certain nombre de copies d'élèves, filles et garçons. Les premières traductions que mon secrétaire m'en donna me surprirent au point de me faire suspecter la bonne foi des maîtres. Je n'étais point accoutumé de rencontrer chez des enfants un sens si délicat de la nature, un choix si heureux du détail. Un bambin de dix ans qui avait à traiter de *La neige le matin*, écrivait : « Les arbres dépouillés ont fleuri pendant la nuit. Le monde argenté scintille. Les chiens joyeux, lâchés à travers la cour, caracolent et s'ébrouent dans la neige, et je sors monté sur des échasses de bambou. » — Un autre, plus âgé, parlait du lever de la lune sur le mont Obasuté. « La lune est mélancolique, disait-il : elle rappelle aux voyageurs leur jardin désert et leur maison lointaine. On peut dormir sous sa fraîche lumière, qui croît et décroît comme le symbole de notre vie. Et cependant l'empereur Godaigo, proscrit et fugitif, lorsqu'il la vit rayonner sur la mer, s'écria : « La Lune n'a pas de cœur ! » — Une fillette de douze ans comparait le mont Fuji à un éventail entr'ouvert, suspendu par son manche à la voûte céleste. Une de ses compagnes peignait ainsi la venue du printemps : « Le ciel matinal se voile d'un léger brouillard couleur de la fleur du pêcher. Les oiseaux chantent et déjà les saules mariés aux fleurs ceignent la ville d'un brocart d'or. » J'aurais cru que le professeur avait retouché ces devoirs, si journaux, poésies, contes, chansons, et mes entretiens avec les Japonais, ne m'avaient rapporté à chaque instant les mêmes réminiscences et les mêmes métaphores. Les enfants naissent avec l'instinct de ces images et,

toute leur vie, logeront leurs pensées et leurs rêves dans ces nids ingénieux et définitifs, où c'est à peine si les générations ajoutent quelques fils de soie brillante.

Nous connaissions une dame japonaise qui nous accompagnait souvent dans nos promenades. Le lendemain d'un jour où nous avions visité le parc d'Uyéno, elle nous adressa une poésie sur un papier dont la couleur mauve répondait au mois de l'année : « Il est charmant, disait-elle, de passer et de repasser sous les arbres parfumés d'une terre étrangère, mais tout de même on voudrait savoir si le printemps de sa patrie n'a pas encore perdu ses fleurs. » Quelque temps après, je lus dans une anthologie japonaise le *Petit Récit d'Isé*. Isé était une grande et honnête dame qui vivait au IXe siècle à la cour de l'empereur Uda, dont elle était aimée pour son doux visage et ses beaux vers. Lorsque l'empereur, lassé de l'amour et du trône, se retira dans une solitude bouddhique, elle s'enferma chez elle et oncques n'erra plus qu'à travers ses souvenirs. Or, l'empereur Daigo voulut un jour obtenir d'Isé qu'elle fît une poésie sur la feuille d'un paravent où des buffles traînaient un char dans un sentier bordé de cerisiers fleuris. Il dépêcha vers elle le plus galant seigneur de sa cour, et la noble recluse, surprise et charmée, traça de son admirable écriture, sous le dessin qui lui rappelait l'enchantement impérial de sa jeunesse : « Je voudrais rencontrer quelqu'un qui vînt de voir les cerisiers en fleurs de ma terre natale; je lui demanderais si les fleurs sont tombées. » Depuis plus de dix siècles la pauvre Isé repose au sein du nirvâna, mais les petites dames

japonaises qui n'ont point connu l'empereur Uda et qui prennent aujourd'hui des chemins de fer et des tramways pour aller fêter la merveille printanière aux pèlerinages des cerisiers, des iris ou des chrysanthèmes, sentent et pensent comme elle, revivent sa mélancolie, la modulent naturellement sur le même air.

Le Japon est la terre des reflets et des échos et proprement le pays des paroles dégelées. A chaque saison, les vers des anciens poètes et leurs jolis mots et leurs fines trouvailles fondent, s'animent, voltigent, bruissent sur toutes les lèvres. Les fleurs, les oiseaux, la lune, la tristesse magnifique de l'automne, les pins qui se mirent au bord des flots, les feuilles qui tombent sur la neige « comme des lettres chinoises sur un papier blanc », l'eau des cascades « qui ressemble à une pièce de toile blanche agitée par la brise », le passage aérien des oies sauvages dans les nuits claires, la brièveté de la vie : tels sont les sujets éternels où les poètes du Japon s'évertuent à fuir l'originalité. Et jamais ils ne conçurent qu'on pût chanter le soleil couchant ou les étoiles; jamais un amoureux ne poussa l'indépendance jusqu'à célébrer en vers les yeux de sa maîtresse.

La peinture même, le seul art qui chez eux ait vraiment évolué, n'échappe point à l'écueil des lieux communs. Ils y sont devenus comme des lois imprescriptibles. Le pin ne va guère sans la cigogne, ni le bambou sans le moineau, ni les pruniers sans la lune. L'École des Beaux-Arts de Tôkyô m'a stupéfait. Les rapins, silencieusement accroupis ou étendus sur leurs tatami, calquaient et décalquaient avec un soin religieux d'anciens

kakémono. Et leur professeur, un des peintres les plus réputés du Japon moderne, venait d'exposer à l'admiration des connaisseurs un tigre qui, de la queue aux moustaches, reproduisait trait pour trait un tigre fameux du siècle passé. Aussi ne doutai-je plus de la sincérité des maîtres de collèges, quand, après ma visite, ils m'offraient parfois des aquarelles de leurs élèves, dont la précocité fantaisiste m'eût naguère déconcerté. Et je ne trouvai plus étonnant qu'un simple paysan pût saisir la finesse d'un coup de pinceau ou le charme subtil d'une allitération. Les Japonais ne sont souples et divers qu'à la surface. Pour peu que vous pressiez l'individu, vous touchez bientôt le fond immobile et résistant de la race.

Cette race, dont l'art manque de génie comme sa politesse d'initiative, doit son imagination impersonnelle non seulement à sa pauvreté philosophique, qui lui interdit les grands espaces, et à son éducation bouddhique, qui stérilise la vivacité spontanée de la plante humaine, mais encore à l'influence des caractères chinois, si considérable dans la langue japonaise. Ces caractères prétendus idéographiques expriment bien moins l'idée féconde, agile, vivante, aux rapports infinis, qu'ils ne figurent l'objet inerte, immuable, borné, mort. L'esprit n'en peut étendre ni épurer la signification matérielle. Ils ne représentent que des sensations, n'éveillent que des idées concrètes et trop délimitées pour se développer librement. Les écoliers qui, jusqu'à quinze ou seize ans, apprennent à en tracer du bout de leur pinceau les pleins et les déliés, outre qu'ils surmènent leur mémoire, y contractent l'habitude d'assujettir

leur pensée à des moules étroits et fixes. Ils se font les esclaves de leurs mots, tandis que les nôtres sont pour nous de dociles et rapides serviteurs. Quand je voyais ces adolescents, le coude en l'air, le pinceau vertical, dessiner à traits fins ou écrasés ces signes cabalistiques, qu'ils enjolivaient de hachures et de pointillé, ils me semblaient ciseler précieusement de petites cages où les idées s'étiolent et s'ankylosent. Leur calligraphie est un art comme le dessein et la peinture. Et, qu'une page bien écrite vaille à leurs yeux un bon tableau, rien de plus logique, puisqu'elle parle à l'imagination, mais toujours des mêmes objets et sous la même forme. Un Japonais me montrait un jour deux caractères, dont l'un symbolisait le ver luisant, l'autre la neige. Réunis, ils signifiaient « ardeur pour l'étude ». Ne vous en étonnez point : deux étudiants chinois vivaient jadis aussi pauvres et dénués que notre Amyot qui, les soirs d'hiver, déchiffrait ses auteurs grecs sous le lumignon d'une Madone de carrefour. Le premier enfermait des lucioles dans un sac de papier et travaillait à leur lumière ; le second méditait ses classiques aux lueurs de la neige amoncelée sur sa fenêtre. Mais une langue, dont les étymologies sont ainsi des emblèmes et les signes des rébus, détermine invariablement chez ceux qui la possèdent d'inflexibles images et les enfonce dans une sorte de fétichisme intellectuel où meurt toute invention.

D'ailleurs, je ne nierai point que son absence même d'individualité ne nous rende souvent la fantaisie japonaise plus avenante, plus accessible, plus hospitalière. Ce monde fermé de vibrations

lumineuses et sonores, qui se transmettent d'âge en âge sans rien perdre de leur fraîcheur ni de leur éclat, répand sur ses moindres enfants une diffusion de grâce involontaire et de poésie inconsciente dont l'étranger, toujours tenté d'en faire honneur à l'individu, jouit et s'émerveille. Tout le Japon se reflète en chacune de ses âmes. Un hôte vous accueille et c'est la race tout entière qui vous salue, vous sourit, vous ménage à l'impromptu des surprises héréditaires. Son imagination a la constance des souffles alizés; ses inventions et artifices, la régularité des phénomènes naturels, et l'on ne s'en fatigue guère plus que de la nature même dont elle est directement inspirée.

Observateurs scrupuleux, les Japonais ont gardé cette ingéniosité charmante que donnent les champs, les bois et les flots à ceux qui vivent de leur spectacle. Leur langue, si misérable en abstractions, est d'une richesse étonnante de locutions réalistes et primesautières. Et d'abord les onomatopées y fourmillent. Ils les graduent et les opposent en gens dont l'oreille est habituée à noter la valeur des bruits. On dira des tremblements de terre : « Le *gishi-gishi* n'est pas dangereux, mais au *gara-gara*, il faut déguerpir. » Ils se serviront du redoublement des mots pour exprimer la hâte ou la diversité. Leurs termes composés ne sont parfois qu'un raccourci d'impression vive : *Tasogare* « qui est cette personne ? » désigne le crépuscule, l'heure trouble où l'on ne reconnaît plus les figures. Le volubilis s'appellera *Asagao* « visage du matin ». Ce peuple de coloristes n'a pas conçu l'idée abstraite des couleurs. Il en a formé les noms surtout en prenant celui des plantes,

des animaux, des objets matériels. Le vert se nomme couleur d'herbe; le violet, couleur de glycine; le gris, couleur de souris; le bleu, couleur de ciel; le rose, couleur de pêche. Les habitudes attitudes et sentiments sont presque toujours rendus par des comparaisons empruntées à l'ordre de la nature. Celui dont la démarche est molle s'avance « en saule pleureur », c'est-à-dire avec l'espèce de lassitude et de langueur abandonnée, dont les longues branches du saule ondulent aux souffles de l'air. L'orateur facond parle « comme l'eau glisse sur une planche inclinée ». Désorienté, vous êtes pareil « au singe qui tombe d'un arbre secoué par les vents »; réduit à la misère, « au faisan dans un champ brûlé ». « La parole du Shôgun, dit un vieux proverbe, est comme la sueur : une fois sortie, elle ne rentre pas. » Tout, le mot et l'image, nous impose la sensation de la réalité, et d'une réalité familière. Par ces mêmes contrastes dont est tissue la vie japonaise, si la langue atteint sans effort la verdeur de l'argot et s'abaisse aux plus basses crudités, son immodestie coutumière se voile pudiquement et se réfugie dans les sous-entendus, là même où nous ne craignons point la franchise du vocable. La concubine n'est plus que la *sobamé* « la femme à côté » ou la *mékaké* « celle sur qui l'on a jeté les yeux ». Mais le vague de l'expression est encore marqué du geste, et, pour ainsi dire, du mouvement des corps.

C'est ce mouvement et ce geste que les artistes japonais ont merveilleusement attrapés, jusque dans les objets qui nous en semblent dépourvus. Ils ont été peut-être les premiers à comprendre que

la symétrie déformait et faussait la nature, et, alors que ce procédé nous fournissait un moyen plus commode de nous satisfaire et que notre esprit remodelait la création sur les justes correspondances de l'organisme humain, ils cherchaient et découvraient la véritable harmonie du monde extérieur dans ses apparences irrégulières. Les montagnes, les falaises, les rochers, les troncs d'arbres prennent sous leur pinceau une animation extraordinaire. Les silhouettes s'en détachent avec une hardiesse où l'on sent, chez le dessinateur, non seulement le souci de l'exactitude, mais encore la conscience que la figure des choses témoigne de leur volonté mystérieuse. Les jardiniers, qui sont à leur façon des peintres et des poètes, usent de la pierre au même titre que de la plante, mais ils la choisissent taillée, sculptée, fouillée par l'eau des torrents ou le feu souterrain. Le Japon est le paradis volcanique des pierres. Elles se dressent, bizarrement mais naturellement découpées et plates, aux approches des temples, au seuil des maisons, sous les arbres, le long des routes. Tel jardin, tout en rocs et en galets, vous donne si bien l'illusion d'une grève que pour un peu vous y entendriez le bruit de la mer. Les pierres parlent, agissent, font des signes, opèrent des miracles, saluent les disciples du Bouddha, et l'on en cite même une que l'empereur Ojin, augustement enivré, frappa de son auguste sceptre et qui s'enfuit épouvantée devant Sa Majesté titubante. On les aime, on vénère la beauté de leur forme, l'étrangeté de leurs dentelures. Il en est de même des monticules, des sinuosités d'une rive, du tournant d'une allée, d'un sentier où de vieilles racines se tordent et

rampent. Le peintre en exprime et le jardinier en ordonne la physionomie distincte, hiéroglyphique, vivante, je dirais presque mobile, tant le jeu de leurs caprices nous paraît instable.

Comme ils ont observé les faces constantes de la nature, les Japonais étudièrent les plantes et les fleurs. Des botanistes européens admirent la vérité scientifique de leurs esquisses. Plus épris de lignes que de couleurs, ils indiquent d'un trait sûr l'élancement de la tige, le jaillissement de la corolle, l'éparpillement des feuilles, la mimique des branches. On a mené grand bruit autour de leurs bouquets ; l'Anglais Conder et d'autres après lui consacrèrent de longues études aux méthodes japonaises d'arranger les fleurs, ce qui faisait dire à un Japonais de mes amis qu'un jour viendrait sans doute où les professeurs de son pays composeraient de doctes thèses sur la manière dont nos grisettes nouent leurs rubans dans leurs cheveux. Mais, bien que le snobisme étranger justifie cette ironique comparaison, les trois branches qui composent le bouquet japonais révèlent, par leurs courbes et leurs torsions élégantes, l'expérience de toute la grâce où la nature peut infléchir et contourner un simple rameau.

Que l'arbre ou le rameau soient piqués des vers, ce travail des infiniment petits séduit la fantaisie japonaise et devient pour elle un sujet d'ornementation. J'ai vu d'anciens écrans dont les bandes de soie brodées ou peintes représentaient du bois vieux troué par les insectes. L'artiste avait rivalisé de patience et de pointillage avec ces imperceptibles rongeurs. Et des milliers de larves invisibles grouillaient dans les réseaux et les festons de son

dessin. De la chenille au papillon, de la sombre fourmi au scarabée d'or, tous les insectes ont trouvé au Japon des peintres amoureux de leur fragilité et de leur éclat éphémère. Les pinceaux trempés d'encre de Chine savent ce que vaut un rayon de soleil sur la jointure d'une patte de criquet ou sur l'aile d'une libellule. Les grillons et les cigales occupent une telle place dans la vie esthétique des Japonais qu'ils en font un commerce et leur tressent des cages minuscules et dorées. Jadis les grands seigneurs eux-mêmes organisaient des chasses d'insectes, la nuit, aux lanternes. Les poètes ont noté leur musique plus claire et plus perçante dans le silence du crépuscule. L'un résonne comme une clochette, l'autre vocalise comme un oiseau. Celui-ci psalmodie le *kyô* des prêtres bouddhistes, et celui-là rend des sons si tendres qu'une perle de rosée, si elle était d'un cristal sonore, ne saurait en vérité plus doucement tinter. Ils s'éveillent avec le printemps ou quand les trèfles changent de couleur ; ils emplissent l'automne de leur tristesse aiguë, et leurs cris redoublés vous entrent dans l'âme, le soir, sur les rayons du clair de lune.

Leurs ennemis, les oiseaux, ont aussi des voix que tous les cœurs entendent, témoin le corbeau dont le croassement semble répéter le mot d'amour, *ka-ai*, *ka-ai*. Mais la célérité de leur vol, le déploiement de leur essor, les raccourcis de leur plongeon, la pointe aventureuse de leur bec, la légère et mobile ténacité de leurs pattes, voilà ce que le peintre japonais saisit et fixe à jamais sur ses bandes de soie ou ses longues feuilles de papier. Il laisse au brodeur, à l'émailleur, au sculpteur, le soin de copier la bigarrure de leur plumage

et les tons les plus chauds et les nuances les plus fondues. Les coloristes triomphent dans la porcelaine et le cloisonné, et les temples bouddhiques sont souvent de prodigieux musées d'ornithologie. Bécasses, pigeons, canards, oies, grues, hérons, paons et faisans s'ébattent sur leurs frises ajourées, et, au milieu des halliers et des vallons déserts, semblent exposés à la nature, exemplaires hiératiques de sa propre splendeur. L'imitation est ici poussée jusqu'à la servilité. L'idéal des sculpteurs japonais est de nous tromper comme Zeuxis faisait de ses moineaux. Leurs animaux familiers nous suivent des yeux et nous narguent. Les singes, accroupis sur leur arrière-train, grattent d'une patte leur cuisse velue et de l'autre brandissent de grosses noix. Vous êtes visé : baissez la tête! Je sais à Nikkô, au-dessus de la porte d'un temple, un chat blanc, le dos ombré d'une ligne de charbon, un petit chat aux aguets et qui cligne l'œil. Les souris en ont une telle peur, dit-on, que jamais elles ne s'aventurent dans cette enceinte sacrée.

Les Japonais ne se bornèrent point à reproduire la pose et la couleur de l'animal. Ils connurent ses mœurs et traduisirent ses mouvements en paroles et en pensées. Leurs fables et surtout les sermons populaires des bonzes sont pleins de traits qui nous rappellent La Fontaine, quand il arrive à La Fontaine d'être assez pris par l'observation directe des bêtes pour ne point faire uniquement de leur plume ou de leur fourrure un amusant travesti. Les souris sont venues prier la miséricordieuse Kwannon, car dans le logis où elles furetaient si tranquillement, leur hôte a introduit un chat. Et

comme elles descendent les degrés du temple, elles rencontrent un vieux sage de crapaud. Le crapaud, donneur de bons conseils et strict observateur des lois de la politesse, garde toujours la posture du Japonais obséquieux, qui vous salue agenouillé et prosterné les mains à plat sur les tatami. Pendant que ces demoiselles au museau futé lui content leur histoire, il leur marque son attention en ouvrant et fermant les yeux et, quand elles font appel à son expérience, il se rengorge. Vous avez là, dans sa réalité piquante, une scène habituelle de la vie japonaise. Que de fois, lorsque je parcourais les temples, je vis des petites dames trotte-menu, enfarinées, vêtues de kimono clairs, consulter, au seuil de sa logette, un vieux bonze en robe foncée qui soulevait et baissait gravement les paupières et, au bruit de leurs éloges, aspirait tant d'air que sa gorge se gonflait comme un goitre! Souris ou dames, bonze ou crapaud, mon souvenir ne distingue plus entre ces personnages, et, depuis que j'ai assisté au défilé d'un ancien cortège seigneurial, m'est avis que les humoristes japonais croquèrent sur le vif leurs processions dansantes d'insectes cuirassés de laque, empanachés d'antennes, empêtrés de longs dards et comme hérissés de piques.

Ce même réalisme, vous le retrouvez dans les esquisses, ébauches, illustrations, caricatures où l'artiste étudie les mouvements de l'homme. Le fameux Hokusai, plus fameux en Europe qu'au Japon, n'a point été un novateur, et, si nous le préférons à ses prédécesseurs et ses rivaux pour la variété de son œuvre où chaque coup de pinceau a la précision d'un document, ses compatriotes ne

vantèrent en lui qu'un élève admirable des grands maîtres. L'élégance du samuraï, habile mélange de raideur et de souplesse féline, la grâce effacée de la femme, la mièvrerie de la jeune fille, la morgue loqueteuse du rônin, la mine ployée et pitoyable du paysan, le corps-à-corps des lutteurs énormes et gavés : les dessinateurs japonais nous ont montré tout ce que les sentiments et les habitudes pouvaient imprimer de noblesse ou de difformité à la machine humaine. Et ce goût réaliste est si fort ancré dans la race que, dès les premières manifestations de l'art, vers le XIe siècle, le peintre Kawanari exposait à sa porte une peinture de cadavre dont la terrible vérité mettait en fuite ses amis épouvantés. L'imitation de la nature, même indécente, allait naguère jusqu'à donner un sexe aux poupées des enfants, ces poupées artistiques qui représentent les empereurs, les impératrices, les héros et les danseuses célèbres.

Sculpteurs et ivoiriers échappèrent à la tyrannie des conventions chinoises, sinon dans l'imagerie des bouddhas, du moins dans les figurines des personnages et des dieux familiers. Les artistes européens n'ont jamais fait exprimer à un morceau de bois ou d'ivoire une vie plus intense, d'un modelé plus juste et d'un fini plus précieux, que les Japonais en ciselant leurs samuraï aux larges manches et leurs bonzes en prière. Le dieu du Bonheur, juché sur deux gros sacs dorés, le bon petit dieu Daikokuten, dont la tête en forme de courge s'enfonce entre ses épaules et dont la barbiche caresse la bosse de son bedon, me paraît incarner l'humanité goguenarde et qui s'éjouit de ses franches lippées. Quel appétit de chère friande

sur le gras bourrelet de ses lèvres ! Ses narines subodorent le bouquet des cruches de saké. Ses yeux nous épient, nous agrippent et nous raillent. Il tient à la fois de Silène et de Sancho Pança. J'ai dû le rencontrer en chair et en os dans une rôtisserie ou dans une taverne, à moins que ce ne fût au tournant d'une page de Rabelais.

De même, la littérature et la conversation populaires évoquent à chaque instant des figures et des profils dont la netteté du contour, la vigueur du trait mettent en relief l'inoubliable détail : « Cette vieille femme, le derrière plié en deux et qui ressemble à une prune séchée, quand elle veut manger une bouchée de riz, ses yeux, son nez, son menton, tout son visage entre en branle. » — « Voyez-vous cette Hana, la mariée d'hier, avec ses manches qui pendent et frétillent, et sa bouche finement arrondie ! » Souvent la couleur s'ajoute au geste et la phrase enluminée prend les tons saisissants d'une estampe de Callot : « La vieille sorcière dit qu'elle veut mourir : ce n'est pas vrai ; seulement, son désir de vivre, elle l'a fait tant et tant bouillir et rebouillir au feu de sa bêtise qu'il n'en reste plus rien. » Et tel proverbe campera sous nos yeux, dans son pittoresque à demi castillan, l'orgueil râpé du Japon féodal. Les samuraï les plus pauvres dissimulaient fièrement leur misère. Obligés de se serrer le ventre, ils affectaient d'avoir bien dîné. Et c'est pourquoi « le samuraï qui n'a pas mangé vous regarde de haut en se curant les dents ».

Ce serait cependant méconnaître l'imagination japonaise que de la circonscrire dans les limites

du réalisme. Nul peuple n'attacha plus d'importance aux capricieuses beautés de la nature et ne les contempla de plus près ; mais nul peuple aussi ne goûta davantage le charme silencieux du recueillement et du rêve. Du matin au soir, sous le soleil, nous avons parcouru des champs où nos pieds enfonçaient dans les fleurs, des forêts où la lumière pleuvait sous nos pas, des grèves d'or, des vallées d'ombre. Tout n'était autour de nous que mort et renaissance. Nous ne repassions pas deux fois par le même chemin, et, le temps de cligner les yeux, la face du monde avait changé. Nous nous sommes endormis, pleins de parfums, de couleurs, de bruits et de métamorphoses. Mais, pendant le sommeil, notre âme, cette mystérieuse ouvrière, a tamisé les couleurs, fondu les bruits, affiné les parfums, dégagé les formes impérissables, trié son viatique essentiel dans notre lourd bagage. Et, à l'instant délicieux où l'esprit réveillé devance l'éveil des paupières, la nature nous reparaît recréée, simplifiée, affranchie des lois de la perspective, baignée d'une vague lumière, sans ombre. Des spectacles entrevus ou admirés nous ne distinguons plus que les lignes évocatrices. La multiplicité se fond en unité ; l'individu résume l'espèce. Toutes les fleurs de la même famille s'épanouissent en une seule corolle. Les formes, dont les couleurs violentes s'amortissent et se transposent dans les tons neutres, atteignent le degré de perfection auquel la nature, fidèle à son plan, les porterait, si elle pouvait s'exercer en dehors de l'espace et du temps.

Ce demi-rêve, où la réalité se dégrade jusques aux confins de l'irréel, est le domaine réservé et,

pour ainsi dire, le sanctuaire de l'imagination japonaise. Elle y travaille sur des essences et des types, purifie la sensation de tout ce qu'elle a d'accidentel et l'éternise. Les meilleurs artistes ne dessinent et ne peignent que de mémoire, et précisément je les trouve incomparables dans les sujets dont le souvenir seul immobilise la grâce instantanée : le coup de queue rapide d'un poisson sous les eaux, le vol éployé d'un oiseau qui traverse la clarté lunaire, une patte de cigogne éclairée d'une lueur fugitive, un frisson de brise sur des feuilles de bambou. Ce ne sont que des riens, mais tant que les bambous frémiront à la brise, tant que les longues cigognes marcheront au soleil et que la grue voyagera dans les nuits argentées et que le poisson rôdera dans la transparence de l'onde, nous les reconnaîtrons à ces riens distinctifs et immortels.

L'être ou l'objet ne nous frappent que par les traits généraux de leur type, et les détails individuels ne valent que s'ils caractérisent le genre. Cet exquis Lafcadio Hearn a écrit une de ses plus jolies pages sur la représentation des figures humaines dans l'art japonais. Là où nous sommes tentés de ne voir que des simulacres conventionnels sans expression faciale, il découvre des types marqués avec une force extraordinaire. La coiffure et le vêtement déterminent l'âge et le rang social; l'absence de sourcils indique la veuve ou l'épouse; une mèche de cheveux égarée sur le front, l'inquiétude et la douleur. Les courbures nettes et lisses du visage et du cou appartiennent à la jeunesse. Dans la maturité les muscles de la face commencent de saillir. Chez les vieillards, l'artiste

signale la contraction des tissus et les traits que la perte des dents a modifiés. Jamais la vieillesse ne nous répugne par son air de ruse endurcie, d'envie ou d'avarice. Elle a toujours une résignation bienveillante, une douceur usée, comme les adolescents respirent toujours la délicatesse et la timidité. L'image n'est point faite d'après un modèle : elle n'exprime qu'une loi biologique. Des différences légères dans la position des cinq ou six touches essentielles suffisent à rendre le caractère de sympathie ou d'antipathie. N'oubliez pas que, durant des siècles, les Japonais ont dû masquer leurs sentiments personnels d'un sourire impassible, et vous comprendrez la vérité de ces personnages abstraits.

Vous comprendrez aussi qu'un art qui néglige l'individuel pour ne s'attacher qu'au général, s'épuise à la longue, s'anémie, dégénère en répétitions stériles. Toutes proportions gardées, la peinture typique des Japonais nous présente aujourd'hui les mêmes symptômes d'irrémédiable décadence que jadis la tragédie chez les imitateurs impénitents de Racine. Mais alors que nos Campistrons tombaient au-dessous du médiocre, la brièveté de leurs compositions, l'impeccable habileté de leurs pinceaux permettent aux artistes japonais de nous donner encore l'illusion de la fraîcheur.

Et puis, leur exactitude enveloppée de rêve, leur science du pittoresque isolé, leurs conventions et leurs défauts même, comme l'ignorance de la perspective, répondent aux besoins de l'art décoratif. Ils furent et continuent d'être de prestigieux décorateurs. Vous entrez avec eux dans

un monde imaginaire et pourtant réel, où les rochers, les montagnes, les plantes, les bêtes, les figures humaines s'idéalisent en symboles sans que leur beauté primitive en soit diminuée. Etres et choses n'y font pas plus d'ombre que nos acteurs sur la scène, acteurs eux-mêmes dont nos souvenirs sont les souffleurs et les coryphées. Je n'ai jamais ressenti une impression de nature plus merveilleuse que dans les palais de Kyôto, au milieu des cryptomérias, des cerisiers, des chrysanthèmes, des cascades et des grands oiseaux peints sur fond d'or. Par les frises ajourées circulait l'air frais des jardins. J'entendais à travers les cloisons frêles le bruissement des ruisseaux, le murmure du vent dans les branches, et il me semblait que la nature avait envahi la demeure impériale et venait à moi, étouffant ses rumeurs, adoucissant son éclat, harmonieuse et telle, en sa vérité fantastique, que les hommes la retrouveront un jour au paradis bouddhique.

C'est là qu'il faudrait entendre et savourer la poésie japonaise, car, décorative comme la peinture, elle ne fait qu'en prolonger les décors. C'est là que j'aurais voulu voir représenter un de ces *Nô*, courtes scènes héroïques où le chœur joue presque le même rôle que dans la tragédie grecque et dont les vers sont peut-être ce que la littérature japonaise a produit de plus pur : « Où vont les nues dans la nuit? De la brise nocturne le murmure au loin s'étend. O nuit d'automne! Quel spectacle, spectacle admirable! Mon cœur saisi soudain en éprouve un frémissement. Sur les flots roulent des perles, et voici la rosée blanche comme la Marguerite du pont de Gojô, dont les planches

sous des pas résonnent... » J'ose ici traduire, fort improprement d'ailleurs, par Marguerite le nom d'une fleur éblouissante qui était en même temps celui d'une femme célèbre pour sa beauté. Mais le jeu de mots est à peu près rendu, et rien ne manque à l'évocation de la nuit brillante, pas même le sourire de ce nom de femme qui en traverse la sérénité, comme un coup d'aile. Si j'en crois les amateurs éclairés, cette inspiration large, ce souffle lyrique qui nous ouvre brusquement une porte sur l'infini, sont moins rares qu'on ne le penserait dans le bouddhisme dramatique des *Nô*.

Et c'est encore de ces palais, où la rusticité s'allie à la magnificence, que s'envolèrent jadis les poésies brèves dont les Japonais stimulent leur imagination. Je les compare à de précieux éventails qui, dans le même instant qu'on les déplie et les referme, font passer sous nos yeux le miracle d'un grand paysage. Suggestions rapides ! Leur charme est inexprimable, quand on a vécu, ne fût-ce qu'une heure, sous le toit des maisons japonaises, petites nefs immobiles dans l'océan des choses, et dont les cloisons légères nous séparent si peu de la nature que ses marées de bruits, de parfums et de lumière déferlent jusqu'en nos rêves et battent notre sommeil. D'où vient sur nos sens le pouvoir d'une fleur unique et dont l'odeur expire ? D'où vient la magie d'un vers ? « L'automne et l'été se sont rencontrés sur la route du ciel, et, d'un côté de cette route, le vent frais a soufflé. » Pourquoi ces mots me pénètrent-ils d'une haleine plus douce que la brise du soir ? Et, quand le poète me dit : « Le flot de la rivière est plein de feuilles rouges : que

d'une rive à l'autre une barque la passe, la barque coupe en deux ce grand tapis de pourpre », pourquoi mon âme en ressent-elle une somptueuse mélancolie ? Je vois la barque et le sillage, et le sillage est noir et les rameurs plus sombres que la mort.

Ainsi l'artiste japonais, parti d'une observation rigoureuse et quasi scientifique de la nature, s'est élevé peu à peu à la conception des types, et, libéré par le rêve de la tyrannie des apparences, il recrée le monde extérieur et provoque des sensations nouvelles avec une simplicité de moyens étonnante. Sa versification n'est guère moins pauvre que sa palette. Il ressemble à cette rosée dont il a si bien dit qu'elle n'a qu'une seule couleur et qu'elle nuance pourtant de mille manières les feuillages de l'automne.

Mais, parvenu au point extrême où il va quitter la terre et cingler vers le large, son souffle l'abandonne, et, sitôt qu'il perd de vue ses rivages familiers, il se brise aux écueils ou chavire. Son esprit, incapable d'embrasser de vastes horizons — et qui n'obtient un certain effet de puissance qu'en multipliant des unités — cherche la profondeur et se perd dans les subtilités mièvres, la grandeur, et n'aboutit qu'au grotesque. Plus préoccupé de la façon que de la matière, moins désireux d'instruire les âmes que de surprendre les sens, aussi fier de ses instruments primitifs qu'un prestidigitateur de la boîte vide d'où sortiront des bouquets et des colombes, il confond l'habileté artistique avec le tour de force, l'invention avec la gageure. La poésie ne fut souvent qu'un divertissement aristocratique où les courtisans faisaient tourner leurs *concetti*

sur le pivot d'un terme ambigu. Et, pas plus que ceux de Voiture et de nos gongoristes, leurs madrigaux ne sont exempts de cette grossièreté, revanche inopinée de la nature sur la préciosité. Poètes, peintres, ciseleurs et jardiniers eux-mêmes se sont égarés dans un labyrinthe de menues abstractions. A force de caresser les mêmes images, il les prolongèrent en allégories. Et, quand ils veulent que les jardins expriment la Foi, la Piété, la Joie, la Chasteté, le Bonheur conjugal, je songe aux gentillesses quintessenciées du *Roman de la Rose*.

Du précieux au bizarre le pas est vite franchi. La recherche du joli les conduisit à l'amour du grotesque et ces admirateurs des vieux troncs tordus adorèrent les monstres. Encouragés par leurs maîtres les Chinois, ils y déployèrent une extravagance qu'ils prirent trop souvent pour de la majesté. Non seulement ils rendirent leurs guerriers pareils à des crustacés gigantesques, mais ils se plurent à déformer horriblement le facies de l'homme. Ceux qui n'ont pas craint de les comparer aux Grecs auraient dû se rappeler l'effroyable et calme beauté de la Méduse et se détourner avec pitié de leurs masques furibonds, convulsifs, dont le hurlement silencieux veut susciter l'épouvante et n'excite que l'éclat de rire. L'enfer du moyen âge n'a pas inventé de bêtes plus chimériques que leur ménagerie de dragons, de lions ailés, d'éléphants sans trompe, de tigres rengorgés, de tapirs, ni de larves plus diaboliques que leurs *Oni* cornus, à la gueule de crocodile et aux trois yeux de faucon. D'ailleurs, je conviens qu'ils perfectionnèrent le cauchemar. Ils en précisèrent les contours jusque-là que sa terreur s'évanouit et que, semblable à ces oiseaux des

ténèbres surpris et traînés au soleil, il devînt comme un jouet inoffensif entre des mains d'enfants.

Allez à Nikkô. L'imagination artistique du Japon a ramassé ses efforts sur la pente des collines où reposent les grands Shôgun. D'innombrables temples shintoïstes ou bouddhiques s'égrènent au milieu des cryptomérias, devant un torrent qui remplit l'étroite vallée et gronde sous un pont recourbé de laque rouge. De loin vous n'apercevez que le cinabre et l'or des toits écrasés, et, quand vous approchez, le fouillis des sculptures vous produit l'impression d'une éblouissante fourmilière. Prenez une écorce d'arbre trouée, dentelée, déchiquetée; dorez-en les guipures; passez-en les aspérités au vermillon; que chaque piqûre s'y teigne d'une couleur vive, et vous aurez la façade de ces temples, telle qu'elle apparaît à vos yeux mi-clos. Encore un pas, et tout le réalisme de l'art japonais vous saisit : les galets des grèves étincellent au milieu des cours : les plantes et les bêtes se détachent et s'animent sous les encorbellements bigarrés de ces arches divines. Entrez dans les sanctuaires : une nature idéale surgit au sombre miroir des laques, aux tentures fauves de l'or. Mais partout, du centre des plafonds où le dragon aux écailles bleuâtres rue, comme une pieuvre énorme, ses tentacules et ses griffes, sur les portes bardées de gueules écarlates, le long des murs où les lions grimacent et d'où les tigres s'échappent en tourbillons de flammes, partout, un surnaturel baroque, une fantaisie qui n'a pour but que son propre contentement entrelace ses rameaux exaspérés à la réalité charmante ou aux types éternels. Il y a

là je ne sais quelle impuissance à concevoir l'unité profonde. Ces trésors éparpillés dont chaque merveille vit d'une vie indépendante et solitaire, leur richesse éclatante, excessive et monotone, vous noient le cœur de tristesse.

Voulez-vous leur donner un sens ? Gravissez le long escalier de pierre qui grimpe la colline et mène les pèlerins au tombeau de Yeyasu. Son parapet de granit est tendu d'un velours humide tissé par la mousse des bois. On y aspire la fraîcheur des grands arbres dont le cortège monte avec vous. Les pagodes s'éteignent dans la verdure. Le tombeau désert est d'une simplicité solennelle ; une grue hiératique perchée sur une tortue, des pierres, l'ombre et le silence. Quelle douceur ! Vous avez touché l'idée vivifiante de la mort : les temples qu'elle domine et tous leurs prestiges ne sont qu'une grappe de vaines splendeurs suspendue à un sépulcre et sortie du néant.

CHAPITRE II

A TRAVERS LES THÉATRES ET LES ROMANS

La voilà donc cette imagination japonaise qui exerce sur nous l'attirance d'un aquarium où la nature nage dans du songe. Elle irradie en lueurs douces sur toute la vie domestique et sociale de ce peuple d'artistes instruits par la nature, mais tour à tour subtils comme des Byzantins et puérils comme des barbares. Ne lui demandez pas d'emboucher des clairons épiques ni de vous dérouler des fresques où s'agite un monde. Elle est impropre aux grands sujets. Hormis ses *Nô*, dont le plus long n'excède pas la longueur d'une scène de tragédie, et ses *Kyôgen*, dont notre farce du cuvier pourrait à la rigueur servir d'exemple, je ne sache aucun genre littéraire qu'elle ait conduit à sa perfection.

Mais, de tout temps, les Japonais se régalèrent de légendes et de romans. Si, comme nous, ils méprisèrent les acteurs, les représentations dramatiques les ont enthousiasmés. Les fictions chevaleresques et merveilleuses leur furent d'autant plus chères que leur esprit n'avait point d'autre aliment. Les princes et les daïmiô attachaient à leur famille, hommes ou femmes, des conteurs qu'ils envoyaient quérir durant leurs nuits d'insomnie. Aujourd'hui encore, à la cam-

pagne, on se réunit le soir dans une salle où sont allumées autant de bougies qu'il y a d'assistants. Chacun à tour de rôle y va de son histoire, puis éteint une lumière. Et, l'effroi des auditeurs grandissant avec l'ombre, souvent le dernier qui parle s'effare lui-même et reste bouche bée au milieu de son récit.

Les théâtres populaires sont machinés avec une habileté supérieure. L'étroit plancher qui traverse, au niveau de la scène, la longueur du parterre, cette passerelle nommée « route des fleurs », par où s'avancent et s'éloignent les principaux personnages, nous permet d'observer leur venue et de suivre leur départ. La scène tournante n'a pas la brusquerie de nos changements à vue et facilite des effets de marche que nous sommes incapables d'obtenir. Vous assistez à toutes les étapes du crime. Le meurtrier, chargé de sa victime, se glisse hors du logis, gagne la campagne, se tapit derrière un rideau d'arbres, descend à la rivière, y jette le cadavre : les tableaux se sont succédé insensiblement, comme dans la vie. Et la simplicité même des maisons japonaises, leur sentier de galets plats, leurs jardins minuscules, leurs enclos ajourés en forme d'éventail sont reproduits si fidèlement qu'on étudierait le Japon familier sans bouger du théâtre.

Toujours soucieux de la mise en scène, les Japonais ont besoin d'un décor jusque dans leurs rêveries et leurs lectures solitaires. La décoration de leur intérieur change selon le mois, le jour, le temps, l'état de leur âme. Et — comme ils savent d'un trait plus ou moins incliné modifier sous leur pinceau la signification morale d'une

figure — la forme d'un bouquet, le ton d'un kakémono, le choix d'un vase de fleurs, la couleur d'un papier, suffisent à transformer l'harmonie du cadre où se joue leur esprit romanesque.

Sur quelle trame ont-ils brodé? Leurs innombrables légendes bouddhiques, pleines d'apparitions, de songes et de voix entendues, et qui justifient presque toutes la construction d'un temple ou la consécration d'un coin de la nature, ressembleraient à nos légendes chrétiennes, sans la sécheresse de leur accent et la maigreur de leur poésie. Laissons aussi de côté la littérature obscène que la tyrannie des Tokugawa fit éclore au XVIIIe siècle, et dont les plus riches collections se trouvent à Londres.

J'ai d'abord voulu connaître les fables et les contes où l'enfance épelle les rudiments du merveilleux. Quelle petite province que notre humanité! Au Japon, comme chez nous, les fées et les bêtes sont les premières éducatrices. Le Basque qui venait de débarquer à Kôbé et qui entendit des kurumaya prononcer une phrase de sa langue ne fut pas plus étonné que l'Anglais à qui des Japonais racontent à peu près l'histoire de son bossu Lusmore dont les fées coupèrent la bosse avec une scie de beurre. L'Allemand étendu sur des tatami découvre une ballade germanique nichée dans les solives de la maison de thé.

Abandonné de ses parents, pas plus haut que le petit doigt, ceint d'une aiguille dont la gaine est un brin de paille, samuraï microscopique mais avisé, tu fais ton entrée à Kyôto, Petit Poucet, mon bel ami! Et tu épouseras la fille du ministre Sanjô.

Le pêcheur Urashima remet en liberté une tortue

prise à son hameçon, et, vers minuit, une femme divinement belle le réveille, le prend par la main, lui bande les yeux. Il sent sous ses pieds le roulis fuyant d'une barque, et, si vous voulez savoir où il atterrit, ouvrez les contes arabes. Les princesses n'y jouent peut-être ni koto ni biwa, mais elles habitent derrière un pont de cristal des palais d'or incrustés de pierreries, et j'en sais qui ne furent point cruelles aux pauvres hommes.

Raikô et ses quatre partisans s'en vont en guerre contre un horrible démon dont les mâchoires d'ogre ou de minotaure dépeuplent la contrée de ses jeunes garçons et de ses jeunes filles. Une fois introduit chez le monstre, qui mesure cent pieds de haut et dont le front ocellé, comme celui de l'Argus, projette en toutes les directions des regards étincelants, que fait Raikô, je vous prie? O mânes du subtil Odysseus! Il l'enivre d'un vin miraculeux et lui tranche la tête, cette tête énorme qui se soulève dans l'air en grinçant des dents et, soudainement éblouie par le casque enflammé du héros, tournoie et s'abat à ses pieds.

Luttes contre les diables, qui s'évanouissent au jour levant, contre les hydres, ces araignées gigantesques; métamorphoses de renards en princesses et de patientes fileuses en cigales; palais sous-marins, où le Dragon, du haut de ses tours resplendissantes, règne sur un peuple de serpents et de crocodiles; enfants trouvés dans des écorces de bambous; bêtes fantômes et arbres fées; déesses exilées du ciel et qui, sous la figure humaine, tournent la tête des princes et des rois; vieux époux hospitaliers à la divinité et dont l'amour éternellement fleurit; pitoyables Cendrillons au

foyer de leur marâtre ; chapeau de paille qui vous rend aussi invisible que l'anneau de Gygès : le Japon n'a rien inventé dont nos mères et nos nourrices, Ovide, Perrault, Andersen, les *Mille et une Nuits* n'aient orné le berceau de notre adolescence.

Et si la société du moyen âge se réfléchit au *Roman du Renard* comme celle du XVIIe siècle aux fables de La Fontaine, la féodalité japonaise mire complaisamment ses masques féroces, ses ruses, sa loyauté chevaleresque, ses vendettas et ses sacrifices dans l'histoire transparente de *Kogane maru*, ce chien fidèle qui venge son père dévoré par un tigre. N'en reconnaissez-vous point les personnages ? Voici le tigre seigneurial au fond de sa tanière, les yeux luisants, la barbe hérissée comme une touffe d'aiguilles. Son courtisan, le renard, qui perdit sa queue à l'assaut d'une basse-cour, se glisse emmitouflé de sa fourrure et « partage la neige sous les pointes légères de ses pattes ». Deux chiens, l'un rônin efflanqué, l'autre gras samuraï au service d'un chasseur, se battent devant un faisan blessé, et, pendant qu'ils s'escriment de la gueule, un chat s'avance à pas de velours, bondit sur la proie et l'emporte entre ses dents. Plus loin, ce doux tartufe courtise une souris que ses griffes ont déjà rendue veuve. Et la pauvre petite dame, sauvée par le chien, meurt, pour le sauver à son tour, avec l'héroïque modestie de la femme japonaise. Et nous apercevons derrière eux, honnêtes et robustes travailleurs qui essayent de soulager la misère du monde, la vache maternelle et le bœuf équitable.

La matière des nouvelles et des romans n'est

pas plus étrange. Dans le vieux Japon guerrier, comme dans l'Amérique industrielle, ce genre sentimental fut surtout traité par les femmes. J'ai lu le *Genji Monogatari*, de la grande romancière du XIe siècle, et je n'y ai pas pris moins de plaisir qu'à relire *l'Astrée*. C'est au lendemain des tyrannies sanglantes et du sein même des guerres civiles que l'âme humaine se forme en tous pays l'idéal d'une oasis où les cœurs ne concevraient point d'autre ambition que d'aimer et d'être aimé. Et, certes, le Lignon japonais n'a pas la pureté du nôtre. L'idylle s'y résout vite en accouplement. Mais les caresses s'échangent sous l'ombre des bosquets, dans le parfum des fleurs, et même les silhouettes des verts galants en gardent une langueur énamourée.

Aux romans de cour succédèrent, sous la paix des Tokugawa, les aventures de cape et d'épée. Le romancier national Bakin exalta les prouesses des samuraï, ces mousquetaires japonais. Et non seulement il écrivit l'histoire à la Dumas, mais il usait des procédés de nos feuilletonistes les plus infatigables, à preuve que, pour se retrouver parmi ses innombrables héros, il se servait de poupées rangées autour de sa table, et que sa domestique, non moins épouvantée que celle de Ponson du Terrail, l'entendit s'écrier un jour : « Il est temps que je tue ma bonne ! »

Les dramaturges puisèrent au même arsenal que Bakin. Si le *Nô*, d'origine religieuse, garda son caractère légendaire ou sacré, le théâtre, ouvert à la foule, lui offrit des mélodrames héroïques et des comédies réalistes. Les vengeances, les dévouements maternels, les trahisons

punies, les crimes découverts, les reconnaissances, les substitutions d'enfants, Geneviève de Brabant et l'infernal Golo, le maître d'école qui sauve le fils de son prince en sacrifiant son propre fils, l'Andromaque « qui vend sa fidélité pour acheter de la fidélité », les folies d'un prince épris d'une courtisane, l'antithèse d'une abnégation sublime dans le cœur d'une fille de joie, des scènes de tribunal, et un certain goût cornélien pour les longs plaidoyers défrayèrent, durant deux siècles, le drame japonais, qu'il fût joué par des troupes d'hommes, de femmes, d'enfants ou même de singes, car, près du temple d'Asakusa, des singes représentent les plus touchants épisodes de la la guerre des Taïra : ils se coupent le ventre à la façon des samuraï ou se rasent la tête comme de vieux guerriers touchés de la grâce bouddhique.

Et de toutes les pièces auxquelles j'assistai, après les avoir fait analyser ou traduire, pas une qui ne me remémorât des situations du théâtre espagnol, anglais ou français, de Calderon à d'Ennery en passant par Shakespeare. J'ai vu des forêts marcher sur les tréteaux japonais, et des Macbeth que leur crime poursuivait, et des rônin en état de vengeance qui, pour endormir la défiance de l'ennemi, se grimaient en débauchés et exposaient aux crachats leur masque aviné de Lorenzaccio.

J'en dirais autant des comédies et des farces : marchands sans conscience, chevaliers sans aveu, séduisants voleurs, bonzes paillards, usuriers, entremetteuses, jaloux imbéciles, amoureux éventés et prodigues, nous avons déjà voyagé dans la galère de ces rameurs où parfois une geisha

mélancolique effeuille sur les eaux la couronne fanée de notre Dame aux Camélias.

Mais l'analogie des sujets traités fait d'autant mieux ressortir les différences d'esprit qui nous séparent des Japonais. Elles sont considérables et me semblent presque toutes à leur désavantage.

Tandis que chez nous, la philosophie déborde jusqu'à l'âtre enfumé de la reine Pédauque, leurs contes et leur théâtre trahissent une lamentable pénurie de pensées. Leurs fables sont des os sans moelle, des boîtes sans drogue, de jolies fioles vides. Vous perdriez votre temps à fleurer et sentir leurs livres : ils manquent de graisse. Ce n'est point que leurs romanciers ne prétendent moraliser, mais, quand ils n'allégorisent pas leurs propres récits, la moralité qu'ils extraient eux-mêmes des aventures de leurs personnages nous paraît aussi sèche qu'imprévue. Bakin s'en remet d'ordinaire à ses pires héros du soin de prêcher ses lecteurs. Et les anecdotes les plus salées et les plus piquantes dont nos prédicateurs du moyen âge se plaisaient à aiguillonner la vertu de leurs ouailles, nous donneraient encore une faible opinion des étranges détours par où les bonzes entreprennent souvent de pousser vers le Paradis le troupeau des fidèles.

Je ne connais qu'une seule fantaisie vraiment succulente. Elle date du XVIIIe siècle, et les Japonais l'avaient oubliée, lorsque le savant et délicat professeur de philologie à l'Université de Tôkyô, M. Basil Chamberlain, la découvrit chez un bouquiniste. Ce sont les merveilleux voyages de Waso-

byoé, le Gulliver du Japon. Entraîné sur sa barque loin de Nagasaki, il aborde après trois mois de tempête, au pays de l'Eternelle Jeunesse et de la Vie Eternelle. Les insulaires de cette île enchantée, qui voyaient à peine un des leurs mourir tous les deux ou trois mille ans, ne rêvaient, ne s'entretenaient que de la mort. Ils tendaient de toute leur âme vers cet abreuvoir inaccessible. Les tables des riches étaient encombrées de poisons et de plats vénéneux, et ces déshérités de la tombe cherchaient dans le vertige et l'anesthésie un calmant à leur soif de mourir. De tels passages où la forme neuve et saisissante s'ajuste à l'idée simple et forte me semblent extrêmement rares dans la littérature japonaise, et, malgré son exceptionnelle originalité, le Wasobyoé reste encore très inférieur au Gulliver.

Les Japonais ne content et n'écrivent que pour se divertir. Ils ne prouvent rien, ne veulent rien prouver. C'est une marque de leur faiblesse d'esprit que leur fantaisie se suffise à soi-même, car toute sa richesse s'évapore en vaine exubérance, se stérilise en bizarrerie. Bien loin qu'elles les gênent, ils tiennent pour des beautés indiscutables les invraisemblances dont leurs ouvrages sont gâtés. L'outrance de l'invention est presque à leurs yeux un signe de génie. Ces observateurs de la nature tombent à chaque instant dans des absurdités de songe-creux. Leurs fabulistes imagineront, sans aucun motif, les ébats d'un lapin avec un crocodile, l'entretien d'un singe avec un poisson. Leurs dramaturges combinent des équilibres d'événements inutiles qui se tiennent sur leurs pointes comme des pyramides d'acrobates.

Dans un drame fameux, *le Trèfle de Sendai*, le valet d'un vieux médecin, qui vient d'assassiner et de dépouiller son maître, cache le produit de son crime sous l'estrade de la maison ; mais, pendant qu'il s'est esquivé pour se créer un alibi, un chien déniche en gambadant le rouleau de pièces d'or et va le déposer sur la hotte d'un jardinier dont la fille sera bientôt accusée du meurtre. Et je simplifie la scène ! Le chef-d'œuvre de Bakin s'ouvre sur l'amour d'un molosse pour la fille du seigneur, et les huit personnages du roman, qui incarneront les vertus du samuraï, seront les fils mystérieux de ce répugnant hyménée. Les histoires japonaises ne nous charment absolument que dans les livres des Mitford et des Lafcadio, c'est-à-dire émondées, purifiées et surtout recomposées par des artistes européens.

On passerait volontiers aux Japonais la profonde insignifiance de leurs fictions, et, vive Peau d'âne ! je ne les chicanerais point sur leurs invraisemblances, s'ils savaient du moins nous y préparer et en tirer des effets que la logique nous rendît acceptables. Mais rien ne leur manque tant que l'art de composer. L'impossibilité presque radicale d'ordonner un ensemble, de conduire un sujet, d'établir un juste rapport entre toutes les parties d'un même ouvrage, de distribuer à chacune d'elles une harmonieuse et inégale lumière, cette impossibilité qui n'a point de quoi nous surprendre chez un peuple où la perspective était science inconnue, se déguise à peine dans leurs petits contes, éclate le plus souvent dans leurs romans et leurs pièces dramatiques.

On rapporte que jadis un héros du nom de Mo-

tomé, chargé de tuer l'Impératrice, en séduisit la fille qui déroula pour lui un long peloton de fil à travers les corridors dédaléens de la demeure impériale. Mais O Miwa, la fiancée de Motomé, jalouse, attacha un second fil au vêtement du héros et le suivit à son insu. Vous voyez ce que devient le fil d'Ariane chez les Japonais : il se double. Supposez maintenant que le père d'O Miwa, inquiet de sa fille, use du même subterfuge, et que son peloton raccroche derrière lui des femmes curieuses et des passants inoccupés, et que tous ces gens unis par un lien si frêle pénètrent dans le palais, et que les fils se rompent : ce sera l'image du mélodrame japonais dont les mille incidents n'ont guère de commun que leur procédé générateur. Le dramaturge oublie son sujet primitif pour les autres sujets qu'il y a greffés, comme le romancier se perd en digressions et le conteur s'attarde en parenthèses. Leurs productions sont d'ordinaire invertébrées, et l'unité d'action qui, du moins à la scène, nous semble une des lois de l'esprit humain, m'a paru n'être chez eux qu'une préoccupation secondaire.

La raison en vient sans doute de leur imitation servile et superficielle de la réalité. Je n'ai jamais éprouvé un instant d'ennui au théâtre japonais, car, bien que l'auteur y dispersât mon attention sur une multiplicité d'intérêts divers, je lui rendais grâce de ressusciter pour moi, dans leurs minutieux détails, la politesse et la barbarie du temps féodal et de me mettre sous les yeux des tableaux si précis de la vie quotidienne. C'est au théâtre que j'ai appris comment les samuraï s'entaillaient le ventre et comment les bonnes ména-

gères cuisinent le riz. J'ai assisté à des classes faites par les maîtres d'école dans les anciennes *Terakoya;* et, lorsque nos élèves fixent des cocottes en papier au dos de leurs camarades, ils se conduisent comme des cancres japonais. Les poètes dramatiques m'ont révélé les splendeurs de Yoshiwara, cette grande cité aphrodisienne aux portes de Tôkyô. Le temps qu'une courtisane met à sa coiffure, je le sais, et de quel pas elle marchait jadis, quand, l'obi noué sur le ventre, recouverte d'une chape pontificale, les cheveux auréolés de flèches d'or, elle enjambait l'air avec ses hautes geta. J'ai constaté que les assassins du Japon apportent dans l'accomplissement de leur œuvre les mêmes scrupules que les nôtres à souffler les lumières indiscrètes et à se déchausser pour que leurs sandales ne laissent point de traces sanglantes. Et j'ai mesuré la patience des filles bien élevées qui massent leur vieux père.

Que notre théâtre réaliste est resté loin de ces chefs-d'œuvre ! Quelle exactitude ! Les Japonais sont d'une implacable honnêteté : ils ne nous trichent même pas sur le nombre de minutes que peut durer la cuisson d'un plat. Montre en main, la vérité est respectée. Danseurs, clowns, mimes et comédiens admirables, si leurs acteurs parlent de la tête, cette voix de fausset, où les contraint la tradition, ne les empêche point de parler la plupart du temps pour ne rien dire, ni plus ni moins que les humbles mortels. Et si la convention régit leurs duels et leurs batailles, soyez certains que les hommes, pour s'entr'égorger au naturel, ne dépensent pas moins d'efforts. Ils savent prolonger leur agonie, pâlir, verdir, rendre l'âme

avec une lenteur qui ne nous fait pas grâce d'un spasme. Des liquides rouges jaillissent et ruissellent de leur gorge ou de leur ceinture. L'Œdipe aux yeux crevés n'ensanglantait pas son visage avec plus d'art. Et comme les nôtres, ils ont le souci de la couleur locale, le culte de l'anecdote, la manie des résurrections soi-disant historiques. On jouait à Tôkyô une comédie dont l'héroïne, la geisha Kashiku, bonne fille, très populaire, mourut d'aimer trop à boire, et repose dans un cimetière d'Osaka. Les journaux nous apprirent que l'acteur qui répétait ce rôle était allé recueillir sur les lieux mêmes, où on célébrait son cent cinquantième anniversaire, tous les documents relatifs à l'histoire de cette vénérable biberonne.

Parmi les « tranches de vie » que les auteurs japonais suspendent à l'étal de leur scène, il en est dont le pittoresque et l'éclat eussent féru nos romantiques. Les unes nous enchantent de leur coloris puissant, les autres nous tenaillent et nous arrachent le cri des angoisses nerveuses. Le prince Yorikané veut acheter la courtisane Takao et consent à la payer toute vêtue son poids d'or. Et dans la salle de l'orgie dont les cloisons dorées s'étoilent de pruniers en fleurs, au milieu des courtisans accroupis et des bouffons, devant le prince en soie mauve qui, le bras à l'accoudoir, nonchalamment s'évente, des serviteurs apportent l'énorme balance aux plateaux de laque noire, pendant que Takao, fardée comme une idole, se traîne alourdie par son manteau de brocart où des parasites sans vergogne ont cousu des lingots de plomb.

La nourrice de Masaoka défend contre les empoisonneurs un jeune prince, dernier rejeton d'un

sang précieux, et son enfant est chargé de goûter tous les plats. Des dames du Palais ont violé sa retraite et viennent offrir une boîte de friandises empoisonnées à l'enfant royal, mais le petit camarade, fidèle à sa consigne, se précipite, avale un gâteau et du pied bouscule la boîte. Sa mort va dénoncer le crime. Eperdues, les criminelles le saisissent, et, sous les yeux même de la mère, l'égorgent comme coupable de lèse-majesté. Masaoka agenouillée, impassible et muette, assiste à l'horrible agonie de la chair de sa chair : « Ce n'était pas votre fils, s'écrient les empoisonneuses déconcertées. Vous aviez changé les enfants pour mieux nous tromper. Le prince est mort! » Masaoka se tait. Son silence est un aveu. Mais, à mesure que les mégères s'éloignent, elle se relève, les suit du regard; sa gorge se gonfle, sa figure se contracte, et, dès qu'elle se croit seule, seule avec le prince sauvé, elle s'écroule sur le petit cadavre et pousse un tel sanglot que toutes les femmes qui ont bercé un enfant dans leurs bras savent qu'elle est la mère.

Lorsque je lisais les fables du shintoïsme, il m'est arrivé plus d'une fois de penser qu'un Platon en eût tiré des mythes adorables, et, plus d'une fois, aux théâtres de Tôkyô, je me suis dit : « Quels matériaux pour un Shakespeare! » Mais les Japonais n'ont eu ni Shakespeare ni Platon. Ils n'ont jamais allumé dans leurs ténèbres la lampe de Psyché, et le défaut de psychologie, cette fréquente misère des littératures confucéennes et bouddhiques, abaisse leur théâtre au niveau d'un art de cirque. Qui leur eût enseigné la science du cœur? La doctrine de Confucius raidit l'homme en attitudes

inflexibles. Les devoirs subordonnés les uns aux autres ne s'opposent ni ne se combattent. Les pièces les plus importantes de l'échiquier où nous jouons nos parties tragiques restent pour eux inamovibles et sacrées. D'autre part, le bouddhisme tend à unifier les âmes, à les dépouiller de leurs singularités distinctives. Comparez les disciples impersonnels du Bouddha à nos apôtres tourmentés, violents, actifs ou rêveurs et vous verrez de quel côté se trouve la vie ! La casuistique des bonzes ne sortit point des monastères et les discussions théologiques n'enrichirent point les consciences.

La langue et la syntaxe en témoignent elles-mêmes. Les Japonais n'ont, à proprement parler ni comparatif ni superlatif. Ils les composent au moyen d'adverbes et ne se servent du comparatif que dans les cas les plus rares. Et si, comme on me le faisait ingénieusement remarquer, ce peut être un signe de noblesse que de ne point établir de degrés entre le bien et le mal, le beau et le laid, le permis et l'illicite, cette noblesse qui tient du barbare ignore le travail de la réflexion et les nuances de la pensée. Mais voici qui me frappe davantage : le sujet, dans la phrase japonaise, correspond bien moins au nominatif qu'au génitif des Latins. La particule dont il est suivi a le même sens que notre préposition *de*. Alors que chez nous l'action affirme une personnalité, je *marche*, *le soleil luit*, chez les Japonais elle ne prouve qu'un fait, *il pleut*, *il tombe de la neige*. Ce fait provient assurément du sujet, mais l'étroite relation de l'effet à la cause n'est pas mise en évidence. Le sujet subit l'action encore plus qu'il ne la provoque. Aussi le verbe reste-t-il

toujours impersonnel, le futur toujours dubitatif [1]. Ajoutez que l'absence des pronoms personnels oblige les Japonais d'y suppléer par des tournures compliquées et savantes, des noms et des adjectifs spéciaux, des particules respectueuses, des formes verbales qui expriment toute la hiérarchie de la politesse. Rien ne dénote mieux la passivité de l'âme et le perpétuel effacement de l'individu derrière son rôle ou sa fonction sociale. L'individu n'existe que relativement aux autres. C'est à l'aide de formules indiquant leurs mutuels rapports que les hommes se désignent et se différencient.

Ne nous étonnons donc point si les personnages dramatiques semblent agir sous l'impulsion de motifs extérieurs. Leur caractère ne se développe pas. Leur héroïsme ne leur coûte qu'un effort physique. Ils font des haltères avec des sacrifices surhumains. Ce ne sont pas des pantins physiologiques, Dieu merci ! Ce sont les automates du devoir ou de la trahison, de l'honneur ou du crime, de la reconnaissance ou de l'ingratitude, des conventions sociales et de la mégalomanie. Pendant qu'ils se démènent, le chœur, représenté par un vieil hiérophante rasé comme un moine, qui d'une loge grillée psalmodie son récitatif aux sons du shamisen, nous explique leur pantomime et ne nous initie guère aux débats de leurs âmes, car, si chez nous la lutte et même l'hésitation grandissent le héros, elles le diminueraient chez eux. L'amour, qui tient presque autant de place dans

1. Je renvoie mes lecteurs que cette question intéresserait à l'excellente et toute nouvelle grammaire japonaise que M. Balet a publiée en 1899, à Tôkyô. Paris, Challamel.

leurs comédies que dans les nôtres et dont la peinture reste chaste jusqu'au Yoshiwara, n'est en somme qu'un lieu commun dont tous les effets sont réglés d'avance. Les victimes en supportent la fatalité comme un homme du monde s'accommode d'un habit trop juste. Chaque personnage a reçu son mot d'ordre et ne le discute pas. On obéit à l'amour et non à sa maîtresse, au devoir et non à son prince, à l'honneur et non à son père. Les affections individuelles et les sentiments de la nature le cèdent aux obligations abstraites de la consigne. Et quand le Shôgun pardonne, en le comblant d'honneur, au meurtrier qui s'est embusqué sur son passage, sa clémence ne respire ni politique, ni poésie chevaleresque : c'est un léger mouvement de tête, le geste imperceptible d'un Pharaon qui passe, étonne et rentre satisfait dans son auguste pénombre.

Mais cette simplicité, cette pauvreté de sentiments, ces êtres d'une seule idée, ces âmes limpides et brillantes, où la pensée, loin d'évoluer, se pétrifie, relèvent de l'épopée, et j'admire sans réserve les *Nô*, rapsodies dialoguées qui, habilement cousues par un aède de génie, auraient pu donner à la race japonaise l'expression testamentaire de son idéal.

Les personnages de la légende, dont le flot des générations a sculpté la figure, se dressent partout comme des statues éparses qui attendraient leur panthéon. Vallées de Roncevaux, vous n'avez rien de plus mélancolique que les collines du Yamato où, jeune, glorieux et misérable, Yoshitsuné, trahi par les siens et traqué par son frère,

se sépare de sa bien-aimée ! Ils étaient si tendrement unis qu'une goutte d'eau ne fût pas tombée entre eux, et le plus populaire des héros japonais en est aussi le plus infortuné, car une immense pitié a soulevé de tout temps le rêve de tous les peuples. C'est lui qui arrive un soir avec sa faible escorte devant un bureau d'observation où les soldats avaient ordre de l'arrêter. Il s'est déguisé en portefaix et ses officiers, pour écarter tout soupçon, le chargent de ballots, le maltraitent, l'injurient, le frappent même, tandis que leur petite troupe défile sous les yeux des inquisiteurs. Mais le chef du poste, qui, du haut de son cheval, contemplait la scène a reconnu le héros. Un tel respect de l'infortune lui prend l'âme qu'au moment où Yoshitsuné passe, il se laisse tomber de sa monture, ne voulant pas, selon l'étiquette japonaise, dominer un prince. Et quand le fugitif a disparu, il s'ouvre le ventre et se punit lui-même silencieusement d'avoir manqué à son devoir.

Les Japonais ont adoré le courage malheureux, et, comme une mère fait de l'enfant prédestiné à la douleur, la foule a choisi pour compagnon de ce jeune homme invincible au triste sourire le fils le plus robuste et le plus vivace qui soit sorti de ses entrailles. Près de Yoshitsuné voici Benkei, le moine casqué, le copieux et farouche Benkei, ce Frère des Entommeures japonais, hardi, délibéré, bien fendu de gueule, bon décrotteur de vigiles et grand pourfendeur d'hommes. Quelle trogne enluminée par le feu des batailles ! De piot ni d'amour ne lui chaut guère. Plus que les ripailles lui plaisent les beaux sabres, et, dès la seconde fois qu'il tâta de la bagatelle, il s'en déclara

blasé pour ce que, disait-il, l'air n'en variait non plus que la chanson. Sa mère le porta dix-huit mois, et, comme Pantagruel, il était si merveilleusement grand et lourd qu'il ne put venir à la lumière sans la suffoquer. Bonze, il pochait les yeux des autres bonzes, leur rompait bras et jambes, leur enfonçait les dents, écarbouillait les cervelles, et, son monastère incendié, détroussa les passants jusqu'au soir où, désarmé sur le pont de Gojô par le jeune Yoshitsuné, qui d'un coup d'éventail fit choir sa lourde dague, il se voua corps et âme à son charmant vainqueur. Irrésistible et prodigieux, — qu'il retire du fond d'un lac une cloche pareille au bourdon de Notre-Dame, que le flamboiement de son sabre jette la panique dans le cœur des assaillants, ou que sous la tempête, menacé par les mânes irrités qui chevauchent la crête des vagues, il pétrisse à la proue du navire son rude chapelet d'exorciseur — ce bandit, que la fidélité régénère, protège encore de sa haute stature la dernière retraite de son maître. Seul, appuyé sur sa hallebarde, le dos hérissé d'un maillet, d'une scie, d'un râteau, d'une faux et d'une fourche, il barre le passage à l'armée du Shôgun. Les flèches avaient plu sur l'ouvrier monstrueux et lui faisaient comme un de ces manteaux de paille que les paysans japonais portent en hiver; mais lui, toujours droit, immobile, continuait de regarder fixement, et, leurs carquois épuisés, les ennemis sentaient peser autour d'eux une mystérieuse horreur. Quand, à la nuit tombante, ils s'approchèrent, ils virent que le colosse avait rendu l'âme. « Benkei debout même mort. »

Derrière le rempart de son cadavre, Yoshitsuné fuyait à bride abattue et s'évanouissait dans ces lointains fabuleux où le peuple inconsolable l'a ressuscité en Ghengis Khan.

Décors, personnages, événements merveilleux, langue naïve et pittoresque, images populaires et qu'un long usage n'a pas encore usées, les Japonais eurent tout ce qui peut constituer à une nation une tête épique, mais, sans puissance d'esprit, sans largeur, sans haleine, sans unité de composition, rien de ce qui fait un Homère ou un Rabelais.

CHAPITRE III

LA GAULOISERIE JAPONAISE

Cette œuvre qu'ils n'ont pas écrite, ils l'ont parlée, ils la parlent tous les jours. Chez eux la parole vaut mieux que la lettre moulée, le diseur que l'écrivain. A Tôkyô, dans les villes et les campagnes, la foule se presse le soir aux portes des *yosé*. Les yosé sont à la fois des tréteaux de Tabarin, des cafés-concerts, des salles de conférences, des théâtres d'improvisateurs. Hommes et femmes, agenouillés sur des tatami devant une petite estrade, y écoutent le conteur qui, à genoux comme eux, l'éventail à la main, mime son récit de tous les muscles de son visage. Et ces conteurs m'ont abasourdi par la volubilité de leur langue, la mobilité de leurs traits, la vie multiple de l'anecdote, de la comédie ou du drame qui se jouent sur leurs lèvres. Là s'échappe une verve comique que le puritanisme des samuraï et la rigueur des convenances féodales comprimèrent sans parvenir à l'étouffer.

Elle est grasse et volontiers burlesque. J'ai entendu les farceurs de yosé poser à leurs auditeurs des questions tabariniques, susceptibles de leur conforter les « hipopondrilles de l'entendement ». Et lequel des deux est le meilleur d'avoir la vue aussi courte que le nez, ou le nez aussi

long que la vue, ils en sauraient disserter aussi doctement que nos turlupins de la foire. Je tiens d'eux que le Japon possède quarante-huit espèces de sots dont la sottise se mesure d'ordinaire à leur taille. Voyez plutôt l'église d'Asakusa : la déesse Kwannon, toute mignonne, toute petite, pas plus haute qu'une main d'enfant, a pour se loger un temple vaste, tandis que les gardiens des portes, qui sont énormes, heurtent d'un front borné le plafond de leur niche.

La plaisanterie égrillarde et souvent satirique batifole autour des lits d'accouchées et des petits dieux choyés par les matrones. J'ignore d'où vient aux Japonais tant de gauloiserie. Mais, si leur langage, courtois même dans la bouche des charretiers, ne possède aucune espèce de jurement et ne s'émaille jamais de nos pittoresques imprécations, la gaillardise plantureuse et la joyeuseté pantagruélique poussent dru sur le terroir des chrysanthèmes. Les femmes et les gens d'église n'y sont pas mieux traités que dans nos fabliaux. Le caquetage, la curiosité et la rouerie des commères, la béate concupiscence des prêcheurs bouddhistes, l'adresse des vieux bonzes à brider la bécasse, la friponnerie des moinillons et des geisha, les tribulations conjugales et la jalousie des belles-mères ébaudissent le public des yoşé non moins que s'il était composé de raillards tourangeaux. Il aime les réparties imprévues et les saillies heureuses et les facéties exubérantes.

Citerai-je le faquin Kisaburô qui, près de la boutique d'un rôtisseur d'anguilles, mangeait son riz à la fumée du rôt? Il en paya l'odeur non point avec le son, mais avec la vue de son argent.

Et certes l'anecdote japonaise ressemble bien plus à la sèche nouvelle du recueil italien, dont les voyageurs japonais du XVIe siècle l'ont peut-être tirée, qu'au récit où Rabelais appuya sa touche vigoureuse. Mais ce qu'elle perd littérairement, elle le regagne aux jeux de physionomie du parleur.

Il en est de même des dits et gestes du célèbre bonze Ikkyû, ce moine du XIVe siècle dont la grossière enveloppe cachait tant de finesse et d'humanité. Du temps qu'il n'était encore qu'un petit élève bonze, un soir, en passant devant la chambre de son maître, il huma une odeur de poisson grillé. Etonné de sentir une telle cuisine dans une bonzerie où la règle défendait le poisson, il entre brusquement :

— Personne ne t'a appelé, s'écrie le moine qui déjà se pourléchait. Va-t'en!

— Je m'en vais, dit Ikkyû, mais que mangez-vous là?

— Du saumon salé.

— Hé! A quel arbre l'avez-vous cueilli?

— Ce n'est pas le fruit d'un arbre, grommela le maître impatienté : c'est un poisson qu'on nomme saumon.

Ikkyû prit un air ébahi — Hé vraiment! Un poisson nommé saumon! Les bonzes peuvent donc manger des poissons maintenant ?

— Non, mais cela m'est permis parce que je célèbre un *indo*, c'est-à-dire que je conduis une âme dans un autre monde.

— Hé vraiment, un *indo!*

— Oui, un *indo!* répète le maître de plus en plus irrité. Ce poisson est mort, et, mort, pareil à une

branche morte. Si même je le rejetais à l'eau, pourrait-il nager? L'*indo* consiste à lui dire : « Il vaut mieux que tu entres en moi, et qu'avec moi tu parviennes à la sempiternelle béatitude. »

Sur ce, le maître joignit les mains et tomba en prières devant son poisson dont le parfum lui chatouillait pieusement les narines : *Namu-amida-butsu! Namu-amida-butsu!* tandis que l'enfant incliné murmurait :

— J'ai compris et je vous remercie, maître !

Le lendemain, aussitôt levé, Ikkyû attrape une carpe dans l'étang, entre à la cuisine, et, le couteau à la main, se met en devoir de l'écailler. Toute la moinerie s'émeut. Le maître accourt.

— Ne vous inquiétez point, s'écrie le petit bonze Je n'offense pas les dieux ! L'*indo* est fait!

— Ah ! le coquin! Et quel *indo* as-tu fait, je te prie ?

— J'ai dit à cette carpe, répond gravement Ikkyû : « Tu vis et même tu te sauverais volontiers. Mais l'eau de l'étang est bien sale et il vaut mieux pour toi que tu descendes dans mon estomac... »

Et cependant la carpe attestait par ses tressaillements qu'elle n'était point de cette opinion.

Comment ce même Ikkyû, fâché que le peuple lui attribuât des miracles, voulut le guérir de son imbécile crédulité, comment il annonça que tel jour, à telle heure, il mangerait des poissons et les rendrait vivants, et, comment, après les avoir mangés sous les yeux écarquillés de la foule, il entreprit d'aller les rendre, je le raconterais si je disposais du vocabulaire de Panurge. Et je dirais aussi de quelle façon ce brave homme de moine fit sa prière un jour devant une femme endormie

et nue, comme devant la porte merveilleuse par où le Bouddha et le grand Confucius sont entrés dans ce monde.

Un de nos compatriotes, dont les lettrés japonais apprécient eux-mêmes l'expérience et l'érudition, avançait un jour que notre parler du XVIe siècle traduirait comme de cire ces contes et ces fabliaux. O buveurs de saké, gens du Nippon, nos frères jaunes, se pourrait-il que, dans une existence antérieure, nous eussions vendangé de compagnie et, sous la treille gauloise, mêlé nos brocs et nos chopines? Il me paraît que vous titubez encore de notre antique et joviale ivresse.

Ce n'est pas seulement de l'accent, de la mimique et du geste que les diseurs de yosé enrichissent leur matière. Servis par une langue très souple, naturellement verbeuse, et qui, malgré son manque de pronom relatif, peut se développer en périodes d'une facilité et d'une ampleur déconcertantes, surexcités par un public dont ils doivent ménager l'attention et dont le rire ou les larmes stimulent leur initiative, ces improvisateurs rencontrent dans la libre carrière où court leur fantaisie une variété de sentiments et d'émotions que nous refusent trop souvent le théâtre et le roman classiques. A leur voix les héros conventionnelsse dégourdissent, les personnages même d'arrière-plan s'individualisent. Si le conteur a besoin de modèles, cent modèles animés posent sous ses yeux. L'auditoire collabore avec lui. La foule qu'il retrouve tous les soirs lui sert de décor houleux, où ses rônin, ses geisha, ses marchands, ses rufians, ses ivrognes font leurs caravanes.

Je ne pense pas que la littérature japonaise ait rien

de plus original que ces romans parlés qui, coupés habilement, se poursuivent d'une séance à l'autre et mêlent parfois avec tant de prestesse le burlesque à l'héroïque, la cruauté à la politesse, le cynisme au raffinement, le Japon grouillant au Japon fastueux. C'est à la fois le conte de Boccace, le genre picaresque et, au milieu de personnages et de visages à nasardes qu'on dirait empruntés aux anciennes farces gauloises, une raideur d'attitudes, une courtoisie guindée, une emphase de matamores, une gueuserie brodée au point d'honneur, qui sentent la fraise espagnole, le pourpoint Louis XIII et les quinquets romantiques du capitaine Fracasse.

A coup sûr, il ne faudrait pas presser la comparaison ! Je sais combien notre conception de la vie et surtout de l'amour nous distingue des Japonais. Mais enfin je les trouve plus près de nous dans ces récits qui sont en quelque sorte des créations de l'âme populaire que dans la plupart des romans où leurs nouveaux écrivains nous imitent et nous plagient. Ces auteurs modernes ne valent que s'ils continuent en l'assouplissant la tradition réaliste et pittoresque du vieux Japon. Leurs adaptations souvent maladroites des ouvrages européens font uniquement ressortir les incohérences où se débat aujourd'hui l'esprit japonais, tandis que les amuseurs illettrés de la foule gouailleuse et romanesque représentent le meilleur peut-être du génie national. Leurs tableaux et leurs pochades nous offrent une fidèle image de ce peuple qui, à défaut d'une intelligence large, n'attendit ses jouissances que de la seule imagination.

Imagination souvent délicate, parfois brillante,

que lui manqua-t-il pour atteindre aux grands chefs-d'œuvre? La raison trop débile fut impuissante à mesurer ses bonds fantasques; la sensibilité trop comprimée ne put ennoblir ses accès de mélancolie. Pareille au dragon qui enroule et déroule ses anneaux sur la porte des temples, elle se replie, se tord, se crispe, s'allonge, se dresse, s'élance, rit, bâille, grimace, flatte les yeux, les caresse ou les effraie, se divertit à mille figures, mais, alors même que le peintre ou le sculpteur lui ont donné des ailes, on sent qu'elle rampe.

LIVRE VI

LA FEMME ET L'AMOUR

CHAPITRE PREMIER

LA FEMME CHEZ UN PEUPLE FEMME

Ne croyez pas à un paradoxe de *globe-trotter :* ce qu'il y a de meilleur dans le Japonais, c'est la Japonaise. Non seulement le vieux Japon artistique et religieux n'a rien produit de plus achevé que l'âme de ses femmes, mais, qualités ou défauts, l'idée que nous nous faisons de la femme est comme l'essence même de son ancienne civilisation.

Ce peuple enfant, comme on l'a tant de fois nommé, est surtout un peuple femme. Entrez dans un intérieur japonais : de vagues parfums, le choix d'une fleur, la préciosité d'un bibelot rare, la physionomie mobile et capricieuse des choses semblent vous y révéler la présence d'une femme. Votre hôte vient à vous, et dans sa façon de saluer, de sourire, de parler, dans ses manières, dans leur je ne sais quoi d'infaillible et charmant, dans ce parfait mélange d'étiquette et de simplicité, vous croyez lire toute une éducation faite par

des femmes, sous leurs yeux maternels ou amoureux. Regardez ses mains, le chef-d'œuvre de la race : petites, minces, nerveuses et douces, des mains d'adolescente qui garderont jusqu'au dernier jour leur souple élégance et comme la délicatesse de tous les objets d'art qu'elles ont caressés. Quelle science de l'éventail ! Quelle jouissance pour elles à palper les belles étoffes ! Et ces mains qui savent être cruelles, avec quelle sûreté légère elles pansent les blessures d'un ami ! Elles sont agiles, discrètes, officieuses, merveilleusement habiles à nous tendre des pièges où trébuche notre vanité, car la vanité des Japonais, qui est immense, ne les aveugle jamais au point d'oublier la nôtre et de ne pas la surprendre.

Comme les femmes, ils ont un invincible désir de plaire, même à ceux dont ils pourraient négliger la conquête. Leur coquetterie n'a pas besoin pour s'exercer d'un intérêt précis : il leur suffit que ses petites victoires les confirment dans la bonne opinion qu'ils nourrissent d'eux-mêmes. Puis elles assurent autour d'eux cette harmonie des apparences, nécessaire à leurs sens délicats. En ce monde où les moindres sensations ont un retentissement mystérieux et profond, il importe que les oreilles ne soient déchirées d'aucune parole violente ni les yeux offusqués d'aucun geste excessif. Ne raillez pas leurs théologiens, s'ils connaissent mieux peut-être que les livres sacrés la valeur esthétique des plis d'un vêtement, ni leurs philosophes s'ils attachent le même prix au style d'un bouquet qu'à l'ingéniosité d'une pensée nouvelle. C'est par cette finesse de tact, cette perception voluptueuse ou doulou-

reuse des détails les plus subtils qu'ils sont vraiment originaux et que s'accuse leur génie féminin.

Songez aussi qu'ils n'inventent rien, mais qu'ils accommodent les inventions d'autrui à leur humeur, parfois exquise. Leur histoire intellectuelle n'est, comme souvent celle des femmes, que le roman de leurs amours. Ils se sont épris du Chinois et durant des siècles, ils ont japonisé des chinoiseries. Aujourd'hui l'Européen leur a tourné la tête. Et leur promptitude d'assimilation donne à leur curiosité un faux air de sympathie et d'abandon. Mais leur docilité superficielle recouvre un lent travail de déformation, et, dans les images qu'ils nous renvoient, nous reconnaissons les traits de cette race prenante et fuyante, où je ne sache pas qu'aucune manifestation artistique, littéraire, philosophique ait dépassé l'étendue de l'intelligence féminine. Ajoutez enfin leur étrange amalgame de naturel et d'artifice, leur inconstance, leurs engouements, et la perpétuelle énigme de leur sourire. Qu'on pénètre dans leurs maisons ou dans leurs âmes, c'est la femme invisible qui nous attire en eux.

La bible des samuraï proclamait que « la femme est aussi bas que la terre, l'homme aussi haut que le ciel ». Je cherche vainement sur quoi ces mâles confucéens pouvaient étayer leur superbe. Ils ne sauraient revendiquer pour l'honneur de leur sexe leurs morts héroïques et tendues : leurs femmes ont su mourir avec le même orgueil et la même décence. Jusqu'à nos jours les filles et les garçons de la noblesse reçurent à peu près la même éducation, et, de nos jours encore, si par les froides aubes d'hiver de vieux éducateurs forcent

les jeunes gens à descendre au milieu de la cour et à s'escrimer pieds nus dans la neige, soyez sûrs qu'à la même heure des jeunes filles se lèvent et, agenouillées, grelottantes, pincent de leurs doigts bleuis les cordes glacées du *koto*. Les leçons d'endurance ne furent pas au Japon le privilège des hommes. Ils n'ont introduit de personnel dans leur délicieux bouddhisme que des subtilités de précieuse et des mélancolies sensuelles. Leur littérature nationale, romans et madrigaux, existerait à peine si les femmes n'en avaient donné des modèles qu'ils admirent encore. Ce sont deux femmes qui, au XVIe siècle, ouvrirent les premiers théâtres et élevèrent ces tréteaux dont le puritanisme des samuraï devait bientôt leur interdire l'accès. Pour se former aux belles attitudes, ils ont perfectionné des arts de jeune fille. Quoi, vous feignez de mépriser la femme et vous raffinez sur la manière de présenter une fleur et de servir une tasse de thé! Mais, si aimables que vous nous paraissiez, nous vous préférons vos femmes, parce qu'elles ont d'abord toutes vos gentillesses et que ces gentillesses s'ajustent mieux à leur état, puis toutes vos vertus, et vos vertus dépouillées de leur pointe d'arrogance.

Toutefois, prenons garde que les Japonais sont de grands artistes. Ils n'ont point opprimé la femme; et, en la maintenant dans une condition inférieure, ils ont fourni aux qualités qu'ils estiment le plus des occasions de se produire et des ombres qui les rehaussent. Par une politique habile et un dilettantisme supérieur, ils ont réalisé en elle leur idéal d'une vie étroite, mais souverainement harmonieuse. Elle est l'image de ce

qu'ils seraient eux-mêmes, si leur sexe ne leur faisait de la dureté d'âme une obligation et du libertinage presque un devoir. Naturelle et factice : allégorie vivante de leur civilisation !

Ce n'est point des dames du Japon que Perrault pourrait dire qu'on rompit douze lacets à force de les serrer pour leur rendre la taille plus menue. Elles contrarient la nature peut-être autant que nos femmes, mais dans un sens opposé. Sous la robe japonaise qui tombe droite, la gorge ni les hanches ne doivent arrêter les yeux. Il sied que les formes féminines s'effacent avec la même modestie que dans le monde l'âme qui les anime. Leurs vêtements légers, dont une large ceinture croise à peine du haut en bas les deux bords sans agrafe, les protègent si faiblement que, même sous le petit jupon, leurs pieds tournés en dedans sont obligés de marcher sans se détacher du sol. Leur pudeur dépend ainsi d'une mesure exquise des mouvements et des gestes, par suite, d'une possession complète de soi-même. Il y a là, comme dans l'habileté de ses artistes, un côté d'adresse toute physique qui procure au peuple japonais, amoureux des tours de force, une secrète jouissance. Leurs belles robes sont bordées d'un gros bourrelet de soie qui les évase et donne à leur silhouette la forme d'une coupe renversée ou d'une vapeur qui monte. A chaque pas qu'elles font, il se déroule, serpente, zigzague : symbole de la fantaisie japonaise toujours ondoyante et toujours terre à terre. Et vous la retrouvez encore, cette fantaisie, mais avec son caractère de pittoresque tourmenté, dans le nœud de la ceinture dont la

bosse massive, comme un fruit trop lourd, s'épanouit sur leur dos.

Pas plus que leur costume, leur figure ne doit trahir de sensualité. Dans le type de beauté que les Japonais ont conçu, chaque trait prend une signification artistique ou morale. Le visage de la femme rêvée est une façon de jardin mystique à la gloire de leur pays. Ils le veulent long et mince et plat autour des yeux, afin que l'expression en soit plus douce. Les sourcils très hauts, à peine indiqués, en accentueront encore la douceur attentive et soumise. Le nez, un peu bas à sa racine, s'amincit d'une courbe élégante et qui se refuse aux sensations trop vives. Les lèvres petites, pleines et rouges, dans leur éternelle ignorance du baiser, luiront de l'innocent éclat des cerises japonaises qui ne mûrissent que pour le plaisir des yeux. Le teint clair a la transparence de ces ivoires où le Japon cisela tant de jolies merveilles. Le cou qui s'incline et s'allonge, un vrai cou de cygne, s'harmonisera, dans leur vision des choses, avec le joug onduleux des collines sur l'horizon. Et sous ses coques de cheveux noirs aussi brillants que les laques des temples, le front élevé, mais plus large à la base, va se rétrécissant comme l'auguste et blanche pyramide du mont Fuji.

La nature ne réalise que bien rarement ce type de délicatesse idéale. On y supplée par la toilette, la coiffure, les cosmétiques et les fards. Une touche de rouge adroitement appliquée, fait paraître la bouche plus petite; les joues masquent leur incarnat d'une couleur souvent, hélas! plus crayeuse qu'ivoirine. J'ai vu dans les campagnes des figures rondes et vermeilles, et si

plaisantes qu'elles me donnaient envie d'en emplir la paume de mes mains, dissimuler déjà sous le blanc de céruse leur fraîcheur de pomme mûre.

Cet unique genre de beauté où depuis des siècles se modèlent toutes les femmes japonaises, atténuant et corrigeant, comme une infraction aux bienséances, ce que leur visage peut avoir d'original et d'individuel, finit par leur imprimer la grâce impersonnelle et mièvre des figurines peintes. Les Européens en gardent une impression de poupées, et même de poupées un peu difformes, si l'on juge du haut de notre esthétique leur buste trop long, leurs hanches trop étroites, leurs jambes presque cagneuses. Mais ces poupées pleurent de vraies larmes. Sous le vernis de la politesse, leurs âmes se débattent parfois en de rudes angoisses. Et leurs manches, leurs amples et longues manches, reçoivent souvent pour les étouffer des soupirs et des sanglots que le cérémonial du Japon ne veut pas entendre.

Ah, ces manches qui descendent presque jusqu'à terre, quel rôle elles jouent dans vie de la Japonaise! Elles ont la profondeur d'une besace et la légèreté d'une aile. Ce n'est pas seulement un réceptacle d'où sort tout ce qui peut sortir d'une poche, d'un manchon, d'un sac de voyage, ni même, quand le bras se lève à la hauteur du front, un écran commode où la jeune fille peut cacher son fou rire et la jeune femme ses larmes folles. Il semble que les visages en y déposant leur masque officiel, et que tant de confidences recueillies, tant de rougeurs ou de pâleurs dissimulées, tant de pleurs essuyés, les aient imprégnées d'une humaine compassion. La poésie bouddhique et populaire

prête une âme à ces manches dont la seule expression de les tordre signifie qu'il en ruisselle des larmes. Le mourant que sa mère appelle des bords de l'autre monde se sent poussé vers la délivrance infinie, comme jadis sur les chemins de la vie, par les manches maternelles qui connurent la misère de vivre. Quand deux amants se quittent ils se disent que leurs manches sont éternellement séparées, mais souvent, à l'instant même qu'ils le disaient, les manches pitoyables et oublieuses de l'injure s'accrochaient sur le seuil au montant du *shôji*. Elles perçoivent à travers les distances la pensée des absents et reconnaissent au simple contact les manches déjà frôlées dans les vies antérieures. Elles arrêtent à toutes les branches d'arbres l'imprudente et furtive amoureuse qui se hâte dans la nuit. Et ce sont elles que la main du jeune homme sollicite, comme si elles avaient le don de persuader et de transmettre le désir.

De la naissance à la mort, la Japonaise marche entre leurs deux ombres qui grandissent à mesure que le soleil décline et s'allongent devant elle jusqu'à confondre leur mystère avec celui de la tombe.

CHAPITRE II

L'ÉDUCATION HÉROÏQUE

On a dit que les Japonais ne prenaient pas la vie au sérieux. Cependant, je suis frappé de voir comme tout dans leur ancienne éducation répondait à cette idée que la vie ne nous est pas commise uniquement pour en jouir. Mais on ne peut qu'admirer l'art subtil avec lequel leurs éducateurs ont su donner aux plus dures contraintes l'aisance des gestes naturels et, du moins chez la femme, un air de grâce instinctive à une austérité quasi lacédémonienne.

Nulle rigueur apparente ; aucune brusquerie ; point ou très peu de châtiments corporels ; une affection tempérée, toujours égale et rassise : il semble que les enfants s'élèvent tout seuls et que le Japon leur soit un paradis qui n'aurait point de fruit défendu. Mais Jean-Jacques n'a pas machiné plus ingénieusement ni plus sûrement la maison, le village, les jardins, la campagne où son Emile apprend à vivre, que la vieille civilisation japonaise, sans truc particulier ni coup de théâtre, n'a disposé ce paradis en vue de leur édification traditionnelle. L'enfant y est mené comme par des mains invisibles vers des fins immuables. Il ne se rend pas compte de la discipline à laquelle il obéit : ses instincts s'y forment ou s'y déforment avec la même inconscience que jadis ses membres ont dû

s'amenuiser sous les triples bandages dont les mères compriment leur grossesse, pour s'épargner des couches trop pénibles et aussi pour mieux satisfaire à l'idéal de la race.

Je ne crois pas que nos fillettes aient une vie plus heureuse et plus libre que les petites Japonaises. Et pourtant comparez-les au moment où elles achèvent leur adolescence et touchent à l'âge nubile : les unes encore insoucieuses des grands devoirs de l'avenir, mais déjà inquiètes du mystère de l'amour, souvent gauches, parfois affectées, presque toujours romanesques ; les autres, moins complexes, d'une intelligence moins ouverte, d'une sensibilité moins riche, mais actives, industrieuses, exemptes de fausse timidité, instruites de tout ce qui sied en toute occurrence, préparées à leurs devoirs de mère et d'épouse, capables d'une entière abnégation.

Et je ne dis pas que l'inachevé de nos jeunes filles, leur charme qui s'ignore et se cherche, leurs enthousiasmes, leurs ferveurs, voire leurs travers, ne vaillent mieux que l'impeccable réserve de leurs sœurs japonaises, qui d'ailleurs ne leur cèdent ni en droiture ni en chasteté. Mais j'admire qu'on puisse, avec si peu d'efforts, obtenir ce résultat que des jeunes filles de seize ans connaissent leurs limites, ne les dépassent jamais, sachent au besoin y souffrir mort et passion par obéissance à des lois supérieures. Une modestie aussi sûre de soi me cause le même étonnement que la peinture japonaise, où la simplicité des moyens égale et renchérit encore la perfection des effets. Et qui m'objectera le pouvoir de l'atavisme, je lui répondrai que, chaque fois que naît un

enfant, la nature recommence en lui, avec plus ou moins de chances, son éternel combat contre la société, et qu'au surplus, le Japon est en train de nous prouver que le relâchement d'une ou deux générations suffit à corrompre l'œuvre des siècles.

L'éducation japonaise a bien l'air de s'en remettre à la nature, mais, quand elle le fait, soyez assuré que la nature va servir à ses artifices. Le nouveau-né croît dans une liberté presque sauvage. Il n'endure point les stupides ligatures du maillot et personne ne se dérange à ses cris. La paille élastique des tatami lui offre un excellent terrain de gymnastique et d'exploration. Quand il sort, debout, attaché sur le dos d'une mère qui travaille ou d'une sœur qui joue, trimbalé sous le soleil et sous la neige, la tête ballante et les yeux clignotants, j'imagine que le monde lui apparaît comme une chose singulièrement cahotante où le grand art consiste à tenir son équilibre. Il y acquiert non seulement de la résignation, mais surtout de l'agilité. C'est un chat et un philosophe. Il sait déjà garder le silence et saura plus tard accomplir avec souplesse toutes les figures de l'étiquette. La Japonaise doit à sa première enfance d'éviter la gaucherie et de rester toujours, même dans les heurts imprévus, naturelle et flexible. Cet assouplissement physique est une sorte de préparation sinon à la vie morale, du moins à la vie décente.

Dès qu'elle a fait l'apprentissage de ses *geta* et que ses pieds, aussi adroits que des mains, agrippent le cordon de ces patins et s'y maintiennent sans broncher, on lui met sur le dos sa sœur cadette ou son petit frère, et la voilà chargée

d'une autre existence que la sienne. Les rues des villes, les cours des habitations, les campagnes sont pleines de ces enfants à deux têtes, l'une souriante et l'autre vaguement endormie. Ces gentils monstres en robe claire courent, sautillent, se lancent des pelotes, se renvoient des volants, si bien accoutumés à leur fardeau maternel que ni son poids ni sa responsabilité ne semblent gêner leurs mouvements ou altérer leur bonne humeur. Il ne me souvient pas d'en avoir vu manifester ces sentiments excessifs de désespoir et de colère qui sont chez nous le propre de l'enfance.

La petite Japonaise apprend très vite à se maîtriser, et sans qu'on la nourrisse de beaux préceptes ou qu'on stimule sa coquetterie. On ne lui dit pas qu'il faut se posséder, ni qu'elle deviendra laide si elle pleure, — ce que nous disons d'ordinaire à nos enfants avec des gestes et des grimaces dont nous ne sentons pas nous-mêmes toute l'inconséquence et le comique. On lui représente que le respect filial et la courtoisie ne souffrent pas qu'elle trahisse devant ses parents ou devant des étrangers la moindre émotion susceptible de leur déplaire ou de les assombrir ; — et on lui donne l'exemple. Son père ne compromet jamais son prestige de maître en brutalités extérieures ; sa mère, dont elle ne devinera que plus tard les chagrins et les peines, présente toujours aux yeux du mari un visage qui respire le contentement et observe envers les domestiques toutes les règles de la politesse. Elle n'entend que formules aimables et douces réprimandes. Ces formules peuvent cacher des ressentiments et des méchancetés ; mais l'éducation japonaise se propose moins de

guérir les âmes de leurs maladies originelles que de les rendre sociables.

A refouler ainsi les émotions douloureuses, même les plus légitimes, je ne sais si elles éprouvent les félicités que nous promet la morale stoïcienne. D'ailleurs, leur propre satisfaction n'importe guère : il ne s'agit que de celle des autres, et nul spectacle ne s'y prête mieux qu'un concert de physionomies souriantes. Ecole d'hypocrisie, murmure l'Européen ! Appellerez-vous hypocrisie la retenue d'un enfant qui se réprime et se compose dans la chambre d'un malade ? Il semble toujours qu'il y ait quelque part, dans les maisons japonaises, une pièce où sommeille une aïeule que les éclats intempestifs de la vie pourraient réveiller. Cette aïeule, on la connaît, c'est la Nature.

Mais ses domaines, les jardins et les bois, sont largement ouverts et la petite fille peut s'y égarer sans crainte : il n'y souffle aucune indépendance. Le bouddhisme et l'art se sont établis au centre de ce merveilleux empire, en ont capté les sources, animé les pierres, divinisé les fleurs, sanctifié les routes, et, là où la matière échappait à leur puissance, ils s'y sont adaptés avec tant de finesse qu'elle paraît encore leur ouvrage. De la montagne à la plaine, tout conspire au même genre de beauté. Le sens des choses n'est point livré à l'interprétation personnelle ; le concile des ancêtres l'a fixé pour jamais.

Dans le commerce avec les arbres et les plantes, l'enfant ne prend pas, comme chez nous, des libertés de sauvageon. Les spectacles qui nous inspirent des rêves indociles lui inculquent des principes d'ordre et d'harmonie. Leur pittoresque ne

lui semble pas moins voulu que celui des jardins minuscules qui l'imitent si parfaitement ; et, pour lui, la grâce des vieux pins tordus résulte moins de leur caprice que d'une longue soumission à des bienséances éternelles. Le retour des saisons ramène chaque année à tel jour, à telle heure, les fêtes des cerisiers, des iris, des glycines, des azalées, des chrysanthèmes. La terre divine tient table ouverte avec l'exactitude des bonnes hôtesses.

Et surtout elle enseigne une tendre pitié pour tout ce qui vit et luit. Les garçons, que leur sang généreux emporte, s'amusent parfois à tourmenter les bêtes ; leurs sœurs entendent mieux l'avertissement bouddhique : « Tu renaîtras dans la douleur, si tu fais des choses cruelles. » La petite Japonaise qui poursuit un papillon et invite cette jolie lumière à se poser sur sa main, n'y voit pas, comme nos enfants, un jouet plus délicat et plus fragile : elle y sympathise déjà naïvement avec cette vie mystérieuse dont elle-même n'est qu'une parcelle. Le bouddhisme lui a tendu ses doux lacets dans les pétales des fleurs, dans l'écorce des arbres, dans le sommeil doré des pierres, dans les diamants des eaux courantes, dans le bruissement des insectes, dans les chansons qui voltigent autour d'elle. Son âme, éblouie du miroitement des métempsycoses, a conscience de sa solitude et de sa vanité dans ce tourbillon d'âmes, qui l'enveloppe. Les poésies enfantines du Japon contiennent toute la mélancolie de l'Ecclésiaste. Leurs ritournelles brillantes et légères laissent un goût de cendre sur les lèvres à peine écloses. Je ne pense pas qu'il y ait au monde de petite fille aussi convaincue de sa propre insignifiance à l'égard de l'univers.

Elle acceptera d'autant plus volontiers sa condition d'inférieure. L'étiquette n'est en somme que la connaissance et l'observance des rapports qui nous lient les uns aux autres ; mais, dans un état social où l'individu n'existe que relativement à ceux qui l'entourent, elle devient comme sa vraie personnalité. Au Japon, l'intimité même de la famille n'en saurait justifier l'ignorance ou l'oubli. Dès ses premiers pas, la Japonaise est habituée à sentir sa dépendance, non seulement envers les êtres, mais envers les choses qui, léguées par les siècles, témoignent de la pensée des morts. Les enfants de Sparte ne témoignèrent jamais plus de vénération à la vieillesse, plus de respect à leurs parents. C'est elle qui sert les hôtes, leur prépare le thé, leur verse le saké, leur joue du koto pour l'agrément du festin. Elle appartient à tous, sauf à elle-même.

Rien ne relève de son caprice. Ses divertissements, réglés comme les mois et les saisons, s'accompagnent du même cérémonial que les actes importants de la vie. Ses poupées sont des icônes dont elle célèbre pompeusement la fête. Il faut que deux d'entre elles représentent l'Empereur et l'Impératrice et soient escortées de cinq musiciens en costume de cour. Il faut qu'elles s'alignent sur une étagère de laque rouge et reçoivent des offrandes de riz et de fleurs, comme les mânes des ancêtres. Comparez ces solennités quasi liturgiques à nos baptêmes de poupées où le bébé de porcelaine passe de mains en mains et parfois se casse la tête avant la fin de la dînette. Quels barbares que nos enfants ! Ils s'arrogent un pouvoir illimité sur les simulacres de vie que des mains expertes leur

ont habillés et peints. Ces anges aux yeux bleus les fouettent, les scalpent, les dissèquent, se livrent sur eux à des curiosités de carabins et à des lubies de Peaux-Rouges. Mais les petites Japonaises, devant leurs délicieuses poupées, rendent hommage à la fantaisie des aïeux et à l'habileté des artistes. Elles ont conscience de leur petitesse devant tant d'art et reportent sur l'objet inanimé la déférence qu'elles doivent à son créateur. Nos enfants salissent et déchirent leurs livres ; mais les petites Japonaises croiraient commettre un sacrilège si elles maltraitaient ces pages qu'ont fabriquées, puis imprimées et illustrées des artisans et des sages qui valaient mieux qu'elles.

Placez devant une de nos paysannes les plus ignorantes une poupée princière ; ouvrez-lui sur les genoux un livre magnifique. La poupée lui apparaît comme une idole inviolable ; le livre, comme un trésor intangible. Mais son respect n'est qu'une forme de la timidité et s'évanouit à mesure qu'elle se familiarise avec ces objets miraculeux. La Japonaise, elle, ne ressent aucune timidité, mais elle ne se familiarise jamais au point d'oublier les rapports qui la subordonnent aux gens et aux choses. Notre campagnarde, toute campagnarde qu'elle est, n'a pas le sentiment de son infériorité.

Ce sentiment forme des esclaves, s'il ne s'ennoblit d'aucune idée de beauté esthétique ou morale. Son sens d'artiste et son culte du devoir sauvent la Japonaise et font de sa servitude une façon de servir l'idéal. Inférieure à l'homme, puisqu'on le veut, mais jamais inférieure à soi-même. Aussi bas que la terre, puisque Confucius l'a décrété,

mais sans bassesse. Il n'est pas d'humble labeur qui ne soit susceptible d'un grand prix. N'est-ce point le shôgun Yeyasu qui, considérant un jour de pauvres hardes rapiécées, se sentit fier de commander à un pays où des vieilles femmes mettaient dans leurs reprises un tel souci de la perfection? L'entretien des maisons japonaises offre à coup sûr moins de difficultés que les nôtres, et leur cuisine, primitive et restreinte, n'exige pas une longue expérience. Mais, qu'il s'agisse d'épousseter les tatami, de nettoyer le balcon, de préparer une soupe ou de cuire le riz, chaque besogne est accomplie d'une manière encore moins irréprochable qu'intelligente.

Dans sa belle étude sur Ruskin, M. de la Sizeranne nous cite une page où l'esthéticien anglais analyse l'intérêt que nous prenons à l'œuvre du sculpteur qui, mille fois moins parfaite qu'un nœud d'herbes poussé aux fentes d'un mur, est mille fois plus riche que l'ornement fait à la machine, parce que nous y découvrons le témoignage des pensées, des intentions, des défaillances et aussi des réconforts d'un pauvre, maladroit et laborieux être humain. Un intérêt analogue s'attache aux travaux domestiques de la Japonaise. Il n'y a point de fausse moulure dans son modeste intérieur. Ce qu'elle entreprend, elle l'achève; et ce qu'elle achève a l'ingénuité de la main-d'œuvre et tire au chef-d'œuvre. Que de fois je l'ai vue étendre sur un bambou des vêtements humides et y promener ses doigts jusqu'à en effacer tous les plis! Et combien notre fer à repasser, inconnu au Japon, me paraissait brutal à côté de ce lissage attentif et délicat! Nous raffinons sur les instru-

ments qui dispensent nos mains d'avoir de l'esprit : les Japonais ont raffiné sur l'adresse des mains qui donne de l'esprit aux instruments les plus naïfs. S'absorber dans un ouvrage, quel qu'il soit, s'en acquitter avec un soin minutieux, le finir absolument, ajouter même à sa signification matérielle la grâce d'un effort habilement mesuré ou d'une difficulté vaincue, c'est, pour l'enfant qu'on plie à cette discipline, une perpétuelle leçon de dignité.

Et si, dès sa première initiation, la petite ménagère s'accoutume à ne rien mépriser et ne fait rien à demi parce que rien n'est indifférent, elle gardera dans tous les actes de la vie, futiles ou graves, ce respect, je ne dis pas de son âme, mais de la fonction qu'elle incarne et dont le but est en dehors d'elle-même. La vie se déroule à ses yeux comme une représentation cérémonieuse devant les saintes tablettes des morts. Elle y joue un rôle, et on lui a maintes fois répété que, s'il était secondaire et si n'importe qui pourrait le remplir aussi bien qu'elle, tous les détails en concouraient néanmoins à la beauté de l'ensemble. Du double sentiment de son infériorité dans la pièce et de la dignité dont elle doit la soutenir, nait spontanément l'idée du sacrifice.

Songez maintenant que toute la société japonaise était fondée sur l'honneur ; que les théâtres n'étalent sous les yeux de cette enfant que des exemples de loyauté chevaleresque et d'abnégation sublime ; que ses livres d'histoire, ses contes, ses romans exaltent l'immolation de l'individu aux intérêts de la famille et de la patrie ; que la terre qu'elle foule est saturée de souvenirs excitants, les

paysages qu'elle contemple chargés de gloire ; que ses jeux de cartes même, où nos figures sont remplacées par des poésies, lui en rappellent sans cesse les traditions séculaires ; que ceux qu'elle voit mourir autour d'elle continuent de sourire et de sacrifier à l'étiquette, la mort entre les dents : et l'on ne me taxera pas d'exagération, si je dis que la Japonaise achève de grandir dans une atmosphère héroïque.

Son caractère distinctif, c'est bien l'héroïsme. On aura beau m'assurer que cet héroïsme, à force d'être héréditaire, n'a plus que la valeur d'un geste où la volonté personnelle n'entre pour rien. Cette hérédité, qui l'a créée? Serait-ce par hasard l'égoïsme ou le souci du confortable? Fille, épouse, mère ou grand'mère, il n'est point de périls, ni de misères, ni de circonstances tragiques que la Japonaise n'égale par sa modestie et sa grandeur d'âme. Je ne veux pas emprunter mes exemples à l'histoire, qui en fourmille. Il vaut mieux les chercher où les Japonais n'auraient point l'idée de les prendre, dans les mémoires intimes, les conversations familières, les anecdotes de leur vie quotidienne.

Mme Shimoda, la directrice de l'école des filles nobles, écrivant ses souvenirs, nous citait les deux traits suivants qui n'avaient à ses yeux rien d'exceptionnel :

La fille d'un samuraï, âgée de douze ans, que sa mère et sa tante avaient emmenée hors de la ville, s'était reposée au pied d'un érable, quand des rustres, venant à passer, l'insultèrent grossièrement. L'enfant rejoignit sa famille et n'en dit rien. Mais la nuit, sa tante, qui couchait près

d'elle, l'entendit se lever, la vit ouvrir son panier, en tirer le couteau que portaient alors les femmes de la noblesse, l'examiner longuement à la clarté de la lune, puis soupirer. Inquiète, elle la presse de questions, et l'enfant, qui avait caché son arme sous son léger kimono, lui confesse sa résolution de venger l'injure qu'on lui a faite ou de se tuer. « Car, disait-elle, je ne puis revoir mon père en cette vie tant que je n'aurai pas lavé mon honneur. »

Avant la Restauration, quand un samuraï mourait sans laisser d'héritier mâle, sa veuve perdait son bien, et, réduite à la misère, disparaissait de la ville. Un jour, un voyageur, égaré dans la montagne, demande l'hospitalité à une triste chaumine où il est étonné d'être reçu par deux pauvres femmes aux manières seigneuriales. Elles lui content leur histoire et comme quoi, sans enfant, leur gendre et mari ayant pour l'honneur de son prince péri dans les tortures, elles ont dû s'exiler et vivent péniblement en cet endroit sauvage. Mais la mère déclara que ce n'était point acheter trop cher la gloire de son gendre et sa fille l'approuvait en pleurant.

Ces exemples datent de l'ancien régime ; en voici de contemporains qui nous prouvent que, si les mœurs ont dépouillé leur âpreté féodale, l'esprit demeure le même.

J'ai eu l'avantage de connaître au Japon un jeune officier appartenant à une des plus grandes familles de daïmiô. Lors de l'expédition de Formose, il y fut envoyé avec son régiment et s'y battit ferme, pendant que sa mère, dont il était le seul fils, se rendait en pèlerinage aux temples fameux pour obtenir de la divinité le salut de son

enfant. Quelques mois après, on le lui ramenait mourant d'une fièvre pernicieuse. Elle le sauva, et, comme un ami de la maison l'en félicitait, la vieille princesse, agenouillée près du lit où le convalescent recommençait à sourire, les yeux baissés, mais impérieuse et droite, répondit simplement : « Si mon fils était tombé dans la bataille, j'en aurais été fière ; mais, si je l'avais vu emporté par la fièvre, je crois que j'en serais morte de douleur. »

Et je ne la trouve pas moins touchante cette grand'mère d'un de mes amis japonais, une demi-campagnarde, caduque et pauvre, qui, lorsque son petit-fils s'embarqua pour l'Europe, angoissée dans le plus intérieur de son âme, lui offrit un poignard, afin que, si jamais, là-bas, un insolent osait insulter le Japon, il l'en fit repentir sur l'heure, et sans égard à sa propre vie. La vieille paysanne, pour être plus naïve, ne pensait pas moins héroïquement que la vieille princesse.

Mais il est un héroïsme plus difficile. Un bonze japonais adressait un jour aux femmes cette parabole :

« Une jeune fille de vingt-six ans fut demandée en mariage par un veuf qui avait son père, sa mère, trois frères, trois sœurs, trois enfants. Bien qu'elle eût fort envie de tâter du mariage, elle ne laissa pas d'être intimidée par une si imposante famille, et s'en fut consulter un ermite, qu'on tenait de dix lieues à la ronde pour l'homme le plus sage de la terre.

— Je ne puis, lui dit-il, vous donner le conseil d'épouser, avant de savoir comment vous comptez en user avec les enfants, les sœurs, les frères, le

père et la mère de votre époux. Recueillez-vous et revenez dans quelques jours.

Elle réfléchit durant une semaine, et décida qu'elle s'appliquerait à vivre en bons rapports avec sa nouvelle famille.

— Eh bien! repartit le sage, ne vous mariez pas ou apportez-moi une autre réponse.

Derechef elle s'ingénia, et revint bientôt d'un petit air d'assurance qui indiquait même une secrète fierté :

— Je vous promets, dit-elle, de les aimer tous comme s'ils étaient ma chair et mon sang.

— Ne vous mariez point! ne vous mariez point! fit le sage effrayé, ou trouvez mieux.

Mais quand elle revint pour la troisième fois :

— Qu'exigez-vous donc, lui dit-elle, si la bonne volonté, la tendresse et le dévouement ne vous suffisent pas.

— Ma fille, répondit l'ermite, je vous prie seulement de pratiquer la patience. »

Il la priait ainsi d'être héroïque chaque jour et à chaque heure, de se sacrifier incessamment et sans en avoir l'air, non pas à une cause sacrée dont la beauté même nous récompense de notre effort, mais à d'ingrats labeurs, à des caprices qui ont le droit d'être aveugles et n'ont point à s'en justifier. Cette résignation active et silencieuse, la moins naturelle de nos vertus — si tant est qu'il y ait des vertus naturelles — la Japonaise la possède souvent au plus haut degré, et rien alors ne la fait gauchir. Fille ou femme, elle ne discutera jamais un ordre de son père ou de son mari. Elle supportera, le sourire aux lèvres,

leur bizarrerie d'humeur, leurs trahisons, leur cruauté.

Dans mes voyages à travers le Japon, les servantes des hôtels et des auberges, qui étaient souvent les filles de la maison, n'ont cessé de m'émerveiller : du matin au soir, sur pieds ou à genoux, toujours alertes, toujours avenantes, toujours serviables, toujours gaies. A minuit je les entendais se baigner dans la salle basse, et, dès cinq heures, le bruit des contrevents qu'elles ouvraient me tirait d'un sommeil où j'avais cru percevoir encore leurs pas légers et traînants. D'où leur vient cette vivacité qu'aucune fatigue ne ralentit, cette douceur que n'assombrit aucun surcroît de besogne, cette courtoisie qu'aucune indifférence ne décourage? C'est à peine si on les paie, mais toutes les richesses du monde n'enfanteraient point cette patience bouddhique, renforcée par l'étiquette sociale, affinée par le sens esthétique. Elle m'a embelli mon séjour au Japon ; elle a donné un charme indicible à l'hospitalité que j'ai reçue parfois des familles japonaises ; j'en ai senti la beauté sous le kimono de coton des servantes comme sous les kimono de soie des nobles dames. J'en ai même soupçonné la profondeur près de ces pauvres et étranges petites courtisanes, souvent si peu nées pour la débauche et dont les manières restent empreintes de chasteté.

Si la vente des filles par leurs parents est interdite aujourd'hui, elle survit encore à sa légalité ; et nous verrons qu'il ne faut pas la juger avec la rigueur de nos idées européennes. On m'a lu un jour la lettre d'une infortunée que ses parents, tombés dans la misère, avaient vendue au

Yoshiwara. Ils étaient morts avant l'expiration de son contrat, et elle suppliait d'anciens amis de la racheter, mais en quels termes ! Pas un cri de révolte, pas un mot amer pour ceux qui l'avaient vouée à l'horrible chose, pas une plainte trop vive : seulement, sous des formules de politesse exquise, c'était comme le dernier soupir d'une âme qui soulève un dernier voile et nous découvre une mortelle blessure.

Lorsque l'ancienne société croula et que les samuraï se trouvèrent ruinés, plusieurs d'entre eux, à bout d'expédients, trafiquèrent ainsi de leurs filles, et je connais même des exemples, où, l'enfant promise et les arrhes touchés, sa mégalomanie se réveillant au choc de l'or, le père invitait ses amis à un festin que la jeune fille, pour son dernier soir de pureté, charmait des sons du koto.

Mais, sans aller jusque-là, n'est-elle pas aussi suggestive, cette réponse d'un gentilhomme japonais à un Européen qui le félicitait du mariage de sa fille : « Ne me félicitez pas, dit ce père qui adorait son enfant, car je sais qu'elle ne peut pas être heureuse ? » Il le savait et pourtant, par intérêt de famille, par convenance, par honneur, il avait commandé le sacrifice et la victime l'avait remercié en souriant.

C'est ce sourire, ce koto, ces formules de politesse, ces bienséances qui ornent et soutiennent les vertus difficiles, ce détachement de soi-même et ce respect des autres au milieu des pires souffrances, cette altération systématique et aristocratique de la nature que j'admire et ne me lasse

point d'admirer. J'y vois autant de vérité humaine que dans les libres expansions de notre énergie, et autant de beauté. Relisez plutôt la page de Taine sur l'*Iphigénie* de Racine [1]. Que les femmes japonaises, fleurs délicates d'une civilisation artificielle, nous fassent penser quelquefois aux Iphigénie et aux Monime ; qu'à travers le temps, l'espace, la différence d'un monde bouddhiste et d'un monde chrétien, on découvre dans l'âme d'une petite Japonaise, qui sait à peine ce que vaut une âme, un air de famille et comme une parenté avec nos héroïnes les plus pures et les plus adorables, c'en est assez pour que nos rêves s'attardent où leur ombre a passé et en caressent amoureusement le souvenir.

Sans doute elles n'atteignent jamais la plénitude de conscience ni le chaud velouté que seuls les espaliers du christianisme donnent aux âmes de choix. Mais qu'au lieu des pluies d'orage, un rayon de bonheur vienne à les mûrir, qu'une tendresse éclairée enveloppe et réchauffe leur

1. J'ai fréquenté au Japon quelques Japonais instruits et curieux de notre théâtre. Nos dramaturges modernes les déconcertaient : l'un d'eux, après avoir lu les premiers actes du *Demi-Monde*, déclara que les personnages y tenaient des conversations comme on en tient au Japon en buvant du saké. En revanche, ils comprenaient Corneille et je ne trouvais point étonnant que dans un pays où le simple froissement des manches entre deux samuraï entraînait parfois des conséquences tragiques, le *Cid* leur communiquât un frisson d'héroïsme. Mais je fus extrêmement frappé de leur intelligence de Racine. Ils entraient sans effort dans la beauté de la tragédie racinienne. Tant de politesse, tant de fine diplomatie, tant de grâce, tant de souci des bienséances, tant de noblesse les ravissait. Et j'y voyais une preuve nouvelle de ce que cette poésie, comme le disait M. Brunetière, contient « non seulement d'observation et de connaissance du cœur humain, mais de réalité ».

abnégation modeste, la poésie japonaise aura du mal à trouver dans ses vieux reliquaires une image qui puisse rendre leur grâce et leur divine simplicité.

A la dernière page d'un roman japonais, le mari, dont les yeux se sont enfin dessillés, dit à sa jeune femme :

— Je te compare à la fleur du prunier, car le prunier est fécond et tu m'as donné des enfants.

Et la jeune femme répond :

— Je ne mérite point d'être comparée à la fleur du prunier, maître.

Alors le jeune homme, posant doucement la main sur son épaule :

— Je te comparerai donc, lui dit-il, au figuier, car le figuier, lui aussi, donne des fruits, et ses fleurs se cachent sous ses feuilles.

CHAPITRE III

LA CONCEPTION DE L'AMOUR

Jusqu'ici je n'ai prononcé qu'une fois le mot amour, et encore à propos des jeunes Européennes. L'idée de l'amour, en effet, qui envahit l'éducation de nos filles, effleure à peine celle des Japonaises. Ce sentiment individuel ne rentre pas dans les cadres de la société : les troupes régulières n'avouent aucune accointance avec ce franc-tireur. On a très justement dit que, pour le Japonais, la vie personnelle commençait à la mort. Il n'existe en qualité d'individu que du jour où la mort l'a mis en liberté. Sur terre, sa vie n'est qu'un atome de cette molécule socialement indivisible : la famille.

On comprend qu'une famille, où tous les membres sont étroitement subordonnés les uns aux autres, considère l'amour comme un agent désorganisateur et ne fonde point son harmonie sur le plus instable de nos sentiments, le plus divers, souvent le plus égoïste. Soucieuse avant tout de se perpétuer et obligée de suppléer par l'adoption aux défaillances de la nature, elle redoute la passion amoureuse, dont le caractère exclusif, d'ailleurs désobligeant pour la communauté, mettrait à chaque instant

son existence en jeu. Jamais le *sine affectione* que saint Paul adressait aux familles païennes n'a trouvé un meilleur emploi. Ce n'est point par affection qu'un enfant adoptif doit respecter son père, ni par affection qu'un homme doit choisir sa femme, ni par affection qu'une femme doit obéir à son mari, car l'inconstance humaine et d'autres affections pourraient alors entraver ces devoirs ou en détourner les âmes. Un intérêt supérieur, l'intérêt de la famille, veut qu'il en soit ainsi : l'individu s'exécute. L'affection est admise, mais à la façon d'une plante parasite et dans la mesure où elle n'altère en rien les formes extérieures et rigides des bienséances.

La jeune fille se forgerait donc d'étranges illusions, si, à l'heure du mariage — de ce mariage aussi inévitable que la mort — elle rêvait d'une solitude à deux et d'une tendre intimité. La maison qui va s'entr'ouvrir et se refermer sur elle ne trouverait pas plus monstrueux qu'elle projetât de distraire pour ses fantaisies le bien de la communauté. Les portes en sont gardées soigneusement : on veille à ce que l'étrangère n'y introduise point dans sa corbeille de noces ce démon d'amour qui, sitôt lâché, « va chancelant, chopant et folâtrant », et dont la conduite, pleine de trouble et d'inadvertance, heurterait l'étiquette et compromettrait la majesté des morts. Aux yeux des Japonais un mariage d'amour est pour celui qui le fait une sorte de déchéance, tout au moins l'aveu d'une faiblesse assez méprisable. Un Européen me racontait qu'il avait assisté à la rencontre de deux fiancés après une longue séparation, et que, le jeune homme s'étant oublié jusqu'à presser la main de

la jeune fille, les parents et les amis présents y virent presque un sujet de scandale.

Pas plus que le mariage ne s'entoure de mystère pour la Japonaise, qui, sauf dans la haute noblesse, est vite familiarisée avec les réalités de la nature, il ne lui réserve d'imprévu. Les préliminaires en sont ordonnés par une amie des deux familles uniquement préoccupée que tout s'accomplisse suivant les règles. Les cadeaux consistent de temps immémorial en pièces de soie. Le trousseau de l'épousée se compose de petites tables en laque, d'un encrier, d'une boîte à ouvrage et de vêtements pour toutes les saisons, voire pour toute sa vie, car les modes de la toilette sont aussi invariables que les usages. Enfin la cérémonie qui va lier son sort à celui d'un inconnu, cette cérémonie où n'intervient ni prêtre ni magistrat, ne lui ménage même pas un instant de léger triomphe. Un peu de saké bu dans la même coupe que son futur — maigre symbole du partage des joies et des douleurs! — et la voilà livrée à la merci d'une nouvelle famille dont elle adoptera les coutumes et les rites, l'esprit et les ancêtres.

Elle n'est pas l'amour de son époux : elle est simplement sa femme, c'est-à-dire la servante de ses parents et la génératrice de leur postérité. Si elle déplaît à sa belle-mère, quelquefois en plaisant trop à son mari, on la congédie et on en prend une autre. Bien qu'on ait aujourd'hui limité le droit au divorce, le peuple et la bourgeoisie n'en divorcent pas moins avec une facilité stupéfiante. Et comme les enfants sont toujours censés hériter exclusivement des qualités de leur père

et que, le ventre qui les porta fût-il plébéien, leur noblesse ne s'en trouverait point entachée, l'homme les garde en répudiant la femme. Aussi la malheureuse, menacée dans la chair de sa chair, préfère encore la souffrance à la rupture.

Mais telle est la force sainte de la communauté qu'elle élève un jour ceux qu'elle commence par abaisser et qu'elle capitalise en une sorte de gloire leur immense réserve de bonheur individuel. Quand la Griselda japonaise a traversé les rudes épreuves de sa vie d'épouse et que de mère douloureuse elle devient belle-mère honorée; elle touche enfin le prix de sa patience et peut à son tour exercer celle des autres. Ne croyez pas qu'elle s'en prive; mais, cette dureté qui succède chez elle à tant de douceur, je l'attribue moins à un désir de revanche qu'au principe même de la société japonaise, où tous les sentiments de l'individu naissent de sa condition. Dès l'instant qu'elle détient l'autorité, avec la même exactitude qu'elle lui sacrifiait jadis ses aspirations de jeune femme, elle en exigera le respect absolu. S'il en était autrement et qu'elle mît en doute la vérité supérieure de ce qu'elle représente, ses misères passées lui apparaîtraient comme une abominable duperie. Seulement cet honneur, que connaissent peu d'Européennes et dont on paie l'héroïsme de sa jeunesse, ressemble parfois au gui verdoyant qui fleurit sur une branche épuisée.

Le vieux Japon a beau refuser à l'amour l'entrée de la famille; la nature, qui se moque de nos conventions, n'a point affranchi les Japonnaises d'une faiblesse qui les rend plus désirables

et sert mieux son œuvre. Elles aiment, et il arrive qu'elles en meurent. Pendant ma première semaine à Tôkyô, on enterra la fille d'un grand dignitaire. Son mari, sous de vains prétextes, l'avait répudiée après quelques mois de mariage, et, de tous ceux qui assistaient aux obsèques, nul n'ignorait qu'elle était morte de l'aimer encore. On le savait parce que les hautes classes évitent d'ordinaire de semblables éclats. Mais, chez les humbles, que de cœurs obscurément brisés par le caprice, l'indifférence ou le mépris de l'homme!

Il est vrai que, dans les milieux ouvriers et surtout à la campagne où la nécessité du travail égalise les deux sexes et où la pauvreté assagit le mâle, la femme s'empare souvent des affaires de la maison et souvent y déploie plus de bon sens et d'initiative que son maître honoraire. Il est encore vrai que l'épouse dédaignée peut, à force d'amour, conquérir son mari. Les proverbes et les chansons populaires lui permettent cette espérance. L'un lui dit que, « si l'on reste trois ans sur la même pierre, la pierre elle-même devient chaude » ; l'autre lui fredonne que, « même l'objet d'un amour qui n'est point partagé, si on le chérit durant trois ans, peut être regardé comme un sincère amant ». J'ai cueilli sur des lèvres japonaises ce vieux dicton que, « les cheveux des femmes sont assez forts pour lier des éléphants ». Les romanciers et les poètes qui ne ciselent que de fines images assimilent les âmes consumées d'un grand amour aux coques brûlées et vides des cigales mortes. Le bouddhisme a reculé dans le mystère des vies antérieures l'origine de ces forces aveugles, médiatrices de nos unions

passionnées. Ce ne sont point les tristesses ni la puissance de l'amour que les Japonais ont méconnues : c'en est la dignité.

La femme n'en est pas ennoblie. Sentiment inférieur, attribut de cette créature inférieure, on juge naturel que l'homme l'inspire, et décent que le gentilhomme ne semble pas l'éprouver. Il l'éprouvera parfois, et à une profondeur insoupçonnée; seulement la même pudeur, qui lui interdit les effusions religieuses, scellera ses lèvres et fermera son cœur aux épanchements amoureux. Il gardera devant celle qu'il adore la raideur de l'étiquette, et, quand il en déposera le harnois, ses abandons mêmes auront l'air de condescendances. En général, l'amour n'est pour lui qu'une passade entourée d'un joli décor, agrémentée d'un peu de musique, relevée d'un peu de mélancolie. Toute la poésie amoureuse du Japon fleure la galanterie et la sensualité : « J'ai vu, dit le poète, cheminer sur le pont écarlate une belle fille en corsage bleu et en rouge hakama. Elle était seule et je voudrais savoir si elle dort seule dans sa couche virginale... »

Mais, aventure passagère ou sérieuse, l'homme, pour commencer, ne se départira guère de sa réserve hautaine. Il attend qu'on lui fasse des avances, et, s'il veut les hâter, ce sera moins par des prévenances que par des brusqueries. Dans un cercle de Japonais et de geisha, vous reconnaîtrez l'amoureux à son manque d'urbanité envers celle qu'il aime. J'ai noté qu'au théâtre, la déclaration d'amour part le plus souvent de la jeune fille ou de la femme. Ce n'est point à sa nourrice que la Juliette japonaise dit « son lit ou la tombe », c'est à Roméo lui-même.

Non seulement l'homme a joué l'indifférence, mais, à l'heure du berger, il feindra de céder encore plus aux fumées du vin qu'aux délices de l'amour. Quand le pêcheur Urashima pénètre chez la reine des fées, celle-ci prend bien garde de l'enivrer avant de l'introduire dans sa chambre. Et la princesse Késa, qui, déjà résolue de mourir, attire son mari chez elle et l'invite à fêter la nuit, ne cesse de lui remplir sa coupe pour mieux goûter ses dernières joies nuptiales. L'amour japonais porte en guise de carquois une cruche de saké. Ses jeux ne sont pour l'homme que défaillances après boire. Sur la pente d'une légère ivresse, le samuraï se trouve au niveau de la femme.

Et cette idée que la femme doit prendre et prend toujours l'initiative du plaisir ou de la faute est tellement enracinée dans l'esprit japonais que l'ancienne législation n'avait pas prévu le cas du viol. Pendant mon séjour à Tôkyô, un petit quartier de la ville fut mis en émoi par le scandale d'un homme qui avait visiblement abusé de sa belle-fille. « C'est honteux, disaient de vieux Japonais : faut-il que cette fille ait du vice pour avoir séduit son beau-père ! »

L'irresponsabilité assurée au mâle a peut-être rendu l'adultère plus fréquent qu'on ne le suppose, même dans les hautes classes. Intimidé par la maison japonaise et ses portes ouvertes et ses cloisons sonores, mais enhardi par la mollesse du costume, il eut le caractère rapide et furtif d'une surprise qui, à moins d'un consentement mutuel, ne laissait à la femme d'autre alternative que de se taire ou de se tuer. Chez le peuple et dans la petite bourgeoisie, où l'on s'ac-

corde à le juger assez commun, c'est presque toujours la femme qui en supporte les conséquences. Les hommes se réconcilient à ses dépens avec une désinvolture vraiment admirable. Il faut même remarquer que, si elle est souvent jalouse, les transports de la jalousie ne l'entraînent presque jamais jusqu'au meurtre. Chez la Japonaise, les crimes passionnels m'ont paru d'une extrême rareté.

Mais, lorsqu'elle résiste, lorsque la passion s'exaspère au cœur de son poursuivant et qu'il n'a plus la force d'en étouffer la flamme, alors le vieux vernis de la civilisation japonaise craque, comme dans un feu trop vif l'émail de ses cloisonnés, et le barbare en sort. Sa blessure d'orgueil jette une écume d'avanies. J'ai vu sur le théâtre, et dans une pièce pourtant moderne, un amoureux éconduit, un monsieur possédant ses grades universitaires, mâchonner sa cigarette et en cracher la fumée à la face de la jeune fille qui refusait de l'épouser. Et la grossièreté du jeu de scène m'étonnait moins que l'impassibilité et les ricanements du public.

D'ailleurs la réalité l'emporte sur la littérature! On m'avait conté l'histoire récente d'un descendant de samuraï qui, repoussé par la fille d'un magistrat, s'était précipité chez elle, et, sous ses yeux, s'était mutilé honteusement et mortellement. Et, comme je dînais avec plusieurs Japonais revenus d'Europe et que je les interrogeais sur ce suicide, ils m'assurèrent sans hésiter qu'ils en connaissaient d'autres exemples. Je ne pense pas que l'homme ait jamais affiché plus outrageusement son mépris de l'implacable amour, ni plus outrageusement sali sa passion à l'instant qu'elle le tuait.

Mais, de ce que l'amour rabaisse l'homme, il ne s'ensuit pas que le métier d'amour dégrade la femme. A trafiquer d'un sentiment, qui n'ajoute presque rien à la beauté morale de l'épouse, la femme se ravale moins que chez nous. La mésestime de la courtisane est toujours proportionnée au respect que nous avons de l'amour. Un romancier japonais me disait : « Chez nous, la femme légitime est le *toko* de la maison, sa colonne en bois naturel ou poli; la concubine, la maîtresse, les filles de joie en sont les kakémono que nous suspendons dans notre alcôve suivant le caprice de l'heure et la grâce de la saison. » Les Japonais ont l'âme trop artiste pour mépriser les kakémono et pour n'en point rassembler, s'ils le peuvent, une aimable collection.

Les plus jolis et les plus coûteux sont à coup sûr les geisha. La peinture, la danse, la musique, la poésie, l'étiquette, tous les arts japonais ont collaboré à ces miniatures de demi-mondaines. C'est pour elles que les vers à soie ont filé leur soie la plus précieuse, pour elles que les tisserands ont tissé leurs plus riches étoffes, pour elles que les coloristes ont nuancé les plus belles ceintures, pour elles que les hommes des mines ont extrait le plus d'or. Elles sont plus libres de choisir leur amant que la jeune fille son mari. De l'amour dont ces danseuses et ces musiciennes personnifient les jeux cruels et tendres, elles ont parfois tout le désintéressement et aussi toute la ruse et toutes les perfidies. Elles savent que, si le cœur de la femme est pareil à la plante qui fleurit sur l'eau, le cœur de l'homme est changeant comme un ciel d'automne. Quand le renard, que

les Japonais adorent et redoutent, veut mettre le comble à ses maléfices, il se métamorphose en geisha. Elles ruinent les fils de famille ; elles font pleurer les épouses et les mères. On les rencontre partout, dans les rues où elles passent au trot de leurs coureurs, dans les restaurants, dans les réunions intimes et les banquets officiels, autour des jeunes gens et des graves personnages : ce sont les feux follets du désir.

Au-dessous d'elles, parquées entre leurs barreaux et de grands miroirs ou des paravents lamés d'or, éblouissantes et fardées, les courtisanes occupent un quartier de la ville, quelquefois même le centre. Il fut un instant question de supprimer ces ménageries où, dans l'argot japonais, le traîneur de cabriolet s'appelle un cheval, la servante une génisse, la geisha une chatte, la femme un renard. « Mais, si on allumait le feu au Yoshiwara, s'écrièrent des Japonais lyriques, nos larmes en éteindraient l'incendie ! » Cité flamboyante aux larges rues bordées de grands balcons dont la lumière électrique fait resplendir les boiseries claires : elle a ses franchises, sa langue, ses solennités, ses symboles. A chaque printemps, les courtisanes en longue théorie plantent des cerisiers qu'on déracine dès qu'ils ont donné leurs fleurs.

J'y fus un soir d'août : on y avait tendu des arceaux de feuillage et dressé des galeries aériennes pour fêter le dieu du bonheur. Du sein de l'étrange municipe, montait vers le ciel un colosse énorme aux yeux obliques, la trogne rubiconde, les joues sang de bœuf. Son ventre était aussi puissant que celui du Bouddha de bronze qui écrase les jardins

de Kamakura, mais sa bouche, fendue d'un rire écarlate, découvrait les deux seules dents de sa gencive supérieure. C'était le Dieu.

Devant ce Moloch édenté, férocement jovial, s'allongeaient des étalages treillissés : les idoles à vendre y étaient agenouillées sur des tatami où se mirait une splendeur de sanctuaire. Parfois l'une d'elles secouait les cendres de sa mince pipe de nickel, et venait s'appuyer à la grille comme un oiseau de Paradis aux barreaux de sa cage. J'étais frappé de leur tenue modeste, de leur douceur presque immatérielle et de leur jeunesse. Songez que, sur les deux mille sept cents femmes du Yoshiwara, cinquante à peine ont plus de trente ans. Mais, si bas qu'elle descende, la Japonaise ne tombe pas. Vicieuse peut-être, jamais dévergondée. Dans la débauche même, où souvent un motif honorable l'a précipitée, elle obéit à une étiquette qui la maintient au-dessus de la débauche. Si les Japonais méprisent l'amour, ils n'avilissent point l'objet de leur plaisir. L'ancien cérémonial qui présidait à l'achat de la courtisane et où nous verrions, nous, une dérision du mariage, les montre soucieux, jusque dans la licence, d'un certain idéal de politesse et de correction.

Et cette fête inextinguible dont les shamisen aigus s'entendent de loin, et, surtout au temps des cerisiers en fleurs, grisent les boutiquiers et les petits bourgeois, cette fête où courent les hommes quelquefois même accompagnés de leur femme, et quelquefois aussi des femmes sans leur mari, désireuses d'approcher les courtisanes et d'acheter d'elles le secret de se faire aimer, cette

fête m'a donné l'impression d'un divertissement artistique et sensuel, d'un libertinage assez raffiné, bien plus que d'une orgie voluptueuse. La passion s'y déchaîne; les suicides l'ensanglantent comme en tous lieux où la misère et la jouissance déversent et confondent leurs affluents. Mais, pas plus dans ces camps retranchés de l'amour que sous la tente nomade des geisha, pas plus dans les drames de la vie que dans les spectacles du théâtre, dans les danses que dans les peintures, dans les romans analysés que dans les confidences reçues, je n'ai trouvé l'image de la volupté profonde, ni de ces mutuels ravissements où s'abîment les êtres. Il reste toujours aux recoins des cœurs japonais quelque chose d'âpre et de glacé qui ne fond pas. Un résident européen dont la vie depuis trente ans s'est intimement mêlée à la leur me disait que, chez eux, l'homme a plus de sens que d'âme, mais la femme plus d'âme que de sens. Cela se peut et nous aiderait même à expliquer son rôle d'éternelle sacrifiée. Du reste, il serait étonnant qu'un peuple qui ne semble pas avoir compris l'essentielle et pure beauté de l'amour en eût éprouvé les suprêmes effusions.

CHAPITRE IV

LA JAPONAISE DE DEMAIN

Mais voici que le combat entre l'homme et la femme, où les Japonais s'étaient assuré toutes les positions avantageuses, tourne et change de face. L'influence de l'Europe a donné le branle à une révolution des mœurs dont les effets sont incalculables si, comme je le crois, elle bouleverse les rapports entre les deux sexes et déplace l'équilibre de la vie sociale. Déjà notre individualisme a logé son ver à la racine de la famille, et la plante vénérable ne tardera pas à jaunir. L'étiquette décroît à mesure que cet individualisme augmente, et, avec l'étiquette qui est leur signe extérieur, diminuent le sentiment de la hiérarchie et le respect des autres. Les Japonais n'en ont pas encore une conscience très nette; mais, si nous distinguons mieux aujourd'hui les détriments que les bénéfices de leur rénovation, si leurs amis inquiets leur conseillent de ne marcher à travers les nouveautés européennes que prudemment et la bride à la main, il n'en est pas moins vrai qu'une générosité inconnue à l'Extrême-Orient a soufflé dans le vent de nos vaisseaux et que, sous leur gêne héréditaire, elle commence à dilater les cœurs. Et nulle part la trace ne m'en paraît aussi évidente que chez la femme dont les exemples étrangers,

l'éducation moderne, la diffusion de la presse et la nouvelle littérature transforment peu à peu l'esprit et la condition.

Là encore, ce qu'elle perd nous saute aux yeux. Le contact des Européens dérange sa délicate harmonie. Nous lui avons apporté notre bijouterie, notre or et notre doublé, nos diamants et nos strass. On voit de l'or faux briller aux doigts des servantes, et on a vu des princesses qui, ne sachant où mettre leur rivière de diamants, en décoraient l'architecture de leurs cheveux.

Nous ne nous sommes point contentés de frelater et de dénaturer sa coquetterie; nous avons dépravé sa galanterie. Pendant que les clergymen — qui sans doute n'avaient jamais traversé certains quartiers de Londres, de Berlin ou de New-York — sonnaient leur trompette de Josué autour du Yoshiwara, les marchands et les touristes occidentaux se jetaient dans la place et y acclimataient des façons indécentes dont les Japonais étaient d'abord scandalisés et dont les Japonaises restaient flétries. D'autres, atteints d'une sentimentalité ridicule, ne craignaient pas de promener en public des fantaisies de bas étage que, jusqu'ici, les plus strictes convenances avaient reléguées dans l'ombre. A Yokohama, à Kôbé, à Nagasaki, à Tôkyô même, partout où sévit le cosmopolite, la courtisane a déchu de sa distinction séculaire, et les vraies geisha deviendront bientôt aussi rares que nos légendaires grisettes.

Mais, si les Européens ont des grossièretés qui détonnent dans la douce atmosphère du Japon, ils révèlent à l'usage une tendresse plus intime et plus confiante que les fils des samuraï. On a remarqué

que les Japonaises qui avaient été mariées ou longtemps liées avec eux n'acceptaient plus de rentrer sous l'ancien bercail. Elles sont perdues pour la communauté.

D'autre part, les familles établies au Japon, diplomates, professeurs, pasteurs, commerçants, leur prouvent sans cesse que, dans le mariage, la place de la femme n'est point à cinq ou six pas derrière son mari et que les sages de la Chine ont dit une sottise de plus en considérant les deux époux comme deux étrangers. Les dames japonaises forcées par leur situation de rendre visite aux Européennes ont pris goût à ces devoirs de société. Elles se réunissent maintenant entre elles, organisent des *five o'clock* et des comités de bienfaisance où l'on cause toilette — et mari.

Enfin et surtout, la femme est sortie de l'effrayant dilemme dont la vieille civilisation étreignait son avenir : mariage ou débauche. L'organisation des écoles, des bureaux de poste, des téléphones et des autres services imités de l'Europe lui a créé des droits à la solitude et à l'indépendance. Les Japonaises affranchies se reconnaissent aisément, même quand le méthodisme ne les afflige pas d'une paire de lunettes : elles ont une allure plus dégagée et portent, comme symbole de leur émancipation, au lieu de leur coiffure traditionnelle, dont l'édifice compliqué nécessitait le secours d'autrui, un chignon négligemment enroulé sur le haut de la tête. Les gamins ne s'y trompent pas, et leur jettent parfois en passant un terme de mépris dont le sens équivaut, je crois, à « bâtarde d'Européen ».

Ce petit monde est encore bien limité, mais, composé en partie d'institutrices, son action ne peut que s'étendre et se ramifier à l'infini. Les Japonais n'ont jamais répugné à l'idée d'instruire la femme et, des femmes asiatiques, la Japonaise fut assurément la plus cultivée. Son ancienne culture ne différait guère de celle des jeunes gens : on développait presque uniquement sa dextérité et sa mémoire, et c'était d'ordinaire dans l'intérieur de la famille que les maîtres venaient lui enseigner l'art de tenir le pinceau et de retenir l'alphabet national, car on réservait aux hommes l'étude des caractères chinois. Aujourd'hui, sur tous les chemins, vous rencontrez des fillettes et des jeunes filles qui s'en vont aux cours, leur petit paquet de livres délicatement enveloppé d'une étoffe dont le dessin représente le vol d'un oiseau, une branche de cerisier, une souris grignotant le squelette d'un chat.

J'ai visité l'Ecole des Filles nobles, ce Saint-Cyr de l'impératrice, et l'Ecole normale supérieure et des écoles primaires. Ah ! les beaux palais scolaires et les étranges écoles ! Imaginez des couloirs pleins de mignonnes révérences et de grandes pièces silencieuses où maîtres et maîtresses chuchotent leurs cours; des classes où les écolières écrivent sur des tables européennes et des réfectoires où elles mangent sur des tatami; des salles où l'on charge des bouteilles de Leyde et des chambres où l'on décompose la cérémonie du thé; des conférences sur la chimie et des leçons sur les bouquets de fleurs; des mains qui recommencent pour la vingtième fois un caractère chinois et des lèvres qui balbutient une page de français; des

figures géométriques et des copies de kakémono; le buste en plâtre d'Alcibiade et la tête de Confucius; l'aigre musique du koto et le quadrille des Lanciers sur un piano d'Erard; des danses où tous les éventails se replient d'un même geste avec le bruit du vent dans les feuilles sèches, et des mouvements militaires, marches de flanc, conversions, déploiements en tirailleurs, où les petits pieds fourchus ont du mal à rattraper leurs savates.

Les programmes, aussi souvent remaniés que les nôtres, sont bourrés à faire éclater la cervelle, comme les nôtres. Mais leurs illogismes et leur disconvenance avec l'état actuel du Japon dépassent encore leur présomption. « Apprenez à être lentes, murmure aux jeunes Japonaises l'étiquette maternelle. » — « Une, deux! Empoignez les haltères et pas accéléré! leur crie la gymnastique européenne. » — « Le Japon est le plus beau pays du monde, leur dit leur histoire, et, s'il n'a point eu de grands penseurs, c'est que les grands penseurs sont des réformateurs et qu'il n'a jamais eu besoin d'être réformé[1]. » — « Réformons-nous! Réformons-nous! leur chantent tous les échos. Il convient que le Japon s'élève au niveau de l'Europe et de l'Amérique. » — « Petites musmé, vénérez les Sages de la Chine. » — « Mesdemoiselles, lisez Shakespeare et Voltaire. » — « Nous descendons des Dieux! » — « L'homme descend du singe! » — « Nous sommes des esprits pratiques et voulons former des ménagères. Vous saurez en quittant l'école cuisiner des plats très chers et très bons; — seulement la plupart d'entre

1. Je détache cet étrange raisonnement de la rédaction d'une grande élève de l'École normale.

vous n'auront jamais l'occasion de les manger dans leur famille. — Nous commençons avec vous des études universelles qui exigent au moins que vous y consacriez votre jeunesse; — seulement vos parents vous marieront à quinze ou seize ans. »

Qui sait s'il ne faut pas applaudir à tant d'incohérences? La femme, à moins d'en demeurer stupide, y fortifiera singulièrement son esprit d'initiative. Son passage par l'Ecole lui fait mieux sentir l'anachronisme de sa vie familiale; elle en souffre davantage peut-être, mais elle localise sa souffrance et la définition du mal en précise le remède. Les élèves de l'Ecole normale, qui commencent leur noviciat à l'Ecole maternelle, y sont naturellement exquises. Ces jeunes mères des enfants d'autrui, douces, souriantes, le dos voûté par leur ceinture, gardent encore le charme virginal de la femme japonaise. Mais, quand elles retournent à leur bibliothèque et y feuillettent les deux ou trois plus grands journaux du Japon qu'on leur met entre les mains, penchez-vous et regardez ce qu'elles lisent.

Par conscience ou par métier, pour le bien public ou pour les besoins de la « copie », les journalistes sont de terribles réformateurs. Qu'un vieux conseiller à la cour, confucéen retardataire, déplore en plusieurs colonnes que les femmes des samuraï forlignent de leur austère obéissance et que la Restauration ait noyé leurs vertus dans l'obscure médiocrité des classes inférieures « comme un peu d'eau claire dans une cuve d'eau noire »; toute l'éloquence d'un vieux conseiller à la cour,

ne saurait prévaloir contre ce simple fait divers :

Hier, pendant la fête de la déesse Kwannon, trois jeunes filles ont quitté leur famille et sont allées se noyer dans un étang. On a retrouvé sur la rive leurs geta avec une lettre où elles annonçaient leur résolution de mourir pour échapper aux douleurs du mariage.

Ce fait divers, qui pénètre partout, avertit et surexcite les jeunes filles, inspire aux femmes d'amers retours, aux hommes une réflexion plus grave. Et, à la tête des hommes qui ont réfléchi et qui ont pris courageusement le parti de la femme, Fukusawa, écrivain, journaliste et chef de la plus grande institution libre, déploie une activité de prédicant et une fougue de ligueur. Personnage d'autant plus considérable qu'il n'a jamais accepté de poste ni de mandat officiel et qu'il compte au parlement vingt ou trente de ses anciens élèves. Nourri du génie anglo-saxon, il en a l'âpreté, l'étroitesse presbytérienne et aussi l'opiniâtreté. Comme il ébranla jadis les privilèges des samuraï, il dénonce aujourd'hui les plaies sociales, sans se rendre toujours bien compte que les théories qu'il a prématurément vulgarisées ont peut-être contribué à les élargir et les envenimer. Je traduis à peu près textuellement quelques passages d'une de ses improvisations recueillie par un reporter et reproduite par la presse :

Vous bâtissez des écoles, mais à quoi servira l'instruction que vous comptez donner aux femmes ? Ce qu'il faut changer, c'est leur rôle humiliant dans la société. Au Japon, la femme est un objet à vil prix, et Tôkyô se transforme en foyer de débauche. Les concubines que l'homme cachait

autrefois, maintenant il les affiche. Veut-on se marier? On achète une geisha, voire une oïran, et l'on est un rude gaillard! Regardez d'où sortent les femmes de nos parvenus! Au centre de Tôkyô, au centre le plus resplendissant, vous trouvez la courtisane et le concubinage... Mais voici une réception, un banquet. A peine les gens du monde suivis de leur femme sont-ils installés devant leurs tables, que de partout des geisha accourent. Des geisha? Non; ces chanteuses et ces danseuses ne sont plus que des drôlesses. Nos beaux messieurs affectent des airs de petits-maîtres. Ils reconnaissent leurs anciennes et en crèvent de joie. « Tiens, que faisais-tu hier? Qu'as-tu fait depuis que je ne t'ai vue? » Et, pendant qu'ils s'amusent, jabotent et barbotent dans leur riz, leurs femmes, sages comme des bouddhas, pensent sans doute au temps où elles appartenaient à la corporation de ces travailleuses. Sinon, comment expliquer qu'une femme puisse vous dire : « Hier, nous avons passé la soirée en compagnie d'une maîtresse de mon mari », et qu'elle éclate de rire? Quant aux épouses sérieuses, on leur apprend la musique, l'art des bouquets, la cérémonie du thé et on leur paie un voyage à la campagne ou au bord de la mer... Au Japon, rien n'est plus digne de pitié que la femme. Quand son mari lui parle, c'est un Daïmiô qui s'adresse à son serviteur. Tout ce qu'elle possède, elle l'attribue à la munificence de son époux. Son existence même est un effet de la bienveillance de cette Majesté lumineuse. Mais, quand cette Majesté, pour s'être galvaudée, se détraque et s'alite, alors l'épouse fâcheuse ou dédaignée lui devient extrêmement « confortable ». Elle lui administre les médicaments; elle le dorlote; elle sèche sur pieds pour que le teint du Maître refleurisse... Chez nous, l'homme ne tient à la femme que par la chair. Les maisons sont des étables à porcs.

Ces diatribes ne guérissent pas le mal, mais elles acheminent tambour battant et à coups de crosse les Japonais vers la reconnaissance des droits de la femme et l'égalité des deux sexes.

Si les innombrables journaux, dont la hardiesse

grandit chaque jour, éveillent chez la femme des idées d'indépendance, la littérature moderne l'y entretient et l'amène à concevoir les droits de l'amour. Les romans, dont la clientèle est surtout féminine, se multiplient; les théâtres, où jadis ne fréquentaient que les gens du peuple, se sont ouverts aux gens du monde. Exubérante, mais encore pauvre, cette littérature n'est qu'une adaptation plus ou moins adroite des sentiments européens au milieu japonais. Je laisse de côté les tentatives de poème épique comme *l'Étoile blanche*, où des écoliers ont essayé de donner à un sujet d'origine chinoise la forme d'un poème anglais ou allemand. A peine mieux inspirés dans leurs travestissements érudits des *Misérables* ou des romans russes, — il faut noter cependant une heureuse traduction de *Graziella*, due au pinceau d'une jeune fille, — leurs œuvres sont plus intéressantes pour le public japonais et pour nous plus instructives lorsqu'ils nous empruntent ou nous pillent sans en souffler mot. Depuis des siècles, romanciers et dramaturges délayaient les mêmes sentiments dans les mêmes aventures. Nous leur avons fourni de nouveaux thèmes. Il se peut que la faiblesse de leur exécution vienne de leur insincérité autant que de leur inexpérience; mais un écrivain finit toujours par se persuader de ce qu'il entreprend de persuader aux autres, et le succès lui fait une conviction.

Sur les planches du *Meïji-za*, entre une farce chinoise et une comédie héroïque, j'ai vu, dans un mélodrame, où les acteurs, bien qu'ils eussent revêtu le costume européen, s'accroupissaient encore autour du brasero, un vieux colonel accu-

ser sa jeune femme de trahison, et, après une scène fort émouvante, la congédier en écrasant des larmes au coin de sa paupière. Suspendez au vestiaire des comédiens japonais une redingote et un chapeau haut de forme : l'adultère sort de la cantonade.

En ce même temps, le théâtre moderne, fondé par un groupe de jeunes, représentait une pièce tirée d'un des romans du réaliste Koyô, que toutes les femmes se disputaient et qui s'intitulait : *l'Argent est le Diable* ou *l'Amour et l'Argent*. Là, j'ai entendu de vrais cris de passion :

O Miya, Miya san, disait le jeune homme pauvre à sa fiancée qu'un banquier menaçait de lui ravir, tu vivras dans la richesse, mais penseras-tu au triste cœur que tu as dédaigné pour de l'argent? Tout l'argent du monde n'achète pas un peu d'amour, de sincère et pur amour! Un oiseau qui vit de dix grains de riz peut-il en manger un sac? Près de moi, tu n'as pas à craindre d'être privée des dix grains qu'il te faut... Vois, ma colère se fond en pitié... Si tu m'abandonnes, je serai ta mauvaise action qui se dressera devant toi, par-delà le tombeau, et te rongera le cœur...

Plus habiles que les dramaturges, les romanciers, surtout les nouvelliers, exploitent les vices de l'organisation familiale et les misères du divorce. Les critiques japonais leur demandent de faire des *Case de l'oncle Tom*. Et, malgré leurs longueurs, la vérité minutieuse de leurs récits atteint souvent au pathétique.

Enfin, deux types nouveaux se dégagent peu à peu de cette pénombre d'art où s'infiltrent des lueurs étrangères.

L'un, celui de la jeune fille qui veut choisir

son mari, nous paraît encore bien gauche, et parfois même d'une audacieuse et déplaisante gaucherie. L'indépendance ignorante de ses bornes, dès ses premiers pas, touche souvent au cynisme : témoin l'histoire, racontée gravement, d'une jolie femme qui divorce sept fois avant de rencontrer chez un homme une aveugle confiance digne de son amour.

L'autre, celui de l'amoureux moderne: il porte des moustaches et s'habille à l'européenne, mais il sait concilier le culte des nouveaux usages avec le respect de ce qui doit être conservé dans les coutumes japonaises. L'Université lui a conféré ses diplômes et l'a coiffé du même prestige que nos jeunes ingénieurs sortis les premiers de l'Ecole polytechnique. Il est fonctionnaire, le plus ponctuel des fonctionnaires, et se destine ordinairement à la politique. S'il paraît dans le feuilleton d'un journal de l'opposition, on sait qu'il n'acceptera de portefeuille ministériel que du jour où le Parlement aura obtenu le pouvoir de dissoudre les ministères. Ses principes changent selon la gazette, mais il en a toujours. Il est grave, réservé à l'égard des femmes qui murmurent sur son passage : « Quel homme distingué! Ce sera un député ou un sénateur!! » Il ne les courtise pas, mais il n'en reçoit que mieux le coup de foudre. Il se marie et prouve à sa femme qu'il a lu ses auteurs en la traitant comme une Européenne. Il lui offre d'abord un voyage de noces : il l'aide à monter en wagon et n'oublie pas de lui présenter la main quand elle en descend. Il l'associe à ses rêves, et, le soir, travaille près d'elle. Son haleine n'empeste pas le

saké, et ce n'est pas à lui que les geisha brossent les moustaches...

Mais on connaîtrait mal la femme, si l'on s'imaginait que ce jeune premier, dont les ridicules inoffensifs et d'ailleurs inaperçus des Japonais sont largement compensés par la noblesse de ses intentions, n'a qu'à se montrer pour tirer après soi tous les cœurs. Il avance encore sur son siècle. La Japonaise, habituée à voir dans la dureté taciturne de son mari un signe de virilité, ne se rend pas sans hésitation à une façon d'aimer si contraire aux bienséances. Je ne dis pas qu'elle veut être battue, car d'ordinaire les Japonais ne battent pas les femmes, mais il ne lui déplaît point de sentir, fût-ce rudement, la supériorité de son maître.

Nul n'a mieux saisi cet état d'âme d'une subalterne effarée de son avancement imprévu qu'un certain Sanji, qui publia dans la grande revue du *Taiyô* la confession d'une jeune divorcée. Elle a quitté son mari, non qu'elle eût à se plaindre de ses procédés ni que sa belle-mère lui fût cruelle, mais uniquement parce que la tendresse et le dévouement dont il l'entourait la dispensaient de remplir ses devoirs d'épouse et, par suite, la désorientaient. Plus il s'efforçait de la gagner, plus l'étonnement de cette Japonaise se tournait en mépris. Les prévenances que le malheureux avait apprises à notre école le déclassaient aux yeux de sa femme. « Je me faisais l'effet, dit-elle, d'une princesse qui traîne derrière elle un écolier amoureux. »

Peut-être aussi soupçonne-t-elle obscurément qu'avec ses chaînes qui tombent, un peu de sa beauté morale risque de s'en aller. A des droits

nouveaux correspondent de nouveaux devoirs. L'avenir seul nous dira si la Japonaise ne sera pas plus embarrassée à remplir ceux-ci qu'à exercer ceux-là. Mais elle ne se plaindra pas longtemps que le marié soit trop beau.

Parmi les contes dont on berce les petites filles, j'en connais un, bien joli.

Ceci se passait du temps où l'on ne trouvait guère de miroirs que dans la sainte ville de Kyotô. « Le miroir est l'âme de la femme, comme l'épée du samuraï. » Mais, à cette époque reculée, beaucoup de Japonaises n'avaient point d'âme. Un pauvre samuraï de la campagne, qui s'en fut à Kyotô, rapporta à sa femme un fin miroir d'acier poli. Elle serra précieusement ce magique trésor, et, sur le point de mourir, le légua à sa fille en lui disant :

— Ton père se remariera sans doute, mais je ne te quitterai point; jette les yeux sur ce miroir, j'y serai toujours.

Le père se remaria, et l'enfant, maltraitée par sa marâtre, se rappela les paroles maternelles. Elle prit le miroir. O douceur! La figure de sa mère la regardait, encore un peu indistincte, mais triste et pensive, si triste que l'enfant ne l'avait jamais vue ainsi. Les jours s'écoulèrent; l'image se précisait, et maintenant, aux sourires de la jeune fille, elle répondait par de doux sourires. Et la marâtre s'étonnait qu'une si chétive créature offrît tant de résistance à la douleur...

La nouvelle civilisation du Japon n'affranchira pas la Japonaise de la souffrance et de l'iniquité qui pèsent sur toutes les créatures. Mais, dans les

glaces biseautées et dorées que nous lui vendons, je crains qu'elle ne voie jamais plus apparaître le sourire résigné, si charmant et si pur, de sa mère morte.

LIVRE VII

LA SOCIÉTÉ NOUVELLE

CHAPITRE PREMIER

LA COUR ET L'ARISTOCRATIE

Débarqué au Japon en pleine crise ministérielle et à la veille d'une période électorale, je m'efforçai, aussitôt que mes premières impressions furent un peu débrouillées, d'approcher et de reconnaître ce monstre nouveau-né : le parlementarisme japonais. Puis, comme il ne suffisait pas d'en décrire la fantasque image, et qu'il fallait encore essayer d'en expliquer l'origine, je consultai ce passé que chaque jour dépayse davantage au milieu du présent. Vieilles lois, vieilles coutumes, vieilles traditions d'honneur, gouvernement à la fois féodal et centralisé : il m'a bien paru que si, en fait, la révolution politique du Japon était moins extraordinaire que nous ne l'imaginions, ses conséquences religieuses, intellectuelles et morales excédaient encore l'étendue de nos conjectures. Ainsi j'étudiai, pour mieux les confronter avec nos idées envahissantes, les anciennes conceptions japonaises de la divinité, de l'art, de la famille et de l'amour. Il nous reste

maintenant à montrer comment, au sein même de ces conflits, la société s'est provisoirement organisée, et surtout comment vivent, depuis l'Empereur jusqu'aux miséreux, des gens que se disputent tant d'opinions contradictoires.

M. Harmand, ministre de France au Japon, un des diplomates les plus écoutés et un des hommes qui ont le mieux pénétré l'âme de l'Extrême-Orient, disait un jour que c'était le grand malheur des Japonais d'avoir attendu pour se convertir à la civilisation occidentale que « la démocratie y coulât à pleins bords ». Seul, ajoutait-il, notre XVIIe siècle aurait pu les européaniser sans péril et sans déchirement. Par leur politesse, leur décorum, leur subordination, leur aristocratie et même leur vie familiale, ils étaient moins éloignés des contemporains de Louis XIV que des concitoyens de Lincoln. Quand, vers 1850, un naufragé américain, Mac Donald, répondant à un Japonais qui l'interrogeait sur la hiérarchie des pouvoirs aux États-Unis, lui nomma d'abord le peuple souverain, le Japonais ne le comprit pas plus que, deux siècles auparavant, ne l'eût fait un marquis de Versailles. Aujourd'hui cette réponse serait entendue des kurumaya aussi bien que des fils de daïmiô. Seulement, pour plaire aux uns, elle ne déplaît que plus aux autres. Et le spectacle de la société japonaise nous offre les contrastes d'une noblesse dont l'amour-propre accepte des théories que repousse son instinct de conservation, d'une bourgeoisie qui s'en défie par routine et s'en accommode par intérêt, et d'une classe inférieure que son habitude d'obéir arme peu à peu pour l'extrême indocilité.

Tout dans le Japon moderne n'est que heurt et

antithèse. Derrière le trompe-l'œil de la façade européenne, le vieil esprit japonais s'est souvent aménagé une silencieuse retirade, où, replié sur lui-même, il mesure ses forces, nous guette et se prépare à nos derniers assauts. En revanche, à mesure que vous descendez et que le monde qui vous entoure vous présente une face plus japonaise, les tendances étrangères s'y manifestent plus ingénument et plus crûment. Le dernier employé du ministère a déjà devancé son ministre sur le chemin des réformes, et les ouvriers en costume national que j'ai entendus se moquer de l'Empereur et de sa baignoire d'argent ressemblent déjà plus aux prolétaires d'Europe que les samuraï en habit noir aux gentilshommes de France ou d'Angleterre. Mais, si les nouveautés ont débordé jusqu'aux humbles villages, c'est Tôkyô, la capitale moderne, la ville des ambitions et des convoitises, qui rassemble et entre-choque tous les éléments hétéroclites du Japon futur. C'est là que s'ébauche le redoutable avenir.

Au sommet de la société nouvelle, l'Empereur et la cour impériale forment une grande tache d'ombre. Leur vie en est le pôle mystérieux et inabordable. Que fait entre les murs de son palais ce souverain asiatique qui en sort de temps en temps sous un uniforme de général et pour une parade officielle? Quels sont ses conseillers? Quelle initiative prend-il au maniement des affaires? Il reçoit le corps diplomatique suivant tous les rites du protocole. Par une innovation singulière, il célébra ses noces d'argent avec l'Impératrice, et dans les cérémonies du Palais, à la re-

présentation des Nô et des danses anciennes, on le vit près de son auguste épouse, le buste immobile, les mains l'une sur l'autre, demeurer des heures entières sans prononcer un mot. Une Altesse européenne, après une assez longue visite, gardait de lui l'impression d'un souverain « pareil à ceux d'Europe, mais un peu fatigué. » On connaît le nom de ses concubines qui figure encore dans les vieux annuaires. On sait que l'étiquette personnifiée par des camerera mayor règlementait leurs privilèges et leurs alternances. Faut-il croire ceux qui en font un travailleur opiniâtre, installé à son bureau dès huit heures du matin jusqu'à trois heures de l'après-midi, ou ceux qui nous le peignent sous les traits d'un brave homme assez borné, très docile, mais uniquement passionné pour les sports et les chiens? Vit-il entouré de savants ou de lutteurs? Préfère-t-il le bordeaux au saké?

— Si vous aviez fréquenté ses chambellans, nous confiait un Japonais de la cour, vous seriez surpris que l'Empereur se montrât toujours aussi correct et aussi libéral, car les gens dont il est assiégé retardent affreusement sur leur siècle.

Et le maréchal Yamagata, le vainqueur de la Chine, un de ceux qui passent pour avoir l'oreille de Sa Majesté, nous disait :

— L'empereur surveille les moindres intérêts de son empire, mais il n'aime point le régime parlementaire.

On s'en doutait; seulement ce régime qu'il n'aime pas, il le subit sans aigreur apparente. Les journaux ont raison de vanter son tact, sa discrétion, sa modestie, son patriotisme. Je ne pense pas qu'un

homme médiocre saurait s'effacer avec tant de prudence ni jouer un rôle insolite avec tant de dignité.

A ses côtés, l'impératrice, moins énigmatique, mais aussi secrète, inspire à son peuple une affectueuse vénération. On ne discute point ses vertus ni son intelligence. Les Japonais tombent d'accord que chez elle l'esprit égale la bonté. Mariée dès seize ans à son époux qui n'en avait alors que treize — car la famille des Ichijô, d'où sortaient les impératrices, voulait ainsi s'assurer la haute main sur l'Empereur, — elle a conservé, dit-on, un peu de cet ascendant que son âge et son charme lui avaient tout d'abord donné. Son intervention n'outrepasse jamais le cercle intime où doit se confiner la femme japonaise. Mais toujours attentive, et mieux secondée par ses dames d'honneur que l'Empereur par ses courtisans, elle a surmonté sa timidité de petite reine sacro-sainte, pour paraître aux yeux de l'Europe en libre souveraine de l'Extrême-Orient. Elle a réformé son costume et ses manières à un âge où le corps lui-même fléchit malaisément aux nouvelles contraintes; et son cœur a trouvé des délicatesses que le protocole ne lui avait point apprises. Lorsque le czaréwitch faillit être assassiné sur la route de Nara, ce fut elle qui, de sa propre initiative, écrivit une lettre personnelle à l'Impératrice de Russie. D'ailleurs la civilisation moderne dont elle porte les insignes ne l'a point enivrée. On sent que cette frêle Japonaise chérit d'un religieux amour les usages de son pays. Chaque fois que les voiles qui nous la cachent se soulèvent un instant, on la surprend dans son

intérieur japonais penchée sur les travaux familiers qui furent la noblesse et la parure des femmes de son empire. Elle a remis en honneur la culture domestique des vers à soie, et il semble bien que, dans ses rares visites au collège des Filles Nobles, elle s'attache de préférence à tout ce qui peut entretenir chez ses pupilles les goûts modestes d'où leurs aïeules ont tiré d'infaillibles réconforts.

Quant au Prince impérial, qui n'est que son fils adoptif et dont la mère habite un autre palais, il craint moins la lumière et a déjà fait quelques pas hors de la pénombre sacrée. Lorsque, à l'époque de sa majorité, il reçut les hommages des représentants étrangers, notre ministre, M. Harmand, fut étonné de l'entendre lui souhaiter la bienvenue en français et put s'entretenir avec lui sans le secours d'un truchement. Son état-major d'officiers et de gouverneurs s'applique discrètement à former un monarque, sinon plus constitutionnel, du moins plus instruit. On satisfait, dans la mesure où les traditions n'en seraient point choquées, sa curiosité qui est vive. On se croit même parfois obligé de la modérer. Les Japonais ont peur d'un maître trop clairvoyant ou trop désireux de se produire. La première phrase d'un des derniers manifestes du parti populaire : *Nous acceptons la cour...* sonne à leurs oreilles comme un coup de tocsin. Les radicaux « acceptent la cour », tant que sa circonspection et sa neutralité la leur rendent acceptable. Habitué à la réserve, le Prince n'en a pas moins une grâce juvénile qui parle à l'imagination de la foule.

Après lui l'ombre s'épaissit : les Princes de

la maison impériale, héritiers éventuels, les Arisugawa et les Kannin, malgré leur séjour en Europe et leur passage à Saint-Cyr, leurs grades militaires et leur courage guerrier, isolés dans leur palais, presque inconnus, ne communiquent au loyalisme japonais aucune chaleur, et n'accèderaient au trône qu'entre deux haies de froids respects et de vagues défiances.

Autour d'eux les anciens daïmiô, déjà clairsemés, indifférents ou réfractaires à la Révolution, ruminent leur dernière heure dans un silence où de vieux serviteurs font les gestes d'autrefois. Ils s'ensevelissent, oubliés et anéantis, sous les éboulements du passé et sous les étranges végétations de la vie moderne. Quand l'un d'eux s'éteint, on le déterre pour l'enterrer au cimetière d'Uyeno. Ses funérailles le ressuscitent, et les badauds s'arrêtent un moment le long des boulevards où sa bière de bois nu, haute comme une chaise à porteurs, promène sur le front de la foule un carré de soleil.

Ce revenant, endormi la tête entre les genoux dans la même position que jadis au sein maternel, pousse devant lui un détachement de soldats et des hommes en blanc chargés de lotus d'or. Précédé d'un convoi de fleurs et de mets funéraires, suivi d'une procession de fracs et de redingotes qui ont décoré leur boutonnière d'un petit nœud de papier blanc, il traverse le parc des cerisiers où les temples bouddhiques étincellent dans la profondeur des arbres; et quand, à l'entrée de la nécropole, sous une tribune en sapin, on l'a déposé derrière une table hérissée de luminaires et de brûle-parfums, quand les prêtres, coiffés d'une mitre dont les

deux ailes retombent sur leurs épaules, ont tour à tour ralenti et précipité leur âpre psalmodie, et qu'accroupis par terre dix bonzes, la tête rase, ont fait avec leurs flageolets et leurs flûtes de Pan et leurs gongs et leurs tambourins un aigre concert coupé de rafales sonores, — les trois représentants chamarrés de l'Empereur, de l'Impératrice et du Prince impérial s'avancent lentement sur un chemin de simples nattes et, l'un après l'autre, honorent d'un peu d'encens ce fossile exhumé d'un monde à jamais disparu. Un jour que j'assistais à des obsèques princières, je priai un Japonais du cortège de me renseigner sur l'illustre défunt : « Je crois, me répondit-il sérieusement, qu'il était dans sa jeunesse un fameux joueur de pelote. »

Mais parmi les fils de ces daïmiô hébétés et moisis, les plus intelligents se sont ralliés au régime moderne. Ils ont compris que pour une noblesse découronnée le seul moyen de ne pas déchoir était de reconquérir par son mérite le rang que lui assignait jadis son droit de naissance. L'armée, dont les Princes partagent le commandement avec d'anciens chefs de samuraï, en leur épargnant les promiscuités de la politique, leur permettait d'échanger leurs prérogatives féodales contre une dignité plus personnelle et de se créer ainsi de nouveaux titres à la considération du pays. Ils se sont mêlés aux Européens, en Europe même; ils nous ont étudiés; ils ont assorti et pesé leurs expériences, et, revenus plus japonais à la terre japonaise, ils y construisent des demeures seigneuriales qui sont l'image de leurs âmes

Entrons chez l'un d'eux, et non des moindres, car il a épousé la fille d'un des plus antiques et des plus puissants daïmiô. Sa maison, qui domine tout un quartier de Tôkyô, était à peine achevée, lorsqu'il voulut bien nous y recevoir. C'est un palais de bois sans étage, posé sur le sol, et ceint d'une clôture de bois comme le temple shintoïste. Introduits dans l'aile gauche, après avoir traversé deux boudoirs décorés et meublés à l'européenne, nous trouvons, au milieu d'un salon spacieux et encore vide, le jeune prince en conférence avec son tapissier, un ancien élève de notre école des Beaux-Arts. Il choisit des tentures et il hésite entre les soies de Kyôto, qui déroulent à ses pieds leur sombre magnificence et la grâce fleurie des soies lyonnaises chères à la Pompadour. Cette pièce, qui fait l'angle de la maison, donne sur une vaste salle à manger dont le bois naturel des caissons et des murs éblouit par la richesse de sa nudité. Ni moulure ni coup de pinceau, nul travail humain ne vaut cette surface douce et luisante où transparaissent et s'entre-croisent les veines mystérieuses de la vie. La place est prête : on n'attend que le mobilier. Mais qu'il vienne de Paris ou de New-York, la simplicité du vieux Japon n'a pas à redouter de comparaison avec la main-d'œuvre exotique. Il ne lui en coûtera rien de se montrer hospitalière. Notre ébénisterie n'éclipsera pas plus sa splendeur primitive que les idées étrangères n'ont obscurci la tradition nationale chez cet homme souple et ferme, aux yeux oblongs, au menton fuyant, et dont le sourire héréditaire nous caresse sous des moustaches modernes un peu rêches.

D'ailleurs — salle à manger, salon et boudoirs

— s'imaginer qu'il vit en cette partie de la maison, ce serait penser qu'on respire le grand air derrière de fausses fenêtres. La porte d'un nouveau corps de logis, au lieu de s'ouvrir, glisse en ses rainures, et nous voici à cinq mille lieues de la civilisation européenne. Les plafonds s'abaissent, les couloirs aux frises ajourées et aux cloisons mobiles se rétrécissent et s'allongent, le parquet calfeutré de tatami s'amollit sous les pieds. Pour mieux nous marquer que nous avons passé le seuil d'un autre monde, le prince nous fait pénétrer dans un petit oratoire où, entre deux tabernacles, les tablettes de ses ancêtres se dressent et s'alignent sur un autel de bois blanc. En face, sa chambre, qui est en même temps son cabinet de travail, si merveilleusement simple que, toute fraîche encore, elle semble dater de dix siècles. La lumière de la véranda y scintille dans la grenure des vitres de papier : on n'y aperçoit qu'un bureau de laque aussi court sur ses pieds que les bassets sur leurs pattes, et, au milieu, sous une trappe polie, le trou rectangulaire, foyer de la cabane antique.

Ne croyez pas à une de ces affectations d'archaïsme qui tentent parfois nos millionnaires et n'ont pas plus de sens que s'ils revêtaient leur coffre-fort de boiseries gothiques. Notre hôte ne reconstitue point le passé : il le continue. Il met sans doute quelque coquetterie à le continuer aussi précieusement, mais sa vie et la vie de sa famille sont là, dans ces chambres claires et retirées, sur ces nattes et ce balcon qui relie son appartement à celui de sa femme et à celui de sa mère. C'est de là que, dédaigneux des financiers et des politiciens, escomptant peut-être au silence

de son cœur d'heureuses vicissitudes, trop intelligent d'ailleurs pour ne point se piquer d'un peu de scepticisme, cet officier, héritier d'un grand nom, dont la sobre élégance se ploie à nos usages aussi bien qu'à la discipline de ses aïeux, voit monter autour de lui la marée des parvenus et sombrer peu à peu les dernières têtes de l'aristocratie.

Cependant, quelques-uns de ses pairs, plus âgés, plus ambitieux ou plus épris des nouveautés, ne balancèrent pas à entrer dans les emplois et à disputer aux hommes récents le gouvernail de la politique. Sans parler des petits daïmiô que le coup d'Etat surprit en pleine jeunesse et que le gouvernement a transformés en préfets, les descendants des cadets impériaux, dont la Restauration s'empressa de faire ses ducs, ses marquis et ses comtes, les *Kugé*, se sont assis plus d'une fois au conseil des ministres. Ils occupent alors, dans le centre de Tôkyô, des résidences officielles, des édifices à deux ou trois étages entourés de jardins anglais.

Je me rappelle ma première et bizarre impression, lorsque j'y fus convoqué par le marquis Saionji, ce Kugé qui regrette parfois notre Quartier Latin et dont les journaux conservateurs attaquent les tendances cosmopolites. Deux bambins galonnés, qui à eux deux pouvaient bien avoir vingt ans, me reçurent au bas du perron et galopèrent devant moi à travers le vestibule et le long de l'escalier désert. On eût dit qu'ils couraient réveiller un vieux gardien de la maison pour le prévenir qu'un locataire demandait à la visiter. Le marquis m'attendait dans un grand

salon, assis près de la cheminée où flambait un feu d'hiver. Derrière lui, sur une console, des arbres nains et centenaires contournaient leurs rameaux minuscules, et, tout en causant, il respirait les fleurs d'une branche de prunier. Ses cheveux grisonnants nuancent de mélancolie la noblesse fatiguée de sa figure malaise. Ses lèvres charnues, qui se ferment à peine, ont un sourire tour à tour enfantin, fier et voluptueux. Dans cette demeure immense, presque abandonnée, où l'on sent que les âmes n'accompagnent point les corps, ce ministre de l'Instruction publique, à qui ses concitoyens reprochent de nous aimer trop, me paraissait au contraire un pur, un délicieux Japonais ; et tandis qu'au hasard de la conversation il m'entretenait de ses réformes et de ses voyages, mêlant à ses projets d'enseignement secondaire des souvenirs d'Henri Rochefort ou de Judith Gautier, je me rendais compte que ce gentilhomme impérial, fin buveur de saké et délicat amateur de beaux visages, était revenu du banquet européen un peu grisé peut-être, mais toujours escorté de ses idées japonaises, comme l'Athénien de ses joueuses de flûte. Et lorsque je l'eus quitté et que ses deux galopins n'eurent reconduit avec des révérences et des plongeons qui leur donnaient l'air, tout en courant, de ramasser des noix, je restituai dans mon souvenir cette image de grand seigneur adolescent et vieilli à son cadre naturel : un vieux palais de Kyôto.

La nouvelle civilisation, son décor et son costume, répand sur le personnage des patriciens japonais je ne sais quelle ombre nostalgique. Alors même que leurs manières n'y trahissent aucune

gêne et que leur urbanité s'y meut avec aisance, ils ne laissent point d'y ressembler à des hôtes de passage ou à des exilés. Tout ce luxe européen n'est pour eux que la face somptueuse de leur abdication. Les titres honorifiques dont on les a remeublés ne parviennent pas à leur masquer le vide désespérant de leur avenir. S'ils peuvent encore ambitionner de survivre à leur caste, ils ne sauraient se dissimuler que la tâche leur en devient chaque jour plus ingrate. C'est en vain qu'ils se poussent au premier rang des réformateurs, les réformes qu'ils préconisent, par amour de leur pays ou pour s'insinuer dans la grâce de leurs inférieurs, dégagent contre eux un esprit de défiance et d'hostilité. Nous avons révélé au peuple japonais qu'il était opprimé depuis des siècles, et, au lieu de considérer que cette oppression lui fut en somme douce et tutélaire, il en veut à ses maîtres d'autrefois moins encore de l'avoir tyrannisé que d'avoir été ses maîtres. On les supporte, quand ils s'effacent : dès qu'ils agissent, on les soupçonne. Notez qu'ils n'ont jamais agi que dans un sens révolutionnaire et que, parmi les artisans de sa liberté, le Japon a compté des aristocrates comme Iwakura. N'importe ! leurs distinctions passées les désignent à la malveillance et en font des suspects.

Je serais tenté de croire que les idées démocratiques ne conviennent qu'aux âmes d'élite, tant ces belles idées se dégradent à pénétrer dans la foule et s'y incorporent souvent aux plus bas instincts. Il a suffi que le mot d'égalité fût prononcé au Japon pour que la gouaillerie niveleuse du populaire s'émancipât jusqu'à la grossièreté. Les descendants des familles princières que leur éducation euro-

péenne et qu'un légitime amour de la gloire entraînaient vers le peuple, ont dû reculer devant les durs avertissements dont les apprentis démagogues ont rabattu leur flamme indiscrète.

En voulez-vous un exemple? Il y a une dizaine d'années, un jeune marquis japonais, après un assez long séjour en Occident, entreprit de fonder sous le nom de *Liberté Orientale* un journal qui défendrait nos immortels principes. La connaissance de notre histoire lui avait produit le même effet qu'aux gens du XVIe siècle la lecture de Plutarque, et sa jeunesse impatiente jetait de vives étincelles. Il cherchait un rédacteur en chef quand on lui conseilla de prendre un certain Nakayé, écrivain d'avant-garde, homme de talent, disait-on, réputé pour son audace et son ironie.

Ce Nakayé, traducteur de Jean-Jacques, fonctionnaire assez grassement rétribué, contrefaisait le cynique, et, philosophe anonyme et débraillé, fréquentait de préférence les petites tavernes des kurumaya où ses libéralités lui avaient acquis de la considération. Il répondit à l'invitation du marquis par un refus de se déranger et avec cette insolence qu'un digne sans-culotte oppose à la politesse d'un ci-devant. Le marquis, que sa chimère aveuglait, naïf et inexpérimenté comme tous les Japonais de haute naissance, reconnut à ce procédé que son homme avait de l'érudition; il fit atteler et s'en fut en carrosse à la recherche de Diogène.

Il ne le découvrit pas du premier coup, et la nuit surprit l'équipage embourbé dans le sombre quartier de Shiba. Enfin, sur l'indication d'un sergent de ville, le fondateur de la *Liberté Orientale* mit pied à terre et se dirigea vers une cabane

tapie au recoin le plus obscur d'une espèce de cul-de-sac. On l'y attendait sans doute, car Nakayé le reçut accoudé sur un petit tonneau de saké et flanqué de plusieurs tonneaux vides. Il ne daigna pas même lui rendre son salut, tout à la jouissance d'humilier en son visiteur l'antique noblesse du Yamato. Cependant, lorsque le marquis lui eut exposé ses plans :

— J'accepte, dit-il, mais je suis court d'argent : payez-moi d'abord.

On le paya ; le journal fut lancé et Nakayé n'y parut point. Il avait émigré au Yoshiwara, et c'était là que des courriers hors d'haleine venaient cueillir, à mesure qu'ils tombaient de son pinceau, des commentaires sur les Droits de l'homme.

Un beau jour, il suspendit sa collaboration et déclara qu'il ne la continuerait que si son noble directeur consentait à frayer avec le peuple.

— Jusqu'ici, lui dit-il, vous avez marché sur les nuages et vous ignorez ce qui se passe dessous. Comment, votre journal demande la liberté pour tous et je ne vous ai jamais rencontré dans un club démocratique ? Je veux vous y introduire.

On convient d'un soir, et Nakayé emmène son marquis à l'autre bout de la ville, dans un *izakaya*. Ainsi s'appellent les petits bouges, rendez-vous des kurumaya et des hommes de peine. Entre deux courses, le traîneur de cabriolet s'y arrête, pose à terre les brancards de sa voiture, s'enveloppe les épaules de sa couverture rouge et va droit au tonneau lamper une ou deux mesures de saké.

Ce spectacle nouveau pour lui, les rires, les rudes brocards, l'âcre odeur de l'alcool, intimi-

daient l'aventureux et crédule gentilhomme ; mais sous son masque impassible de citoyen bohême, Nakayé exultait :

— Voilà le peuple, disait-il, le peuple que vous aimez. Ne le régalerez-vous pas?

Et pendant que les habitués de la taverne ribotaient aux frais de leurs mystérieux amis, il prétexta une emplette, l'affaire de cinq minutes, et joua des talons.

Quand le tonneau de saké fut épuisé, le patron de l'isakaya, n'ayant plus rien à vendre voulut fermer boutique et pria l'inconnu de régler son compte. Ainsi que la plupart des gens de sa caste qui ne sortaient jamais sans un nombreux domestique, le marquis n'avait pas emporté un *sen* dans ses manches. Il assure que son compagnon ne peut tarder : on attend. La nuit s'avance, le buvetier s'échauffe, les kurumaya repus, bien certains qu'on ne leur reprendra pas ce qu'ils ont avalé, se tournent contre leur amphitryon et voient leur cercle se grossir de nouveaux arrivants qui demandent à boire et s'estiment volés. Il fallut qu'à l'ébahissement de ces faces menaçantes ou goguenardes le marquis berné déclinât son nom et confessât ses titres.

Farces pitoyables, mais célèbres ! Leur triste auteur en est devenu populaire. Chaque fois que je les ai entendu conter, je ne me suis point trompé à l'accent du conteur, et la jubilation des affranchis qui éclaboussent leurs maîtres déchus suait par toutes les rides de son visage craquelé. Lorsque les Japonais seront atteints de « statuomanie », je ne doute point qu'un jour ils ne coulent en bronze leur premier député socialiste : Nakayé.

Réduite à quelques individus qui, passementés d'or, fantômes du crépuscule impérial, en brûlant de l'encens aux pieds du souverain, croient encore respirer un petit fumet de gloire, ou qui silencieusement, comme le duc Konoyé, directeur de l'Ecole des Nobles, s'efforcent de sauvegarder un peu de l'ancien patrimoine, l'aristocratie du Japon n'est plus d'encolure à se mesurer aux destinées du pays. Et, sans même parler des affaires véreuses où déjà quelques grands noms se sont déconsidérés, trente ans d'idées occidentales l'ont décapitée par persuasion.

CHAPITRE II

LES PARVENUS ET LA JEUNESSE

Le singulier milieu que le salon d'un ministère japonais, quand le ministre y convie un soir, avec ses hôtes européens, le ban et l'arrière-ban de la société indigène! Les lendemains de notre Révolution n'offrirent pas aux spectateurs attentifs de plus violents contrastes.

Le marquis Itô, président du conseil, avait marié son fils à la fille d'un commerçant, et, pour clore la série des fêtes, il donnait un bal dans sa résidence officielle de Nagata-chô. Vestibule tapissé de rameaux verts, orné de sapins et de blanches cigognes; salles immenses pavoisées des soleils rouges du drapeau japonais; orchestre invisible sous les fleurs; nous entrons au moment où le prince et la princesse Arisugawa, héritiers du trône si le Prince impérial venait à disparaître, dansent le quadrille d'honneur et pompeusement inclinent leur demi-divinité devant les descendants de leurs anciens et très humbles serviteurs. La princesse, qui fut jadis renommée pour son éclatante beauté et dont la figure longue et mince et presque sémitique conserve encore sous la griffe de l'âge une impérieuse douceur, se souvient-elle de ses noces où son père, le daïmiô Maeda, convaincu que l'Empereur n'aurait point d'enfant

mâle et que sa fille serait impératrice, engloutit la moitié de sa royale fortune?

Sauf la princesse, la marquise Itô et quelques femmes de grands dignitaires, les dames japonaises n'ont point quitté leur costume national. Et la jeune épousée, debout, devant la sombre rangée de ses belles-sœurs, les mains nues, les doigts cerclés d'or et de pierres précieuses, mais la taille emprisonnée d'un obi resplendissant, promène autour d'elle ses yeux candides et le point rose de son sourire, comme ces adorables petites fées qui sortent de l'écorce d'un bambou. Le temps n'est plus où les grand'mères japonaises elles-mêmes décolletaient leur chaste maigreur et se meurtrissaient héroïquement les côtes sous les baleines du corset, tandis que les hommes d'Etat, devenus les matassins de la civilisation, battaient la mesure aux balancés et aux glissés des dames de la cour. Le vent a soufflé sur les girouettes du Nippon. Aujourd'hui, figurines dépareillées et mélancoliques, éblouies par les épaules des Anglaises qui près d'elles semblent des Rubens, les Japonaises aux larges manches se faufilent discrètement derrière les habits noirs et font tapisserie le long des tentures où elles rentreraient volontiers, si le nœud de leur obi ne les y maintenait en relief.

La race blanche est restée maîtresse du parquet ciré, et les deux ou trois Européennes qui épousèrent des Japonais en dirigent les évolutions avec une incontestable royauté. L'excellente, opulente et maternelle Mme Sannomiya, femme du grand-maître des cérémonies, dont l'expérience et le tact ont rendu tant de services à la cour et qui fut comme

la nourrice des nouvelles élégances, s'avance et passe de groupe en groupe et rassure les timidités avec une courtoisie toute japonaise, mais amplifiée par ses formes puissantes de belle Australienne.

La société indigène n'en demeure pas moins pareille à un public de hasard rassemblé devant des tréteaux. Les femmes en haori, leurs maris en frac sont plus séparés dans ces salons factices que dans la vie réelle. Etrangers d'un sexe à l'autre, ils n'ont pas même l'air de se connaître entr'eux. Vous diriez qu'ils sont venus, par politesse ou par vanité, voir danser et souper les Européens; et ce spectacle vaut apparemment qu'on affronte quelques fâcheux voisinages. Sous la trompeuse égalité que notre présence leur impose, on sent percer encore des mépris et des répugnances de caste ou de clan. Ils ne forment pas un monde: ils sont formés d'une débâcle de plusieurs mondes. Le négociant riche y croise un cousin de l'Empereur; l'ancienne danseuse, aujourd'hui baronne, y coudoie la princesse ; le kugé y cède le pas au petit samuraï qu'un coup de fortune a jeté dans les honneurs.

A l'instant tragique de la Restauration, alors que le gouvernement n'avait guère que vingt-quatre heures pour improviser sa défense, tel samuraï fut nommé officier de marine, parce qu'il savait nager; tel autre, lieutenant-colonel, parce qu'il montait à cheval. Il y en eut de noyés et de désarçonnés; mais, dans ce pays où la Révolution a devancé les révolutionnaires, les hommes continuent de se recruter au petit bonheur. Comme un temps de galop fit un général, dix minutes de bourse font un ministre. Les salons

sont pleins de ces générations spontanées et plus éphémères encore. Tous les diplomates qui ont séjourné au Japon sont déconcertés par la soudaine éclipse des gens de conséquence qu'ils avaient accoutumé de fréquenter et qu'un changement de ministère ou qu'un simple caprice de la politique retire brusquement de la circulation. Ils n'avaient de raison d'être que la dignité dont on les affublait et sont si bien identifiés à leur rôle que le même geste qui l'interrompt les escamote. On ignore dans quelle taupinière ils sont allés se terrer et retremper leurs lèvres humides de champagne au cruchon des tièdes eaux-de-vie de riz.

— Si nous buvions une coupe de saké? disait le marquis Itô à de vieux compagnons, quand les dernières mesures du cotillon s'éteignirent et qu'Européens et Japonais eurent regagné leurs attelages et leurs kuruma.

— Si nous buvions une coupe de saké?

Et ils achevèrent la nuit, en bons samuraï, agenouillés autour de la liqueur que la déesse maternelle du Soleil fait mûrir dans les rizières.

Le marquis est un de ceux qui, depuis trente ans, tiennent et remplissent la scène. Il adore ces débauches intimes et ses amis ne se lassent point d'écouter les récits odysséens de ce petit homme aux grandes enjambées qui, né dans un rang très obscur, gravit d'une haleine l'escarpement du pouvoir. Tour à tour président du Conseil Privé, président du Sénat, plénipotentiaire, premier ministre, chef de parti, il a sauté de cime en cime, créant partout et le poste et l'exemple. Il a été durant un quart de siècle l'âme même du Japon, enthousiaste et versatile, artificieuse et sin-

cère, hardie et flottante, aussi prompte à s'abattre qu'à se relever. Longue barbiche et moustaches tombantes, l'œil vif sous de lourdes paupières, il traversa l'impopularité avec son fin sourire et ses bottes de sept lieues. Plus habile à se servir des circonstances qu'à les prévoir ou les provoquer, et, quand il a désarmé ses ennemis, plus pressé d'exploiter sa victoire que de satisfaire ses rancunes, généreux jusqu'à la dissipation, menant de la même main souple et rapide ses affaires de cœur et les affaires d'Etat, sans fortes idées, mais sans préjugés mesquins : le hasard avait merveilleusement adapté son intelligence au gouvernement d'un pays dont les traditions mourantes ont besoin qu'on les caresse et dont les nouveaux appétits exigent qu'on les flatte,

Tout autre est le comte Okuma, le leader des Progressistes, un parvenu, lui aussi.

Je n'hésiterais pas à voir dans ce vieux samuraï qui n'a jamais mis le pied hors du Japon et qui, s'il a su parler en ses jours verdoyants quelques mots hollandais, les a depuis longtemps désappris, le type le plus franchement moderne du politicien japonais. Quel vigoureux exemplaire de sa race! Il tient encore de près à cette société féodale où, comme un monstre pris en un filet d'acier, les douleurs et les emportements de la nature n'arrivaient pas à rompre les mailles enveloppantes de la cérémonie. C'est lui qui, dans le vestibule de son ministère, la jambe fracassée par une bombe de dynamite, étendu tout sanglant, répondait sans ombre d'ironie aux condoléances et au salut d'adieu d'un diplomate européen : « Excusez-moi, Monsieur, si je commets l'impolitesse de ne pas vous reconduire. »

Mais à côté de ces rudes vertus, quelle intuition des nécessités nouvelles! Le premier peut-être, il distingua nettement sous les eaux troubles du parlementarisme la reconstitution d'une féodalité au profit des ambitieux. Un des premiers, il comprit que la ruine du Shôgun avait enterré les temps héroïques et que leurs funérailles assuraient désormais la puissance à qui possèderait l'or. Un Japonais me disait : « Vous me demandez ce que je pense du comte Okuma? Je pense qu'il est très fort au *Rice exchange*, à la Bourse du Riz. » Et, de fait, ce confucéen, sorti d'une classe où l'on ignorait le calcul et la valeur de l'argent, a porté dans la finance l'audace et la maîtrise d'un homme qui se livre à son génie. Seulement, cette fortune qu'il thésaurise n'est pour lui qu'un levier dont il ébranle l'opinion publique. Elle subventionne des journaux et lui permet d'entretenir une des plus grandes institutions libres du Japon.

Tout au bout de la ville, au-delà des faubourgs, dans un large horizon que les toits n'obscurcissent plus, presque en rase campagne, à Waseda, il a solidement établi son fief : une maison seigneuriale — dont l'aile gauche est japonaise, l'aile droite européenne — des jardins, de vastes serres et son collège où plus de mille vassaux apprennent l'histoire, la littérature, le droit et la politique. Une école littéraire s'y est déjà formée ; le Parlement et la Bourse bruissent du bourdonnement de ses anciens élèves. Et l'allègre vieillard, qu'on appelle le Sage de Waseda, entre deux irruptions au pouvoir, sous couleur d'y cultiver sa terre, continue d'y grossir sa fortune et d'y fortifier son ascendant.

L'antichambre même de sa demeure sent la conquête. Un dieu de bronze, un de ces gardiens grimaçants des porches bouddhiques, y est campé comme la dépouille opime d'un vieux temple. Le salon n'a pas cette belle ordonnance que les princes revenus d'Europe savent donner aux leurs. Les meubles surchargés de bibelots précieux ressemblent à un étalage de collectionneur et d'expert. Le comte s'avance, appuyé sur un jonc à pomme d'argent, d'un pas rapide, malgré sa jambe de bois. Sa tête, comme dilatée par la maigreur de son cou et que ses derniers cheveux plus abondants renflent vers les tempes, se porte en avant avec la vivacité d'un perpétuel affût. Il n'est pas assis que toute sa vie intérieure éclate. Les paroles se précipitent de sa gorge en torrent de voyelles rauques. Une étrange beauté d'animation baigne les durs méplats de son visage aux joues creuses et aux pommettes saillantes. Le vieux Japon comprimé se redresse en sa personne, se détend, s'élargit, se carre, respire fortement des odeurs de liberté. Mais alors même qu'il paraît céder à l'ivresse des hautes spéculations, le subtil asiatique se trahit dans la malice de sa bouche rieuse. Toujours avide de s'instruire et de s'accroître, regardez-le quand un Européen lui parle. S'il ne comprend pas la langue étrangère, ses yeux en épient les sons. Et, dès que l'interprète a commencé de les traduire, ce grand oiseau de proie, resserrant ses pupilles, y guette le passage d'une bonne idée neuve pour fondre sur elle, l'emporter dans son aire et la distribuer entre ses nourrissons.

Des parvenus de la première heure, je n'en

vois guère qui ne pâlissent à côté de ces deux personnages. Et cependant que de figures originales depuis le maréchal Yamagata, long, sec, étriqué dans sa redingote noire, et dont la tête de mort trouée d'éclairs sert de fanal au parti conservateur, jusqu'à cet éloquent bavard d'Itagaki, indécis et violent, enragé de Jean-Jacques, fanatique de Gambetta, comte socialiste mais pauvre qui, sous le poignard d'un sôshi, s'écriait : « Itagaki peut mourir, la Liberté est immortelle ! » et qui, nommé ministre, faillit manquer l'audience impériale, faute d'une paire de gants et d'un gibus!

Et après les marquis et les comtes, les barons. Voici le baron Itô, le petit Itô, ainsi qu'on l'appelle, remuant, intrigant, turbulent, impertinent, toujours fourré parmi des boursiers marrons et, quand il fut ministre, accusé d'introduire le filoutage au ministère, mais d'une intelligence alerte et d'une fécondité merveilleuse en expédients. Et voici l'honnête et lourd baron Suyematsu, grosse voix, gros rire, ancien étudiant de Cambridge, empli du parlementarisme anglais, ministre des Postes et Télégraphes, orateur, économiste, jurisconsulte, esthéticien, romancier, poète, d'une capacité à tout entreprendre, incomplet en tout. Les Japonais disent de lui : « C'est une statue de Bouddha qui n'a point d'yeux. » J'eus l'honneur de l'entendre nous conter ses impressions de guerre, lorsqu'il assistait dans Kagoshima aux suprêmes convulsions du Japon féodal : il évoqua le souvenir d'une nuit très claire où les musiques des deux armées jouaient au pied des montagnes. « J'en ai fait une poésie », ajouta-t-il avec autant de satisfaction que de mélancolie. Et mon voisin

japonais me murmura confidentiellement : « Le baron Suyematsu aime les héros. »

Il les aime et tous ses collègues les aiment aussi. La plupart d'entre eux ont même débuté par l'héroïsme : seulement, ils n'ont pas suivi leur pointe. Un jour que je voyageais au nord du Japon, je vis entrer dans notre compartiment un petit Japonais, l'œil émerillonné, et dont les favoris grisonnants se confondaient avec la couleur de son complet veston. A la manière dont il entretenait mes compagnons de ses heureux trafics et dont il prononçait les mots : placements et bénéfices, j'aurais juré que nous avions en face de nous le courtier d'une maison de banque. C'était l'amiral Enomoto, le fameux Enomoto qui, du temps de la Restauration, commandait la flotte du Shôgun et, quand son maître capitula, eut l'incroyable insolence de se sauver avec tous ses vaisseaux et de s'enfermer au port de Hakodaté, où six mois de combats épiques tinrent en échec les forces de l'Empereur. Aujourd'hui, accompagné d'un ingénieur et d'un journaliste, il parcourt l'ancien théâtre de sa rébellion pour y fonder on ne sait quelle société financière.

Epopée, épopée, oh ! quel dernier chapitre !

Pompée mettant en action les champs de Pharsale : voilà, si je ne m'abuse, qui dénote chez les Japonais un sens pratique des réalités modernes

Mais sous cette prompte intelligence des maîtres européens, sous ce besoin de jouir qui leur fait embrasser toutes les théories et brasser toutes les sortes d'affaires, leur esprit encore imbu d'une

certaine brutalité ne répugne pas toujours aux solutions barbares. Je me suis laissé dire que les policiers japonais, anciens samuraï, n'hésitaient pas, en cas de nécessité, à recourir contre les prévenus aux antiques procédés de la bastonnade et de la pendaison par les pouces. Hier, en plein Conseil municipal, à Tôkyô, un conseiller tombait frappé d'un coup de poignard. Naguère, il s'en fallut de l'épaisseur d'un scrupule que le Premier Ministre ne fût assassiné dans un restaurant par des conjurés dont les principaux étaient deux généraux et un président de la Cour de cassation. On étouffa l'affaire : le président, qui avait hésité, s'ouvrit le ventre et les généraux reçurent de l'avancement. Ce fut sur l'instigation silencieuse du ministère qu'un officier japonais, Miura, escorté d'une bande de samuraï, traqua de chambre en chambre, à travers son palais en fête, comme une bête fauve, la pauvre et charmante reine de Corée, coupable de ne point aimer la politique japonaise. Ils la massacrèrent et la brûlèrent à l'aube, et, dans tout l'empire du Japon, pas une voix ne s'éleva pour protester contre cet acte de sauvagerie. Mais les juges de Hiroshima, devant qui Miura comparut, l'acquittèrent avec des considérants en vérité plus monstrueux que son crime. Cependant, on rendra cette justice aux Japonais qu'ils s'attendaient à voir Miura acquitté, mais victime de son devoir, se couper noblement les entrailles, selon l'esprit des ancêtres, et que déçus, choqués même, ils estimèrent que ce triste individu leur avait manqué de politesse.

« Les nations européennes, s'écriait un jour le

comte Okuma, n'ont pas les mains assez pures pour prendre ici le droit de s'indigner! » Soit : étonnons-nous plutôt que ces réveils et ces revanches du sabre soient aussi rares dans une société où trop souvent le meurtre se guindait en héroïsme. Et songeons que, si les parvenus japonais ont hérité de leurs aïeux ces farouches inclinations, ils en gardent encore quelques aimables traits.

Ils sont généreux — et je n'entends pas seulement qu'ils ont l'art de ces libéralités sourdes dont on a si bien dit que l'écho n'en était que plus résonnant. J'en ai peu connu qui n'eussent assumé d'assez lourdes charges et dont la vie privée ne se compliquât d'obligations volontaires. La bienfaisance des Japonais ne s'étend guère au delà de leur famille et de leurs amis, mais dans ces cercles restreints elle opère infatigablement. L'un élève comme les siens les trois ou quatre enfants d'un vieux camarade ; l'autre héberge et soutient les descendants d'une maison dont les chefs furent gracieux à ses pères. Presque tous, les riches comme ceux qui n'ont pour vivre que leurs appointements, logent chez eux des étudiants pauvres, les nourrissent, les habillent, les défraient de leurs écoles, ne leur demandent en retour que de légers services. Ils ne s'en font point de mérite, tant l'opinion considère que les favorisés de ce monde doivent mettre un peu de leur fortune ou de leurs distinctions au service de la jeunesse. A mesure que leur prospérité s'accroît, leur demeure s'emplit. En arrivant au Japon, je rendis visite à un professeur de faculté qui entretenait alors trois étudiants : quelques mois après,

le ministre l'attacha à son cabinet, et, quand je retournai le voir, il en avait cinq. L'ancien plénipotentiaire japonais aux Etats-Unis en pensionnait soixante. C'est une manière bien charmante de comprendre l'impôt sur le revenu. Et c'est aussi une tradition féodale : les écoliers sauvés de la misère forment souvent autour de leur patron une clientèle dévouée jusqu'à la mort.

Cette générosité ne va pas sans une grande simplicité. Nos institutions démocratiques creuseront entre les Japonais plus de fossés que leurs mœurs aristocratiques n'élevaient de barrières. Voulez-vous que les hommes éprouvent les bénéfices d'une communauté familiale? Commencez par les pénétrer du sentiment de leur inégalité. Que chacun sache ce qu'il est relativement aux autres, comment les convenances lui ordonnent de s'exprimer, et dans quelle mesure. Une fois ces repères marqués, la familiarité peut s'établir : on n'a pas à craindre que le supérieur s'y discrédite ni qu'elle dégénère chez l'inférieur en privautés malséantes.

Le cérémonial hiérarchique du Japon avait ses détentes. D'ailleurs, les formules dont il se compose gênaient moins les esprits qu'elles ne leur assuraient l'aisance et la liberté. Sur le terrain nivelé des sociétés modernes, où les hommes n'ont plus pour se protéger que leur chance, leur valeur, leur audace individuelle, chacun d'eux, toujours tremblant qu'on oublie ses titres ou qu'on s'aperçoive de son néant, s'y retranche, s'y raidit, en défend les abords, est toujours travaillé du cruel souci de se faire respecter. Au Japon, comme sous notre ancien régime, personne n'appréhendait

qu'on empiétât sur sa dignité. Les fortifications naturelles de la caste et du rang, que nul ne songeait à renverser, affranchissaient les plus orgueilleux du qui-vive perpétuel où se gourme la vanité bourgeoise. Les Japonais de la Restauration n'ont pas encore perdu cette aménité familière qui autorise le franc parler des serviteurs et permet aux subalternes de se sentir toujours à l'aise en présence de leurs maîtres. Elle rayonne, là même où il semblerait que la discipline, renforçant l'étiquette, dût la contrarier, parmi les officiers de toute arme et de tout grade. Dans leurs réunions et leurs réjouissances, des généraux, des chefs d'état-major, traiteront en camarades de petits sous-lieutenants qui n'y verront certainement ni compromission ni faveur. Ils s'amusent de compagnie, partagent les aubaines de l'amour et du hasard, sûrs qu'au premier signe, chacun reprenant sa place, l'un retrouvera son prestige et l'autre sa réserve. Ajouterai-je que cette cordialité fraternelle des hommes d'hier tend à disparaître chez les hommes de demain? Les électeurs japonais connaissent déjà les saluts protecteurs qui vous tiennent à distance et ces grossiers hommages du candidat populaire qui flatte les humbles de la même façon dont il leur dirait : « Je ne suis pas fier, moi : je m'encanaille. »

Enfin, à quelque clan qu'ils appartinssent, quel que fût leur programme politique, libéraux ou progressistes, conservateurs ou radicaux, les Ôkuma, les Itô, les Yamagata, les Itagaki, s'ils n'ont pu commander aux événements, ont su du moins tirer de l'amour-propre national un admirable effort. Je ne sais rien de plus saisissant et, en

somme, de plus beau que la patience avec laquelle durant vingt ans, les ministères japonais ont négocié la revision des traités et ont arraché à l'Europe le privilège de juger ses résidents. L'insupportable humiliation des justices consulaires les a décidés à des sacrifices que la prudence et les préjugés asiatiques rendent singulièrement méritoires. Ils ont ouvert leur pays, aboli les passeports, reconnu presque aux « gentils » le droit de propriété sur la terre japonaise, promulgué des codes dont certains articles irritaient ou blessaient leur conception de la vie. Tribunaux de canton et de première instance, cours d'appel et de cassation, bâtis à l'européenne, se sont élevés comme ces palais fabuleux qui surgissent dans l'espace d'une nuit. Restait à les pourvoir de magistrats. On dépêcha vers les Universités de France et d'Allemagne des jeunes gens dont l'intelligence et l'activité étonnèrent nos professeurs. Je m'en voudrais de ne point citer M. Umé, dont la Faculté de Lyon a gardé le souvenir et qui occupa la présidence du Conseil de Législation. Chaque fois que je crains de céder à l'agacement que nous donne la maladresse des innovations japonaises, j'évoque la modeste et loyale figure de ce travailleur passionné pour le bien de son pays et dont la petite lampe, le soir, éveille dans les ténèbres de l'Extrême-Orient une clarté nouvelle : l'amour de la vérité. Elle n'est pas la seule. Ces lumières naissantes et disséminées seraient-elles comme les premiers feux d'une fête qui commence?

Je suis entré un jour au Palais de Justice : on y jugeait le journal le *Yorozu* qui avait dénoncé les concussions d'un ministre. Je croyais à un pro-

cès retentissant : le public peu nombreux suivait d'un œil morne les mornes débats. Les avocats, sous leur petite toque noire qui ressemble à l'ancienne coiffure des seigneurs japonais et dont la forme rappelle notre bonnet phrygien, bâillaient en feuilletant leur dossier et les magistrats considéraient attentivement les moulures du plafond. Mes compagnons, bien qu'engagés dans la lutte des partis, ne témoignaient aucun désir de connaître le verdict. Ils se montraient assez convaincus de la culpabilité du ministre, mais peu leur importait que le tribunal opinât pour ou contre. Leur indifférence venait d'un profond scepticisme à l'égard de leur magistrature. Sans traditions, puisque née d'hier, mêlée de jeunes théoriciens et de vieux ignorants, dépaysée sur ses sièges européens, elle n'a point acquis d'autorité morale. Et jusqu'ici ses arrêts, souvent bizarres, n'émeuvent que les journalistes courts d'entrefilets. Le peuple s'en défie au point de tout endurer plutôt que d'en appeler à son grimoire. Pour moi, si j'étais un jour justiciable de ces magistrats, je ne me fonderais guère sur leur esprit de justice, mais, traduit à leur barre, j'espérerais tout de leur amour-propre, même l'équité.

Le silence apathique où fonctionne le nouvel appareil judiciaire enveloppe l'Université, ses facultés de Droit, de Sciences, de Lettres, de Médecine et son Ecole d'ingénieurs. La première fois que l'on me conduisit dans ces jardins spacieux, dont les pelouses, les pièces d'eau et les bouquets d'arbres séparent de vastes bâtiments revêtus en briques rouges, j'eus l'impression d'avoir franchi

le seuil d'une colonie étrangère. La neige qui les recouvrait sous un pâle soleil ajoutait encore à leur solitude. Je les revis au printemps : même tranquillité, et, dans l'éveil de la nature, même absence de vie. A la porte d'un des chalets occupés par des professeurs européens, une Allemande penche son front sur un métier de brodeuse. Les étudiants s'en vont d'un pas pressé, isolément, sans que rien les retienne autour de leurs foyers d'études.

Travaillent-ils? On met à leur disposition des bibliothèques, des laboratoires, des salles de lecture, des musées; et les médecins, les jurisconsultes, les ingénieurs qui en sortent font à peu près face aux nécessités présentes. Mais les journaux japonais constatent eux-mêmes que toutes les sciences qui ne mènent pas rapidement à des fonctions bien rétribuées, comme la philosophie et la littérature — les seules jadis où se manifestait le feu sacré du Japonais — végètent et languissent. Ces jeunes gens ne conçoivent plus ou ne comprennent pas encore la beauté désintéressée du savoir. Ils obtiennent leurs diplômes avec d'autant moins de difficulté que le nombre des places se multiplie; et, une fois nantis, ils anticipent sur le repos éternel. L'Université prépare des générations de demi-savants dont l'insolence et le pédantisme menacent l'avenir. Et elle lâche aussi à travers le pays une volée de bohêmes et de déclassés.

Au quartier de Hongo, le Quartier Latin du Japon, pour trois ou quatre élèves qui suivent leurs cours avec une tranquille et docile assiduité, vous en trouverez vingt dont le temps se consume en frivoli-

tés et en musardise. Ils n'ont point ces fantaisies ni cette fureur de paradoxes d'une jeunesse intelligente qui jette sa gourme. C'est en vain que dans l'aile gauche de l'Ecole des Beaux-Arts — gloire et scandale! — le fougueux Kuroda sonne la charge contre ses collègues de l'aile droite et lance ses rapins à la conquête du Nu : s'ils affectent parfois des allures tapageuses et si d'aucuns même laissent croître leurs cheveux, leur imitation des artistes européens ne dépasse guère ces médiocres singeries. Sauf quelques exercices de sabre, ils ne s'adonnent à aucun sport. Ces fils de paysans ou de petits provinciaux, dont l'entretien hélas! représente aux yeux de leur père un placement avantageux, savourent en paix les délices de l'oisiveté.

Ils se lèvent vers neuf heures : de neuf à dix, les balcons intérieurs des hôtels retentissent du lavage de ces messieurs qui se débarbouillent, se rincent la bouche, se nettoient les dents, se gargarisent, toussent, crachent, reniflent, s'ébrouent, font plus de bruit qu'une bande de phoques au milieu d'un bassin. Puis ils rentrent dans leur chambre, s'étendent sur les tatami, lisent les journaux et jusqu'au déjeuner donnent audience à leurs fournisseurs. Tous les matins le loueur de romans se présente et discute avec eux l'emploi de leurs loisirs. Le déjeuner pris, on se rend visite, on joue de la flûte, on se chatouille à la façon des lutteurs ou, comme les Italiens dans leurs parties de *morra*, on se livre des duels imaginaires au moyen de signes conventionnels. Du haut en bas de l'hôtel ce ne sont que claquements de mains et servantes qui montent et descendent chargées de théières et de gâteaux secs. Après le dîner servi à six heures, nos

étudiants se promènent, et quelquefois leur promenade les conduit jusqu'au lendemain matin. Ceux qui réintègrent leur domicile reprennent leur flûte, s'installent devant des jeux d'échecs, déclament des romans, se poursuivent à travers les chambres ou dissertent sur l'élégance des calembours à la mode. Quand ils ont ainsi passé huit ans de leur vie, également impropres à tous les métiers, dégoûtés de la maison paternelle, ils vont grossir le nombre des cabotins ou celui des sôshi, à moins que leur fortune personnelle ne les range parmi les candidats à la députation.

D'ailleurs, ces jeunes gens, polis envers leurs propriétaires et discrets envers leurs petites bonnes, ne sont point la terreur des bourgeois ni des boutiquiers. Ils ne décrochent pas les enseignes; ils ne réveillent pas les quartiers paisibles du tumulte de leurs équipées; ils n'ont rien des clercs de la Basoche ni des héros de Murger, rien que la fainéantise. Seulement, comme leurs camarades des collèges, s'ils rencontrent dans une rue déserte un Européen et qu'ils puissent non pas le plaisanter mais l'insulter et le bafouer, l'Européen demeure surpris que des natures de Japonais révèlent inopinément un tel fond de grossièreté.

On a souvent prétendu que ce déplorable esprit venait des professeurs et que l'enseignement universitaire du Japon, par une singulière ingratitude, excitait à la haine de l'étranger. J'en crois la raison plus profonde et plus grave. J'ai eu l'occasion d'observer des étudiants : ils ne nous détestent pas, mais beaucoup ressemblent à ce personnage japonais d'un drame moderne qui s'écriait : « Nous ne sommes plus à l'époque de la barbarie! » —

et de quel accent il le disait! et de quels applaudissements le public le saluait! — et qui, après cette noble déclaration, trépignait d'une colère que l'ancienne étiquette eût réprouvée et crachait à la figure de son interlocuteur. Ces paroles magiques : « Nous ne sommes plus des barbares! » que tant de fois j'ai lues et entendues, si douces à la gorge des Japonais qu'ils s'en engouent, ne sont qu'une façon déguisée mais victorieuse de nous affirmer leur éclatante supériorité. Nous avons piétiné, nous, durant des siècles, avant de sortir de la barbarie, tandis qu'eux, une simple pirouette les a mis au centre des lumières. Ils renieraient par orgueil leurs plus beaux titres de fierté et sont en train d'abjurer leur courtoisie par amour de la civilisation. Ne vous imaginez pas que l'étudiant qui prend à votre égard des manières de rustre agressif nourrisse contre vous une haine de Chinois. Il tient seulement à vous faire savoir qu'il n'est plus un barbare. L'idée que vous pouriez le considérer comme votre inférieur, cette idée d'un amour-propre maladif qu'il doit à son éducation mi-européenne, mi-japonaise, lui cause de perpétuels élancements. D'autre part, le sentiment de son élévation subite l'a délivré des formes respectueuses, où l'astreignait la vieille police morale de l'Empire. Un de mes amis qui parlait à merveille le japonais, impatienté des sales bravades de trois étudiants, fit volte-face et marchant droit au plus âgé : « Monsieur, lui dit-il avec une exquise politesse, vous n'êtes plus un barbare : nous le savons ; mais je vous préviens que vous devenez un goujat. » La leçon fut comprise, et la figure du jeune homme interloqué se cou-

vrit de la même teinte que les érables à l'automne.

Cet oubli, ce dédain d'un passé dont, si j'étais Japonais, je serais plus fier que de mon chapeau haut de forme, nous contriste encore davantage, lorsque des Facultés supérieures nous descendons aux collèges et aux écoles. Il importe peu que les Japonais n'aient pas établi de distinction sérieuse entre l'enseignement primaire et l'enseignement secondaire : ce n'est point sur la technique de la pédagogie, si souvent illusoire, qu'il les faut chicaner. Mais reportez-vous un instant aux innombrables écoles qui fleurissaient dans leurs âges de barbarie : elles étaient admirables.

Des bonzes, des prêtres shintoïstes, des samuraï retraités ou sans maître, des dames de la cour trop vieilles pour se marier, ceux qui le voulaient enfin ouvraient des *terakoya*, où les parents envoyaient leurs enfants, filles et garçons, de huit heures du matin à deux heures de l'après-midi. On y enseignait tout ce qu'une honnête personne devait savoir. Les punitions y étaient plus morales que matérielles, encore que ces barbares ne craignissent point de flageller quelquefois l'écolier récalcitrant avec un rouleau de carton qui faisait au bas de son dos un bruit horrifique. Ils poussaient aussi la cruauté jusqu'à le planter immobile sur sa petite table, une tasse remplie d'eau dans une main et dans l'autre un bâton d'encens allumé. Ces terribles châtiments suffisaient à maintenir l'ordre et l'obéissance. On eût rougi d'assimiler l'éducation à une marchandise et les parents payaient le maître, selon leur fortune, en argent ou en nature. Ils le payaient surtout en affec-

tueuse considération. Point de fête familiale où la place d'honneur ne lui fût réservée. Il portait les deux sabres. On tenait moins peut-être à ce qu'il fût un savant qu'un homme de bien. Ces gens arriérés ne connaissaient point de plus pures lumières pour éclairer la route de leurs enfants que la dignité des manières et la vénérable pauvreté. Et les enfants vouaient un culte à ces maîtres d'école qui sentaient leur gentilhomme et qui font si grande figure sur les planches héroïques de l'ancien théâtre. Je n'ai jamais rencontré de gratitude d'élève plus pieuse et plus persistante que dans le cœur des vieux Japonais.

Aujourd'hui les professeurs, fonctionnaires de l'Etat, brevetés et diplômés, touchent des appointements dont la cherté croissante de la vie accuse la dérisoire insuffisance. Leur pauvreté n'a plus le cachet du désintéressement; c'est un déchet de noblesse. La liberté dont ils jouissaient, lorsqu'ils ne dépendaient que des familles de leurs élèves, s'est évanouie du jour où le gouvernement a mesuré leur mérite et contrôlé leurs actes. Pour peu qu'ils s'écartent des prescriptions officielles, on les casse aux gages avec d'autant moins d'hésitation que ce sont d'humbles salariés. Un professeur de l'Université écrit un article de revue où il discute l'origine céleste des premiers empereurs, on le révoque. Un autre oublie de s'incliner à la lecture de l'Ordonnance Impériale, seuls commandements de Dieu des écoles japonaises, et qui enjoint aux enfants le travail et la politesse, son directeur le met sur le pavé. « Mais, s'écrient les journaux, quelle sanction réserve-t-on aux étudiants et aux élèves qui, tout en saluant les

Ordres de Sa Majesté, y désobéissent trois cent soixante-cinq jours par an ? » On se garderait bien d'y toucher. Selon le mot énergique d'un maître japonais, le vrai ministre de l'Instruction publique, c'est l'élève.

Dans mon passage à travers les collèges, rien ne m'a plus frappé que l'air minable des professeurs, plus minable sous la corde râpée de leurs vêtements européens qu'ils portent comme un uniforme de gardes-chiourme. Tristes gardes qui ont déjà beaucoup de peine à se garder eux-mêmes ! De 1889 à 1897, en l'espace de huit ans et dans les écoles de quarante préfecture, on a compté environ cent cinquante révoltes d'élèves. Quant aux institutions privées, j'ai eu entre les mains le rapport d'un inspecteur délégué par le ministère : il se plaignait qu'elles devinssent des auberges où tous les moyens semblent bons pour amorcer la clientèle. On y annonce des cours de pédagogues distingués qui, moyennant un petit cadeau, acceptent de prêter leur nom sans jamais y hasarder leur personne. On y entasse jusqu'à cent écoliers sous la férule d'un même régent mal payé et moins préoccupé de les instruire que de résoudre le dur problème de vivre. Les élèves n'y rentrent pas à jour fixe : c'est un va-et-vient de jeunes touristes devant qui le patron s'empresse. Du maître jadis honorable et honoré, le nouveau régime a fait un marchand de soupe et un cuistre.

Le gouvernement a bâti ses collèges sur d'immenses terrains et dans l'odeur de la verdure. Devant la berge ombragée d'un large canal, l'Ecole Normale de Tôkyô s'étend comme une demeure princière entourée de ses nombreuses

dépendances. Jamais la lumière ne s'est répandue si largement à travers les salles de classe ; mais on en a banni la poésie. Jamais les petits Japonais n'ont disposé d'un matériel si confortable ; mais ils ne se sentent plus en communion avec l'âme de leurs ancêtres. Parmi leurs professeurs, les uns, encore férus de la scholastique chinoise, leur apprennent à penser et à parler comme au temps de l'Empereur Ojin, tandis que les autres, aveuglés par leur demi-science étrangère, croient s'égaler aux Occidentaux en leur débitant des leçons qui ne seraient pas même comprises des étudiants de la Faculté.

Il y avait cependant une belle œuvre à tenter : les Japonais auraient pu emprunter aux trésors de l'Europe tout ce qui, d'un intérêt général et humain, eût rendu sensible aux yeux par l'image, au cœur par l'émotion, cette vérité que les êtres pétris de chair, quelles que soient leur couleur et leur race, s'ils se rencontrent hélas ! dans les ténèbres du crime, se rejoignent aussi dans le sacrifice et les vertus sublimes, ces refuges de lumière. Le seul enseignement des histoires lointaines qui convienne à la jeunesse doit être un élargissement d'admiration et de sympathie. Mais sans méthode, sans discernement critique, persuadés que, pour former des enfants à l'européenne il suffisait de transplanter chez eux les programmes européens, toujours plus épris des formules que de la substance des choses, ils s'en tiennent à de longues et sèches nomenclatures, et leur instruction n'est qu'un alliage informe de vieux clichés et de théories prématurées, d'exotisme et d'archaïsme, et souvent aussi de questions saugrenues.

Par exemple, le professeur interroge :

— Qui fut le plus grand de Hideyoshi ou de Napoléon?

Premier élève. — Napoléon est plus grand que Hideyoshi parce qu'il a conquis l'Europe.

Second élève. — Il est vrai que Napoléon a conquis l'Europe, et Hideyoshi n'a conquis que le Japon. Mais, comme le Japon est le premier pays du monde, la conquête en est plus glorieuse que celle de l'Europe.

Le professeur, *très grave*. — Nous ne saurions établir manifestement la supériorité de l'un sur l'autre : il aurait fallu les voir aux prises !

Est-ce à dire que tout l'effort des éducateurs n'ait rien produit ? Non certes. Les élèves n'emportent pas seulement du collège, avec la connaissance d'une foule de noms propres, des notions vagues où se fonde leur suffisance : il leur a permis de se découvrir des aptitudes assez précises pour les mathématiques et les sciences appliquées. Ces manieurs d'abaque se révèlent algébristes. Mais ils ne voient guère dans l'esprit de géométrie qu'un petit dieu subtil, moderne et pratique qui ouvre les portes des maisons de banque.

Pourtant, ce n'était point par ces qualités que l'enfant japonais semblait jadis annoncer une civilisation plus belle que la nôtre. Je sais que l'intelligence asiatique, si précoce, noue souvent des fruits dont le germe ne se développe pas. Mais l'ancien Japon, pareil à ces artistes qui donnent toute leur mesure dans leur premier jet, avait mis le meilleur de son âme en ces jeunes êtres où les idées d'honneur et de désintéresse-

ment, vierges des souillures de la vie, étincelaient comme une épée charmante sur des fleurs de prunier. Si j'avais à peindre l'héroïsme japonais, je représenterais un adolescent d'une beauté presque féminine, immobile, les yeux baissés et qui sourit. Vous pouvez encore le croiser au coin d'une rue, dans une boutique de marchand, peut-être même à la sortie d'une classe ; seulement on ne vous dira son nom que bien longtemps après qu'il aura passé.

Du temps que j'étais à Tôkyô, un ancien samuraï très pauvre trouva pour son fils, âgé de treize ou quatorze ans, une place d'apprenti chez un marchand du boulevard Ginza :

— Va, lui dit-il, mais souviens-toi que, si tu faisais jamais quelque chose contre l'honneur, je te fermerais mon cœur et ma maison pendant sept existences.

L'enfant le remercia, le salua jusqu'à terre, et, traversant une dernière fois le petit jardin paternel où la mousse jaunissait sur la lanterne de pierre, il s'en alla chez son nouveau maître.

Un mois s'écoula ; on était content de lui, quand un jour le pâtissier voisin se présenta chez le marchand :

— Vous m'avez envoyé hier, dit-il, un employé qui n'est pas honnête : pendant que j'enveloppais les gâteaux qu'il venait acheter de votre part, il m'en a volé un.

Aussitôt le maître appelle son employé. L'enfant nie ; le pâtissier insiste ; l'enfant continue de nier.

— Avoue donc, interrompt le maître, et je te pardonne. Si tu persistes à mentir, je te chasse.

On le chasse, et le voilà dans les rues avec les trente sous qu'il avait gagnés. Il regarde ses trente sous, songe aux paroles de son père, et, comme c'était l'heure matinale où la foule japonaise se porte au théâtre, il entra dans une salle de spectacle, et, pour la moitié de sa fortune, grimpa dans les hautes galeries, parmi les spectateurs qui se tiennent debout. Jusqu'à six heures du soir, il vit défiler sous ses yeux les tragiques enchantements de la légende et de l'histoire. Il poussa des *Hya! Hya!* et battit des mains au courage de Chôbei, patron des marchands, qui, sachant l'embuscade et les poignards aiguisés, va donner à la mort une si fière accolade. Mais quand ce héros répond à sa femme éplorée : « Taisez-vous : il arrive un moment où les fleurs de cerisier tombent et où les hommes doivent mourir », le petit voleur du boulevard Ginza garda un religieux silence. Pendant les entr'actes, il achetait et grignotait des gâteaux.

Lorsque l'enfant sortit du théâtre, un des derniers, il tira de sa ceinture une feuille de papier, y écrivit quelques mots à la clarté d'une lanterne et s'achemina vers la gare de Shimbashi. Il ne s'y arrêta point et continua sa marche le long du faubourg de Shinagawa, très loin, jusqu'aux misérables huttes qui bordent la voie ferrée. De l'autre côté, il aperçut dans l'ombre la mer et les grèves où jadis ses petites sœurs venaient au mois d'avril ramasser des coquillages. Il poursuivit encore, longea une jonchaie de lotus et sauta sur la voie. Le train de Yokohama déchira la nuit d'un sifflement cruel, et l'enfant n'eut que le temps d'ôter son haori, de le plier et de s'étendre au travers des rails.

Le lendemain, le pâtissier accourait chez le marchand :

— Je m'excuse, lui dit-il, d'avoir hier accusé votre employé : j'ai découvert le vrai coupable.

— J'en suis bien aise, répondit le marchand.

Mais ni l'un ni l'autre ne savaient encore qu'on avait trouvé, à dix minutes de la gare, près d'un pauvre petit cadavre informe et sanglant, dans la manche d'un haori soigneusement plié, cette simple ligne : *Honoré père, votre fils n'a pas fait ce que l'on dit.*

La grande machine impériale, toute luisante de ses rouages européens, ne peut ni suspendre ni ralentir son orgueilleux vacarme pour donner au dernier soupir d'un enfant héroïque le loisir d'être entendu. Mais ils sont encore nombreux ceux qui recueillent et conservent précieusement au fond de leur mémoire ces échos du passé, ces voix d'outre-tombe. Ce ne sont ni les moins intelligents ni les moins instruits des Japonais ; ils nous lisent et nous connaissent. Seulement ils vivent retirés, ne se commettent point avec les hommes du jour que leur honnêteté rigide soupçonne ou méprise. On ne les coudoie jamais dans une antichambre de ministre ni dans un bureau de journal, et leur intimité nous reste aussi impénétrable que le sanctuaire des temples shintoïstes. L'homme qui me raconta cette histoire appartenait à cette réserve ombrageuse de Japonais plus conscients de leur valeur depuis qu'ils ont jugé nos défaillances. J'ignorai toujours son adresse. Sur la prière d'un ami commun, il consentit à venir me voir et se prêta de la meilleure grâce du monde

à satisfaire ma curiosité. Dans ses vêtements de soie noire, ses gestes bruissaient comme une traîne de femme. J'admirais son élégance et sa haute courtoisie, cet ancien vernis sous lequel les âmes japonaises rendirent des sons si graves et si purs. Il avait une ironie tout à fait supérieure ; mais, quand il me parla du suicide de cet enfant, sa voix trembla légèrement, pendant que ses yeux et son sourire s'attachaient à ma figure. Et je ne saurais exprimer l'accent de fierté simple et mélancolique dont il ajouta :

— Ce petit, Monsieur, était bien des nôtres.

CHAPITRE III

LE PEUPLE

Je mets au premier rang des bonnes fortunes que m'a ménagées le hasard des voyages mes entretiens avec les conservateurs japonais qui ne simulaient pas, pour se grandir ou pour me plaire, un assez plat respect des nouveautés européennes, et qui daignaient parfois, d'une main discrète et d'un sourire inconsolable, remuer sous mes yeux les souvenirs de leur grandeur. Mais, dès que je m'égarais dans la foule, j'avais le spectacle tour à tour attristant et comique d'un peuple qui, jeté hors de sa route naturelle, se dissémine à travers la plaine et les coteaux, court, revient sur ses pas, se groupe, se débande ou enfile solennellement des chemins sans issue. Bourgeois, marchands, artisans, ouvriers, même les paysans, ils mériteraient que l'on créât pour eux le mot de *néomanes*, tant ils semblent possédés d'une fringale de réformes.

Entrons dans les officines où ils achètent quotidiennement un si bel appétit. Les bureaux d'un journal japonais ne seraient pas plus délabrés, quand des siècles de travail y auraient accumulé leur poussière. Les reporters écrivent sur des espèces d'établis crasseux, pendant que les typographes déguenillés chantent en composant leurs

innombrables caractères. Seul le cabinet du directeur est quelquefois balayé, comme en témoignent les balayures entassées à sa porte.

Le personnel des journalistes, sans cesse renouvelé, élabore chaque nuit le même oracle qui, chaque matin, corne aux oreilles japonaises : Réformons-nous ! Ils veulent tout réformer, ce qui n'est plus, ce qui demeure, ce qui vient de naître, ce qui n'est pas encore. « Nos députés sont déjà corrompus et nos prêtres le sont toujours. Il faut épurer la magistrature, abolir les nouveaux titres de noblesse, refondre l'Université, amender nos éducateurs, moraliser nos marchands, corriger nos mœurs, régénérer le Japon ! » Il faudrait aussi l'enrichir, car, si les professeurs vivotent, les officiers s'endettent, les députés besoigneux sont tombés en un tel décri que les propriétaires de la ville refusent de louer leur maison à ces écornifleurs nationaux, et les écrivains vendent leur prose au rabais. Leur talent de satire et de caricature, confiné jusqu'ici dans les arts du dessin, s'épanche librement sur la presse des éditeurs. Avec une imprudence où les encourage la lecture des journaux européens, ils n'attendent pas les résultats d'une expérience pour la remettre en question. Ce sont gens qui détellent au milieu du gué.

Le pédantisme glace souvent leur verve naturelle. Fanfarons de science, ils mêlent à leurs rodomontades d'incroyables naïvetés. Vous lirez dans une revue philosophique des phrases comme celle-ci : « Nous finissons l'Occident et commençons l'Orient : il convient que le Japon donne au monde un grand génie synthétique. » Un des

journaux les plus sérieux demande qu'on réédifie l'Université sur un plan nouveau. Et d'abord il propose de fonder une Faculté supérieure aux Facultés supérieures, puis il somme le gouvernement de la placer sous la direction d'un homme de génie. « Quel esprit nous avons! s'écrie une gazette. Nous sommes vraiment les Français de l'Extrême-Orient. » — « Nous en sommes les Allemands, réplique une autre : considérez plutôt nos canons et nos mitrailleuses. » — « En vérité, dit une troisième, il saute aux yeux que nous en sommes les Anglais. »

La scène moderne dramatise leurs étonnantes conceptions. J'allai voir dans les combles de son théâtre, où il se grimait en gentleman, Kawakami, ce diable de Kawakami qui, depuis, a conquis l'Europe et l'Amérique. Après les salamalecs qu'il me fit, agenouillé au milieu de ses fioles, ses premières paroles furent :

— Vous avez à vos pieds, Monsieur, un humble comédien qui tient à honneur de réformer le théâtre japonais.

Sa troupe d'étudiants jouait alors cinq actes intitulés : *Une merveilleuse entreprise*. Merveilleuse en effet, car elle ne tendait à rien moins qu'à installer au sommet du mont Fuji un bec électrique si puissant que la nuit n'existerait plus dans tout l'empire du Nippon. Cette idée, dont le public ne sentait peut-être pas toute la valeur symbolique, éclairait d'une impayable drôlerie le plus obscur des mélodrames. Les acteurs avaient répudié la mélopée traditionnelle et cette voix de tête que les conventions leur imposent et que parfois les Japonais en goguette imitent si plaisamment le

long des rues. Ils ne dansaient plus leurs pugilats, mais ils déclamaient des articles de journaux et s'assassinaient de vertueuses tirades. Le bouddhisme y était houspillé en la personne d'un moinillon qui avait tant bu de saké que, suivant l'expression japonaise, le saké l'avait bu. « Ivrogne et paillard comme tous tes pareils, s'écriait un des électriciens de la pièce, rebut d'un siècle de lumière, ne te reste-t-il aucune vergogne que tu te vautres dans ton ordure, quand les sauvages de Formose ignorent jusqu'au nom du Bouddha? » Et le moinillon, comme traversé d'un courant électrique, sursautait et gémissait : « O mon bienfaiteur, vous m'ouvrez les yeux : je serai le lotus de la boue, et je cours évangéliser nos frères de Formose! »

Un soir, je fus reçu dans un des plus grands séminaires bouddhiques de Tôkyô. Il me paraissait bien que toutes les rumeurs de la vie dussent expirer autour de ce vaste enclos enseveli de ténèbres et de silence. Çà et là, d'un petit corps de logis d'où filtrait une lueur, la voix cassée d'un bénédictin du nirvâna chevrotait des litanies hindoues. Des mains, d'une cire transparente sous le falot que soutenaient leurs doigts émaciés, me guidèrent par des ponts et des corridors jusqu'à une pièce centrale dont la lumière parfumée s'épanouissait au cœur de la nuit. Il s'élevait des braseros une senteur de cassolette. Dans le doux éclat des bougies et des lampes les tatami baignés d'or et semés de coussins écarlates nous donnaient l'illusion de fouler, entre des îlots de fleurs, une moisson d'épis mûrs. Les supérieurs arrivèrent dans un froufrou de soie gris perle et les prêtres portaient des étoles plus éblouissantes et plus va-

riées que les obi des danseuses. Alors les cloisons s'ouvrirent, et, de cette salle illuminée, nos regards plongèrent sur des profondeurs de crépuscule où les séminaristes immobiles, à genoux dans leur robe évasée, faisaient autant de stèles triangulaires et sombres.

Quelle entente du décor ! Et comme avec peu de chose les Japonais jettent l'âme en de grandes rêveries ! J'entends encore un de ces bonzes, tête blanche aux yeux lointains sous leur cavité pâle, me dire : « Le Bouddhisme est éternel et Rome n'est qu'un jour. » Et ces odeurs de sanctuaire, ces admirables jeux de splendeur et d'ombre, cette petite chambre que sa lumière exhaussait dans la nuit, la foule pétrifiée, tout prêtait à ces mots une mystérieuse grandeur. Et je pensais : « Voilà donc, au milieu de l'agitation japonaise, des hommes qui, retirés des vains phénomènes, méditent sur l'éternel ! »

Ils me détrompèrent. Leurs quarante-deux journaux, dont dix-sept pour la capitale, ne sont pas les moins ardents à prêcher et à prophétiser la palingénésie. Les bonzes militants se réforment à la fois dans tous les sens. Ils se dénoncent, se frappent d'indignité : telle association fondée afin de purifier le sacerdoce, réclamait en une seule province la dégradation de deux cent vingt prêtres, l'un pour immoralité, l'autre pour condamnations judiciaires, celui-ci pour vendre de la soie, celui-là pour croire aux dieux étrangers. En même temps que le gouvernement exige d'eux un certificat d'études, il leur accorde le droit de se marier, et, sous l'ingénieux prétexte que le Bouddha ne défendait le mariage qu'à ceux dont

la femme pouvait troubler la raison, comme il n'interdisait les vins trop forts qu'aux estomacs trop faibles, le grand-prêtre de la secte Hongwanji, un des pontifes de Kyôto et un des plus beaux estomacs du Japon, entretient quinze concubines et vient d'épouser la fille d'un ancien seigneur. Dans un petit théâtre de danseuses, où une débutante faisait son entrée, les gens de Kyôto furent si enthousiasmés de sa grâce et de son joli visage qu'en bonnes ouailles ils s'écrièrent tous : « A Hongwanji ! à Hongwanji ! » « Le spectacle que nous offrons au monde, soupirait un organe bouddhique, désole nos réformateurs et l'on dit même que les meilleurs d'entre eux se disposent à changer de sphère. »

Où iront-ils ? C'est leur secret. D'ailleurs les trois quarts des Japonais aspirent à changer de sphère. La démangeaison d'innover leur communique une inquiétude aussi contagieuse et une aussi merveilleuse envie de se trémousser que jadis la morsure de la tarentule aux habitants de la Pouille. Imaginez des captifs qui ont subi durant des siècles le régime cellulaire et dont les portes intérieures tombent : ils se répandent à travers leur prison, explorent, furettent, s'arrêtent, repartent, se couchent, se relèvent, voudraient vivre et dormir dans toutes les cellules à la fois. Les étudiants ne demeurent pas quinze jours à la même pension ; les parents promènent leurs enfants de collège en collège ; les petits bourgeois déménagent. J'en ai connu qui en moins d'une année délogèrent plus de six fois. Comme de domicile, on change de profession. L'ouvrier n'a pas encore appris son métier qu'il s'en dé-

goûte et en cherche un autre. Maigres comme des chiens fous, le kimono relevé sur leurs tibias, la tête ceinte d'un mouchoir rouge, et toute leur terre au fond des manches, les paysans commencent d'émigrer dans les villes. Vous allez chez votre médecin et l'on vous informe qu'il est devenu banquier. Vous entrez chez un marchand et c'est un avocat qui vous sert. On vous présente un industriel qui la veille venait vous interviewer en qualité de reporter. Personne n'a plus l'amour de son métier ni ne comprend la dignité professionnelle. Les Japonais ont rompu leurs gourmettes et leurs âmes désheurées courent la prétentaine.

Mais cette inquiétude où le regret de l'idéal perdu s'allie au besoin d'un nouvel idéal qui leur échappe encore, cette fièvre de réformes, dont se félicite et s'enfle leur ostentation, bouillonnent sur un lit de paresse creusé par vingt siècles d'insouciance. Tout les réformateurs du Japon voudraient résoudre un beau problème qui ne fût pas difficile. Si l'ouvrier japonais est payé trois fois moins que le nôtre, le nôtre produit trois fois plus. Les marchands, tranquillement agenouillés devant leur brasero, regardent leurs clients du même œil indifférent que des tireurs d'horoscopes. Ont-ils une commande à livrer? Ils trouvent des remises de jour en jour et poussent l'inexactitude jusqu'au mépris enfantin de leurs intérêts. Jadis on chômait les dieux qui sont innombrables; on chômait l'éclosion des fleurs; on chômait son bon plaisir. Un artiste mettait dix ans à parachever un coffret de laque. Le Japon qui reposait au sein de l'éter-

nité bouddhique savait bien que le temps n'existait pas. Les théâtres toujours pleins ferment à l'heure où les yosé s'allument. Pénétrez un matin sur le quai de la gare : il est encombré de gens qui se font de grandes révérences et regardent l'un des leurs monter en wagon. Un ministre, peut-être un ambassadeur? Vous êtes loin de compte : ce voyageur, suivi d'un si nombreux cortège, est nommé employé des postes à Kyôto ou ses affaires l'appellent à Osaka. Depuis deux semaines que son voyage est annoncé, ses amis réunis tous les soirs dans les divers restaurants de la ville, boivent le même saké et en content aux mêmes geisha. C'est ce que nous appelons vider le vin de l'étrier : les Japonais le tirent et le dégustent pendant quinze jours. Encore si leur humeur casanière répugnait aux déplacements et si douze heures en chemin de fer les effarouchaient; mais du nord au sud je n'ai vu que trains bondés. Leurs banquets de partance, d'où on les ramène parfois deux par deux liés comme des saucisses dans un large kuruma, servent de prétexte et d'aiguillon à leur incomparable fainéantise. Il leur faut, pour ces bombances, les lumières du restaurant, sa discrète solitude, son bruit de shamisen, ses jolies danseuses. On ne se reçoit guère au Japon dans l'intimité de la famille, et cependant on se visite du matin au soir entre hommes et l'on organise des *sôdan*.

Le sôdan, syllabes magiques, régal des esprits, enchantement des heures, clef de voûte de la vie japonaise! Vous vous rappelez les jeunes Grecs qui se levaient avant l'aube pour aller entendre les sophistes : les Japonais les devanceraient encore sur la route du sôdan. Ils ont des journées

quasi divines, des journées pleines de sôdan. Ils s'empressent, trottent de l'un à l'autre, comme les bonzes qui ont plusieurs enterrements à faire. Un Japonais veut-il bâtir une maison, élever une haie, marier sa fille, choisir un médecin, acheter un objet d'art, changer ses tatami, monter un commerce, planter un arbre, entreprendre un voyage, vendre son champ ou réformer son pays : il convie ses amis à venir en délibérer autour d'une théière et d'un brasero. Les invités arrivent, s'agenouillent en rond, bourrent leur pipe, s'humectent les lèvres d'un peu de thé chaud et feignent de prêter une oreille attentive à leur hôte qui leur propose, expose et décompose son litige intérieur et ses feintes perplexités. Puis chacun d'eux à son tour prend la parole. Et c'est ici que le génie du *farniente* japonais paraît dans tout son beau. Quand on sollicite votre opinion, entendez qu'on a soif d'éloquence. Parlez! A qui verbalisera le plus longtemps! Ne vous croyez pas tenu d'être logique ni même sensé. Soyez disert : amusez, surprenez votre auditoire. O douce langue japonaise, mère de longs discours! Les fantaisies que ces petits hommes se boutent dans la tête finiraient par leur échauffer la cervelle, si elles n'avaient pour s'évaporer les heures calmes du sôdan. Ils écoutent sans impatience, toujours assurés de l'heure et qu'ils pourront « laisser courir leur bouche » aussi longtemps que le plus loquace d'entre eux. D'ailleurs ils ne jouissent pas moins de la faconde des autres qu'ils ne se grisent de la leur. Ils causent, ils pérorent, ils argumentent, ils pointillent, ils enfilent avec lenteur des propos extravagants, ils déraisonnent avec gravité.

Et ce sont des imaginaires. Vous n'avez pas décidé quels arbres vous planteriez dans votre jardin, qu'ils en ont déjà cueilli les fruits ou respiré les fleurs. Vous hésitez entre deux partis qui se présentent pour votre fille ; mais au deuxième orateur elle est mariée depuis six mois, mère au troisième et le quatrième essaie de découvrir la vocation de vos petits-enfants. On a *sôdané* tout le jour que les dieux donnent, et, quand le petit bourgeois a regagné son logis, quand sa femme, après lui avoir servi son dîner, s'est retirée pour manger loin des yeux du maître et qu'il reste seul au bord de sa véranda, devant la lanterne de pierre et les ombres difformes de son jardinet — à cette heure où des millions d'âmes japonaises épient et savourent le grand silence qui suit le plongeon d'une grenouille dans une flaque dormante — regardez-le, agenouillé, le corps renversé en arrière, la tête penchée et sur ses genoux tenant ses yeux abaissés : il rêve, il cajole sa rêverie, il divague, il se compose à lui-même un sôdan solitaire, car, le proverbe l'a dit, « ne fût-ce qu'avec son genou il faudrait encore faire le sôdan ».

Sous la lumière crue de la réalité, cet homme ne s'étonnera de rien. Les esprits très profonds ou très superficiels sont les seuls que rien n'étonne. Il n'a que des semblants de profondeur et une curiosité à fleur d'âme. Son goût immodéré des palabres, l'appareil de solennité dont il rehausse les entretiens les plus oiseux, le rendent accessible à toutes les ombres d'idées. Dangereuses ou frivoles, il ne distingue pas. Elles sont les bienvenues, puisqu'elles lui apportent une occasion de

lâcher la bride à ses verbeuses fantaisies. Il les réfléchit complaisamment et n'y réfléchit pas.

Point de paradoxe ni d'opinion fantasque que le peuple japonais ne puisse accepter et débattre. Ses réformateurs ne parlèrent-ils pas un moment d'adopter l'anglais comme langue nationale? La belle matière à sôdan ! Le spectacle des prodiges industriels, la vapeur et l'électricité, ne l'a pas plus déconcerté que les utopies occidentales dont les journaux commencent à lui chatouiller l'âme. Le Japon est peut-être le seul pays du monde où les locomotives n'aient jamais eu à redouter l'achoppement des superstitions campagnardes. La foule envahit le premier train qui passait, comme si ses Empereurs, depuis Jimmu Tennô, n'eussent fait toute leur vie que lancer des trains.

Je ne connais point de séjour qui assure à l'excentrique une plus grande liberté que Tôkyô. Trois jeunes Européens sortent vers six heures du matin d'un bal travesti qui se donnait à une Légation, l'un déguisé en marié de village, l'autre en marquis, le troisième en grenadier. L'air était pur, la matinée printanière : ils enfourchent leur bicyclette et traversent la ville, déjà grouillante, pour gagner la campagne. Les Japonais qui s'écartèrent devant eux ne témoignèrent aucune surprise d'un si baroque accoutrement.

D'ailleurs leurs propres bizarreries ne sauraient les émouvoir. Le patron d'une maison de débauche, revenu d'un pèlerinage au dieu du lac d'On-Také, des chapelets autour du cou et le cachet du temple imprimé sur tous ses habits, est pris d'une telle fureur dévotieuse qu'elle atteint ses pensionnaires et se communique à ses geisha. Les

unes n'allument plus que des bâtons d'encens en l'honneur de ce bon petit dieu ; les autres ne chantent plus que des cantiques. Du matin au soir, ce ne sont que visages prosternés et rouleaux de prières qu'on déroule aux sons d'une musique pieuse devant les quatre points cardinaux. Les clients qui s'aventurent sous ce toit sanctifié s'en retournent en hochant la tête, plus estomaqués dans leurs habitudes que dans leur entendement.

Un fils d'Anglais, né au Japon et si Japonais qu'il y était devenu un fameux diseur de yosé, songeait que la nécessité du passe port l'entravait sans cesse et gênait ses tournées en province. Comment y échapper? Il ne voit d'autre moyen que de se faire naturaliser, c'est-à-dire adopter par un Japonais ; et ses yeux tombent sur le kurumaya qui, à ce moment même, le voiturait, lui et ses pensées. C'était un vieux kurumaya hors d'âge, flageolant, poussif et morfondu. « Stop ! » cria l'Anglais. Il s'arrêta sans déposer ses brancards et tourna vers le bourgeois sa tête ridée :

— Veux-tu être mon père?

— Hé ! votre père?

— Oui, mon père adoptif : je te paierai dix yen par mois.

— Hé ! dix yen?

— Oui, dix yen, si tu m'adoptes.

— Hé ! *Yô gozaimasu* (oui, ça me va.)

Le kurumaya n'en demanda pas plus long, et, partis pour la gare, ils firent un crochet et allèrent rédiger cette extraordinaire déclaration de paternité.

Mais ces gens, qui ne sourcillent pas aux propositions et aux spectacles les plus imprévus, et à qui l'enchérissement subit et fantastique de leurs denrées journalières n'a pas encore arraché un cri de révolte, ont parfois, lorsqu'ils se rassemblent, des soulèvements aveugles et silencieux, d'une violence inouïe, comme des lames sourdes.

Les prêtres du temple de Sui Tengu vendent, certains jours, des amulettes qu'on vient acheter de toutes les provinces. La distribution commence d'ordinaire à trois heures du matin; l'année que je me trouvais à Tôkyô, elle fut reculée jusque vers quatre heures. Il pleuvait à torrents. On n'eût marché que sur des parapluies d'un bout à l'autre de la rue et des rues avoisinantes. La foule s'impatientait et se gonflait en silence : une marée montante sous un déluge. A peine l'écluse ouverte, elle s'y engouffra avec tant d'impétuosité que non seulement les arbres, mais le logis des gardiens, le théâtre des danses sacrées, les maisons des prêtres et deux lanternes de pierre furent saccagés, renversés, emportés, anéantis. Et tout le quartier crut à un tremblement de terre. Les gendarmes accourent; les prêtres terrorisés se barricadent dans le sanctuaire; la foule les assiège, imperturbable au milieu de ses ravages. A six heures et demie, toujours sous la pluie battante, on la juge calmée et les portes du temple s'entre-bâillent. Mais l'assaut reprit si furieux, et cette fois accompagné de si épouvantables vociférations, que la gendarmerie dut charger ces frénétiques qui, d'impuissance et de rage, jetaient sur le toit du dieu, leurs parapluies, leurs chapeaux, leurs chaussures, leurs sacs de voyage, leurs besaces et même leurs habits.

Rien de plus comique assurément : il ne s'agit que d'amulettes. Ce sont là pourtant des signes manifestes de la force d'émeute qui s'accumule dans les profondeurs populaires et ne s'en échappe encore que sous la pression accidentelle d'un accès de fanatisme.

Inquiet et mené par des esprits d'autant plus entichés des nouveautés qu'ils n'en saisissent point les conséquences, paresseux et obsédé de bavards qui perdent leurs journées en contentions futiles ou impertinentes, inconsciemment préparé à toutes les audaces, puisque rien ne l'étonne et qu'ainsi rien ne le retiendra, le peuple japonais m'apparaît comme une proie séduisante pour les futurs entrepreneurs en révolution.

Ils trouveront d'ailleurs un auxiliaire puissant dans la misère, l'atroce misère que traîne derrière soi notre civilisation industrielle. La science que les Japonais se flattent d'avoir conquise a installé chez eux ses instruments de torture. Du temps où l'on ne sacrifiait point à cette nouvelle idole, l'artisan, toujours assuré de vivre, sentait éclore en lui un humble et doux artiste. L'industrie moderne en fait, sous peine de mort, une machine sans initiative et sans idéal, rivée à une autre machine sans intelligence et sans pitié. Dès 1892, un jurisconsulte français, professeur de droit au Japon, M. Boissonnade, affirmait que la question sociale était née. Elle a grandi depuis. Les patrons japonais et leurs intermédiaires se sont montrés plus durs à l'égard des ouvriers que jamais les seigneurs féodaux et les samuraï envers le pauvre monde. L'homme peut encore regimber quand on lui impose des

journées de douze, quinze et dix-sept heures; mais la femme que nul ne protège, mais la jeune fille que la police ramène à l'usine, mais l'enfant? Si le peuple japonais aime les enfants, il n'a pas le respect de l'enfance. La vieille société en ornait impudemment ses nuits de plaisir; la nouvelle en peuple criminellement les nuits blêmes de ses manufactures. « Que faire ? vous disent les patrons. Nos ouvriers, irréguliers et fainéants, ne nous témoignent plus aucune déférence. Ils voudraient être nos égaux, entendez : nos maîtres. Nous serons forcés, pour sauver nos capitaux, d'embaucher des mercenaires chinois. » Les ouvriers se mettent en grève. Ils ont de bonnes raisons, mais n'en eussent-ils pas qu'ils s'y mettraient encore, afin de rivaliser avec les Européens. Ils manquent encore de chefs, et dans les petits corps de métier, terrassiers et menuisiers, l'ouvrier-maître, qui commande pour son propre compte vingt ou trente manœuvres, qui leur fournit les instruments et les blouses, l'emporte en cruauté sur l'industriel et le riche patron. On n'attend plus que le politicien. Il viendra, exaspérera leur détresse et même s'en fera des rentes.

Comme l'étudiant qui n'étudie point s'embrigade parmi les sôshi, le travailleur qui ne travaille pas s'enrôle parmi les kurumaya. La seule ville de Tôkyô compte plus de quarante mille traîneurs de cabriolets. Les plus fortunés se groupent aux alentours des belles résidences et des restaurants, dans des entrepôts où ils chantent, boivent, ripaillent et battent les cartes, dès que la police a le dos tourné. Les autres circulent à toute heure en quête de la « bonne semence » ou « de la pierre précieuse ».

C'est le client qu'ils appellent ainsi. On les voit rôder dans l'ombre comme des échassiers mélancoliques qui traîneraient leurs ailes cassées. Pendant les nuits d'hiver, ils bivouaquent, relèvent la capote de leur kuruma, et, pour ne point geler, s'endorment la lanterne entre les cuisses. Quand ils sont vieux et qu'à chaque tour de roue ils redressent désespérément leur échine, ils vont s'abattre au milieu des chiffonniers et des raccommodeurs de geta. Mais à la vue des tramways, leurs yeux se chargent de haine, et les bataillons épars de ces meurt-de-faim besogneront gaillardement, si jamais le soir vient des sanglants grabuges.

On ne soupçonne guère sous les dehors insouciants de la vie japonaise la sombre crue de misère qui monte silencieusement à mesure que les idées européennes d'égalité et de lutte pour la vie percent les nuages bouddhiques de l'ancien firmament. Cette misère n'a pas la face hideuse et purulente de la nôtre. Je me suis souvent attardé dans les plus misérables quartiers de Tôkyô. Le dénuement des maisons y choque d'autant moins que les demeures des riches nous ont habitués à la nudité de leurs chambres. Tant il y a que les toits crevés et les murailles aux planches disjointes laissent suinter l'eau du ciel sur des loques de tatami dont le chaume commence à pourrir. Là, devant un petit autel des ancêtres fait d'une vieille boîte de mandarines et attaché au mur par deux cordes de paille, couchent pêle-mêle, enveloppés dans des torchons et des couvertures de parapluie, hommes et femmes, vieillards et enfants.

Heureux encore ceux qui logent leurs promis-

cuités sur six pieds de nattes bien à eux! Les autres vont pour un ou deux sous dans des bouges disputer leur sommeil à des puces plus grosses que des grains de riz. Le couloir de ces hôtels borgnes est comme le vestiaire de la pouillerie japonaise. Besace du colporteur, tabernacle en forme de temple que les mendiants promènent sur leur dos, ombrelles à long manche des équilibristes, masques de lions sous lesquels les petits acrobates quêtent de porte en porte, sac du prêteur à la journée où s'engouffrent les derniers hâillons des misérables, et le shamisen de la chanteuse des rues, la pioche du terrassier, la lanterne du kurumaya, tous ces outils qui crient la faim s'appuient l'un à l'autre et s'amoncellent au milieu des sandales usées, toutes marquées d'un chiffon de papier, afin que leurs possesseurs puissent les reconnaître. La salle commune, éclairée par un lumignon qui vacille le long d'une colonne noircie, est aussi bossuée de corps étendus qu'un cimetière de tombes. Mais ils envieraient encore son atmosphère de sueurs et de fumée, les claquedens enguenillés, portefaix et débardeurs, qui battent jour et nuit la boue des marchés et la berge des canaux.

Les compartiments rigoureux où l'ancienne société avait rangé, hiérarchisé tous les genres d'individus, ont éclaté dans le cataclysme de la Restauration. La ruine de la bourgeoisie d'épée, l'émigration des campagnards, l'appât du gain, l'inexpérience du métier qu'on adopte, les faillites plus nombreuses et les perpétuels incendies multiplient et confondent les épaves. La pauvreté d'autrefois est devenue du paupérisme. Les gueux,

absorbés jadis dans les catégories sociales, forment aujourd'hui une classe indépendante et bientôt redoutable. On ne dit plus d'un samuraï ruiné : « Poisson pourri, mais tout de même un poisson de qualité ! » Quand les usuriers, dont les maisons florissantes arrondissent leur ventre de briques et de torchis au milieu des huttes bancales, quand « ces bêtes à face humaine, vampires des pauvres », dans les griffes desquelles des processions matinales d'êtres faméliques viennent déposer leurs hardes, leurs ustensiles, leurs petits arbres et même leurs chiens et même leurs chats, l'ont dépouillé de son modeste héritage et qu'il leur a cédé, ressource suprême, la pierre tombale de ses ancêtres, le samuraï n'est plus qu'un poisson comme les autres, encaqué dans une bourbe anonyme.

Mais cette misère japonaise garde encore un sens artistique qui en atténue l'horreur. Parcourez les marchés nocturnes de Tôkyô, longs tapis de lumière que la ville déroule chaque soir au pied de ses énormes massifs d'ombre. Le pauvre fonctionnaire, qui doit rendre visite à son chef, y découvre pour une vingtaine de sous des chaussures européennes dont les semelles de carton resteront bien collées le temps de présenter ses hommages. La ménagère y déniche un vieux récipient de riz : le va-nu-pieds y achète, moyennant quelques centimes, une tentacule de pieuvre dont la chair rissolée craque sous sa dent. Et toutes ces choses qui ne se vendent qu'avec la complicité des lanternes et de l'ombre, comme elles sont élégamment disposées ! Quels jolis étalages de bric-à-brac et de denrées douteuses ! Les

queues des maquereaux fumés ont l'air d'objets d'art ; et l'on y trouve aussi de vrais bronzes, d'exquis bibelots cassés ou dépareillés, mais que les mains des pauvres caressent délicatement.

Et ces déshérités n'ont pas perdu les manières douces et polies. Quand elle pénètre dans la sombre couchée où s'entassent les loqueteux, la mendiante, son enfant à la main, ne manquera pas de lui dire : « Il y a bien des oncles ici, mon mignon. » Et les vieilles têtes grises se soulèveront pour lui marmotter les paroles de bienvenue. Eux aussi, ils aiment les beaux discours et les contes : les quartiers les plus abjects possèdent leurs diseurs de yosé. Les ventres affamés y ont encore des oreilles et se régalent des histoires fantastiques et grivoises qu'un pitre bavard leur débite en plein vent.

Malheureusement, l'ivrognerie s'aggrave ; au pillage des anciens vagabonds a succédé le vol organisé, et la passion du jeu fait des ravages. En vain la loi l'interdit et la police le pourchasse : le jeu triomphe. Et comme de tous les édifices privés ou publics, le Parlement est le seul inviolable, c'est au Parlement que les filous et les brelandiers se donnent rendez-vous. En effet les trois cents députés et les trois cents sénateurs entrent à la Diète traînés par un millier de kurumaya qui les attendent dans les jardins et dans les salles basses. Les joueurs guettent leur passage et se précipitent derrière leur kuruma qu'ils poussent avec une farouche énergie. Le député, toujours gobeur, se croit emporté vers le temple de gloire sur les ailes de la popularité. Pendant qu'il légifère, l'équipage piaffant d'aise joue à pile

ou face ses harnais, son fourrage, sa litière, voire son écurie.

Les seuls malheureux qui travaillent constamment et qui, en travaillant, restent fidèles à leur tradition, sont les anciens parias que les Japonais nomment encore *Eta*, c'est-à-dire impurs. Si vous traversez le quartier d'Asakusa, dirigez-vous du côté où vous sentirez des odeurs de tannerie. Vous y contemplerez dans de petites échoppes, le plus bel étalage de tambours que le Japon puisse vous offrir. Au milieu de la rue des enfants s'amusent qui ressemblent à tous les enfants japonais ; sur le seuil des maisons paraissent des femmes qui ressemblent à toutes les femmes japonaises, sauf qu'elles ont encore les dents laquées. Et les hommes, qui font sécher devant leurs boutiques des milliers de sandales, ne se distinguent point du reste des Japonais. Ce sont pourtant des parias. Anciens captifs coréens, descendants de naufragés, ou de lépreux? On ne connaît point leur origine. Mais le bouddhisme réprouvait ces mangeurs de viande, et le peuple exécrait ces équarrisseurs de bêtes.

Ils corroyaient, fabriquaient les brides et les tambours, les pinceaux et les brosses et les mèches de lampe[1]. Ils ne se mariaient qu'entre eux, vivaient au ban de la société, et l'on eût dit que la nature s'unissait aux hommes pour les frapper d'anathème, car on ne voyait jamais d'arbre ni de verdure autour de leur maison. Quand l'un d'eux

1. J'emprunte ces détails sur les *Eta* à une remarquable étude de M. l'abbé Evrard, parue dans la *Revue Française* du Japon.

entrait dans un restaurant de joie, le patron faisait après son départ remplacer les tatami souillés. En 1854, un Eta fut tué dans une rixe : le tribunal décida que, l'Éta ne valant que le septième d'un homme, le meurtrier avant d'être puni pouvait encore se faire la main sur six autres Eta.

Mais ils amassaient de l'argent; ils obéissaient à un chef, sorte de daïmiô inférieur qui traitait avec le gouvernement et près duquel ils étaient représentés par des intendants élus au suffrage universel. Les scrutins étaient souvent falsifiés et les intendants se laissaient parfois corrompre, ce qui nous permet de dire que notre régime représentatif était connu et pratiqué au Japon depuis des siècles, chez les parias.

La Restauration leur a octroyé l'égalité civile et politique. Mais ils restent indifférents à ce don de joyeux avènement qui les a dépouillés de leurs anciennes prérogatives et n'a pas lavé leur obscure infamie. Le préjugé persiste et à telles enseignes que, tout récemment, un prêtre shintoïste, averti que son gendre était un ancien Eta, requit le tribunal de casser le mariage de sa fille si abominablement profanée. Le tribunal décida cette fois qu'un Eta valait un homme et le débouta de sa plainte. Et alors on entendit, au sortir de l'audience, le bonnet sur l'oreille, effaré, confondu, ce prêtre, ce fonctionnaire du culte officiel, cet adorateur de la divinité impériale, la face tournée vers le ciel et les bras tendus, s'écrier :

— Il n'y a plus de Dieu!

Peut-être beaucoup de Japonais pensent-ils tout bas ce que ce kannushi criait à tue-tête. Mais ils se

rassurent quand ils voient glisser sur les eaux les flancs de leurs cuirassés et quand ils entendent monter dans le soleil couchant les sonneries de leurs cuivres militaires. Car ce sont bien les anciens dieux du Japon qui équipèrent leur flotte de cinquante vaisseaux et leur armée de trois cent mille hommes. Que vaut cette flotte ? Que valent ces soldats? Et surtout que valent leurs chefs ? Seraient-ils en état de lutter contre des forces européennes ? Les mieux informés et les plus compétents n'en savent absolument rien. J'en connais qui pensent que ces régiments jaunes ne pourraient encore soutenir le vieux prestige des barbares à peau blanche. Il n'en reste pas moins vrai qu'à cette heure, de toutes les institutions que le Japon nous a empruntées, la marine et l'armée nationales sont les seules qui aient vraiment leur raison d'être, les seules où les vertus de la race ne s'altèrent ni ne se fourvoient. Et de toutes les écoles, l'Ecole militaire est la seule aussi où les élèves, même ceux que j'ai entendus expliquer le *Charles XII* de Voltaire, semblent continuer une tradition et préparer sérieusement l'avenir. Non seulement les officiers que j'ai fréquentés m'ont paru constituer dans cette société fiévreuse le corps le plus sain, mais ils sont les plus ouverts, les plus instruits, les plus aimables des jeunes hommes et l'on rencontre chez eux une générosité d'âme que l'on ne trouve guère chez les nouveaux politiciens. J'entrai un jour au mess de la Garde impériale : le premier objet qui frappa mes yeux fut, suspendue à la muraille, la lithographie de nos *Dernières Cartouches*, seule gravure étrangère parmi les tableaux de victoires japonaises.

La caserne était à deux pas. Au moment où j'y pénétrais en compagnie du major Taguchi, le général passait la revue des chambrées. Il allait d'un soldat à un autre, inspectait son fourniment et parfois s'arrêtait pour l'interroger. Et un dialogue rapide et serré s'établissait entre ces deux hommes, demandes et réponses d'un catéchisme cornélien.

« Quel est ton chef ?

— L'Empereur.

— Qu'est-ce que l'esprit militaire ?

— L'obéissance et le sacrifice.

— Qu'entends-tu par « grande vaillance » ?

— Ne jamais regarder le nombre et marcher.

— Et par « petite vaillance » ?

— S'emporter pour un rien et s'abaisser à des brutalités viles.

— D'où vient la tache de sang qui rougit ton drapeau ?

— De celui qui le portait dans la mêlée.

— A quoi te fait-elle songer ?

— A son bonheur.

— L'homme mort, que reste-t-il ?

— La gloire. »

En sortant, mon compagnon me dit :

— Nous n'avons pas voulu que notre pays fut simplement pour l'Europe un musée de curiosités.

Et je pensais : « Petit soldat, on t'habille à l'européenne et même les peintres japonais de la nouvelle école, qui représentent tes exploits en Chine ou à Formose, ne te trouvent pas encore assez beau puisqu'ils plantent sur tes épaules une tête de troupier occidental. Mais, sous ton nouvel uniforme, tu parles comme tes ancêtres qui tom-

bèrent à Sekigahara. Tant que tu penseras ces choses, le Japon sentira tressaillir en lui la divinité de ses morts. Et, tu me donnes — ce que j'ai vainement cherché à travers ta politique, ton bouddhisme, ta vie familiale, ta richesse ou ton dénuement — un point fixe d'où je puis contempler sans trop d'appréhension ni de mélancolie un peuple qui n'a pas voulu être un musée de curiosités, mais qui devient, hélas ! un laboratoire d'inoculations.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

AVANT-PROPOS..... VII

LIVRE PREMIER

PREMIÈRES IMPRESSIONS

Chapitres.

I. — Sur la route du Japon 1
II. — Le symbole du Japon moderne..... 9
III. — Un interview sur la nature, les villes et leurs habitants..... 19
IV. — A la diète et dans les rues 42
V. — Parlementarisme et féodalité..... 58

LIVRE II

TROIS JOURNÉES DE CAMPAGNE ÉLECTORALE

I. — Première journée : les personnages 69
II. — Deuxième journée : voyages et banquet.... 95
III. — Troisième journée : un meeting sous la neige 108

LIVRE III

PÈRES ET ENFANTS

I. — Le carnaval du passé 117
II. — Le Japon légendaire et féodal 127
III. — Le Japon centralisé..... 148
IV. — La restauration impériale et ses conséquences..... 167

LIVRE IV

L'ESPRIT RELIGIEUX

Chapitres. Pages.

I. — Les Japonais sont-ils religieux ? 185
II. — Le culte national 196
III. — La volupté bouddhique 209
IV. — Les religions étrangères : décadence et conflit 225

LIVRE V

L'IMAGINATION

I. — Du réalisme à la fantaisie 235
II. — A travers les théâtres et les romans 261
III. — La gauloiserie japonaise 281

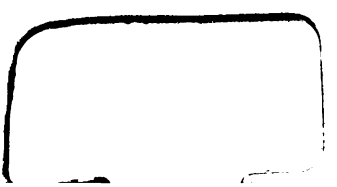
LIVRE VI

LA FEMME ET L'AMOUR

I. — La femme chez un peuple femme 289
II. — L'éducation héroïque 297
III. — La conception de l'amour 315
IV. — La japonaise de demain 327

LIVRE VII

LA SOCIÉTÉ NOUVELLE

I. — La cour et l'aristocratie 341
II. — Les parvenus et la jeunesse 358
III. — Le peuple 386

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY